

Dossier présenté en vue de l'obtention  
de l'Habilitation à Diriger des Recherches  
Volume 1/4: note de synthèse

La lettre à l'œuvre:  
modèle du réseau, archive du texte.

Anne Baillot

17 juin 2016



---

---

*Ce travail est dédié à celles et ceux, arrivés à Berlin à l'été et à l'automne 2015,  
qui m'ont montré ce que ne pas avoir peur de la route veut vraiment dire.*

---



---

# Table des matières

<b>1</b>	<b>Introduction</b>	<b>7</b>
1.1	Composition du dossier . . . . .	7
1.2	Objets de cette recherche : Solger, le romantisme, Berlin . . . . .	10
1.3	Les correspondances . . . . .	16
1.4	Structure de la synthèse . . . . .	18
<b>2</b>	<b>Modéliser les réseaux</b>	<b>21</b>
2.1	Présentation chronologique . . . . .	21
2.1.1	Les Lumières berlinoises francophones . . . . .	23
2.1.2	Le tournant du XVIII <sup>ème</sup> au XIX <sup>ème</sup> siècle . . . . .	32
2.1.3	Les guerres napoléoniennes et l’après-Congrès de Vienne . . . . .	39
2.2	Modèles de réseau . . . . .	45
2.2.1	Pourquoi le “réseau” . . . . .	45
2.2.2	Questions de hiérarchies . . . . .	52
2.2.3	L’exemple de l’Université de Berlin . . . . .	61
2.3	Mise en œuvre du modèle . . . . .	76
2.3.1	Modéliser les données de réseaux . . . . .	77
2.3.2	Le réseau permet-il de voir l’invisible? . . . . .	88
2.3.3	En miroir : la recherche en réseau . . . . .	97
<b>3</b>	<b>Comprendre l’archive</b>	<b>103</b>
3.1	Le texte s’archive . . . . .	103
3.1.1	Enjeux de l’établissement du texte . . . . .	103
3.1.2	Archiver la trace : conserver et détruire . . . . .	112
3.1.3	Les lettres, archive exemplaire . . . . .	124
3.2	Le travail avec les institutions patrimoniales . . . . .	131
3.2.1	Consigner, répertorier . . . . .	133
3.2.2	Échanger . . . . .	149
3.3	L’archive numérique . . . . .	161
3.3.1	Le principe du code . . . . .	163
3.3.2	Le sens du virtuel . . . . .	174
<b>4</b>	<b>Épilogue</b>	<b>183</b>
4.1	À livre ouvert . . . . .	184
4.2	Remettre sur l’ouvrage . . . . .	187

---

<b>5</b>	<b>Bibliographie</b>	<b>191</b>
5.1	Anne Baillot – liste de publications [AB]	191
5.1.1	Ouvrages	191
5.1.2	Articles dans des revues à comité de lecture	192
5.1.3	Articles dans d’autres revues	192
5.1.4	Articles dans des volumes collectifs	193
5.1.5	Compte rendus critiques	197
5.1.6	Articles d’encyclopédies	197
5.1.7	<i>Working papers</i>	197
5.1.8	Carnets de recherche	199
5.1.9	Inédit	199
5.2	Publications du groupe de recherche	
	“Intellectuels Berlinois” [IB]	200
5.3	Ouvrages cités [OC]	203
<b>6</b>	<b>Curriculum Vitae &amp; liste des cours donnés</b>	<b>213</b>
6.1	Curriculum Vitae	213
6.1.1	Formation	213
6.1.2	Expérience professionnelle	214
6.1.3	Administration de la recherche & gestion de financements	215
6.1.4	Comités scientifiques et éditoriaux	216
6.2	Liste des cours donnés depuis 1997	217

---

# 1 Introduction

Sous le titre *La lettre à l'œuvre*, il s'agit ici de reprendre une recherche qui s'est articulée autour de réflexions sur le texte et s'est constituée à partir d'un travail sur les correspondances comme matériau primaire. La "lettre" est donc à comprendre dans sa polysémie de plus petite composante du texte susceptible d'être travaillée jusqu'à faire œuvre d'une part, et de matériau de correspondance, lui aussi dans son devenir-œuvre, d'autre part. Au-delà de ces deux aspects, cette synthèse en perspective la manière dont chaque partie d'une correspondance est à l'œuvre à la fois dans sa dimension matérielle de document adressé et dans son déploiement interprétatif vis-à-vis de son contexte.

Le sous-titre, *modèle du réseau, archive du texte* annonce les deux parties qui composent le corps de la réflexion. La première partie présente la manière dont le modèle du réseau a émergé d'études de cas pour venir rassembler une recherche qui avait gagné en ampleur dans le cadre du groupe de recherches que j'ai dirigé pendant cinq ans. La seconde partie reprend moins des travaux déjà publiés qu'elle ne tente de ressaisir les différentes strates de réflexion à partir du cœur de la matière, le texte, et de les recomposer autour du concept d'archive. L'argumentaire de ces deux parties est présenté plus en détail à la fin de l'introduction et repris en conclusion.

Cette synthèse est le premier volume d'un dossier qui en comporte quatre.

## 1.1 Composition du dossier

Le dossier présenté ici est composé de quatre volumes.

Le **premier volume** (celui-ci) contient principalement la note de synthèse reprenant l'ensemble des recherches effectuées depuis la thèse de doctorat. L'argument en est présenté dans les sections suivantes de cette introduction. Ce texte est accompagné, en annexes, d'une bibliographie et d'un *curriculum vitae*.

La bibliographie se décompose en : publications de l'auteur, publications issues du groupe de recherches dirigé par l'auteur, ouvrages cités. À chacune des bibliographies a été attribué un acronyme de manière à s'orienter facilement dans les renvois bibliographiques au cours de la lecture. Les publications de l'auteur sont présentées sous la forme [AB suivi d'un chiffre], les publications du groupe de recherche "intellectuels berlinois" sous la forme [IB suivi d'un chiffre], les ouvrages cités sous la forme [OC suivi d'un chiffre]. Les publications de l'auteur sont ordonnées par type de publication, et à l'intérieur de chaque type, dans l'ordre chronologique. Les publications du groupe de recherche "intellectuels berlinois" sont classées

## 1 INTRODUCTION

---

dans l'ordre alphabétique des auteurs, puis, pour chaque auteur, dans l'ordre chronologique. Il en va de même pour la bibliographie des ouvrages cités.

Le *curriculum vitae* est présenté dans l'ordre antichronologique réparties en quatre types d'activités, et comporte les éléments d'information nécessaires à la compréhension du parcours présenté ici. La liste complète des exposés donnés et des manifestations organisées est consultable en ligne<sup>1</sup>. Ce *curriculum vitae* est suivi de la liste exhaustive des cours donnés; ceux qui ont été donnés durant le doctorat (doctorat) ont été inclus dans la mesure où ils permettent de retracer les évolutions méthodologiques au plan pédagogique, un aspect qui n'est pas développé dans la synthèse elle-même.

Le **deuxième volume** est une recherche inédite présentée ici pour la première fois. Cette monographie (en allemand) porte le titre *Das Gold des Vertrauens. Schriftsteller/innen und ihre Verleger/innen von der Aufklärung bis zum Aufblühen der Kulturverlage*. Elle s'appuie en partie sur le cours magistral donné à l'Université Humboldt au semestre d'été 2014–2015, qui embrassait cependant les littératures du XVIII<sup>ème</sup> au XXI<sup>ème</sup> siècle, tandis que l'ouvrage présenté ici s'arrête dans les années 1920, ce qui permet notamment de préserver une unité problématique et une cohérence historique qui sont ensuite brisées avec l'arrivée du nazisme. Une publication est prévue début 2017 au format hybride (en ligne et *print on demand*).

Le **troisième volume** comporte une sélection de publications de l'auteur. Une majeure partie des articles mentionnés dans la note de synthèse y sont répartis sur quatre parties correspondant à quatre axes méthodologiques. Au sein de chaque partie, les articles sont présentés dans l'ordre chronologique. Les articles sont répertoriés, en particulier dans la table des matières, sous l'acronyme qui leur a été attribué dans le premier volume ([AB suivi d'un chiffre]). Il est donc possible de les retrouver facilement dans le premier volume, où ils sont classés par type de publication. Ces publications sont pour partie en allemand, pour partie en français.

Le **quatrième volume** rend principalement compte des publications réalisées dans le cadre du groupe de recherche "intellectuels berlinois". La collection "Berliner Intellektuelle um 1800" y joue un rôle central. Les volumes deux, trois et quatre de cette collection ont été dirigés par d'autres membres du groupe de recherche, doctorantes et post-doctorante. On trouvera par ailleurs dans ce volume des articles rédigés en commun soit avec l'un des sept autres membres du groupe de recherche, soit avec d'autres collègues, au cours des cinq dernières années. Ce volume est intégralement en allemand.

---

<sup>1</sup>Voir <http://www.anne-baillot.eu/Home/recherche-fr>.

Cette recherche témoigne d'un tournant numérique à tous les niveaux de la méthode. Les modes de publication sont concernés au premier chef. Pour ce dossier, il a fallu faire se rejoindre sur papier deux modes de publication, l'un analogue et l'autre numérique. Une partie importante des références se présente sous la forme d'URLs indiquées en note. Il a cependant aussi fallu marier les formats pour ce dossier. On y trouvera donc des articles imprimés à partir de la version web, dont il n'existe qu'une version html. Par ailleurs, un certain nombre de publications est disponible sur la page HAL au format d'auteur<sup>2</sup>. Elles sont toutes référencées ici en bibliographie avec le lien correspondant.

En revanche, j'ai renoncé à reproduire dans ce dossier l'édition numérique *Lettres et textes : le Berlin intellectuel autour de 1800*. Le pdf complet de cette édition comporte environ 1400 pages, mais il ne rend pas compte de la navigation et du rôle des hyperliens dans le corpus. Or, la mise en lien est précisément l'un des aspects centraux à partir desquels cette édition est reprise ici. C'est donc pour encourager la consultation en ligne qu'aucun pdf ne figure dans ce dossier. Cette édition est consultable à l'adresse suivante : [www.berliner-intellektuelle.eu](http://www.berliner-intellektuelle.eu). La version française ne comporte pas encore autant de textes explicatifs concernant les choix éditoriaux ou autant de commentaires que ce n'est le cas dans la version allemande, mais un certain nombre d'informations y sont tout de même déjà disponibles en français. La version française est consultable à l'adresse : [www.berliner-intellektuelle.eu/?fr](http://www.berliner-intellektuelle.eu/?fr). Il sera fait référence à cette édition sous le titre raccourci *Lettres et textes* dans la suite de cette synthèse. De manière générale, j'ai renoncé à reproduire les travaux éditoriaux et de documentation éditoriale effectués dans le cadre du groupe de recherche "intellectuels berlinois", bien qu'il s'agisse d'une partie importante du travail effectué<sup>3</sup>.

La bibliographie en annexes du premier volume (partie 5) synthétise l'ensemble et permet de s'orienter dans les volumes un, trois et quatre. Toutes les URLs sont à dater du 15 juin 2016.

---

<sup>2</sup>Voir <https://cv.archives-ouvertes.fr/annebaillot>.

<sup>3</sup>L'ensemble des activités de recherche (exposés, conférences, publications, mais aussi compte rendus critiques et articles de presse portant sur ces activités) du groupe de recherche est consultable à l'adresse : <http://www.anne-baillot.eu/home-deutsch/forschung-de/intellektuellen>.

### 1.2 Objets de cette recherche : Solger, le romantisme, Berlin

Il aurait sans doute été intéressant d'inclure dans cette synthèse les déplacements thématiques et méthodologiques qui se sont effectués au cours de la thèse de doctorat. Si on les considère non pas comme des déplacements, mais plutôt comme un placement au sens d'une mise en place de questions qui seront reprises par la suite, il suffit cependant de considérer les interrogations laissées en suspens après ces quatre années pour repérer les fils directeurs qui se sont détachés de cette première expérience de recherche. Qu'il soit donc seulement dit, au sujet de la thèse (les aspects méthodologiques seront évoqués plus précisément dans 3.1.1), que s'y est effectué un recadrage par rapport aux mémoires de maîtrise et de D.E.A. qui portaient sur le même auteur : partant d'une approche esthétique, c'est finalement l'approche politique qui a pris la place centrale.

La recherche sur le romantisme se prête aux deux approches avec une égale pertinence, et le travail sur une figure comme Solger offrait de manière exemplaire la possibilité d'emprunter l'une ou l'autre voie. Disons donc deux mots pour commencer sur cet auteur qui m'accompagne depuis la maîtrise en 1997 et qui a servi de pivot méthodologique à cette recherche à de multiples reprises.

Karl Wilhelm Ferdinand Solger, né en 1780 dans ville de Schwedt sur l'Oder, est l'aîné d'une famille bourgeoise. On l'envoie à Berlin faire son lycée — il présente dès son plus jeune âge des facultés intellectuelles remarquables. On l'envoie ensuite à Halle faire des études de droit dans la perspective d'une belle carrière administrative. Les études finies, on l'envoie passer quelques mois en Suisse et en France découvrir l'étranger. Puis il revient à Berlin, stagiaire dans une administration. Il s'ennuie au travail, continue ses travaux savants avec ses amis pendant son temps libre. En 1806, il démissionne. Sa traduction des tragédies de Sophocle est reconnue comme doctorat par l'Université de Iéna, il est appelé professeur à Francfort-sur-l'Oder en 1809. Comme on manque de personnel, on lui demande d'assurer des cours de philologie classique et de philosophie. En 1811, il rejoint l'Université de Berlin en conservant cette double compétence disciplinaire. Il meurt brutalement en 1819.

Destinée romantique, très certainement, par cette capacité à renoncer à une carrière administrative alors qu'aucune perspective concrète ne se dessine encore, mais aussi par l'importance que jouent les amis dans ses décisions, ses orientations, et plus généralement son mode de vie. Aspiration romantique encore que de vouloir théoriser l'ensemble des domaines de la vie, en commençant pas l'esthétique, et tragique pour ne pas être allée vraiment beaucoup plus loin que cela pour cause de

## 1.2 Objets de cette recherche : Solger, le romantisme, Berlin

---

décès prématuré. Culture romantique enfin d'un penseur de l'ironie qui ne jurait que par Shakespeare.

Mais que veut dire ici "romantique" ? L'adjectif mérite d'être mieux défini. Les romantismes allemands sont identifiés par l'historiographie en fonction de groupes de personnes, de lieux et de périodes (*Frühromantik*, *Hochromantik*, *Spätromantik*). Solger n'appartient pas au cercle de Iéna<sup>4</sup>, ni aux romantiques berlinois (il n'aime ni Brentano ni Schleiermacher), il ne connaît Heidelberg que de loin et est déjà mort quand le cercle de Dresde est actif. Il n'appartient à aucune des écoles romantiques reconnues par l'historiographie et, parmi les protagonistes connus de ces cercles, il n'est finalement proche que de Tieck. Mais là encore, dans une espèce de non-lieu et de non-moment historique : après la période de Iéna, Tieck se distancie de ses amis de jeunesse. Il lui faudra deux décennies pour connaître sa deuxième heure de gloire à Dresde. Ces deux décennies, ce sont précisément celles où il est proche de Solger. Il y a donc ce problème historiographique : Solger semble ne pas être en phase avec son temps, être romantique sans l'être. Il théorise l'ironie quinze ans après le *hype* de Iéna<sup>5</sup> Il accompagne la maturation des nouvelles qui feront la gloire de Tieck dans les années 1820, alors qu'il est lui-même déjà décédé. En quoi, dès lors, est-il romantique<sup>6</sup> ?

Solger est romantique comme le sont de nombreux acteurs du monde intellectuel de la période 1800–1820 qui échappent aux grandes catégories historiographiques connues comme étant les cercles romantiques officiels. "Romantique", ici, est associé à un mode de vie faisant la part belle aux amitiés intellectuelles, à une pensée de l'homme dans la totalité de son rapport au monde (autant à la nature qu'à la société), à un mode de mise en scène intellectuelle également totale au sens où chaque intervention publique met en jeu toute la vision du monde. La redécouverte des textes allemands anciens, la passion pour Shakespeare, l'expérimentation avec de nouvelles formes esthétiques : ces gestes romantiques ne sont pas le fait d'une poignée d'érudits ou de passionnés, c'est toute une génération qui s'y

---

<sup>4</sup>Sur ce groupe et ses innovations esthétiques, voir l'ouvrage de J.-M. Schaeffer *La naissance de la littérature* ([OC84]).

<sup>5</sup>Dans son article conclusif du volume *Révolution française et monde germanique*, Françoise Lartillot part de cette typologie, dans tout ce qu'elle a de figé, pour aller vers une ré-articulation du concept de "romantique" à partir de la pensée politique ([OC52], p. 193–205 en particulier). C'est d'un mouvement similaire que procèdent les réflexions qui suivent, bien que partant d'autres textes.

<sup>6</sup>C'est justement sur ces questions de classification que s'ouvre l'un des ouvrages fondateurs de la recherche sur le romantisme, *L'absolu littéraire* (voir [OC49]).

## 1 INTRODUCTION

---

plonge. “Romantique” ici, est donc plutôt utilisé pour désigner cette génération, (jeune) adulte dans les deux premières décennies du XIX<sup>ème</sup> siècle, qui partage des préoccupations, notamment esthétiques et politiques, et des pratiques de sociabilité nouvelles. Vu sous cet angle, Solger est bien romantique.

Cette manière de définir le romantisme met plus particulièrement en évidence le fait que les cercles romantiques ne sont pas des sphères hermétiques composées simplement d’un noyau et de quelques satellites. Elle montre que c’est un ensemble d’acteurs qui partage des expériences et des convictions qu’il faut, de fait, penser ensemble<sup>7</sup>. La question qui se pose donc, pour renouveler l’approche du romantisme, est celle de savoir comment aborder cette génération en tant que génération. Et c’est là principalement une question de méthode.

Plusieurs éléments caractéristiques ont déjà été évoqués, qui peuvent effectivement permettre de s’orienter dans la génération romantique : la place de l’esthétique, celle de la sociabilité et celle de la politique. Ces trois axes d’intérêt, ainsi que la redécouverte de la littérature allemande ancienne, l’enthousiasme pour Shakespeare, et le ralliement contre Napoléon, constituent la définition sans doute la plus large possible du romantisme allemand. Elle permet de spécifier ensuite les différentes formes sous lesquelles se déploient ces éléments, qui varient selon les lieux, les périodes et les acteurs. À tout le moins a-t-on là un premier cadre où placer les acteurs et leurs relations entre eux, où situer ceux qu’on connaît moins bien et replacer dans son contexte la contribution de ceux qu’on connaît mieux.

La recherche allemande sur le romantisme des dernière années s’est ainsi déployée à partir de phénomènes de réception (réception d’un événement, d’un auteur, d’un genre parmi la génération romantique), de pratiques relationnelles (types de sociabilité, modes de collaboration) ou à partir de l’usage en propre de certains genres (j’y reviens dans la section suivante avec les correspondances)<sup>8</sup>. L’exemple

---

<sup>7</sup>En cela, c’est bien d’une génération qu’il s’agit, au sens défini par Mannheim. L’introduction au volume *Briefe um 1800. Zur Medialität von Generation* revient précisément sur ces questions ([IB11], 2015). On pourra également se référer à l’introduction de Gerhard Lauer au volume *Literaturwissenschaftliche Beiträge zur Generationsforschung* ([OC57]); voir en particulier p. 15 : “In der Summe verhindern sowohl die geisteswissenschaftliche Tradition der deutschen Literaturwissenschaft wie die literaturkritischen Gebrauchsweisen eine konsistentere Begriffsverwendung in der Literaturwissenschaft.”

<sup>8</sup>Cet horizon de recherche sera repris plus précisément dans la suite de cette synthèse; mentionnons d’ores et déjà l’importance des ouvrages de Günter de Bruyn, Theodore Ziolkowski et Rüdiger Safranski, qui ont livré des ouvrages certes de vulgarisation, mais à bien des égards stimulants dans leur manière d’embrasser l’ensemble du paysage. Les travaux de Wolfgang Bunzel, Jochen Strobel, Barbara Hahn, dans une moindre mesure Steffen Martus, ont permis



## 1.2 Objets de cette recherche : Solger, le romantisme, Berlin

---

de Solger entrait transversalement dans ces trois catégories et il donnait donc prise, de manière un peu contradictoire avec un état de la recherche peinant à le situer, sur les grandes approches du romantisme.

L'exemple de Solger met un quatrième élément en valeur, que l'on aura sans doute deviné au vu des classifications géographiques habituelles du romantisme déjà évoquées, à savoir le rôle du lieu et de son profil (politique, culturel, social) dans la manière dont se concrétisent les phénomènes de réception, les pratiques relationnelles et l'usage de certains genres de textes. À côté des grands châteaux isolés où des familles nobles pouvaient offrir le gîte et le couvert aux écrivains et aux savants, les villes avaient aussi leur situation propre, qui facilitait (ou non), les échanges et transferts intellectuels de ce début de XIX<sup>ème</sup> siècle. Mayence ou Liège avaient montré dans le contexte révolutionnaire comment une ville, en tant que ville, peut porter un projet politique. Sans aller aussi loin, du moins peut-on constater que les villes pouvaient développer leur propre dynamique non seulement politique, mais même sociale, ou intellectuelle.

C'est à partir de ces constatations, tirées pour les unes des ouvrages et recherches sur le romantisme, pour les autres de mes lectures de la correspondance et des œuvres de Solger, que le Berlin romantique a émergé comme objet de recherche à la fois singulier et paradigmatique. Singulier, dans la mesure où la ville regroupait une variété de fonctions (politique, juridique, symbolique), d'institutions, d'acteurs exceptionnelle. Paradigmatique, dans la mesure où elle donne à voir de manière exemplaire le jeu des dynamiques politiques, sociales et culturelles. En particulier, Berlin donne à lire dans les textes qui y sont produits et échangés ce mouvement de passage des Lumières au Romantisme, avec des générations se rencontrant, les dynamiques se chevauchant, devant tant bien que mal cohabiter, échanger, démarquer et préserver chacune leurs espaces de sociabilité et de publication.

Le groupe de recherche fondé par Conrad Wiedemann, la *Berliner Klassik*, qui a poursuivi ses travaux entre 2003 et 2013 à l'Académie des Sciences de Berlin, insiste sur les effets au plan esthétique d'une prémisse initialement sociologique : selon Wiedemann, c'est parce que la bourgeoisie cultivée déploie de nouvelles stratégies de sociabilité que peut émerger, à Berlin, un contre-modèle à celui de Weimar. *Klassik* est ici provocation par rapport à l'hégémonie weimarienne, coup de pied dans la fourmilière d'un discours dominé par le romantisme, et rappel de

---

l'exploration de dimensions jusque là peu prises en compte et donnant les impulsions décisives dans les directions mentionnées ci-dessus.

## 1 INTRODUCTION

---

ce qu'il s'agit, aussi, de s'interroger sur les normes, en particulier esthétiques, qui apparaissent.

En arrivant à Berlin après ma soutenance de thèse fin 2002, c'est le contexte de recherche qui allait le plus dans le sens des questions qui m'étaient restées en suspens. L'exemple de Solger montrait bien que de nouvelles formes de sociabilité, de nouveaux rapports à la structure universitaire, des stratégies de publication nouvelles, apparaissaient dans le Berlin des années 1810. Mais comment interpréter l'importance de ces changements du point de vue de leur effet sur la création littéraire, sur les relations savantes ? Comment articuler évolutions sociales, conditions de création et orientations culturelles ? Quels types de texte peuvent-ils être significatifs, et de quoi ? De quoi le parcours Solger était-il le symptôme, l'expression, le récipiendaire — lui, et ses amis qui se rencontraient tous les vendredis dans leur *Freitag-Gesellschaft* pour discuter des dernières publications, se lire leurs textes, commenter l'actualité, et ce pendant un demi-siècle ? Conrad Wiedemann a eu la gentillesse d'accompagner la croissance du projet de recherche qui, dans l'ombre du sien, a pris forme pendant mes premières années à Berlin — avec un accueil, une patience et une ouverture auxquels la maturation du projet “intellectuels berlinois” est largement redevable.

Il y a bien évidemment une continuité entre les deux projets de recherche, mais aussi des différences. Tout d'abord, la matière à recherche est si volumineuse qu'il était impératif d'éviter la redondance. Le but des “intellectuels berlinois” était non de concurrencer, mais de compléter les travaux de la *Berliner Klassik*. Cette dernière travaillait à partir de quatre axes principaux : le théâtre, les sociétés savantes, la mode et les beaux-arts. Elle travaillait également sur une période (1786–1815) où la politisation n'arrivait que peu à peu et où la part de l'*Aufklärung* restait assez importante.

Le projet “intellectuels berlinois 1800-1830” a lui aussi duré près de dix ans : cinq ans sous forme de bourse post-doctorale<sup>9</sup>, cinq ans sous la forme d'un groupe de recherche pour lequel ont été recrutés des personnels doctorants, post-doctorants et masterants, jusqu'à atteindre un groupe de huit chercheurs au total pendant les quatre années centrales. Ces conditions matérielles expliquent l'ampleur prise par cette recherche. Citons ici la présentation officielle du projet :

Im Mittelpunkt des Projektes steht die Frage nach Form und Bedeutung der Teilnahme von Gelehrten am öffentlichen Leben mit besonde-

---

<sup>9</sup>La durée initialement prévue était de deux ans, mais elle a été entrecoupée de congés parentaux et allongée par la répartition en temps partiel.

rer Berücksichtigung ihrer Kommunikationsstrategien und der damit einhergehenden politischen Stellungnahmen. Untersucht werden die Berliner Intellektuellennetzwerke zwischen 1800 und 1830 als Orte des Kultur- und Wissenstransfers. Zentral sind dabei die Kombination Residenzstadt/Universitätsstadt, die vorhandenen wissenschaftlichen und kulturellen Einrichtungen und die akute identitäre Krise, die von den Befreiungskriegen ausgelöst wird. Vier Materialquellen werden zum Zweck dieser Untersuchung herangezogen : 1) das mit den Gründerjahren der Berliner Universität zusammenhängende Archiv, 2) die die französische Präsenz belegenden Berliner Bestände, 3) Briefwechsel von Schriftstellerinnen und 4) Übersetzungen, die es möglich machen, die politische Prägung wissenschaftlicher Stellungnahmen herauszuarbeiten.

Le cœur de l'argument est donc de partir de la situation unique du Berlin du début du XIX<sup>ème</sup> siècle, mais en mettant l'accent sur le monde savant. De ce fait, la création de l'Université en 1810 est un élément crucial. La perméabilité entre monde savant et monde littéraire fait également partie des prémisses originales de départ. Enfin, le concept mis au centre du propos n'est pas du domaine savant ou littéraire, mais explicitement politique. Le monde savant et le monde littéraire ne sont pas analysés indépendamment de la scène publique, mais au contraire et en particulier dans leurs interactions avec celle-ci. Il est ainsi question des "intellectuels".

Comme je ne reviendrai pas sur ce sujet par la suite, un mot est nécessaire ici pour expliquer un choix terminologique qui, en particulier en France, a suscité une gêne considérable. À cette gêne, je ne peux qu'opposer le fait que la notion d'intellectuel présente un nombre d'avantages méthodologiques supérieur aux inconvénients<sup>10</sup>. Elle permet de rassembler en une catégorie des acteurs que les catégories issues de l'histoire des différentes disciplines tendent à séparer. Elle permet en particulier de ne pas scinder artificiellement les domaines de la production scientifique et de la production littéraire, qui sont de fait jointifs, parfois même réunis en une seule et même personne comme c'est le cas par exemple pour Adelbert von Chamisso, écrivain et botaniste. La notion d'intellectuel met aussi au cœur de la recherche la question de la prise de position publique sous l'ensemble de ses formes. Il devient ainsi possible de convoquer un large éventail de sources textuelles. Elle ne prédéfinit pas l'orientation politique des acteurs, mais en suppose une, ce qui, là aussi, offre

---

<sup>10</sup>Voir "Eine kontroverse Kategorie" ([AB26], 2016).

un vaste champ de possibles déclinaisons. Enfin, puisqu’il faut bien répondre au reproche récurrent d’anachronisme qui m’a été fait : il n’existe à ma connaissance aucun concept non anachronique qui permette d’embrasser de manière fructueuse ces acteurs et ces textes. Celui-ci reste donc le meilleur par défaut.

Le contexte allemand de recherche dans lequel ce travail a été effectué s’est de plus avéré beaucoup moins crispé sur une date de “naissance” officielle de l’intellectuel que le contexte français, où l’intervention de Zola dans l’affaire Dreyfus fait souvent oublier celle de Voltaire dans l’affaire Calas<sup>11</sup>. Mêler histoire de la littérature et histoire des idées reste problématique au vu des catégories disciplinaires selon lesquelles est organisée la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*, mais la notion d’intellectuel n’a pas opposé d’obstacle majeur au rattachement à la section de littérature allemande moderne.

Autant Conrad Wiedemann qu’Ernst Osterkamp, qui a fortement soutenu ce projet institutionnellement, avaient sans doute pressenti avant moi que la question sous-jacente concernait dans le fond moins les conditions politiques d’exercice d’un pouvoir intellectuel que les stratégies de publication déployées par les acteurs du monde savant et du monde littéraire, qui étaient, de fait, réunis, pensant, lisant, écrivant et publiant ensemble, dans les conditions de sociabilité propres au Berlin du début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Ce sont ces stratégies de publication qui ont été, de fait, au cœur du projet “intellectuels berlinois 1800-1830” entre 2010 et 2015.

### 1.3 Les correspondances

Une fois formulée cette question, le choix du matériau textuel à utiliser pour parvenir à une réponse n’est pas des plus évidents. Cette synthèse est le témoin des nombreux chemins de traverse, détours et sondages en terrains inconnus tentés au cours des dix dernières années, parfois avec profit, parfois avec beaucoup d’effort pour peu d’effet... Un point cependant n’a pas changé depuis la fin de la thèse : le travail à partir de corpus de correspondances. Les correspondances ne constituent pas l’unique corpus à partir duquel s’est développée cette recherche, mais le corpus de référence. Les autres types de textes convoqués l’ont à peu près toujours été en étant mis en relation avec des lettres ou correspondances.

Du point de vue de la question des stratégies de publication, les correspondances d’auteurs (littéraires ou savants), d’éditeurs, de leurs familles et de leurs amis sont la principale source d’information dont on dispose pour retracer un certain nombre de choix ayant présidé à la publication de textes, qu’il s’agisse de formulations, de dates

---

<sup>11</sup>Voir l’introduction à “Eine kontroverse Kategorie” sur ce point ([AB26], 2016).

ou de lieux de publication, de format, de diffusion, de suivi éditorial, de réaction aux critiques. Cette première fonction des lettres comme source d'information sur les processus de genèse et de réception des textes est essentielle, et elle fournit une base historique au travail. Quels éditeurs, quels auteurs, adoptent quelles stratégies ? Quels sont les schémas utilisés par la plupart des auteurs de l'époque, quels sont ceux qui en dévient et pourquoi ? Les lettres disent en effet à quel éditeur un auteur s'adresse (ou l'inverse) et avec quel but — l'inédit présenté ici démontre avec quelle profondeur ces aspects s'impriment dans les textes et leurs formes.

Mais les travaux récents sur les correspondances, et singulièrement les correspondances romantiques, insistent davantage sur un autre aspect, éminemment lié à la structure de la sociabilité de l'époque, à savoir les effets de mise en scène inhérents au déplacement des correspondances, qui ne sont pas *stricto sensu* des égodocuments privés, mais se placent à l'intersection entre sphère intime et sphère publique. On peut probablement discuter la notion de "déplacement" ici dans la mesure où les correspondances de la période des Lumières jouaient elles aussi un rôle de plateforme de diffusion : les lettres se jouaient dès le XVIII<sup>ème</sup> siècle à la limite entre public et privé. Cependant, il s'opère bien un déplacement à la période romantique au sens où la lecture de lettres s'institutionnalise comme élément clef de la vie de salon. On peut observer un double mouvement, contradictoire : d'un côté, le moment de l'authenticité vis-à-vis du destinataire unique est privilégié dans la rhétorique générale ; de l'autre, les attentes d'un lectorat plus large sont elles aussi prises en compte. La littérisation qui s'ensuit de cette double contrainte favorise des constructions textuelles complexes. Il devient dès lors difficile d'extraire les éléments purement historiques mentionnés comme premier point justifiant le recours aux correspondances ; ceux-ci sont souvent pour ainsi dire couverts d'une patine de pseudo-authenticité et d'effets de mode littéraire.

S'ajoute à ces deux niveaux un troisième, lié, pour sa part, à la forme sous laquelle sont disponibles ces correspondances. L'engouement pour ce type de textes dans la pratique des salons se reflète également sur le marché du livre. De nombreuses éditions de correspondance d'écrivains et de savants ont été réalisées au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle, mettant ainsi à disposition de la recherche un foisonnement de textes. Mais ces correspondances ont été tronquées et ré-écrites pour la publication, en accord avec les normes esthétiques et morales de l'époque. On a donc affaire à un corpus imprimé qui n'est que très peu représentatif des déplacements d'écriture liés au deuxième point, et dont on ne peut pas savoir s'ils sont historiquement fiables (premier point).

Le recours aux manuscrits permet de jeter un regard plus critique sur ces éditions. Mais ce n'est que lorsque l'on dispose de des manuscrits et d'une édition qu'il est possible de mettre précisément le doigt sur les phénomènes de mise en forme après coup, d'identifier les raisons pour lesquelles certains passages ont été retravaillés, et de creuser à la fois ce dont il est question dans ces passages, l'argumentaire générique de la lettre, et ce qu'on aurait pensé y trouver et que l'on n'y trouve pas. Seul un travail de comparaison minutieux entre plusieurs versions d'une même lettre (certaines lettres se trouvent dans différentes éditions) permet de sortir d'une spirale auto-réflexive de mise en scène textuelle.

Ce besoin de "sortir la tête hors du tourbillon" est d'autant plus justifié que ce sont, souvent, les correspondances qui éclairent les correspondances. C'est dans leurs correspondances que les éditeurs de correspondances (souvent eux-mêmes auteurs ou éditeurs) décrivent la manière dont ils ont préparé une correspondance pour l'édition, qu'il s'agisse de la leur ou de celle de quelqu'un d'autre (le plus souvent un proche, un ami). Ce phénomène a pour conséquence que s'ajoute une épaisseur supplémentaire de réflexivité et de projection de soi (dans ce cas, de la part des éditeurs de correspondance) dans le texte d'un autre (l'auteur dont la correspondance est éditée).

Si les correspondances, donc, sont bien à même d'informer le chercheur sur une large palette d'aspects inhérents à la constitution du texte, du livre, de l'œuvre, et des stratégies qui se développent autour de ceux-ci, il est pratiquement impossible de décrypter la profondeur de chaque aspect sans confronter différents états de texte. La démarche de recherche est donc, inévitablement, génétique, et la lettre, une porte ouverte sur la littérature et l'histoire des idées qu'il faut apprendre à pousser vigoureusement pour laisser entrevoir plus qu'un rai de lumière dans l'entrebâillement.

### 1.4 Structure de la synthèse

Partant de ces questions et de cette matière, il aurait pu être possible d'aborder la méthode de diverses manières. Les deux grands axes méthodologiques choisis ici présentent l'avantage d'éclairer dans un même mouvement les réponses fournies aux questions de recherche posées au départ, leur élargissement progressif, l'approfondissement du travail sur le matériau primaire, l'affinement de la démarche de recherche et son accroissement en une gamme de plus en plus étendue d'activités de recherche. Ils éclairent la continuité conceptuelle qui fait se tenir l'ensemble de manière cohérente, des premiers aux derniers travaux. Ce point me tenait

particulièrement à cœur étant donné la difficulté à définir catégoriquement la discipline dont ils relèvent<sup>12</sup>.

L'ensemble des travaux réalisés depuis 2002 est repris une première fois à partir de la notion transversale de réseau, dont il s'agit de dégager dans la première partie la portée méthodologique, et notamment sa genèse à partir des travaux présentés ici. Longtemps présente de manière inavouée dans l'argumentaire des études de cas réalisées dans les premières années du groupe de recherche "intellectuels berlinois", la notion de réseau a ensuite été mise en œuvre à partir de l'usage numérique que l'on peut faire de la visualisation de réseau. La première partie de ce travail a pour but de montrer que la difficulté à trouver le bon niveau épistémologique dans l'usage de cette notion comme structure essentielle du travail sur des communautés de pensée et de création tient au fait qu'elle vient s'ancrer à un niveau du processus de recherche qui n'est pas considéré comme essentielle dans les processus de valorisation de la recherche. Il s'agit donc, dans cette partie, de montrer d'une part, comment la notion de réseau a pris une place essentielle dans ma recherche en tant que moment de *modélisation*. D'autre part, il s'agit de s'interroger sur les bénéfices méthodologiques qu'il y a à opérer avec un tel modèle. Une première incursion dans le domaine du numérique permet d'interroger notamment les biais, souvent difficiles à repérer, qui vont avec un modèle qui donne, à bien des égards, une illusion de totalité. Une première approche du travail à partir des règles de la *Text Encoding Initiative* (TEI) est proposée.

C'est seulement dans la deuxième partie que vient l'approfondissement de la réflexion sur les méthodes numériques. Celui-ci vient s'articuler à un travail sur le concept d'archive qui part de Derrida, Ricœur et Freud pour tenter de construire une approche raisonnée de l'archive applicable autant à l'archive historique matérielle qu'à l'archive virtuelle. Cette deuxième partie, qui s'appuie en grande partie sur des travaux non encore publiés, revient plus en détail sur la construction de la notion même d'archive qu'il explore comme deuxième ancrage méthodologique de cette recherche. Après avoir dégagé les enjeux immanents propres à l'archive comme manière de penser la conservation et la consignation des traces du passé, il s'agit de montrer comment l'archive virtuelle y ajoute une dimension de documentation de ses processus propres qui lui donne la vocation de prolonger de manière exemplaire

---

<sup>12</sup>Je tiens ici à remercier Jean Mondot, qui a su repérer cette difficulté dès ma thèse de doctorat et a souligné au moment de la soutenance que c'est précisément la richesse disciplinaire qui caractérise les études germaniques. Cette phrase a été comme un phare depuis, visible même de loin, et toujours prêt à ramener à bon port.

## 1 INTRODUCTION

---

l'œuvre de l'archive physique. Des propositions sont formulées pour situer la contribution de la recherche dans ce passage de l'archive physique à l'archive virtuelle que la technologie rend inéluctable, comme le pressentait Derrida lui-même.

Ces deux parties esquissent les déplacements et les jeux de méthodes depuis la thèse de doctorat. Elles permettent d'aborder les mêmes objets de manières différentes et d'envisager des scénarios qui pourront les prolonger. L'épilogue qui vient clore ce travail s'interroge pour sa part sur les conséquences à venir de l'émergence du média numérique dans notre horizon de recherche et de lecture, et ouvre sur de nouvelles questions.



---

## 2 Modéliser les réseaux

Dans la thèse de doctorat, Solger avait été placé au cœur d’un réseau intellectuel incluant sociétés savantes, monde des éditeurs et cercles universitaires dans le Berlin des années 1812–1819<sup>13</sup>. Cette démarche était centrée sur un acteur, le philosophe et philologue Karl Wilhelm Ferdinand Solger, qui ne permettait pas véritablement de montrer de manière exemplaire la façon dont un réseau pouvait se déployer autour d’une personnalité dans ce contexte. Mais en dépit de ce décalage entre la question et l’objet, cette démarche a permis de mettre l’accent sur trois aspects qui allaient devenir centraux par la suite, une fois qu’ils eurent été placés dans un contexte historique plus large. Cet élargissement chronologique d’après la thèse a ainsi conduit à intégrer la période antérieure et la période postérieure à celle étudiée dans la thèse, et à approfondir cette dernière en ne se limitant pas au point de vue du seul Solger.

Dans cette partie, il s’agira d’abord de présenter ce cadre historique élargi et la manière dont la question des réseaux a émergé de ces études de cas historiques. Les déplacements structurels dans le fonctionnement des réseaux au cours des trois périodes seront au cœur du propos de ce premier chapitre. Le deuxième chapitre est consacré aux obstacles méthodologiques rencontrés et à la manière dont ils ont conduit à l’adoption d’un modèle de réseau intellectuel singulier qui a pu servir et sert encore de fil rouge à ce pan du travail. Un exemple y est présenté plus en détail, celui du monde universitaire des premières années d’existence de l’Université de Berlin. Le dernier chapitre de cette partie, enfin, se confronte aux travers méthodologiques du travail avec le modèle du réseau et tâche d’en définir la portée autant que les limites.

### 2.1 Présentation chronologique

La période de changement de siècle “autour de 1800”, période dite “à cheval”<sup>14</sup> est celle d’une évolution dans les formes de sociabilité intellectuelle. Selon les espaces du monde germanophone, cette mutation s’est effectuée de manière différente, plus ou moins marquée. À Berlin, elle est observable à différents niveaux de la vie

---

<sup>13</sup>Voir [AB1], 2002.

<sup>14</sup>L’usage de l’expression “Sattelzeit” revient à Reinhart Koselleck ; voir notamment dans [OC47], 2000. Certains historiens de la littérature lui dénie une certaine pertinence. Il me semble cependant d’une grande utilité pour décrire l’évolution des structures sociales et leur influence, précisément, sur l’histoire de la littérature, à cette période où s’effectue un basculement social, politique et intellectuel.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

politique, culturelle et savante, qui caractérisent ensemble le “Berlin autour de 1800”.

Conrad Wiedemann part, avec la “Berliner Klassik”<sup>15</sup>, de la thèse de l’émergence d’une bourgeoisie cultivée<sup>16</sup> dans le contexte post-frédéricien comme élément-clef d’une transformation sociale, politique et culturelle spécifique à Berlin. Il faut replacer cette hypothèse dans son contexte pour en comprendre la portée. En effet, la capitale prussienne abrite non seulement l’Académie des Sciences, mais aussi des lycées, les pouvoirs publics et leurs représentants (ministères, tribunaux), ainsi que, après la période fédéricienne la cour, et après 1809 encore l’université. La promiscuité sociale (combinée au poids politique, et symbolique de la capitale) dans un espace urbain réduit est unique en Allemagne à cette période-là. Plus généralement, c’est une situation historique singulière dont l’intérêt est qu’elle ouvre des champs d’expression et de prise de position nouveaux.

Les conséquences de l’évolution observable autour de 1800 marquent selon Conrad Wiedemann un changement structurel par rapport à la sociabilité des Lumières. Il paraissait donc fructueux de se demander en quoi consiste ce changement, et de ce fait d’élargir la période à observer pour saisir les mutations. Ce sont ainsi trois périodes sur lesquelles je me suis penchée : les Lumières, le tournant 1800 et la période post-1815 (la coupure de 1815 étant repérable à la tenue du Congrès de Vienne), qui voit de nouvelles structures se mettre en place, et notamment le retour d’un muselage politique encore renforcé après la promulgation des décrets de Carlsbad en 1819.

Aucune des trois périodes n’est résumable à une année ou une date ; il s’agit de durées relativement longues et de mutations qui s’effectuent progressivement et à des vitesses différentes selon les domaines. La répartition chronologique en trois périodes n’a pas ici pour fonction d’entériner une périodisation qui se veut définitive, mais de mettre en évidence des évolutions qui ont marqué les conditions de la création littéraire et scientifique. Dans les sections qui suivent, il s’agit de voir comment, dans chacune de ces trois périodes, on peut repérer des structures réticulaires qui permettent de mieux comprendre les stratégies textuelles développées en aval par les auteurs.

---

<sup>15</sup>Voir 1.2 dans l’introduction sur ce point.

<sup>16</sup>“Bildungsbürgertum” ; Wiedemann formule cette thèse notamment dans son “Geleitwort” à l’ouvrage d’Uta Motschmann sur la *Gesellschaft der Freunde der Humanität* ([OC69], 2010).

### 2.1.1 Les Lumières berlinoises francophones

La sociabilité berlinoise de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle est un point fort de mes travaux, qui ont porté plus spécifiquement sur deux aspects : d'une part la marque imposée par la communauté huguenote, d'autre part la politique de Frédéric II en tant que telle et en tant qu'elle est produite par un auteur de textes philosophiques et historiques.

Un certain nombre d'aspects essentiels à la compréhension de la sociabilité berlinoise des Lumières sont ainsi laissés de côté, notamment les relations entre Lessing, Mendelssohn et Nicolai, la Haskala et le développement de la franc-maçonnerie. Le premier point a été très largement traité par Conrad Wiedemann lui-même ainsi que par d'autres chercheurs travaillant dans le prolongement de ses travaux sur Lessing. C'est le cas notamment d'Alexander Kosenina, dont les publications les plus importantes sur le sujet ont paru dans les années 2000.<sup>17</sup> La recherche sur la Haskala s'est elle aussi très largement structurée et a fait preuve d'un dynamisme particulier depuis 2005.<sup>18</sup> En ce qui concerne la franc-maçonnerie, ainsi qu'un certain nombre d'aspects importants, j'ai sollicité les contributions de spécialistes lorsque leur éclairage était nécessaire, comme par exemple dans le collectif programmatique initial *Netzwerke des Wissens* ([AB7], 2011), dont l'objectif était précisément de dresser un panorama de l'ensemble des aspects décisifs. Pour parvenir à couvrir l'ensemble des aspects pertinents et obtenir la vue d'ensemble indispensable à l'identification de lignes de force, il s'est ainsi agi de rassembler des expertises externes pour les champs de recherche pertinents.<sup>19</sup>

En considérant ces développements de la recherche portant sur l'histoire de la littérature allemande des Lumières (et en particulier des Lumières berlinoises), force a été de constater que les pans méconnus, ou du moins comparativement

---

<sup>17</sup>Outre sa thèse de doctorat sur la satire savante ([OC48], 2004) et ses multiples autres publications, Alexander Kosenina dirige, avec Ursula Goldenbaum, la collection "Berliner Aufklärung" publiée au Wehrhahn Verlag. Il a co-édité la totalité des ouvrages publiés dans cette collection.

<sup>18</sup>Au Moses Mendelssohn-Zentrum de Potsdam, fondé en 1992, est venu s'ajouter le Zentrum für jüdische Studien Berlin-Brandenburg à partir de 2010. Ces deux centres de recherche sont désormais associés et renforcés encore par l'existence d'un centre de formation rabbinique rattaché à l'Université de Potsdam. La Haskala fait partie des domaines de recherche communs à ces deux pôles, mais on compte également des contributions importantes, en particulier de Gerhard Lauer, sur ce sujet (voir [OC56]).

<sup>19</sup>Cette démarche a surtout été adoptée en début de parcours ; lorsque les points forts ont été identifiés clairement, cette largeur de champ a laissé la place à une concentration thématique et méthodologique, qui a ensuite ouvert de nouveaux champs.

négligés par la recherche, étaient ceux qui reposaient principalement sur des sources francophones. Il a donc fallu surmonter ma réticence de germaniste à me tourner vers des sources francophones plutôt que germanophones. Cette trahison transitoire s'est avérée judicieuse pour plusieurs raisons. Tout d'abord, parce que c'est un véritable trésor de manuscrits inexploités, conservés en partie à la *Staatsbibliothek* et en partie dans les archives de l'Académie des Sciences de Berlin, qui s'offre au chercheur. Cette liberté de puiser dans un fonds laissé en jachère par la recherche a été l'occasion de prendre conscience des choix stratégiques opérés par défaut lorsque, à l'inverse, on travaille sur des corpus liés à des champs plus occupés et rebattus. Cela a donc permis de mettre en perspective mes recherches sur la période romantique. De plus, il est de fait impossible de comprendre les structures sociales du Berlin des Lumières sans se pencher sur la communauté huguenote d'une part et la politique de Frédéric II d'autre part. De même, il est impossible de saisir les stratégies de communication des auteurs sans en comprendre les modes de sociabilité. Sur tous ces points, les corpus francophones ont été éclairants.

Un certain nombre d'aspects relatifs à la politique culturelle pro-francophone de Frédéric II étaient déjà largement étudiés. C'est le cas notamment pour les relations et des huguenots et de Frédéric II avec Voltaire, qui ont donc été référencées, mais non étudiées en propre. Pour les mêmes raisons, l'article "Pyrrhonismus und Politik an der Akademie der Wissenschaften um 1750"<sup>20</sup> ne fait qu'évoquer, sans l'approfondir, la question de l'instrumentalisation politique de la langue française (ou du moins, d'une certaine idée de la langue française). Cette question pourrait sans doute être approfondie à la croisée des études germaniques et de l'histoire de la littérature française avec profit. Enfin, le travail à partir de ce corpus a mis en évidence le décalage, presque un handicap, de la recherche allemande en littérature et histoire des idées *allemandes* face à ces corpus de langue française qui, du fait de l'utilisation du français comme *lingua franca* du monde savant à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle<sup>21</sup>, sont quantitativement et qualitativement d'une importance majeure, mais restent en grande part inexploités.

La première partie des travaux sur la sociabilité berlinoise de la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle à présenter ici porte sur la communauté huguenote. Elle s'est développée à partir d'études de cas partant de quelques acteurs singuliers, chacun

---

<sup>20</sup>[AB38], 2012.

<sup>21</sup>Étienne François revient en détail sur ces questions dans son article sur la "French Connection" ([OC23]), notamment sur le choix du français comme langue de travail en 1745 (p. 51) et le passage définitif à l'allemand en 1815 (p. 62).

d'entre eux permettant de mettre en lumière différents aspects des structures réticulaires.

La première de ces trois personnalités est Joséphine von Sydow<sup>22</sup>. C'est dans le cadre d'un travail de transcription de lettres pour l'édition des lettres de Jean Paul en 2004 que j'ai rencontré cette auteure et amatrice d'échanges épistolaires pour la première fois<sup>23</sup>. Ses échanges de lettres avec Jean Paul autour de 1800 montrent une femme d'âge mûr cherchant refuge dans l'écriture de lettres de "fan" à un écrivain. Elle n'était pas la seule fan de Jean Paul : le succès de ses romans est dû en très large partie à l'engouement qu'ils suscitèrent auprès du lectorat féminin cultivé<sup>24</sup>. Outre la montée en puissance d'un flirt mondain prenant la tournure d'une passion épistolaire, ces lettres mettent en évidence de manière éclatante les modes de co-existence des deux langues, français et allemand, autour de 1800, et les transferts qui s'effectuent ainsi. Joséphine von Sydow écrit en français, Jean Paul lui répond en allemand, et les effets de transfert entre les langues se prolongent encore lorsqu'il est question de traductions en français de certains passages de l'œuvre de Jean Paul. Joséphine von Sydow propose des traductions en français de passages de romans de Jean Paul que Jean Paul retouche. Elle abandonnera ses projets de traduction lorsqu'elle apprendra qu'un autre traducteur est déjà bien plus avancé qu'elle. La correspondance se tarit peu après la rencontre des deux protagonistes à Berlin au printemps 1800 et à l'initiative de Jean Paul, qui a fait, entre le moment de la rencontre et la lettre suivante, la connaissance de celle qui deviendra sa femme. Cet échange épistolaire très intense s'effiloche ensuite.

Du point de vue de la documentation, on a donc affaire à un corpus relativement limité en termes de contenu (une quinzaine de lettres, certaines un peu plus longues mais aucune qui dépasse des standards de l'époque), qui témoigne principalement de l'intégration des émigrés huguenots à la vie économique et intellectuelle prussienne et à leur dissémination sur le territoire, puisque Joséphine von Sydow est installée près de Prenzlau. Mais elle se rend à Berlin pour rencontrer Jean Paul : la capitale

---

<sup>22</sup>Je choisis ici d'utiliser le nom qu'elle porte après son second mariage, qui est celui sous lequel elle est le mieux connue dans l'histoire de la littérature allemande. Son nom d'auteur (de texte français) est différent ; voir [AB40], 2013 sur ses différents mariages et noms d'usage.

<sup>23</sup>Ces lettres sont éditées dans les volumes suivants des œuvres de Jean Paul : trois lettres dans *Briefe an Jean Paul*, vol. 3.1 ; 13 lettres dans *Briefe an Jean Paul*, vol. 3.2 ; quatre lettres dans les *Briefe an Jean Paul*, vol. 4 (voir [OC46]).

<sup>24</sup>Voir l'inédit sur ce point ([AB76], 2016, partie 3.4. "Der Schriftsteller und seine Verleger : Jean Pauls Inszenierung seiner Verlegerbeziehungen im literarischen Werk").

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

reste donc le point névralgique, le nœud du réseau de communication, où se rejoignent des espaces distants, des sociabilités disjointes, et des langues différentes.

L'intérêt de cet épisode dans le parcours de vie de Joséphine von Sydow n'apparaît tout à fait que si l'on prend en compte sa biographie tourmentée, notamment entre son arrivée à Berlin en 1775 et le début de sa correspondance avec Jean Paul en 1796. Cette période, bien plus que la suivante, est celle qui permet d'éclairer en propre les questions qui nous intéressent ici ; c'est celle à laquelle j'ai consacré le plus de travaux. Dans deux articles,<sup>25</sup> je me penche plus en détail sur son activité littéraire à la cour de Frédéric II juste après son émigration et la manière dont celle-ci est combinée à des stratégies réticulaires. La première étude permet de montrer comment Frédéric II prend appui sur des personnalités comme cette jeune femme de 16 ans férue de littérature rousseauiste pour faire valoir ses idéaux culturels francophiles. Il est intéressant de noter que Frédéric II ne prend pas ombrage de cette influence rousseauiste alors qu'il défend lui-même un classicisme plutôt rigoriste et que la maîtrise des affects, aux antipodes de la spontanéité dont Josephine von Sydow fait l'éloge, traverse son œuvre et sa personnalité. On voit ici se dessiner la manière dont l'instrumentalisation de la littérature répond pour le souverain à une série de priorités dans lesquelles le renforcement du français comme langue de la littérature semble plus important que la défense et illustration de ses convictions philosophiques et esthétiques. Mais il est vrai que Joséphine von Sydow se cantonne à une dimension du paysage littéraire très codifiée et, dans son rayonnement, très restreinte : le roman (plus ou moins teinté d'épistolaire) pour jeunes femmes, utilisé à des fins morales et pédagogiques, et dont l'auteur ne subvertit pas particulièrement les règles.

Il est intéressant de constater comment cet épisode de relative gloire littéraire et de circulation dans la bonne société de Berlin et Potsdam dans les années 1770 donne à Joséphine von Sydow une assise identitaire forte. Cette vie, marquée ensuite par les mariages et les séparations, est celle d'une femme pour qui l'écriture a force de geste émancipatoire : écriture de romans, puis écriture de lettres pour maintenir le contact avec la communauté huguenote, en particulier Formey. Dès cette période, la fonction de la communication épistolaire comme mode d'existence au sein de la communauté des gens de lettres au sens large (dans les milieux

---

<sup>25</sup>L'un est publié ("L'émancipation selon Joséphine von Sydow", [AB40], 2013), l'autre est déposé en préprint sur HAL en attendant publication dans la collection "Aufklärung und Moderne" du Wehrhahn Verlag, sous la direction de deux jeunes chercheurs (voir "Formeys Pygmalions", [AB64], 2013).

francophones prussiens) joue un rôle essentiel, comme on le voit, pour cette femme que les circonstances de la vie amènent à se construire sa force émancipatoire de cette manière — à la force du poignet. Ce dernier aspect est développé en particulier dans le deuxième article mentionné ci-dessus ([AB64], 2013), où il est en particulier question de la façon dont elle pousse une autre femme, elle aussi auteure d'ouvrages en français et maltraitée par son mari (tout à fait littéralement dans ce cas, puisqu'elle était battue), à s'émanciper de ce dernier en s'appuyant sur sa production littéraire. C'est dans ce contexte que Joséphine von Sydow fait appel à celui qui, dans les milieux de la publication littéraire francophone en Prusse, tire les ficelles : Jean Henri Samuel Formey.

Jean Henri Samuel Formey est la deuxième personnalité à laquelle j'ai consacré des travaux. Il y a à cela une raison méthodologique qui est apparue au fil du temps : quelle que soit la personnalité ou l'angle d'approche de la question de la production littéraire francophone en Prusse à cette époque, les chemins mènent d'une manière ou d'une autre à Formey. Il joue donc un rôle clef précisément pour la compréhension des phénomènes de mise en réseau. Plaque tournante de la communauté huguenote, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, rédacteur de revues diffusées dans toute l'Europe, mais, selon l'historiographie prussienne,<sup>26</sup> méprisé par Frédéric II (ainsi que par Voltaire et par une bonne part de l'élite des Académiciens), Formey a été l'objet de quelques publications marquées par la recherche est-allemande<sup>27</sup>. Malgré son potentiel, l'œuvre de Formey n'apparaît toujours pas à la recherche comme un champ d'exploration fructueux dans un domaine (les correspondances savantes des Lumières en Europe) par ailleurs très dynamique au plan international.

Le fonds Formey de la *Staatsbibliothek* de Berlin permet de reconstituer les réseaux intellectuels huguenots à travers toute l'Europe, Formey ayant sollicité des contributeurs francophones d'un peu partout et ayant été en retour sollicité

---

<sup>26</sup>Cf. Adolf Harnack, *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, ici [OC37], 1900, p. 357 ainsi que, dans un sens similaire, *ibid.*, p. 314. L'Académie des Sciences de Berlin a numérisé l'essentiel de la documentation disponible sur son histoire, qui peut être téléchargée à l'adresse suivante : <http://bibliothek.bbaw.de/bibliothek-digital/digitalequellen/schriften/>. L'Histoire de l'Académie de Harnack peut être consultée sur cette page.

<sup>27</sup>Il s'agit pour l'essentiel de travaux à caractère exploratoire, publiés de longues années après le début des travaux : l'inventaire des manuscrits publié en 2003 par Jens Haeseler ([OC34]) et une petite partie de la correspondance passive de Formey par Martin Fontius ([OC21]). Tous deux sont chercheurs en littérature française et non allemande.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

pour apporter son soutien jusque dans des provinces relativement reculées (ce que montrent précisément ses relations avec Josephine von Sydow<sup>28</sup>). Le fonds Formey fait partie des documentations dont les bénéfices pour la compréhension des réseaux de circulation des publications francophones du dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle seraient considérables. Il est à bien des égards dommage, à cet égard, que la recherche historiographique s’attache encore pour beaucoup à des corpus connus plutôt que de s’atteler à des sources inexplorées (qui, il est vrai, requièrent un travail de défrichage considérable si l’on veut en définir les apports de manière systématique).

Dans le cadre des travaux dont il est question ici, ce ne sont que des incursions relativement limitées dans ce corpus ainsi que dans les revues publiées par Formey qui ont pu être effectuées. Ces explorations suggèrent que la personnalité de Formey occupe une place de pivot dans les réseaux huguenots, en ce qu’il défend les intérêts de différents groupes sociaux pour lesquels il est (notamment dans ses fonctions ecclésiastiques) référent<sup>29</sup>. Cette activité à plusieurs niveaux reste rare dans de telles proportions ; elle permet de voir à quel point les canaux de communication étaient flexibles et extensibles. C’est l’équilibre savant entre ses débiteurs et ses créanciers (non principalement au point de vue pécunier, mais au niveau social) qui permet à Formey de s’assurer cette position centrale. Il serait probablement éclairant d’étudier plus en détail non seulement le domaine d’extension (géographique, social) de cet ensemble de correspondances, mais aussi les points (personnes, thèmes) où elles se recoupent. L’ampleur du corpus permettrait à tout le moins d’analyser des structures de communication et non de s’en tenir à la simple étude de cas.

Louis de Beausobre, la troisième personnalité sur laquelle ont porté mes travaux (certains déjà cités plus haut), s’inscrit dans un autre modèle générationnel puisqu’il est non seulement né plus tardivement (1730), mais qu’il est aussi huguenot de deuxième génération — il n’a jamais vécu en France, si ce n’est durant une année de formation “sociale” à la fin de ses études, où il y a résidé pour ainsi dire en touriste. Il est né à Berlin d’un père lui-même émigré huguenot (déjà très âgé au moment de sa naissance) et d’une mère bien plus jeune d’origine prussienne ; il incarne donc le transfert entre les cultures dans le dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle. Louis de Beausobre bénéficie du soutien de Frédéric II jusqu’à un point assez avancé

---

<sup>28</sup>Voir [AB64], 2013.

<sup>29</sup>Il est également très brièvement question du rôle de Formey dans la constellation berlino-potsdamienne dans “Pyrrhonismus und Politik an der Akademie der Wissenschaften”, [AB38], 2012 et “Louis de Beausobre, entre cour et Académie”, [AB39], 2012.



dans sa carrière et il reste idéologiquement très proche de la ligne philosophique rédéricienne<sup>30</sup>. Il fait partie des personnalités discrètes, mais fidèles, qui permettent à Frédéric II d’asseoir son empire sur les milieux francophones berlinois sans solliciter ou solliciter la communauté huguenote “historique” surtout forte à Berlin et avec laquelle il garde ses distances depuis Potsdam. L’exemple de Louis de Beausobre permet de mettre à jour un autre mode opératoire de Frédéric II : comme avec Joséphine von Sydow, il s’assure une certaine fidélité par un soutien financier et social, mais dans le cas de Beausobre, il tire aussi profit d’une proximité intellectuelle dans la vision philosophique du monde au sens large<sup>31</sup>.

L’étude de ces trois personnalités et de la manière dont elles déploient des stratégies de mise en relation met en évidence différents modes d’utilisation et d’appréhension des réseaux intellectuels francophones en Prusse dans le dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle (et plus particulièrement dans la deuxième moitié du règne de Frédéric II). On voit ainsi comment ceux-ci fonctionnent en strates souvent indépendantes, mais interférant occasionnellement les unes avec les autres. L’opposition entre politique royale et réponse à des besoins locaux fait de plus apparaître la double fonction de Berlin, d’une part “village” où sont gérées les affaires d’une partie de la population, partie d’une certaine importance, mais pas majoritaire (la communauté huguenote), et d’autre part Berlin, capitale prussienne, lieu de pouvoir et de rayonnement. Cet aspect de circulation intérieure combinée avec une circulation vers l’extérieur (autant circulation d’informations ou de livres qu’effets de représentation symbolique de la capitale) est présente dès cette période. On la voit ici portée par des correspondances, des revues, des questions mises au concours par l’Académie des Sciences, tout un jeu de mesures institutionnelles qui permet à Frédéric II de récupérer à des fins politiques la production littéraire et scientifique francophone. Cette gestion d’en haut, inclusive, du réseau intellectuel par le souverain — qui faiblit certes en partie lors des périodes où celui-ci est surtout occupé sur le front, à mener des guerres<sup>32</sup> — suggère que la contradiction n’est pas si grande qu’on peut le prétendre quand on oppose le roi et l’auteur. La légitimité intellectuelle qui lui permet d’avoir une politique culturelle efficace

---

<sup>30</sup>Voir “Pyrrhonismus und Politik” ([AB38], 2012) et “Louis de Beausobre, entre cour et Académie” ([AB39], 2012) sur ce point

<sup>31</sup>C’est ce dont il est principalement question dans “Pyrrhonismus und Politik” ([AB38], 2012).

<sup>32</sup>Même dans ce contexte, la dimension culturelle de la personnalité du souverain ne disparaît pas, puisque le roi avait dans ses bagages pour le front une malle pleine de ses livres de prédilection.

(notamment en ce qu'elle assure une assise politique de manière plus générale), Frédéric II la gagne notamment en étant lui-même un intellectuel.

Frédéric II est une figure intéressante notamment pour la fascination qu'il a exercée par le passé (et qu'il continue, dans une certaine mesure, d'exercer) sur la recherche historique allemande. Dans ce contexte, un certain nombre d'interprétations de son activité d'écriture ont été proposées, notamment comme moyen de préserver une sphère privée dans une vie par ailleurs exposée et publique. Cette idée n'est valide que pour un certain nombre d'écrits, d'autres étant conçues pour une certaine forme de publicité, même réduite (impression à l'imprimerie du château en peu d'exemplaires, diffusion uniquement à l'Académie des Sciences ou dans certains cercles...). Pour beaucoup d'exégètes, ce pan de son activité reste souvent au moins en partie difficile à expliquer (peut-être faudrait-il dire : à justifier, dans certains contextes prosopographiques apologétiques) — comme s'il devait forcément y avoir contradiction entre être un auteur et être un souverain. On peut se libérer de cette contradiction si l'on accepte qu'une publication est, par définition, la défense stratégique d'une vision du monde ou de sa propre place dans le monde. Dans l'ensemble de la stratégie politique de Frédéric II, le fait d'être auteur de textes philosophiques, historiques, poétiques (et militaires...) s'inscrit dans une logique globale. On voit ici la nécessité de définir plus en finesse ce qui fait le politique, sa mise en œuvre et sa mise en mots. La production littéraire de Frédéric II ne se résume pas à de la propagande, elle n'est pas non plus de l'ordre de l'idéologie politique à proprement parler. Il s'agit plutôt d'un mode de fonctionnement dans lequel l'activité de production de texte est un élément intégré à une conception réticulaire de l'exercice du pouvoir, que l'on pourrait peut-être considérer comme la mise en œuvre d'une politique pyrrhoniste<sup>33</sup>.

À cette vision berlino-prussienne du réseau intellectuel piloté par un souverain qui s'attache à être maître chez lui, il convient d'opposer le rayonnement propre aux réseaux intellectuels se mettant en place à la même époque en Europe. Les correspondances circulant dans toute l'Europe permettent de retracer des circuits de communication très étendus et, avec eux, des échanges d'idées au-delà des frontières nationales ou territoriales. Les deux objets de recherche, l'un local, l'autre européen,

---

<sup>33</sup>Voir à nouveau "Pyrrhonismus und Politik" ([AB38], 2012) sur ce point, mais aussi l'édition des *Œuvres philosophiques* de Frédéric II ([AB11], 2007), l'article "Platon- und Aristoteles-Rezeption bei Friedrich II" ([AB37], 2012), l'article "Frédéric II, Roi-philosophe et législateur" ([AB18], 2009). Le travail à partir d'une convergence de thèses philosophiques et de prises de positions stratégiques, notamment politiques, est au cœur du collectif *Les formes de la philosophie* ([AB6], 2007).

sont différents en particulier par la méthodologie qu'ils sollicitent. Joséphine von Sydow, Beausobre, Frédéric II ou même Formey peuvent être étudiés à partir d'un corpus éventuellement assez riche, mais qui reste abordable par le chercheur individuel. Vouloir retracer des circulations d'idées à l'échelle européenne suppose en revanche de changer radicalement de dimension. Il ne s'agit plus de retracer la lecture de Rousseau, Platon ou Épicure dans des lettres, de courts textes ou des comptes rendus. Il s'agit plutôt d'identifier d'abord à un niveau macro des flux de circulation, des grands domaines scientifiques, les acteurs en position dominante et ceux en position de plaque tournante, et à partir de là seulement, identifier les nœuds du système où une immersion dans les textes (de correspondances, de revues, au niveau micro cette fois) permet d'aller plus loin. Les défis méthodologiques propres à cette approche sont nombreux : comment trouver les sources pertinentes, comment les mettre en relation, comment définir où chercher plus en détail... Ce n'est pas le chercheur individuel qui peut rassembler ce genre d'informations. Il faut aller vers un nouveau type de démarche incluant les institutions patrimoniales puisque l'essentiel de la documentation existante étant conservée en archives ou en bibliothèques, souvent encore inexploitée par la recherche, mais déjà répertoriée par les institutions où sont conservés les documents<sup>34</sup>. C'est l'objet des travaux de la COST Action "Reassembling the Republic of Letters" que de mettre en commun l'ensemble des informations existantes en Europe sur les correspondances savantes pour la période de 1500 à 1800. Son but est d'offrir les outils permettant de réaliser ce genre de mouvements de zoom entre macro- et micro-analyse dans la recherche internationale sur la République des lettres.

Ce projet de mise en réseau d'informations issues en particulier des archives conservant ces correspondances est conçu dans l'esprit de communication propre aux Lumières : il est dans sa conception une sorte de miroir de son objet lui-même, puisque des dizaines de partenaires (chercheurs, archives, bibliothèques) de toute l'Europe y participent. En tant que membre extérieur associé à la COST Action (et non rattachée à une institution porteuse du réseau), ma contribution concerne plus spécifiquement les questions d'intégration du texte des correspondances dans la reconstruction des circulations au niveau européen. Il s'agit en particulier de réfléchir à la manière d'aborder systématiquement la façon dont certains acteurs et certaines œuvres mentionnés dans les correspondances jouent un rôle pivot<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup>La question des modes de travail commun entre institutions patrimoniales et archives est traitée plus en détail dans 3.2.

<sup>35</sup>Voir <http://www.republicofletters.net/>. Sur le format de financement des COST Actions

Il y a donc deux échelles méthodologiques à distinguer ici, qui permettent de faire émerger différents types de réseaux. La co-existence de ces réseaux locaux et internationaux, traversés de tensions de pouvoir à différents niveaux, et l'exemple de l'instrumentalisation du français comme *lingua franca* dans ce contexte, montrent bien que c'est l'étude des jeux de réseaux entre eux qui permettent de parvenir à en dire quelque chose de nouveau. Le renouveau scientifique passe à la fois par une étude approfondie de réseaux linguistiques et religieux et par la combinaison avec des méthodologies permettant de mettre cette étude dans une perspective plus large. Dans tous les cas, les correspondances restent la matière qui est au cœur de ce travail sur les réseaux intellectuels de la période fédéricienne.

À la mort de Frédéric II en 1786, puis avec l'arrivée des émigrants de la Révolution, le Berlin francophone change de visage. Le français cesse d'être langue de domination intellectuelle. Le rôle politique de la puissance intellectuelle s'estompe. Celle-ci investit, à Berlin, d'autres types d'espaces. La conscience d'abriter une communauté intellectuelle est, pour sa part, bien établie, et va permettre à une nouvelle mutation de prendre forme.

### 2.1.2 Le tournant du XVIII<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle

La situation singulière du Berlin intellectuel autour de 1800 est marquée par l'héritage de la période fédéricienne et par l'importance des circulations de textes francophones, comme on l'a vu. Mais d'autres éléments sont également à prendre en compte, notamment la montée en puissance de nouvelles formes de sociabilité, qui ouvrent de nouveaux espaces de communication. Les premiers salons berlinois apparaissent peu avant le tournant du siècle<sup>36</sup>. Académiciens, ministres et jeunes talents y ont la possibilité de se rencontrer et d'échanger dans une atmosphère relativement informelle. Les deux salons les plus connus de cette première phase des salons berlinois sont de surcroît tenus par deux femmes issues de la communauté

---

de manière plus générale, voir [http://www.cost.eu/COST\\_Actions](http://www.cost.eu/COST_Actions). Une demande de financement a été déposée dans le cadre de Horizon 2020 pour augmenter le financement et donner des contours plus affirmés aux avancées de la COST Action. EMLO (Early Modern Letters Online, Oxford) joue un rôle moteur dans ce projet (l'interface de recherche d'EMLO peut être consulté ici : <http://emlo.bodleian.ox.ac.uk/>).

<sup>36</sup>Voir les ouvrages essentiels de Petra Wilhelmy-Dollinger ([OC107], 1989) et, plus récemment, de Hannah Lotte Lund sur ce sujet ([OC64], 2012). L'influence des salons parisiens, notamment auprès de l'élite intellectuelle qui y a, dans la plupart des cas, fait un séjour, est réelle, mais les salons berlinois se profilent rapidement comme nettement plus avant-gardistes, puis, à partir de l'invasion napoléonienne, politisés, que les salons parisiens.

juive : Henriette Herz et Rahel Varnhagen.<sup>37</sup> Ce type de sociabilité fait ainsi tomber les barrières sociales et socio-culturelles — dans une mesure toute relative, mais à tout le moins significative par rapport à la période précédente. La capitale prussienne est un lieu de rencontre pour intellectuels.

Cette porosité sociale va de pair avec le développement de nouvelles pratiques épistolaires (il est difficile de dire si l’une influence l’autre ; du moins peut-on constater que les deux pratiques vont en même temps dans le même sens). Les lettres sont lues, copiées, rédigées, éditées : les formes de copier-coller-diffuser de textes épistolaires sont en pleine expansion. De ce fait, la qualité textuelle des lettres change elle aussi, puisqu’elles sont de plus en plus souvent condamnées (ou destinées) à quitter le domaine de l’intime. On met en scène sa propre authenticité, on prie ses amis proches de la faire ressortir au mieux dans des éditions posthumes.<sup>38</sup> Les lettres sont lues dans les salons, les salons se mettent en scène comme une correspondance savante ou artistique : les effets de miroir se multiplient<sup>39</sup>.

L’une des principales difficultés méthodologiques pour débrouiller cet écheveau tient au fait que nous ne disposons d’aucune documentation *in vivo* sur les salons. Si certaines sociétés savantes rédigeaient des compte rendus ou des publications au moins pour partie factuels<sup>40</sup>, la production écrite qui rend compte de la vie de salon est par définition une reconstruction *a posteriori*. Il a donc fallu constater un état de fait — la concomitance de l’émergence des salons et une évolution dans les pratiques épistolaires —, et accepter que les sources disponibles ne permettraient pas d’obtenir une interprétation qui puisse en rendre compte, du moins sans faire la part belle à la spéculation. Tandis que la recherche sur les salons et les sociétés

---

<sup>37</sup>Rahel Varnhagen a notamment été étudiée par Barbara Hahn, qui a non seulement livré des analyses de ses textes, mais une éditions des œuvres (voir [OC36]). Nikolaus Gatter, qui s’intéresse plus spécifiquement à la collection, notamment de manuscrits, constituée au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle par Karl August Varnhagen (le mari de Rahel Varnhagen), connaît remarquablement bien la collection (voir notamment [OC26] et [OC25]). Henriette Herz a pour sa part fait l’objet d’une conférence à l’été 2015, au cours de laquelle des pistes ont été explorées pour permettre de raviver la recherche. Les chercheurs présents ont notamment déploré le manque d’éditions philologiques sérieuses, en particulier de sa correspondance.

<sup>38</sup>Anna Busch a publié des études revenant de manière détaillée sur l’ensemble de ces phénomènes, qui ont constitué l’un des points forts des travaux du groupe de recherche “intellectuels berlinois” ; voir ainsi [IB2], 2013 et [IB8], 2016, mais aussi [AB23], 2014 ou même déjà [AB31]

<sup>39</sup>On les retrouve explicitement dans le titre de l’ouvrage de référence de Robert Vellusig, *Schriftliche Gespräche* (voir [OC102]).

<sup>40</sup>Voir par exemple la documentation transcrite et annotée par Uta Motschmann dans son ouvrage sur la *Gesellschaft der Freunde der Humanität* ([OC70]).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

savantes berlinois de la période autour de 1800 continuait à prendre son envol à partir de 2005 avec les travaux d’Uta Motschmann, de Hannah Lotte Lund, de Barbara Hahn<sup>41</sup>, le choix délibéré dans le cadre du groupe de recherche “intellectuels berlinois” a été de ne pas se centrer sur cet aspect, qui me semblait nécessiter de dissocier méthodologiquement l’histoire sociale et l’histoire de la littérature. Il n’y a pas eu de rupture avec cette branche de la recherche pour autant ; le groupe de recherches “intellectuels berlinois” a apporté deux articles au monumental *Handbuch der Berliner Vereine* publié par Uta Motschmann en 2015 après des années de gestation et de rassemblement d’articles de spécialistes<sup>42</sup>. Mon article sur la *Freitag-Gesellschaft* est un bon exemple du type d’objectivation de l’information que l’on peut extrapoler à partir d’un fonds textuel principalement composé de correspondance.<sup>43</sup> S’il est utile comme document de référence, répertoriant toutes les données essentielles sur la *Freitag-Gesellschaft* (dates, participants, courants d’idées), cet article aplanit les dimensions relationnelles et textuelles porteuses de la sociabilité intellectuelle propre à ce groupe. Décrivant l’histoire de cette société amicale qui a vu le jour lors des études de ses membres à Halle, soudés initialement par l’admiration commune pour le philologue Friedrich August Wolf, cet article détaille les pratiques d’échanges d’idées (rencontres, lettres, publications) qui accompagnent ses membres jusqu’au décès des derniers d’entre eux, dans la deuxième moitié du XIXème siècle. La rédaction, qui imposait le passage obligé par les informations ci-dessus (dates, participants, idées, publications), a mis en évidence à quel point un dictionnaire (ou plus exactement, un *Handbuch*, un manuel) de ce type est linéaire et ne permet pas de faire apparaître les structures réticulaires de manière macro, mais seulement par des recroisements méticuleux d’articles, donc davantage au niveau micro.

Concernant cette période autour de 1800, deux aspects qui pouvaient peut-être apparaître comme marginaux ont été approfondis dans le cadre du groupe de recherche “intellectuels berlinois”. Le premier se situe dans la prolongation des travaux sur la communauté intellectuelle francophone à Berlin sous Frédéric II et s’interroge sur la manière dont celle-ci a pu avoir des effets sur les transferts culturels franco-allemands à la période suivante. C’est notamment le sujet du volume publié par Anna Busch et deux membres de l’équipe d’Iwan d’Aprile, Nana

---

<sup>41</sup>Déjà mentionnés ; voir [OC69], [OC64], [OC36].

<sup>42</sup>Voir [AB54] et [IB7], 2015, dans [OC70].

<sup>43</sup>Il s’agit de [AB54], 2015.

Hengelhaupt et Alix Winter,<sup>44</sup> qui revient longuement dans l’introduction sur la pertinence des deux grilles de lecture des transferts culturels et de l’histoire croisée. Cette mise au point a pour but de définir les points d’accroche de ces deux méthodes pour l’ensemble de la période, c’est-à-dire en allant au-delà du franco-centrisme qui domine en grande partie la recherche sur les Lumières. La période autour de 1800 est celle où s’opère une bascule sociale et culturelle qui n’est pas encore bien connue dans tous ses détails. La période autour de 1800 est l’un des manques dans le travail éditorial qui a été réalisé par le groupe de recherche “intellectuels berlinois”<sup>45</sup>. Les corpus français et franco-allemands qui ont été édités couvrent ainsi la génération frédéricienne (Beausobre, enfant d’émigré huguenot) et la génération romantique (Chamisso, enfant de l’émigration post-révolutionnaire), mais pas la génération intermédiaire, active entre 1790 et 1810. Or, c’est à cette période-là que s’effectue l’essentiel du transfert linguistique<sup>46</sup>. Il serait sans doute très fructueux de pouvoir observer non seulement le changement linguistique, mais la manière dont il est associé à un déplacement dans la conception des cadres esthétiques et culturels<sup>47</sup>.

Ce point est le deuxième qui a été approfondi pour la période autour de 1800 dans le cadre des travaux du groupe de recherche “intellectuels berlinois”, mais sans se contenter exclusivement d’un travail sur les transferts franco-allemands. La question d’une norme esthétique propre marque en particulier l’après-Frédéric II, où la distanciation par rapport au modèle français gagne ses lettres de noblesse. C’est évidemment un court-circuit cavalier que de passer par-dessus les avancées de l’*Aufklärung* allemande en la matière ici — il ne s’agit pas de les ignorer, mais plutôt de les prendre en compte pour voir, c’est là précisément le point essentiel de ces travaux, comment ces éléments prennent une forme nouvelle dans le contexte politique et social du tournant du siècle. Sur ce point, partir du cas Solger a permis d’ouvrir sur l’ensemble du champ pertinent.

Comment se peut-il que Solger soit à la fois ami avec Voß et ami avec Tieck, à la

---

<sup>44</sup>Il s’agit de [IB5], 2012, qui contient [AB38].

<sup>45</sup>Ce manque est constaté et formulé dans [AB22], 2014.

<sup>46</sup>Dans sa thèse, Manuela Böhm montre en détail le passage par trois étapes de la pratique linguistique : passage du monolinguisme français au bilinguisme franco-allemand, puis du bilinguisme au monolinguisme allemand dans le contexte de cette population à cette période (voir [OC5], 2010).

<sup>47</sup>Les travaux de René-Marc Pille ont été éclairants pour l’ensemble des travaux éditoriaux déjà effectués dans ce domaine ; soulignons en particulier l’ouvrage *Adelbert von Chamisso vu de France : 1805–1840* ([OC77]).

fois traducteur de Sophocle et épigone de Shakespeare ? Cette question non résolue de l'après-thèse, celle de la tension entre des idéologies (en un sens très large) ou des postures intellectuelles, très différentes, réunies en une même personne, a permis de se pencher plus précisément sur les transactions de normes esthétiques autour de 1800. Repartons donc ici aussi de cet exemple.

La contradiction entre Voß et Tieck est d'abord celle entre les tenants d'une traduction le plus fidèle possible à l'original (Voß) contre ceux du respect de la langue d'arrivée (Tieck), et du même coup d'un modèle rythmique implacablement calqué sur l'original d'un côté (Voß) et souple de l'autre (Tieck). Cependant, bien que la façon dont ils le mettent en œuvre l'une et l'autre varie, Voß comme Tieck sont tous deux mus par une volonté créative vis-à-vis de la langue allemande<sup>48</sup>, qu'il s'agit d'enrichir en cherchant des modèles ailleurs que dans la tradition classique à la française. Postulant une synergie linguistique et rythmique entre le grec ancien et l'allemand moderne, Voß le père offre une version hellénisée à l'extrême d'Homère en allemand<sup>49</sup>, tandis que le fils s'attaque à la traduction d'Agamemnon (celui-là même sur lequel Humboldt lui aussi s'échine alors). Solger, donc, réussit la gageure d'avoir des échanges sur les qualités d'une bonne traduction avec Voß comme avec Tieck, alors que les principes selon lesquels ceux-ci traduisent sont divergents<sup>50</sup>.

La gageure ne consiste pas dans le fait d'avoir un débat d'idées possiblement divergentes (dans ce cas, une communauté de vues n'est pas forcément indispensable), mais bien plutôt dans le fait que ces échanges sont toujours aussi des collaborations, un travail commun de (ré-)écriture du texte<sup>51</sup>. Co-écrire avec Voß et co-écrire avec Tieck, comment est-ce possible ? Ce n'est que récemment (dans [AB68], 2016) qu'il a été possible de montrer, à partir d'analyses des correspondances, bien plus approfondies que dans le cadre de la thèse, qu'il s'agit en réalité deux modes de coopération tout à fait différents. Dans les textes que Solger produit avec Tieck, c'est l'idée qui importe, alors que pour les textes auxquels Voß contribue, ce sont

---

<sup>48</sup>Voir en ce sens le titre du volume *Voß' Übersetzungssprache — Voraussetzungen — Kontexte — Folgen* ([AB10], 2015), qui se rapporte initialement à Voß le père, mais par extension aussi au fils. Celui-ci se place délibérément dans le sillon de son père (voir l'article essentiel de Frank Baudach sur ce sujet "Von der Freiheit eines Unmüdigigen", [OC2], 1995, repris et poursuivi dans [AB44], 2015).

<sup>49</sup>Voir [OC104] et [OC105].

<sup>50</sup>Sur cette manière de réunir des positions qui semblent à première vue opposées, on consultera avec profit l'étude de cas de la réception de Lessing par Schlegel proposée par Anne Lagny et Denis Thouard (voir [OC50]).

<sup>51</sup>C'est ce mécanisme qui est exposé dans la troisième partie du volume 1 de ma thèse de doctorat (voir [AB1], 2002).



les questions de forme qui sont au cœur de l'échange. L'une des raisons à cela est me semble-t-il à chercher dans l'épisode traumatisant de la traduction de Sophocle, dont Solger a par la suite voulu se prémunir par tous les moyens. Cette étude de cas très singulière permet également de montrer comment on peut, à partir de travail sur un événement singulier, développer une grille de lecture utile pour un ensemble de textes beaucoup plus vastes. Revenons-y donc plus en détail.

Dans “Wenn der Geist des Sophokles so in einer blauen Flamme emporsteigt” ([AB29], 2007) et dans “Heinrich Voß' Quadrupelrezension” ([AB30], 2007), il est expliqué comment Solger subit dans un premier temps une critique publique de sa traduction par Voß — critique qui se prétend légère, mais est en réalité bien amère, en particulier sous la plume d'un ami —. Dans ce dans un compte rendu critique de quatre traductions d'*Oedipe-Roi*, celle de Solger (publiée anonymement) est encore celle qui subit le moins les foudres d'un critique dont on sent bien qu'il savoure sa position de pouvoir. Bien que blessé, Solger confie ensuite les manuscrits de ses traductions des autres pièces de Sophocle à Voß pour qu'il en fasse une relecture, entre amis cette fois et non sous la forme d'un désaveu public<sup>52</sup>. Il n'est pas possible de savoir exactement, d'après les sources conservées, ce qui a finalement poussé Solger à se distancier de Voß : Est-ce la blessure publique par son ami ? Ses critiques verbeuses combinées avec du pinaillage grammatical ou métrique pour les pièces dont il a effectivement relu le manuscrit ? Ou la façon dont il se complait à se décrire comme la première gachette de Goethe lors de son séjour à Weimar ? Le manque de considération de Voß pour les qualités de l'amitié transparait du moins dans chacun des éléments incriminables et aura très certainement éclaté aux yeux d'un Solger par ailleurs très entouré par ses amis de la *Freitag-Gesellschaft*.

Ce qui se passe autour de 1800 pour Solger (il a alors 20 ans), c'est donc un transfert à la fois des sujets et des objets. Les sujets d'abord : Le bénéfice intellectuel de l'amitié avec Voß se réduit à une peau de chagrin, tandis que les amis du *Freitag* défendent une idée du groupe, de la solidarité dans le groupe, de la co-production qui permet à chacun de trouver sa place. C'est par l'intermédiaire du *Freitag* que Solger, dix ans plus tard, fera connaissance avec Tieck, qui incarnera à lui seul tout ce dont le groupe d'amis aura été porteur pendant les années de gestation intellectuelle qu'est la période 1798–1812 dans son parcours. Ce mouvement de recentrement sur le *Freitag* s'accompagne de la pleine reconnaissance de la réception de nouvelles

---

<sup>52</sup>Si l'on considère la liste des émendations à la traduction envoyée par Voß à Solger et présentée en annexe des publications mentionnées ci-dessus, on voit qu'il s'agit moins d'une relecture que d'une ré-écriture.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

normes esthétiques discutées avec enthousiasme au sein du groupe d'amis. Comme bien d'autres à l'époque, cette société savante s'intéresse aux nouveautés littéraires, culturelles, et s'en fait l'écho. On y lit et traduit les auteurs antiques, mais aussi Shakespeare. En ce sens, l'affinité avec la conception du romantisme défendue par A.W. Schlegel dans ses *Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur*<sup>53</sup> est présente dès les rencontres de la première heure du *Freitag*, à Halle, sur les bancs de l'Université, et non seulement en 1819 lorsque Solger rédige son compte rendu critique à la demande de l'éditeur viennois des *Wiener Jahrbücher für Literatur* Matthäus Collin, aiguillé vers Solger par — nul autre que Tieck lui-même.

Alors que Voß aussi s'essaye à traduire Shakespeare, Solger ne s'aventure, semble-t-il, à aucun moment sur ce terrain de discussion avec lui. Comme le montre mon article "Shakespeare und die alten Tragiker"<sup>54</sup>, Voß est pris au piège de ses propres principes de traduction lorsqu'il tente de traduire Shakespeare. Dans ses lettres, il demande de l'aide à ses amis et aux amis de ses amis pour traduire certains passages. C'est précisément ce genre de collaborations fructueuses qu'il a refusées à Solger plus tôt (prétendant l'aider, mais en réalité, n'allant pas dans le sens de son ami) que Solger lui refusera en retour, alors même que la *Freitag-Gesellschaft* fourmille d'excellents traducteurs de Shakespeare (Abeken, Kessler, Krause notamment).

Cet épisode, ou plutôt cette série d'épisodes, peut à plusieurs égards être considéré comme un cas d'école. Tout d'abord, il montre qu'il est vain d'opposer les Anciens et les Modernes dans les processus de réappropriation dont il font l'objet lorsqu'ils sont convoqués pour faire émerger de nouvelles formes, mesures et normes comme c'est le cas autour de 1800. Ensuite, on voit que les lettres amicales peuvent être porteuses en apparence des mêmes objets, des mêmes modes d'échange, mais en réalité opérer dans des sens divergents, de collaboration ou de sape (Solger écrivant à Voß ou Solger écrivant à Tieck, deux formes d'amitié épistolaire qui évoluent dans des directions opposées). De plus, on voit bien ici que si le genre de la traduction n'est pas porteur de revendications politiques à proprement parler (ce qui serait le cas si l'on voyait une position pro-révolutionnaire émerger des choix de traduction par exemple), il est en revanche porteur de valeurs à tout le moins esthétiques.

Si l'on reprend, à partir de ces analyses, l'hypothèse initiale d'une politisation des traductions, on peut à tout le moins voir comment la conception des traductions

---

<sup>53</sup>Schlegel a publié ses *Vorlesungen* en 1809–1811 (voir [OC88]). Solger a été sollicité en 1818 pour en faire un compte rendu critique dans les *Wiener Jahrbücher für Literatur* ; il s'agit du dernier texte publié par Solger avant sa mort (voir [OC41]).

<sup>54</sup>Voir [AB44], 2015.

reflète des convictions esthétiques, éthiques, culturelles, sociales — des idées au sens fort. Enfin, dernier point qui mérite d’être souligné puisqu’il a confirmé la pertinence du choix de l’objet de recherche, c’est encore une fois Berlin qui sert de lieu de cristallisation : Berlin face à Weimar dans les échanges avec Voß (peut-être peut-on même aller ici jusqu’à opposer le Berlin romantique et le Weimar classique, alors même que romantique et classique se recourent souvent trop pour être opposés l’un à l’autre), Berlin qui draine la province (les membres du *Freitag* réunis dans la capitale pour leurs premières expériences professionnelles après leurs études), Berlin qui permet de continuer encore et encore à apprendre, à échanger, à être à la pointe de l’actualité savante<sup>55</sup>. La capitale prussienne est, autour de 1800, un aimant intellectuel, le cœur du réseau.

### 2.1.3 La période napoléonienne et au-delà du Congrès de Vienne

La politisation ne dominait pas encore autour de 1800 ; elle devient centrale avec les guerres napoléoniennes, qui contribuent à déplacer les discours intellectuels sur un terrain dans l’ensemble plus politique. Parallèlement à ce mouvement de patriotisation de la vie intellectuelle berlinoise, très concret (les berlinois sont contraints d’accueillir, nourrir, loger des soldats chez eux), la structure de la vie intellectuelle est modifiée du fait de la création de l’université en 1809. Longuement débattue dans les milieux concernés<sup>56</sup>, sa création entérine la constatation de fait de son importance pour la formation intellectuelle de l’élite prussienne, qui se faisait jusque là soit en province, soit dans la capitale sous forme de cours privés (Solger et ses amis du *Freitag* avaient ainsi assisté aux cours de Fichte à titre privé et moyennant finance). Le coup de maître a consisté à faire se tenir les cours en plein centre ville, dans un bâtiment initialement possédé par la famille royale<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup>Ce point concerne en particulier l’approvisionnement en livres. Durant les deux années qu’il passe à Francfort-sur-l’Oder, Solger envoie à ses amis du *Freitag* alors à Berlin de longues listes de commandes d’ouvrages qu’il ne parvient pas à obtenir en province.

<sup>56</sup>L’historiographe de l’Université de Berlin, Max Lenz, fait remonter les débuts de l’histoire de l’université à ces débats antérieurs à sa création, qu’il documente en détail dans deux chapitres (150 pages) du premier volume de sa *Geschichte der Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin*, ici [OC58]. Ces cinq volumes restent la référence la plus solide concernant l’histoire de l’Université de Berlin (actuellement Université Humboldt). La publication récente *Geschichte der Universität Unter den Linden* ne présente pas d’intérêt majeur pour la période dont il est question ici puisqu’elle ne fait que reprendre des informations déjà connues, sans s’appuyer sur des sources inexploitées (voir [OC99]).

<sup>57</sup>Lenz y consacre là aussi tout un chapitre dans son premier volume, [OC58], p. 290-304, sous le titre “Das Haus der Universität”.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Cette promiscuité avec les autres centres de pouvoir, notamment politique, a créé une mixité sociale inédite dans les villes universitaires allemandes<sup>58</sup>.

Il avait déjà été constaté dans la thèse que cet événement (installer une université en centre ville de la capitale) avait joué un rôle essentiel dans les évolutions socio-culturelles ultérieures. Il s’agissait désormais d’en saisir les implications concrètes pour le développement des modes de sociabilité et des modes de positionnement des principaux acteurs concernés. Ces intellectuels qui, auparavant, se définissaient surtout par leur sociabilité et leur activité de publication, comment se définissent-ils, à partir de ce moment-là, par rapport à l’institution universitaire ? Dans “Qu’est-ce qui fait l’intellectuel ?” ([AB43], 2014), il est plus spécifiquement question des manières d’exprimer son patriotisme dans le cadre universitaire dans les années 1810–1820. Une partie de l’analyse est consacrée aux deux institutions d’élite qu’étaient les séminaires de théologie et de philologie ; elle montre comment non seulement leurs contenus d’enseignement, mais leur organisation elle-même, permettait à une certaine conception de la contribution du savant à la patrie de s’exprimer. Cet article aborde brièvement l’idée de réseaux travaillant en partie les uns contre les autres au sein de l’institution universitaire, portés par des convictions scientifiques autant que par des inimitiés personnelles. Mais divers travaux sur l’Université de Berlin dans sa première décennie d’existence<sup>59</sup> ont principalement fait la démonstration de ce qu’il est impossible d’appréhender les réseaux intellectuels sans briser les frontières disciplinaires telles que nous les connaissons aujourd’hui. On ne peut écrire l’histoire de la philosophie indépendamment de l’histoire de la littérature, de l’histoire de la discipline historique elle-même, de l’histoire des philologies modernes ou anciennes — ou même de l’histoire de la minéralogie, comme le montre l’enchevêtrement des intérêts personnels et disciplinaires dans le cas de l’accusation de plagiat envers Immanuel Hermann Fichte, le fils du philosophe, lorsqu’il voulut devenir docteur de l’Université de Berlin<sup>60</sup>.

Le problème méthodologique qui se posait était donc de savoir comment définir

---

<sup>58</sup>Voir les analyses éclairantes de Theodore Ziolkowski, qui voit dans l’Université de Berlin l’institutionnalisation des idéaux d’Iéna (voir, dans *German Romanticism and Its Institutions*, [OC108], le chapitre : “The University : Model of the Mind” sur ce sujet) et de Günter de Bruyn, qui dans *Die Zeit der schweren Not* ([OC10]), y consacre explicitement un chapitre. Voir aussi l’analyse de la position de Clemens Brentano lors de la cérémonie d’inauguration de l’université, regrettant notamment que les prostituées aient dû être délocalisées, dans l’article de Ralf Klausnitzer dans [IB11], 2015 ; le texte de Brentano figure déjà dans [OC58], p. 300–304.

<sup>59</sup>J’y reviens en détail dans 2.2.3.

<sup>60</sup>L’histoire en est complexe ; elle est reconstruite en détail dans [AB46], 2015. Par ailleurs, Eva Schneider a édité l’ensemble du dossier dans le cadre de son mémoire de master en histoire de la

une partie d'un ensemble de documents historiques (archives et ouvrages éclairant les évolutions socio-culturelles du Berlin des années 1810) qui soit cohérente, représentative, et qui puisse être étudiée dans le cadre institutionnel et financier disponible. Comme lors de la rencontre avec les archives francophones du dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> siècle, il fallait s'orienter dans un fonds manuscrit pratiquement pas étudié, structuré d'une manière peu transparente, et qui convoquait l'histoire d'au moins toutes les disciplines représentées dans la faculté de philosophie, c'est-à-dire, outre la philosophie elle-même, les philologies (les philologies moderne et étrangère n'apparaissant certes qu'un peu plus tard, ce qui est vrai également pour l'histoire, mais ces disciplines sont pour l'essentiel représentées dès les années 1820) et les sciences naturelles (mathématiques, chimie, physique). Comme il n'était pas possible d'aborder l'ensemble de la matière, il a fallu en choisir des aspects représentatifs. La première étape a consisté à chercher les personnalités ou des événements qui pourraient servir de pivots, c'est-à-dire les nœuds du réseau, qui permettent d'y trouver des points d'entrée. C'est pendant cette recherche, qui s'est en fait plutôt assimilée à une fouille dont le but était de faire sortir de terre les éléments sur lesquels il s'agirait de travailler ensuite, que j'ai mieux compris la raison pour laquelle il avait été si difficile de faire entendre, dans un contexte de recherche français, que Solger pouvait être qualifié d'intellectuel. Considéré dans le contexte de la *Freitag-Gesellschaft*, Solger est un pivot : il permet les transferts, est intellectuellement l'un des plus brillants du groupe par son savoir et sa rigueur, reste toute sa vie fidèle à son idéal socratique de dialogue et d'acceptation de l'autre tel qu'il est et avec ce qu'il sait. Par ailleurs, il déploie une stratégie de dissémination claire et cohérente dès 1809. Une fois ces deux aspects mis en lumière, il me semblait évident que la position de Solger était bien celle d'un intellectuel. Un travail plus approfondi sur son contexte professionnel, à savoir l'Université de Berlin, a fait ressortir le côté effacé de sa personnalité par rapport à certains de ses contemporains et collègues, qui se sont véritablement emparés de la plasticité de cette institution encore à construire. Peut-on vraiment qualifier Solger comme on qualifie Fichte ou Hegel ? C'était là l'objection essentielle, dans le fond. Il fallait donc voir quels modes opératoires l'Université offrait et comment certains acteurs ont pu s'en saisir, pour voir jusqu'où il était possible de pousser la figure de l'intellectuel dans le contexte de la première décennie d'existence de l'Université de Berlin.

---

philosophie ; les documents sont consultables ici : [www.berliner-intellektuelle.eu/author?p0662+de](http://www.berliner-intellektuelle.eu/author?p0662+de).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Le détail des résultats de ce champ de recherche est l'objet de 2.2.3. Pour la réflexion sur la période napoléonienne, ici, il importe surtout de retenir l'idée d'une politisation croissante de la vie intellectuelle, qui marque l'institution universitaire en train de se modeler. La structure réticulaire qui est mise en place est à la fois inspirée des autres universités prussiennes et de la manière dont celles-ci avaient déjà modernisé les traditions pré-modernes. Elle est également redevable des convictions de certains acteurs qui ont pris le parti d'occuper les fonctions qui permettaient d'effectuer des déplacements institutionnels. Les enjeux des négociations qui ont marqué cette première décennie sont à la fois d'ordre politique, d'ordre scientifique et d'ordre symbolique dans la représentation du politique et du scientifique. Mais il serait erroné de réduire au monde universitaire les dynamiques intellectuelles de la période napoléonienne. Revenons donc sur ces acteurs eux aussi déterminant ou accompagnant les mutations propres à la période des guerres napoléoniennes dans le Berlin intellectuel.

Bien que les salons aient changé de mode de fonctionnement, ou peut-être parce que la politisation du quotidien les a contraints à changer de fonctionnement, la sociabilité elle aussi se déplace en partie et intègre certains acteurs de manière plus préminente. À partir de la période napoléonienne, les éditeurs se positionnent ainsi plus clairement encore en termes politiques. Ils construisent leurs réseaux d'auteurs en fonction de leurs affinités politiques avec ceux-ci. On trouve certes des phénomènes similaires auparavant avec des éditeurs comme Nicolai publiant des ouvrages allant dans le sens des idéaux de l'*Aufklärung*, mais la dimension politique du choix des auteurs et des œuvres devient plus importante avec l'opposition autant esthétique que politique à la France dans le contexte des guerres napoléoniennes. Comme le montre l'inédit<sup>61</sup>, cette politisation ira croissant au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle ; elle marque, pour ne pas dire qu'elle façonne, les relations entre les écrivains et leurs éditeurs. Même si c'est la seule littérature (au sens de belles-lettres) qui est traitée dans l'inédit *Das Gold des Vertrauens*, et non l'ensemble des acteurs du monde intellectuel qui sont, eux, au cœur de l'ensemble de mes travaux sur la période napoléonienne, on peut néanmoins y voir comment les éditeurs prennent possession de leur réseau de diffusion en ce début de XIX<sup>ème</sup> siècle. Jusqu'au tournant du siècle, les éditeurs n'étaient encore souvent que des imprimeurs tenant par ailleurs une librairie et ayant de bons contacts. Ce n'est qu'ensuite qu'a pris forme la maison d'édition telle que nous la connaissons : une entreprise prenant en charge le choix des textes, leur diffusion sous forme imprimée,

---

<sup>61</sup>[AB76], 2016.

leur mise en page, le versement d'honoraires, l'entretien des relations avec les auteurs, la publicité, les listes de souscription, le choix des fontes, éventuellement la réalisation de nouvelles fontes, l'emballage, la distribution, la présentation aux foires et dans les réseaux de librairie, de sociétés de lecture, de bibliothèques et de colportages. Tout cela prend forme au cours du premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle. Pour la réalisation coordonnée et efficace de toutes ces activités, ce n'est pas seulement une double posture visionnaire et managériale vis-à-vis de la littérature qui est nécessaire, c'est aussi une conscience aiguë et une gestion bien conçue des réseaux correspondant à chacune de ces activités. Ici encore, on se trouve confronté au même obstacle méthodologique que pour le travail sur les salons dans la mesure où tout ce qui a été négocié oralement échappe à une reconstruction précise (sauf dans les cas relativement rares où les archives des maisons d'édition ont été conservées et permettent de retracer des rencontres). Dans le cas contraire, le plus pertinent pour l'histoire de la littérature consiste à s'en remettre aux correspondances, avec toutes les précautions nécessaires. Les analyses présentées dans l'inédit suggèrent qu'une poursuite défailante de la correspondance, elle-même tributaire des aléas de la distribution postale, a empêché la réalisation d'un certain nombre d'entreprises éditoriales<sup>62</sup>.

La période suivant le Congrès de Vienne voit, autant chez les éditeurs que chez les auteurs, l'émergence d'un nouveau type d'acteurs prolongeant les réseaux mis en place d'une manière nouvelle : les fils et les filles de. Du côté des éditeurs, la transformation du métier en une entreprise destinée à perdurer était naturellement destinée à se transformer en potentiel legs. Du côté des écrivains — ou plutôt, revenons plus généralement aux intellectuels, car cela vaut tout autant pour le personnel scientifique —, la transmission est moins simple à formaliser puisqu'elle porte non pas sur un bien marchand, mais sur une ressource de l'esprit, immatérielle. La question de la transmission générationnelle est analysée en détail dans "Die Hand des Vaters"<sup>63</sup>, qui s'appuie sur des cas exemplaires tirés à la fois des milieux universitaires et des milieux littéraires, puisqu'il traite de relations père-enfant dans la famille Voß, la famille Tieck et la famille Fichte. On peut y voir comment il est nécessaire de distinguer entre d'une part, les fils et filles réels, porteurs du nom et du capital symbolique qui l'accompagne, et, de l'autre, les héritiers

---

<sup>62</sup>Renvoyons ici aux cas de figure Goethe et Cotta, Jean Paul et Cotta, Heine et Campe, et inversement, à la façon dont Rilke tire bénéfice de ces effets de retardement dans ses négociations épistolaires avec Samuel Fischer, présentés en détail dans [AB76], 2016.

<sup>63</sup>Voir [AB46], 2015.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

spirituels, qui fleurissent notamment sur les bancs de l'Université et accompagnent le maître souvent jusqu'à sa mort pour en reprendre le flambeau. Transposé au milieu éditorial, il faut également ajouter le cas de figure où un gendre reprend une maison d'édition par exemple (ou que soit fait gendre celui dont le principal intéressé souhaite qu'il lui succède). Ces fils et filles de se définissent par rapport à l'héritage qu'il s'agit de faire fructifier. Les stratégies qu'ils adoptent se déclinent, selon leur sexe, leur milieu, et la nature même de cet héritage, en une série de choix notamment dans la gestion des réseaux hérités du père (spirituel ou biologique)<sup>64</sup>.

La dernière période étudiée (époque napoléonienne et post-napoléonienne) se caractérise donc par une importance croissante de la politisation de la vie intellectuelle. Les institutions qui la façonnent gagnent en stabilité, avec la création de l'Université et l'importance économique croissante d'éditeurs contribuant activement aux échanges intellectuels<sup>65</sup>. Du point de vue de la sociabilité, activités culturelles et activités scientifiques continuent à co-exister de manière perméable, concourant elles aussi à générer non pas des réseaux disciplinaires au sens moderne, mais des réseaux cohabitant et différant les uns des autres davantage par leur mode de communication que par leur domaine d'activité.

L'appropriation de l'espace urbain, chère au groupe de recherche de Conrad Wiedemann, n'est donc pas un vain mot pour qualifier la période post-frédéricienne. Les lieux d'échange intellectuel, quoique bien plus politisés, sont aussi plus indépendants du pouvoir politique. Le revirement des décrets de Carlsbad n'en est que plus profondément choquant pour une communauté qui s'est approprié un mode d'échanges plus ouvert et une liberté de pensée et de parole universitaire nouvelles. Les réseaux de solidarité intellectuelle des années 1820 et 1830 (on peut penser à leur mise à l'épreuve explicite dans l'affaire des "Sept de Göttingen", sept professeurs démis de leurs fonctions à l'Université de Göttingen pour avoir protesté contre une restriction des libertés, affaire qui fait l'objet d'une contribution dans [AB8], 2014) sont marqués par une conscience de l'importance d'une indépendance de pensée qui n'existait pas sous cette forme avant la fondation de l'Université de Berlin.

---

<sup>64</sup>Dans "Die Hand des Vaters", on voit plus spécifiquement comment Voß et Fichte se placent (ou sont considérés), non sans tension d'ailleurs, à la fois dans leur généalogie biologique et dans leur généalogie intellectuelle ; voir [AB46], 2015.

<sup>65</sup>Voir les travaux d'Anna Busch sur ce sujet : [IB2], 2013 ; [IB3], 2013 ; [IB6], 2014.



### Résumé

Les cas de figure observés au fil de ces recherches ont mis en évidence trois aspects essentiels, qui ont ensuite permis d’aller vers une modélisation de la notion de réseau. Reprenons-les pour conclure ici avant de nous tourner vers cette modélisation dans le chapitre suivant.

Premièrement, la notion de réseau permet d’embrasser la multiplicité des phénomènes observables, ainsi que leur évolution au cours de la période étudiée dans la capitale prussienne. Frédéric II modèle à dessein un réseau maîtrisé d’en haut et établit des hiérarchies de sous-réseaux intellectuels pour asseoir son pouvoir politique au sens large, en s’appuyant notamment sur une exclusivité linguistique. Le tournant du XVIII<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle voit ensuite une extension sociale de la mise en réseau au sein de l’espace urbain. Dans un troisième temps et sous l’influence des guerres napoléoniennes, cet espace urbain réinvestit la dimension politique. Ce processus prend non pas la forme d’une reprise en main d’en haut à la manière de Frédéric II, mais celle d’un étayage socio-culturel plus large, en une multiplicité de lieux, de modes d’action, et de stratégies de communication.

Deuxièmement, la notion de réseau permet d’effectuer les mouvements de *zoom in—zoom out* nécessaires pour obtenir autant une vue d’ensemble qu’une compréhension fine de certains phénomènes représentatifs ou exceptionnels, tout en étant capable d’en estimer le degré de représentativité ou d’originalité. Elle permet ainsi de rester flexible en termes de granularité d’analyse. Elle permet également d’alterner ou de combiner les domaines (esthétique, politique, économique, social).

Troisièmement, elle nécessite une réappropriation modélisée et formalisée pour pouvoir être opérationnalisable dans le cadre d’un travail à partir de sources historiques. Comme on va le voir dans ce qui suit, il n’est pas possible d’appliquer à la lettre les recettes de la sociologie pour modéliser les réseaux des corpus dont il est ici question.

Quittons donc sur ces considérations la perspective chronologique adoptée jusqu’ici pour reprendre d’un point de vue méthodologique la question du travail sur les réseaux compris comme forme de modélisation.

## 2.2 Modèles de réseau

### 2.2.1 Pourquoi le “réseau”

Il ne s’agit pas ici de se gargariser d’un vain mot ou, pour reprendre l’image utilisée dès la première phrase du *Handbuch historische Netzwerkforschung*, d’une

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

“formule vide”.<sup>66</sup> La notion de réseau n’est convoquée ni dans son application sociologique<sup>67</sup>, ni dans le sens pertinent pour les auteurs du *Handbuch Historische Netzwerkforschung*, qui s’intéresse essentiellement à l’analyse de réseaux historiques. Pour expliquer dans quel sens il s’agit de l’utiliser ici, commençons par voir en quoi il se démarque d’autres concepts ou modes de conception qui auraient pu être adoptés dans ce contexte.

D’autres concepts ou modèles permettent en effet eux aussi d’aborder un ensemble d’acteurs dans leur dimension historique en prenant en compte les échanges d’idées et les modes d’échanges, par exemple la notion de constellations,. On pourrait même envisager, de manière plus générique, d’utiliser la notion de groupe ou celle de relations, ce qui nécessite cependant, il est vrai, de spécifier de quel type de groupes ou de relations il peut s’agir. Comme l’a montré la section précédente, il fallait un outil qui permette de mettre en relation l’activité intellectuelle (sociabilité, incluant l’activité universitaire, stratégies de publication) avec les évolutions sociales et politiques à Berlin du dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> au premier tiers du XIX<sup>ème</sup> siècle.

De ce point de vue, la notion de “constellation”, bien établie dans la recherche allemande, pouvait en effet offrir un point d’accroche pertinent. La *Konstellationsforschung* part de la constellation spécifique du cercle des premiers romantiques d’Iéna comme lieu de concentration philosophique d’où émanent et autour duquel gravitent d’autres forces et systèmes d’idées<sup>68</sup>. Même en élargissant la période

---

<sup>66</sup>Voir [OC17], p. 5. Ce manuel s’inscrit dans une lignée scientifique bien établie en Allemagne, qui consiste à éditer une somme sur un auteur ou sur un domaine en sollicitant des contributions de tous les spécialistes de référence, et à présenter une bibliographie exhaustive du sujet. Ce volume, consacré à la recherche historique sur les réseaux, est paru il y a quelques mois seulement, après avoir été annoncé depuis plusieurs années. Il comporte une partie historique, qui esquisse l’histoire de la recherche historique sur les réseaux, une partie “application”, qui revient sur les étapes méthodologiques essentielles et finit sur une bibliographie conséquente qui liste notamment les logiciels pertinents.

<sup>67</sup>Telle qu’elle est présentée dans le *Handbuch Netzwerkforschung* (voir [OC96]). Sa structure générale n’est pas très différente de celle du *Handbuch Historische Netzwerkforschung* (historique, concepts, théories, méthodes, visualisation, domaines d’application, bibliographie). La principale différence tient dans la taille du volume (chaque partie est beaucoup plus étoffée) et au fait qu’on y trouve une partie “théories”, ce qui montre bien que ce domaine a eu beaucoup plus le temps de mûrir que celui de la recherche historique sur les réseaux.

<sup>68</sup>Le premier volume consacré à cette grille de lecture par son initiateur, Dieter Heinrich ([OC42], 1991), ainsi que le volume récapitulatif dirigé quelques années plus tard par Martin Mulrow et Marcelo Stamm ([OC72], 2008) mettent en lumière les bénéfices autant que les difficultés méthodologiques de cette approche. On voit notamment comment elle a permis d’enrichir et de dynamiser la recherche sur le premier romantisme d’Iéna durant les vingt dernières années.

historique au-delà du premier romantisme, la circulation des idées au sens de mouvements d'idées philosophiques reste au cœur de cette approche. Le déplacement de perspective dans le cadre du groupe de recherche "intellectuels berlinois", moins centré spécifiquement sur les philosophes que mes recherches précédentes, et davantage sur l'ensemble des acteurs du monde intellectuel, a conduit à moins faire peser l'importance des thèses philosophiques dans la conception du réseau (compris comme moyen de saisir un échange d'idées), et à davantage faire émerger une conscience sociale et politique du monde intellectuel, compris comme incluant un éventail plus large d'éléments, et de ce fait d'acteurs, décisifs (comportant donc au moins écrivain(e)s, universitaires/académiciens, éditeurs/trices, enseignants en lycée, publicistes). Comme on a pu le voir dans la section précédente, il fallait également une approche capable de rendre compte de l'évolution politique et sociale au fil de la période étudiée, donc un outil qui permette de valoriser tantôt un aspect, tantôt un autre, selon les évolutions historiques, tout en progressant dans la connaissance de l'objet de recherche. La limitation aux seules constellations philosophiques n'était donc pas complètement adéquate, outre le fait qu'elle exigeait au premier chef une compétence et une culture approfondies en histoire de la philosophie.

La notion de groupe ou celle de relations, pour leur part, nécessitaient d'être précisées pour pouvoir apporter une contribution utile. Le "groupe" n'était pertinent qu'à un niveau très générique et a finalement servi principalement à formuler l'homogénéité de la classe intellectuelle. Justifier de considérer l'ensemble des acteurs ci-dessus comme un tout cohérent a été une gageure institutionnelle vis-à-vis de la discipline des études littéraires pendant les dix ans que le projet "intellectuels berlinois" a bénéficié d'un financement dans le cadre de cette discipline. "Groupe" permettait d'échapper à une catégorisation trop redevable à l'histoire sociale, et à englober les acteurs dans un ensemble qui pouvait se définir de l'intérieur, à partir de ses propres critères. C'est donc finalement la notion de relations, intégrée à celle de réseau, qui a été le plus travaillée, modelée, et finalement mise en œuvre. Encore faut-il préciser de quelle notion de réseau il s'agit ici, car elle se distingue, comme cela a déjà été suggéré, de son usage le plus courant dans le contexte de l'analyse de réseaux.

Le principe général de l'analyse de réseaux est essentiellement le même que celui de toute modélisation, en particulier au sens mathématique ; il consiste à réduire une situation complexe à une situation plus simple pour pouvoir obtenir une vue d'ensemble d'un phénomène porteur de trop d'informations pour être d'emblée

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

embrassé comme un tout. Un réseau est le plus souvent représenté visuellement sous la forme de points reliés par des traits par lesquels sont mises en évidence des relations. Bien qu'il ne s'agisse là que de l'une des représentations possibles des réseaux, c'est certainement la plus populaire actuellement<sup>69</sup>. Notons qu'il n'existe pas une et une seule manière de représenter des réseaux, mais un très grand nombre de types de visualisations possibles. Les principaux types de représentations utilisés actuellement dans la recherche sont présentés dans l'ouvrage introductif, mais très éclairant, d'Isabel Meirelles<sup>70</sup> ; les études en design sont par ailleurs un domaine particulièrement innovant qui accompagne de plus en plus souvent les travaux des sciences humaines et des sciences sociales, comme c'est le cas par exemple dans la COST Action mentionnée dans 2.1.1.

Revenons à la structure fondamentale d'un réseau et aux éléments qui la composent. Partons par commodité de l'image d'épinal du filet de pêcheur ou de la toile d'araignée. Dans ces types de réseaux, certains traits se croisent à des intersections dont partent plusieurs branches. Ces intersections, points de recoupement si l'on veut, sont ce qui fait la force du filet, ce qui lui permet de retenir quelque chose<sup>71</sup>. Transposons maintenant cette métaphore en un schéma abstrait. Les points, ou nœuds du réseau, représentent les entités dont il s'agit de comprendre les relations entre elles. Ces relations sont symbolisées par les traits, ou arêtes, qui peuvent être caractérisés de différentes manières. Les deux critères les plus intuitifs pour modéliser les arêtes d'un réseau sont d'une part leur direction (y a-t-il une flèche pointant d'un nœud vers l'autre, qui dirait vers où va la relation ?) et d'autre part leur importance (le plus souvent rendue par l'épaisseur variable du trait : plus l'arête est épaisse, plus la relation est importante). Le plus minimal des réseaux, pour résumer, est composé d'une relation représentée par un trait reliant deux points. À partir du moment où l'on augmente le nombre de nœuds et d'arêtes, d'autres éléments viennent spécifier la nature de la relation.<sup>72</sup>

---

<sup>69</sup>Voir 2.3.2 sur les questions plus spécifiques de la visualisation de réseaux et de ses angles morts.

<sup>70</sup>Voir [OC66], section "Networks".

<sup>71</sup>Le travail de Sebastian Gießmann (voir [OC27], 2014) sur les métaphores du réseau (à la fois *Netz* et *Netzwerk*) reste pionnier, à la frontière des *cultural studies* et de l'histoire de la technique. Il reste cependant assez approximatif et mériterait un traitement plus systématique notamment dans sa partie historique. La réflexion sur le réseau dans le réseau (nous pensons aujourd'hui le réseau tout en étant nous-mêmes en réseau) est elle aussi un point de départ intéressant, mais c'est davantage l'idée générale qui est inspirante que le détail de l'analyse.

<sup>72</sup>Dans l'utilisation récente des réseaux, notamment dans des contextes historiques, on s'appuie volontiers, dans la visualisation, sur le critère de la *betweenness centrality*, qui permet de définir

Ce type de formalisation est souple. Tout y reste à définir : qu'est-ce qui fait l'importance d'une relation ou d'un acteur, quel type de relation relie les nœuds entre eux, quelle est la nature des nœuds. Il est même possible d'y faire se recouper des informations d'ordre différent. Cette flexibilité d'ailleurs peut tout aussi bien se retourner contre la mise en réseau : Qu'a-t-on dit de plus de cette manière qu'en écrivant une phrase décrivant une relation entre deux instances ? C'est encore ce qu'il reste à montrer.

L'application de ce schéma peut donc partir dans des directions très différentes. Le point de départ étant un philosophe, Solger, l'hypothèse initiale était celle d'une cohérence entre pensée philosophique et prise de position "politique" au sens large. J'ai très rapidement constaté que je n'avais pas la carrure philosophique nécessaire pour m'engager seule sur cette voie. Les principes de la *Konstellationsforschung*<sup>73</sup>, qui auraient, si j'avais prioritairement poursuivi cette piste, servi de fil rouge, se sont avérés d'une part trop exigeants philosophiquement et d'autre part trop limités puisque forçant d'évoluer dans un contexte — en un sens réducteur même si on le prend au sens large — de "philosophie"<sup>74</sup>. Cette piste est encore explorée occasionnellement, par curiosité, mais toujours en coopération avec un chercheur spécialisé en philosophie<sup>75</sup>.

Finalement, il ne s'agissait donc pas tant de constituer des sous-groupes à l'intérieur du groupe "intellectuels", que de pouvoir saisir à la fois dans leur ensemble et en détail les relations entre les différents acteurs et, secondairement, sous-groupes d'acteurs. Ce que "Die Krux mit dem Netz" ([AB62], 2014), "Visualisation des réseaux" ([AB59], 2015) et "Reconstruire ce qui manque" ([AB60], 2015) ont permis

---

la position d'un nœud dans un réseau complexe. Pour l'ensembles des questions techniques, je renvoie à l'excellente introduction réalisée par Scott Weingart sous la forme de 9 posts de blogs dans une série intitulée : "Demystifying Networks" (<http://www.scottbot.net/HIAL/index.html?p=6279.html>).

<sup>73</sup>Voir notamment sur ce sujet [OC72] et [OC42], déjà mentionnés.

<sup>74</sup>Une tentative a été faite après la thèse de rester dans cette perspective, avec [AB6], 2007, où il a cependant fallu constater qu'il était impossible d'étendre l'usage de la notion de philosophe propre au XVIII<sup>ème</sup> siècle, très englobante, à l'après-1800, à la fois du fait de la politisation croissante et à cause de la différenciation des activités intellectuelles, donc pour des raisons d'évolutions sociales. Par ailleurs, pour opérationnaliser le travail avec les constellations, il est nécessaire de figer des thèses, c'est-à-dire de considérer que la position philosophique est, dans le fond, plus importante que les autres types de position. Il ne permettait pas de faire aux affects la part que le matériau primaire des lettres poussait à leur faire.

<sup>75</sup>Voir par exemple [AB8], 2014 avec Ayse Yuva et [AB9], 2014 avec Mildred Galland-Szymkowiak.

de mettre en évidence, c'est que le travail avec la notion de réseau contraint à définir avec précision le type de relations qu'il s'agit d'analyser, et que c'est justement ce qui fait la force de ce modèle<sup>76</sup>. Or, dans le travail historique avec la notion de réseau (par opposition à l'approche sociologique de cette notion), il faut prendre en compte la grande variabilité des relations au fil du temps : l'ami qui devient ennemi suite à une querelle savante ou personnelle, le penseur qui devient plus conservateur avec l'âge et change de vision du monde, des mariages ou des héritages qui déplacent les lignes de force... aucune situation historique n'est jamais qu'un instantané prêt à basculer vers une re-configuration. Il est donc nécessaire de pouvoir aborder les relations dans leur historicité, c'est-à-dire leur plasticité, tout en conservant les bénéfices de la modélisation, qui permet d'aller au-delà de l'étude de cas singulière, qualitative.

Qu'est-ce qui importe dans les relations qu'il s'agit de modéliser, outre le fait qu'elles évoluent avec le temps ? Premièrement, il s'agit de montrer ce qui est de l'ordre de l'idiosyncrasie d'un acteur singulier, d'une relation particulière ou de l'époque en général. Il n'y a ainsi pas à s'étonner qu'un auteur particulier demande à son ami de ré-écrire leur correspondance avant de la publier après sa mort. Cette pratique était la norme, et ce qui mérite de s'y pencher n'est donc pas le fait lui-même, mais la manière dont cette norme a été d'une part formulée explicitement et d'autre part mise en œuvre *in fine*<sup>77</sup>. Cette distinction d'échelle, nécessaire à la modélisation, n'a été réalisable qu'en rassemblant un nombre considérable de cas singuliers pour pouvoir caractériser plus précisément les aspects généralisables.

Cette méthode va à l'encontre des habitudes de l'histoire littéraire, qui met en général en avant la singularité de la pratique de création de chaque auteur. Il est vrai que, pour la période qui nous intéresse, la focalisation sur le génie singulier est contrebalancée notamment par des études sur le cercle des romantiques d'Iéna compris comme synergie des génies se fructifiant l'un l'autre<sup>78</sup>. Dans le contexte

---

<sup>76</sup>Les auteurs du *Handbuch Historische Netzwerkforschung* insistent également sur ce point (voir [OC17], p. 6). C'est également l'une des raisons pour lesquelles la théorie de l'acteur-réseau de Latour et Callon est difficilement applicable dans ce contexte, l'autre raison majeure étant la nature des sources, difficilement compatibles avec une méthode sociologique rigoureuse. Aussi inspirante que puisse être dans son argument *La science en action*, elle n'offre que peu de prise méthodologique dans le contexte de cette recherche (voir [OC55]).

<sup>77</sup>Voir l'article d'Anna Busch "Verwahre meine Briefe, Briefe sind Archive" pour une étude de cas sur ce sujet précisément ([IB2], 2013).

<sup>78</sup>Une telle approche présente le double avantage d'être à la fois ancienne, si l'on remonte aux travaux de Henri Brunschwig ([OC9], 1973), et réactualisée par Safranski ([OC82], 2007), touchant du même coup un public assez large.

de travaux sur l'*Aufklärung*, c'est plutôt la structure de l'échange que celle de la co-création qui est mise en évidence, comme moment clef dans l'élaboration d'œuvres scientifiques et littéraire, il est vrai. En-dehors de ces deux contextes de recherche, l'identification de structures réticulaires de co-création était encore à mener. Le travail du groupe de recherche "intellectuels berlinois" a ainsi consisté à reconstituer, pour revenir à notre métaphore initiale, le filet de pêche sous-jacent au lieu étudié (Berlin), au contexte et à la période étudiés (milieux intellectuels, du dernier tiers du XVIII<sup>ème</sup> à la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle), en intégrant les personnes, les formes de sociabilité, les stratégies de publication (qui permettent de saisir les enjeux idéologiques au sens large du terme) et les événements historiques.

Ce travail est encore en cours<sup>79</sup> et n'a pas atteint de forme tout à fait achevée. Il est seulement possible de présenter ici deux directions qui ont été des sources d'inspiration et de réflexion particulièrement fructueuses.

La première a pris forme lors du cours sur la visualisation de réseaux historiques donné dans le cadre de mon remplacement à l'Université de Stuttgart en 2014–2015. Les lectures préparatoires à ce cours ont été souvent assez difficiles à remettre en contexte, la plupart des articles de sociologie comportant une part conséquente de formalisation mathématique qui m'échappe tout à fait. En dépit de cette difficulté conceptuelle, l'article, ancien mais fondateur, de Mark Granovetter sur la force de liens faibles ("The strength of weak ties"<sup>80</sup>), présente une considération méthodologique que l'on peut utiliser de manière plus générale. L'argumentaire de cet article met en évidence la nécessité de repenser la notion d'importance de la relation. Pour comprendre un réseau, il ne suffit ainsi pas de séparer les relations qui ont de l'importance de celles qui en ont moins, et de valoriser les relations d'importance par opposition aux autres. Au contraire, certaines combinaisons de relations de moindre importance ("weak ties" chez Granovetter) peuvent s'avérer plus fortes que des relations importantes, si elles relient directement deux ou plusieurs nœuds l'un à l'autre : un nœud est plus important lorsqu'il en émane beaucoup de liens faibles que peu de liens forts.

Granovetter invite par extension à repenser ce qui est important dans la relation. Il fait songer qu'il est possible de faire émerger ce qui a de l'importance par le réseau et non par la relation prise singulièrement. Cette étape de réflexion a renforcé le

---

<sup>79</sup>Une étape a bien été franchie avec "Berliner Intellektuelle, eine kontroverse Kategorie" ([AB26], 2016), qui propose une première typologie détaillée incluant tous les acteurs, mais très nettement spécifique de la période napoléonienne et non étendue à l'ensemble de la période.

<sup>80</sup>Voir [OC30], 2002.

travail sur la différenciation des aspects en jeu dans les stratégies de communication. Elle a en particulier conduit à centrer le travail plus spécifiquement sur les relations entre les producteurs de textes et leurs diffuseurs, sujet auquel j’ai consacré un cours magistral le semestre suivant, et, sous une forme plus systématique encore, l’inédit présenté ici.

C’est la confrontation à une difficulté méthodologique déjà évoquée qui a donné la deuxième impulsion, ou direction, à évoquer ici pour clore cette partie de l’analyse. Les données historiques sont par définition très incomplètes puisqu’elles ne sont pas issues d’un protocole de type sociologique. Les réseaux historiques comportent inéluctablement des angles morts<sup>81</sup>. La question est donc de savoir quel type de relation peut être saisi à partir de données objectives, et peut ainsi servir de toile de fond aux autres variations du réseau. Considérant les ressources textuelles disponibles et la question de recherche poursuivie, j’ai choisi de retracer dans un premier temps les réseaux objectivables, c’est-à-dire ceux pour lesquels les données permettaient d’établir un certain nombre de faits. J’ai utilisé à cette fin les informations fournies dans l’édition *Lettres et textes*<sup>82</sup>. C’est ce qui est présenté en détail dans 2.3.1, en partant des relations généalogiques. Certaines de ces relations peuvent être reconstruites facilement (la filiation biologique par exemple), d’autres sont plus complexes, comme les généalogies intellectuelles (“disciples de”). Or, c’est précisément le croisement de ces deux modes généalogiques qui étaye l’hypothèse qu’il s’agit de mettre à l’épreuve ici, à savoir que c’est le croisement des filiations biologiques et intellectuelles qui peut permettre de faire émerger la place des “liens faibles” d’une part, et peut d’autre part montrer les différences de fonctionnement entre les deux mécanismes de transmission, le biologique et le spirituel.

Pour permettre de présenter cette hypothèse plus en détail, il est nécessaire de commencer par affiner l’approche des “weak ties”, c’est-à-dire la question de la relative importance des acteurs, en particulier dans le chevauchement disciplinaire (histoire de la littérature/histoire des idées) qui est à l’œuvre ici.

### 2.2.2 Questions de hiérarchies

La question des hiérarchies entre auteurs majeurs et auteurs mineurs reste d’une grande difficulté méthodologique. Les auteurs mineurs d’une part, leurs relations avec les auteurs majeurs (dès lors qu’elle n’est pas de l’ordre du faire-valoir) d’autre

---

<sup>81</sup>J’y reviens dans 2.3.2.

<sup>82</sup>Voir [AB12], depuis 2012 ; consultable à l’adresse : [www.berliner-intellektuelle.eu](http://www.berliner-intellektuelle.eu).



part, semblent être des préoccupations secondaires de l'histoire de la littérature<sup>83</sup>. Inversement, l'histoire des idées et l'histoire intellectuelle ont certes leurs acteurs phare, mais elles sont plus enclines à fait fructifier les apports de l'histoire sociale en les intégrant à leur méthodologie que cela n'est le cas pour l'histoire de la littérature, telle du moins qu'elle est représentée dans les grands départements de littérature allemande des principales universités, germanophones ou non, et dans la recherche qui en émane. L'histoire des idées est par définition contrainte de prêter une attention particulière aux processus. Elle valorise de ce fait les personnalités secondaires dans la mesure où elles sont porteuses de ces processus, indépendamment de leur fortune en termes de réputation<sup>84</sup>. Dès lors, que faire avec des acteurs dont le statut varie selon l'angle disciplinaire par lequel on les approche ? Que faire, surtout, des personnalités "secondaires" ?

Il est bien évident que toutes les personnalités qu'il s'agit de convoquer ici n'ont pas le même statut, à la fois en leur temps et d'un point de vue historiographique. Pour les personnalités connues, la facilité vient de ce qu'elles n'ont, en un sens, pas besoin d'être présentées pour être situées ; leur nom les positionne. La difficulté concerne surtout ceux qu'il faut commencer par situer pour pouvoir en parler. Or,

---

<sup>83</sup>Voir en ce sens Jean-Marie Schaeffer sur le rôle de la transmission de la littérature comme mouvement de sélection, dans un contexte français mais transposable à l'Allemagne : "Le filtre le plus décisif est la sélection faite par les éditeurs, qui opèrent en amont de la venue à l'existence publique des œuvres, et en font des objets de lecture possibles. S'y ajoute un autre filtre, non moins efficace : celui de l'oubli sélectif, qui n'est que l'autre face de la canonisation. Il résulte à la fois des aléas des communautés de lecteurs, des canons transmis par l'École, des appréciations de la critique, et de la politique des éditeurs." (voir [OC85], p.118). L'inédit reprend ces différents points en détail pour la période de la fin du XVIII<sup>ème</sup> au début du XX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>84</sup>Concernant en propre l'activité scientifique, Christian Jacob note en introduction des *Lieux de savoir 2* : "[...] la genèse des savoirs n'est pas envisagée comme un processus idéal, régi par la seule logique interne du développement d'une discipline particulière ou par une dynamique téléologique qui serait le moteur de l'accumulation des connaissances et de leur progrès vers la vérité. Elle est saisie dans l'activité concrète de leurs multiples acteurs, des plus humbles jusqu'aux plus grande figures qui ont marqué l'histoire d'une discipline." ; il poursuit en ce sens en convoquant Michel de Certeau : "Certeau nous invite [...] à reconnaître la place des sans-grades et des obscurs, des anonymes qui ne sont pas entrés au panthéon des savoirs, mais qui furent de relais, des auxiliaires ou des récepteurs, maîtres, étudiants, amateurs et curieux. Loins d'être dans une position de soumission à l'autorité intellectuelle et institutionnelle, ces acteurs sont des braconniers qui glanent à la surface des textes, déambulent entre les rayons des bibliothèques, circulent entre les savoirs et s'approprient les mots, les idées et les connaissances d'une manière créative et originale, y compris à travers le contresens et le détournement" (voir [OC44], p. 15 & p. 18).

une démarche de réhabilitation des personnalités considérées comme secondaires est vaine puisqu'elle opère en réalité avec les catégories de la dichotomie qu'elle cherche précisément à éviter. Si l'on y regarde de plus près, on n'a en effet pas affaire à une opposition entre "grands" d'un côté et "petits" de l'autre, mais bien plutôt toute une palette de positionnements qu'il paraît difficile de résumer à une opposition en deux catégories. Cela vaut indépendamment de toute tradition historiographique pré-existante.

Le choix de consacrer un doctorat à une figure comme Solger a amené très tôt cette confrontation en deux catégories dans mon horizon méthodologique. Je m'étais délibérément tournée vers un sujet encore peu étudié dans la crainte d'être réduite, dans le cas inverse, à simplement répéter ou contredire ce qui aurait été déjà écrit auparavant sur le sujet. La recherche consacrée à Solger est à peine plus vivante aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a 15 ans, en partie à cause de l'emprise de ce schéma *Minores vs. Majores*, dans lequel Solger est placé du côté des petits.

Presque toute la recherche sur Solger s'est développée sur le mode de la réhabilitation ou de la justification<sup>85</sup>, comme s'il était prioritairement nécessaire d'expliquer pourquoi Solger ne faisait pas partie d'un quelconque panthéon, qu'il soit idéaliste ou romantique. Il faut attendre les recherches de Mildred Galland-Szymkowiak pour que le centre d'intérêt se déplace. Il ne s'agit plus là de repérer ce qui a manqué à Solger par rapport à ses collègues, mais de cerner ce qui fait son identité de penseur<sup>86</sup>.

Je me suis moi-même embourbée dans ce type de justifications en début de recherche, en particulier dans ma thèse et dans mon premier article, intitulé "Aktualität des Sophokles. Zur Übersetzung und Inszenierung der *Antigone*. Ein unveröffentlichter Brief von Rudolf Abeken an Karl Solger"<sup>87</sup>. Dans cet article (accepté à ma grande surprise dans une revue très prestigieuse), il s'agissait de montrer que Goethe n'était pas un génie de culture universelle, mais s'appuyait sur des travaux réalisés par d'autres pour faire fructifier sa pensée, nourrir son œuvre, alimenter sa renommée — et remplir son porte-monnaie.

---

<sup>85</sup>Cela concerne autant la recherche francophone ancienne (Boucher, *K.W.F. Solger. Esthétique et philosophie de la présence*, [OC7], 1934) que la plus récente (Grosos, *L'ironie du réel*, [OC33], 2009), et la recherche germanophone ancienne (Heller, *Solgers Philosophie der ironischen Dialektik*, [OC40], 1928) autant que récente (Decher, *Die Ästhetik K.W.F. Solgers*, [OC12], 1994, et même Henckmann dans son édition d'*Erwin* : [OC41], 1971).

<sup>86</sup>En particulier dans son excellente introduction à sa traduction des *Écrits philosophiques* de Solger ([OC24], 2015) et dans son article dans *Grundzüge der Philosophie Solgers* ([AB9], 2015).

<sup>87</sup>Voir [AB15], 2001.

La partie sans doute la plus intéressante de cet article tient au fait qu'il montre comment cette opération de transfert entre Solger et Goethe a fonctionné par le truchement de Sophocle. C'est la sûreté de jugement de Goethe qui lui a permis de se réappropriier l'interprétation de Sophocle (à la lumière de la modernité) proposée par Solger pour la transformer en un produit recevable par la bonne bourgeoisie et la noblesse de Weimar. Goethe a procédé à un élagage de la traduction de Solger salubre pour la mise en scène mais, comme le montre l'article, seulement en partie réussi car la mise en scène n'a pas eu grand succès.

Un deuxième aspect mérite que l'on s'y arrête également. Solger n'aurait en effet très certainement rien su de ces quelques représentations d'*Antigone* à Weimar d'après sa traduction en 1809 si son ami Rudolf Abeken n'avait pas été alors précepteur des enfants de Schiller. C'est lui qui dresse un compte rendu du texte présenté par Goethe, de la représentation, de la réaction du public, à son ami Solger. On se souvient que Voß, quelques années auparavant, avait fait de même alors qu'il était sollicité par Goethe pour l'aider dans ses lectures d'œuvres anciennes : il avait à la fois mis la traduction d'*Œdipe Roi* de Solger entre les mains de Goethe, et narré dans ses longues lettres les soirées passées à lire et commenter cette traduction à Goethe, n'omettant pas de citer le plus littéralement possible les commentaires du maître de Weimar.

Ce premier article a ainsi mis en valeur les deux personnalités de Heinrich Voß (le fils, donc) et Bernhard Rudolf Abeken, figures de transfert n'apparaissant que marginalement dans l'historiographie. L'opposition était frappante entre les amis "visibles" de Solger (Tieck, Raumer<sup>88</sup>) à ses amis "invisibles" (Voß, Abeken), et la tentation grande d'y chercher des explications en fonction d'une téléologie pré-déterminée par une historiographie opposant *Minores* et *Majores*. Mais les spéculations prosopographiques qui en sont issues, quoique sans doute nécessaires comme première étape, étaient peu satisfaisantes méthodologiquement. On ne présente pas Goethe dans une recherche, mais on doit présenter Voß ou Abeken. Les deux poids, deux mesures, conduisent à des distorsions. En tant que chercheur, on sur-projette une tradition dans l'évocation de Goethe et on sur-contextualise l'évocation d'un Voß ou d'un Abeken. Échapper à la dichotomie *Minores vs. Majores* est difficile non seulement pour ce qui est d'équilibrer la démarche de recherche en fonction des objets, mais aussi en ce qui concerne la manière de concevoir ses propres présupposés, et influence également la présentation scientifique des résultats.

---

<sup>88</sup>Voir en ce sens [AB31], 2007.

Pour parvenir à sortir de cette dichotomie, il n’y a guère d’autre solution que de positionner l’ensemble des acteurs non dans un espace d’analyse historique nécessitant de se référer à des mécanismes de réputation, mais sur un terrain neutre auquel tous auraient eu accès de la même manière (contrairement à la réputation, qui crée des inégalités de principe). Cette tentative de mise à égalité a conduit à considérer les textes comme points de référence. Dès lors, il s’agissait de voir quelle forme d’autorité est postulée et mise en œuvre dans le contexte de la production et de la diffusion de l’un ou l’autre texte. Il a ainsi été possible d’observer des modes d’auctorialité différents à la fois dans la pratique d’écriture et dans le discours tenu sur celle-ci. Si la catégorie de “pygmaliions” a été forgée pour qualifier les épigones de Formey<sup>89</sup>, les expressions “Freund” (ami), “unmündig” (mineur au sens légal du terme) et “Gehilfe” (aide comme on parle d’un aide en cuisine par exemple) convoquées dans d’autres articles revenant sur cette thématique<sup>90</sup> sont en revanche directement tirées des sources. Elles désignent la participation d’autres personnes que l’auteur lui-même à la réalisation d’un texte ; plus exactement, c’est là la manière dont l’auteur qualifie les personnes responsables de ces contributions auxiliaires. Il s’agissait donc de démêler l’écheveau de ces dénominations et de ces pratiques, ce qui pouvait de surcroît permettre de structurer un réseau intellectuel défini par son rapport à la publication. Reprenons donc cette série de travaux en apparence disparates pour montrer comment ils ont, ensemble, porté la réflexion sur ce sujet, ainsi que l’évolution méthodologique dans l’approche d’une dichotomie dont il a été fastidieux de s’émanciper.

Un premier pan de ce travail porte sur la triade Solger/Voß/Abeken et prolonge les publications évoquées ci-dessus au sens où, dans tous les cas de figure analysés, les acteurs se placent (dans le cas de Voß et Abeken) délibérément dans l’ombre d’un grand auteur, vivant ou non, ancien ou moderne. Abeken traduit, édite, publie des compte rendus critiques, et quand il publie un livre complet, c’est pour rendre compte d’une tranche de la vie de Goethe<sup>91</sup>. Dans le cas de Voß, c’est la combinaison de plusieurs figures d’autorité, superposées dans des discours d’admiration (admiration décrivant dans le même temps des réécritures avortées de sa propre part), qui caractérise la manière dont il se présente et se positionne : Voß tente de réconcilier Sophocle et Shakespeare<sup>92</sup>, son père et Goethe<sup>93</sup>. À ces

---

<sup>89</sup>Dans “Formeys Pygmaliions ?” ([AB64], 2013).

<sup>90</sup>Voir [AB30], 2007 ; [AB32], 2008, [AB44], 2015 ; [AB46], 2015

<sup>91</sup>Voir *Goethe in den Jahren 1771 bis 1775* ; [OC1], 1861.

<sup>92</sup>Voir “Shakespeare und die alten Tragiker” ([AB44], 2015).

<sup>93</sup>Voir “Die Hand des Vaters” ([AB46], 2015).

personnalités qui se placent elles-mêmes dans l'ombre des grands, on peut opposer la stratégie inverse de Tieck, qui met en œuvre une réappropriation active de Shakespeare<sup>94</sup>, à laquelle Solger contribue également. Par contraste, la réception tardive de Sophocle par Tieck est distincte de telles questions d'auctorialité visant à se mettre dans la lignée de grands auteurs. Elle se déploie en effet pour l'essentiel sous le signe de la vieillesse et de la mélancolie de l'ami Solger décédé de longues années auparavant<sup>95</sup>.

Ces recherches ont mis en évidence des utilisations différentes de la mise en miroir avec de grands auteurs, certains mettant à profit, d'autres non, la distance historique, pour gommer les effets d'une opposition entre *Minores* (soi-même) et *Majores*. Mais elles n'ont pas à proprement parler permis de sortir de la dichotomie, en dépit d'un travail pointu sur les sources et en dépit de la variété des approches tentées dans la manière de les présenter (éditions, article d'encyclopédie, article de recherche, ouvrage collectif, etc.).

Les travaux qui ont permis de mettre à plat autant que possible les stratégies de positionnement et le gommage des hiérarchies dans les réseaux intellectuels sont ceux que j'ai réalisés portant sur des femmes. L'inédit revient en détail sur la multitude de positions occupées par les femmes de manière le plus souvent invisible dans le monde de la production littéraire : copiste, lectrice, correctrice notamment, trois activités qui sont au plus près, au cœur même, de la production du texte. Mais dans le texte lui-même, elles s'effacent pour n'apparaître dans aucun geste auctorial. C'est le "jeune ami" mentionné par Tieck pour ne pas désavouer ni trahir sa fille<sup>96</sup> ; ce sont les femmes auteurs qui s'effacent derrière les paratextes et les notes ajoutées par des éditeurs masculins (dès Sophie von La Roche et Wieland, jusqu'à Adelheid Reinbold mettant en scène son adoubement à Tieck dans un geste de déférence<sup>97</sup>). C'est là un mode de co-écriture et co-publication stable de la fin du XVIII<sup>ème</sup> au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Mais est-il vraiment satisfaisant intellectuellement de devoir isoler les femmes comme actrices du monde de l'écriture et de la diffusion de textes ? Le simple fait de les considérer comme une catégorie à part rend impossible de les réintégrer comme des acteurs "normaux". On retombe donc dans les mêmes travers que précédemment,

---

<sup>94</sup>Voir "Tieck et Solger" ([AB33], 2011), ainsi que "Die Entdeckung der Ironie" ([AB36], 2012) et "Tieck und Solger" ([AB68], 2016).

<sup>95</sup>La mise en scène d'Antigone par Tieck à Potsdam est évoquée par Angeliki Giannouli dans un article du volume contenant "Antigone est-elle weimarienne?" ([AB35], 2012) et lui fait écho.

<sup>96</sup>Voir "Ein Freund hier" ([AB32], 2008).

<sup>97</sup>Voir [www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Reinbold\\_Literaturbrief+de#1](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Reinbold_Literaturbrief+de#1).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

à ne pas pouvoir briser la structure binaire hiérarchique. Les analyses mettaient ainsi en évidence un double mouvement d’auctorialité absente ou refusée (les femmes qui écrivent) et d’auctorialité usurpée (les hommes qui s’approprient l’écriture des femmes). Trois articles récents ont permis d’esquisser des pistes pour sortir de ce schéma. Dans “Die Hand des Vaters”<sup>98</sup>, où est mise en parallèle la situation de Dorothea Tieck (fille de Ludwig Tieck) avec celle d’Immanuel Hermann Fichte (fils de Johann Gottlob Fichte) et celle de Heinrich Voß (fils de Johann Heinrich Voß<sup>99</sup>), le prisme de la généalogie ne fait finalement que renforcer l’écart entre la “fille de” et les “fils de”. Ceci est notamment lié au fait que non seulement la “fille de” reste dans le geste d’anonymat habituel en termes de stratégie de publication, mais qu’il n’y a de surcroît aucune institution pour valider la compétence de la descendante, puisque les femmes n’allaient pas à l’université ni ne pouvaient recevoir de formation professionnelle au même titre que les hommes.

Dans le cas de ces trois enfants contribuant à l’œuvre de leur père, c’est l’idée de “main” qui a guidé l’analyse — peut-être pourrait-on en français parler de “petite main” pour Dorothea Tieck, et dans une certaine mesure aussi Heinrich Voß. Christian Jacob souligne le lien qui unit la main au travail de l’intellect, lien bien plus que seulement métaphorique, mais bien organique, en particulier au moment du passage à l’écriture, qui met en œuvre les gestes de la pensée<sup>100</sup>. Cette approche rejoint la notion de main qui avait émergé dans le travail d’édition, où la distinction des différentes “mains” intervenant sur le manuscrit a joué un rôle essentiel<sup>101</sup>. En identifiant les fonctions associées aux différentes mains, on peut retrouver les

---

<sup>98</sup>[AB46], 2015.

<sup>99</sup>De manière assez amusante et sans doute redevable à l’historiographie, la recherche persiste à le nommer “Johann Heinrich Voß le jeune” alors qu’il a toujours signé, ses lettres notamment, uniquement de son second prénom, pour marquer la différence avec son père.

<sup>100</sup>Après avoir évoqué différentes formes d’utilisation de la main (par exemple en musique), Christian Jacob en vient, dans son introduction à la première partie des *Lieux de savoir 2*, à l’analyse suivante de l’acte de pensée comme étant produit par “les mains de l’intellect” : “Mais qu’est-ce penser, sinon user des mains de l’intellect pour manier des objets, des questions, des problèmes et des abstractions ? Parler sur un mode réflexif du travail intellectuel en tant que tel, et non de ses contenus, c’est raconter des chaînes d’opérations, c’est puiser dans le répertoire des gestes de métier et des techniques de son temps les mots et les images pour le dire.” ([OC44], p. 36).

<sup>101</sup>Les différentes “mains” visibles sur un manuscrit ont ainsi été décrites et les différentes parties qui leur étaient attribuables renvoyées systématiquement à ces descriptions, qui comportent notamment le type de matériau utilisé (encre, crayon, couleur) et une hypothèse concernant l’identité du contributeur et la date de la contribution par rapport au processus de rédaction/publication dans son ensemble.

différentes activités prises en charge notamment par les femmes et les identifier avec cette fonction, en contournant la question de l’auteur unique. La notion de “main” permet ainsi une intégration fonctionnelle des différentes contributions au texte. On n’est dès lors plus obligé de considérer les femmes comme étant dans un mode de non-auctorialité spécifique.

Dans l’analyse de la correspondance entre Chamisso et sa femme<sup>102</sup>, c’est la notion de voix qui a permis de saisir les relations entre les deux producteurs du texte. On peut voir notamment comment des motifs essentiels du cycle de poèmes *Frauenliebe- und leben* sont tirés des lettres envoyées par Antonie Chamisso à son mari durant son excursion scientifique de l’été 1823. La voix qui s’exprime dans le cycle de poèmes, c’est donc celle de sa femme, dont le poète se fait le transmetteur (une autre fonction de la “main”). La “voix” a ceci d’intéressant que son oralité ouvre sur des transmissions/interprétations ultérieures. L’exemple traité dans cet article le montre bien, en particulier dans la dimension de transmission d’une complémentarité homme/femme, puisqu’il s’agit d’un cycle de poèmes rendu célèbre par sa mise en musique, notamment par Robert Schumann. La réappropriation de ce cycle par Schumann, qui était lui-même dans une situation de justification et de besoin de légitimation vis-à-vis d’une figure et d’une voix (musicale) de femme d’exception en la personne de son épouse, offre un écho et un niveau supplémentaire d’analyse qu’il vaudrait la peine d’approfondir. La notion de main, comme celle de voix, offrent ainsi des pistes intéressantes pour aborder les études de cas en se libérant au moins en partie des travers de l’historiographie (qui tient bien, sur ce point, à la réalité des rapports de pouvoir du vivant des personnes concernées). La question qui se pose encore est celle de savoir comment aborder ce biais au-delà des études de cas.

Reprenons donc. Le travail sur les *Minores* confronte à une série de problèmes méthodologiques qui apparaissent comme encastrés les uns dans les autres, ou revenant toujours au point de départ, comme si, à partir du moment où l’on établissait une hiérarchie, il était impossible d’en sortir. Même travailler sans hiérarchie historiographique pousse vers un geste de justification/réhabilitation qui, finalement, fait retomber dans les travers de la hiérarchie qu’on cherche à éviter. Dans quelle mesure et pour observer quels phénomènes le travail à partir de la notion de réseau peut-il permettre de contourner cette difficulté ?

---

<sup>102</sup>Voir “Wissen, Lieben — und Schreiben” ([AB48], 2016).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Tout d’abord, le travail sur les correspondances permet en partie de se libérer de cette difficulté dans la mesure où l’analyse s’appuie alors principalement sur les modes de communication inhérents aux échanges. Les correspondances ont donc été joué un rôle de pivot renforcé dans la conception d’un nouveau projet axé spécifiquement sur la période dite romantique, et dont le but est de déplacer les catégories d’auctorialité canonisées par l’historiographie<sup>103</sup>. Cette recherche part de la constatation suivante : tandis que la période romantique s’auto-définit, et est dans la foulée définie par l’historiographie, comme l’âge du génie, c’est-à-dire de la production individuelle de l’idée, les pratiques de sociabilité et d’échanges suggèrent au contraire un type de production intertextuel et collaboratif. Cette constatation est intéressante pour au moins deux raisons. La première : Si l’on se demande pourquoi cacher ces pratiques collectives derrière des egos, on pointe vers l’une des stratégies de publication les plus spécifiques de l’époque, à savoir l’utilisation du nom d’auteur — en particulier connu — comme marque de fabrique. On voit ici comment les mécanismes d’auctorialité sont liés aux lois du marché, une constatation qui a orienté cette recherche vers le sujet choisi pour l’inédit.

Deuxièmement, cette construction de l’auctorialité comme marque de fabrique regroupant des pratiques collectives permet également de niveler l’approche des phénomènes situés en amont, de les aborder sans hiérarchies pré-définies, mais en définissant les hiérarchies à partir de la contribution au texte. La contribution “réelle” de la personne donnant son nom à l’ouvrage peut bien n’être, précisément, que ce nom<sup>104</sup>.

Le fil rouge qui guide à présent la poursuite de ces recherches sur les réseaux romantiques consiste à redéfinir l’auctorialité du génie à partir de la circulation des idées. Ce sont les points de recoupement entre les correspondances et les autres types de textes qui sont au coeur de cette recherche. Car dans les correspondances, on peut observer à la fois les échanges d’idées et les contributions externes, mais aussi la mise en scène d’une *persona* auctoriale. Après avoir défini un corpus de

---

<sup>103</sup>L’essentiel des analyses qui suivent est tiré d’une demande de financement tiers (ERC Consolidator Grant) non aboutie, déposée en mai 2014 (note obtenue : B, le projet étant jugé “trop technique”).

<sup>104</sup>Dorothea Tieck, par exemple, traduit et condense les 12 volumes de la *Vie de Georges Washington* de Jared Sparks : cette traduction paraît sous le nom de Friedrich von Raumer, et si la correspondance entre Raumer et Sparks n’était pas conservée, nous ne saurions pas que Raumer a communiqué cette information, qui n’apparaît nulle part dans l’ouvrage, ni que Sparks a félicité Raumer du choix d’une traductrice connue pour la qualité de ses travaux. Pour tout ceci, voir “Ein Freund hier” ([AB32], 2008)



textes à la fois quantitativement pertinent et qualitativement représentatif (autant du point de vue de la position sociale des auteurs et de leur réception à leur époque que du point de vue de leur réception par l'historiographie ultérieure, qui peut dès lors être réintégrée comme un élément parmi d'autres), les principales questions méthodologiques qui se posent sont la manière dont observer d'une part les échanges d'idées, d'autre part les phénomènes de mise en scène littéraire, et finalement les points de rencontre entre ces deux aspects. C'est ce qu'il s'agit d'approfondir dans 2.3. Avant d'y venir, une étude de cas va être présentée. Il s'agit d'une étude de cas qui a joué un rôle décisif dans le travail de développement du modèle de données décrit ensuite et qui fait également contrepoids aux obstacles méthodologiques bien fastidieux qui viennent d'être décrits. Il s'agit en effet d'un sujet sur lequel il a été possible de surmonter collectivement les obstacles méthodologiques et d'obtenir des résultats pionniers.

### 2.2.3 L'exemple de l'Université de Berlin

La fondation de l'Université de Berlin a d'emblée fait partie des thèmes centraux de ma recherche, incluant une dimension de réflexion de ma propre pratique universitaire dans un contexte où l'on brandissait bien volontiers l'étendard de l'Université humboldtienne, moins comme un idéal à poursuivre que comme une réalité passée qu'il s'agirait, de manière presque nostalgique, de retrouver — comme si cette université, faite d'enseignement et de recherche mises sur un pied d'égalité, une université de la liberté de parole des fonctionnaires d'État, avait effectivement existé à Berlin en 1809, comme si on pouvait ou devrait aspirer à en retrouver l'esprit, si ce n'est même la lettre, dans la France des années 2000.

Mais à quoi fait-on référence lorsqu'on se rapporte à ces premières années d'existence de l'Université de Berlin ? Il s'agissait ainsi d'abord de voir ce qui, dans cette université, était vraiment nouveau, comment ces nouveautés ont été mis en place, par qui, pour quoi faire et avec quelles conséquences. Le remarquable ouvrage en cinq volumes de Max Lenz<sup>105</sup> déjà évoqué dans 2.1.3, est remarquablement bien documenté, mais il présente les mêmes travers que l'histoire de l'Académie des Sciences de publiée à peu près en même temps par Harnack<sup>106</sup>. L'un comme l'autre ouvrage sont en même temps le recueil des sources de référence et leur interprétation, tout en ne permettant pas de revenir aux sources d'origine puisque les documents d'archive sont évoqués, éventuellement même transcrits, sans être référencés.

---

<sup>105</sup>Voir [OC58], [OC59], [OC60], [OC61], [OC62].

<sup>106</sup>Voir [OC37] et [OC38].

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Impossible donc de procéder à la nécessaire critique des sources (*Quellenkritik*) sans le déplacement aux archives de l'Université, la consultation des classeurs, la lecture des microfiches, et les discussions avec les archivistes<sup>107</sup>.

Dans un premier temps de l'après-thèse, il s'est agi de répertorier l'ensemble des documents conservés aux archives de l'Université Humboldt dans lesquels Solger apparaît<sup>108</sup>. Il ne sera pas ici question des aspects prosopographiques qui sont ressortis de ce travail ; le fait est que cette enquête est restée superficielle au regard du matériel disponible<sup>109</sup>.

Un type de documents s'est rapidement avéré particulièrement intéressant. Il s'agit des listes de présence des étudiants ayant assisté aux différents cours. De telles listes de présence ont été mises en place très tôt dans l'histoire de l'Université pour des raisons d'abord économiques, les étudiants versant l'écot de leur inscription à l'une des quatre facultés, celle dans laquelle ils s'inscrivaient. Les listes de présence servaient ainsi notamment à chiffrer le nombre de transfuges d'une faculté dans l'autre, qui payaient la faculté de théologie mais suivaient, par exemple, des cours de philologie, ou l'inverse. Comme une partie des frais d'inscriptions servait à couvrir le prix du bois de chauffage dans les salles de classe, il fallait pour ainsi dire savoir de quel bois chaque faculté, chaque professeur, se chauffait. Les doyens de chaque faculté ont donc demandé aux professeurs de leur remettre des listes de présence à leurs différents cours. Certains professeurs s'en sont acquittés scrupuleusement, d'autres moins ; dans les premiers temps, les listes étaient bricolées par chacun à sa manière, puis un formulaire a été imprimé, rendant certains types d'information obligatoires (notamment si les étudiants étaient sujets prussiens ou "étrangers").

---

<sup>107</sup>Il n'existe à ce jour pas la moindre base de données en ligne qui permette de se faire une idée des documents conservés. Une copie d'un certain nombre de documents officiels dans lesquels le ministère était partie prenante est conservée au *Geheimes Staatsarchiv*, des archives là aussi assez arcanes pour ce qui est de leur système de classement et d'accès. En dépit de ces inconvénients, il s'agit d'un domaine où l'ensemble des actes officiels a été archivé. On a donc affaire à un fonds complet ou presque, et qui n'a de surcroît pas souffert de pertes dues aux guerres diverses. Les seules lacunes que j'ai pu repérer sur ma période sont pour l'essentiel dues à Darmstaedter, qui a obtenu des pages intéressantes pour sa collection, que l'on retrouve donc à la *Staatsbibliothek*. Voir 3.2.1 sur la question de la constitution de la collection Darmstaedter et son influence sur le développement d'ensemble de la collection manuscrite de la *Staatsbibliothek*.

<sup>108</sup>Voir [AB19], 2011.

<sup>109</sup>Ce fonds d'archives a été laissé de côté dans la liste des manuscrits de et à Solger en annexes de [AB9] (2014), car faire cette recherche de manière exhaustive aurait représenté un travail considérable dont l'apport en termes de contenu ne méritait *a priori* pas l'investissement nécessaire.

Enfin, certains professeurs remplissaient les listes eux-mêmes, tandis que d'autres les faisaient remplir par les étudiants. (Quelques exemples sont reproduits plus bas : FIGURE 1 : liste "à la main" par Boeckh ; FIGURE 2 : liste de l'ensemble des inscrits à la faculté de philosophie ; FIGURE 3 : liste à partir du formulaire imprimé, remplie par Hegel)

Ces documents ont été utilisés dès le début du XX<sup>ème</sup> siècle<sup>110</sup> et ils continuent de receler des informations qui n'ont pas encore été complètement exploitées. permettent de savoir qui a suivi quels cours et en particulier, quels étudiants ont suivi à peu près en même temps les cours de quels enseignants. On peut ainsi observer comment se sont composées et ont évolué les dynamiques de groupes de disciples. C'est également un excellent complément à l'ouvrage de Wolfgang Virmond répertoriant les listes des cours donnés à l'Université entre 1810 et 1834<sup>111</sup> et aux travaux sur les notes de cours, une source documentaire de plus en plus prisée de l'histoire des sciences<sup>112</sup>. La conclusion méthodologique qui s'impose ici, c'est que c'est en croisant les sources que les questions peuvent être et précisées et élargies.

Les professeurs ordinaires de l'Université de Berlin n'avaient pas seulement une charge d'enseignement et des domaines de recherche, ils siégeaient également dans des commissions (dans les premières années de l'Université, ils ont été amenés à créer de telles commissions, qui n'existaient pour l'essentiel pas encore). On peut repérer des stratégies de positionnement à ces trois niveaux. Au niveau de l'enseignement, la réputation des enseignants peut se mesurer (au moins en partie) au nombre d'étudiants qui suivaient leurs cours, au nombre de cours étant annulés par manque d'étudiants (informations que l'on peut recroiser avec les autres cours ayant lieu sur le même créneau horaire, un terrain de bataille bien connu entre Fichte et Schleiermacher), mais aussi au nombre de disciples qu'un enseignant parvenait à placer" dans le monde universitaire, dans l'administration, ou auprès de familles riches, après leurs études. Ce point recoupe en partie le troisième aspect, puisque certaines commissions avaient notamment pour fonction de recommander

---

<sup>110</sup>Notamment dans troisième volume de la série réalisée par Lenz, qui contient non seulement la présentation des instituts spécialisés, mais aussi des statistiques sur le premier siècle d'existence de l'université (voir [OC61]).

<sup>111</sup>Voir [OC103], ainsi que le compte rendu critique de cet ouvrage ([AB53], 2012).

<sup>112</sup>Le meilleur exemple en est sans doute le dynamisme de la recherche sur ce pan des manuscrits d'Alexander von Humboldt ; voir par exemple <https://www.culture.hu-berlin.de/de/forschung/projekte/hidden-kosmos/>.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

14

Liste univ. d'été en  
Hiver 1816-1817.

<u>Tacite.</u>	<u>Plato.</u>	<u>Geod. der alten Hölzer.</u>
1. Gritzmacher.	1. Neue.	1. Von Kriepelungk.
2. Hehlen.	2. Nicotrius.	2. Götzke.
3. Kroll.	3. Seegenund.	3. Klitz.
4. Müller v. Brieg.	4. Müller v. Brieg.	4. Kroll.
5. Mann.	5. Wreden.	5. Müller v. Brieg.
6. Freitag.	6. Wilberg.	6. Müller v. Doffau.
7. Wreden.	7. Tonnier.	7. Schoner.
8. Wilberg.	8. Böttcher.	8. Bischoff.
9. Böttcher.	9. Witzel.	9. Marthes.
10. Jaobi.	10. Reinthaler.	10. Hier.
11. Rüdiger.	11. Brandt.	11. Zung.
12. Falliers.	12. Götzke.	12. Grinkler.
13. Fürste.	13. Bellermann I.	13. Michaelis.
14. Lindorf.	14. Bellermann II.	14. Ercius.
15. Plantichos.	15. Zernial I.	15. Jedelt.
16. Schulz v. Köster.	16. Henry.	16. Von Rönne.
17. Westhoff.	17. Zernial II.	
18. Von Hagedorn.	18. Oberländer.	
19. Segner.	19. Helle.	
20. Zernial II.	20. Koberstein.	<u>Philolog. Seminar.</u>
21. Middendorf.	21. August.	1. Müller v. Brieg.
22. Schiemann.	22. Arland.	2. Müller v. Doffau.
23. Kluge.	23. Votke.	3. Bischoff.
24. Mertens, Hand. zur.	24. Kluge.	4. Kroll.
25. Almus.		5. Klitz.
26. Ewald.		6. Götzke.
27. Caesar v. Wangenheim.		7. Wilberg.
28. Cornelius Schmidt.		8. Böttcher.
		9. Brandt.

Göttingen d. 16. Dec. 1816.  
Boeckh.

FIGURE 1 : Liste de présence réalisée “à la main” par August Boeckh pour le semestre d’hiver 1816/17 (Archives de l’Université Humboldt)

The image shows an open handwritten register book. The left page is titled "Alphabetisch" and the right page is titled "Verzeichnis". Both pages contain lists of names and numbers, organized into columns and rows. The right page has a blue "90" written in the top right corner. The handwriting is in cursive and the paper shows signs of age.

FIGURE 2 : Liste complète des inscrits à la faculté de philosophie en juillet 1818 (Archives de l'Université Humboldt)



## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

**Verzeichniß**

derjenigen, welche im Sommer-Halbjahre 1819  
die Vorlesungen des *Professors Hegel*  
über *Logik und Metaphysik*  
besuchen:

Matr.-Nr.	Vor- und Zunamen	Vaterland	Facultät	Bemerkungen
	M. Hüthel	Wesel		
	Ed. Demme	Nordal	medizin	
	P. P. P.	Hofen		
	P. P. P.	Hammerstein	jurist.	lokale
	P. P. P.	P. P. P.	philosoph.	
	P. P. P.	Westphalen	jurist.	
	P. P. P.	Westphalen	philosoph.	
	P. P. P.	Westphalen	jurist.	
	P. P. P.	Halberstadt	medizin	
	P. P. P.	Halberstadt	philosoph.	
	P. P. P.	Pommern	jurist.	
	P. P. P.	Mark	jurist.	
	P. P. P.	Halberstadt	medizin	
	P. P. P.	Westphalen	theolog.	
	P. P. P.	Mi. Holmstedt	philosoph.	
	P. P. P.	Mi. Holmstedt	philosoph.	
	P. P. P.	Sachsen	philosoph.	
	P. P. P.	Pommern	theolog.	
	P. P. P.	Pommern	jurist.	
	P. P. P.	Pommern	medizin	
	P. P. P.	Westphalen	theolog.	
	P. P. P.	Hamburg	medizin	
	P. P. P.	Mi. Holmstedt	theolog.	
	P. P. P.	Westphalen	jurist.	
	P. P. P.	Spanien	philosoph.	
	P. P. P.	H. Pommern	jurist.	
	P. P. P.	H. Pommern	jurist.	
	P. P. P.	Magdeburg	jurist.	
	P. P. P.	Magdeburg	philosoph.	
	P. P. P.	Copendagen	jurist.	
	P. P. P.	Pohlen	jurist.	
	P. P. P.	Polen	jurist.	
	P. P. P.	Pohlen	cameral	
	P. P. P.	Pohlen	cameral	
	P. P. P.	Estland	med. facultat	
	P. P. P.	Hannover	theolog.	
	P. P. P.	den Torpedum	jurist.	

FIGURE 3 : Liste de présence réalisée par Hegel en utilisant le formulaire pré-imprimé, semestre d'été 1819 (Archives de l'Université Humboldt)

des anciens étudiants au ministère, pour les futurs postes d'enseignants en lycée par exemple.

Pour comprendre la portée d'un cours, il faut distinguer entre ceux qui étaient réservés aux étudiants inscrits, donc à un public restreint, et ceux qui étaient ouverts au public, qui pouvaient — comme dans le cas d'Alexander von Humboldt et de son cours intitulé *Cosmos*, évoqué à l'instant — se muer en véritable événement social pour lequel aucune salle de l'université n'était assez grande. Il y a donc dès ce niveau de l'enseignement une interface avec la société berlinoise et avec l'actualité politique. Les notes de cours prises par les étudiants montrent que les enseignants commentaient d'ailleurs l'actualité politique, culturelle et littéraire dans leurs cours<sup>113</sup>. Les proximités d'intérêt scientifiques qui poussaient les étudiants de certaines facultés à aller suivre des cours dans les autres facultés montrent qu'il s'agissait bien aussi, en tant que titulaire d'une chaire, d'occuper un terrain et de défendre une vision du monde, en particulier dans le cas de la faculté dite de philosophie.

Le travail des commissions et ce qu'on appelle en allemand contemporain l'auto-administration de la recherche est très certainement la partie de l'histoire de l'Université de Berlin la moins explorée à ce jour. La structure de départ est la même que dans un certain nombre d'autres universités de l'époque : quatre facultés, chacune ayant son doyen et sa commission des thèses<sup>114</sup>. Mais sur cette structure arborescente venaient se greffer en particulier deux niveaux d'intervention qui méritent que l'on s'y arrête : d'une part, la commission interfacultaire en charge de la réalisation des statuts (règlement interne), dont les travaux mettront sept ans à

---

<sup>113</sup>On le voit par exemple dans les notes de cours prises par K.W.L. Heyse dans les cours de Solger sur la Mythologie grecque, qui revient de manière très tranchée sur les interprétations romantiques de la mythologie grecque. Je n'ai pas encore publié ma transcription de l'introduction de ce manuscrit conservé à l'Université de Chicago, qui est remarquable par la densité des références aux publications contemporaines, la radicalité des thèses présentées et la fermeté vis-à-vis de certains de ses collègues. Voir le manuscrit 106 de la *Berlin Collection* conservée dans les *Special Collections* de la *Joseph Regenstein Library* de l'Université de Chicago.

<sup>114</sup>Lenz souligne cette conformité aux structures déjà existantes (voir [OC58], p. 277 par exemple). On ne reviendra pas ici sur la juridiction interne à l'Université, elle aussi habituelle à l'époque, et qui a cependant conduit à bien des débats dans les débuts, notamment lors de la présidence de Fichte (voir [AB31], 2007 et [AB34], 2011).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

aboutir<sup>115</sup>, et d'autre part les deux séminaires de philologie et de théologie, créés tous deux en 1812, pépinières de l'élite intellectuelle prussienne du XIX<sup>ème</sup> siècle<sup>116</sup>.

Pour comprendre la portée à la fois de cette commission et des deux séminaires, quelques éléments d'information supplémentaires sur le fonctionnement de la faculté de philosophie sont nécessaires<sup>117</sup>. Chaque été, les professeurs de la faculté se réunissaient pour élire doyen l'un d'entre eux. L'élection répétée de certains professeurs à ce poste peut très certainement être interprétée comme un signe de domination intellectuelle<sup>118</sup>. Une telle position donnait notamment des entrées au ministère, mais elle impliquait également de gérer toute une série de décisions au quotidien et, de manière générale, de rester à l'écoute des étudiants, des professeurs et du ministère<sup>119</sup>. Ce que montrent les archives, c'est qu'il était autant possible de s'emparer de ces fonctions pour gagner en assise politique jusque dans les négociations avec le ministère que de les occuper de manière gestionnaire, sans en faire un enjeu de pouvoir.

L'historiographie a négligé la commission paritaire qui a rédigé le premier règlement officiel de l'Université, alors même que c'est elle qui a donné chair à ce qu'on appelle l'université de Humboldt. Cette commission, composée d'un représentant de chacune des quatre facultés (Boeckh, Schleiermacher, Savigny et Rudolphi) a défini les cadres d'enseignement, de recherche, les séminaires, la juridiction, le processus d'attribution des différents titres — et les relations entre les facultés<sup>120</sup>. C'est un point important, qui explique également l'intérêt de travailler spécifiquement sur la faculté de philosophie. Traditionnellement, l'ordre entre les facultés était hiérarchique et il déterminait en particulier le poids de chaque faculté

---

<sup>115</sup>Cette durée donne une idée du niveau d'abstraction dans lequel Humboldt avait conçu et fondé cette université. Les progrès des statuts sont répartis sur plusieurs chapitres dans le premier volume de Lenz ([OC58]) : p. 220–305 “Die Arbeiten der Einrichtungskommission” ; p. 431–467 “Die Ausarbeitung der Statuten” ; p. 632–645 “Abschluß der Statuten”. La documentation afférente se trouve dans le dernier volume ([OC62]), p. 199–290.

<sup>116</sup>Il est question plus bas du séminaire de philologie, dirigé par Boeckh. Le séminaire de théologie, fondé simultanément par Schleiermacher, a une structure moins pyramidale (voir [IB15], 2013).

<sup>117</sup>Ce travail a porté spécifiquement sur la faculté de philosophie et ne présume en rien de l'état de la recherche sur l'histoire des autres facultés.

<sup>118</sup>Les résultats de ces élections dans les dix premières années font l'objet d'une analyse plus approfondie dans [AB19], 2011.

<sup>119</sup>Voir [https://www.hu-berlin.de/de/ueberblick/geschichte/rektoren\\_html](https://www.hu-berlin.de/de/ueberblick/geschichte/rektoren_html). L'historiographie a d'ailleurs tendance à définir l'importance de ces personnalités en fonction du nombre de fois où elles ont été doyens de faculté ou présidents de l'Université.

<sup>120</sup>Voir [OC58], p. 431 sqq. et [OC62], p. 199 sqq.



dans les décisions à prendre concernant l'ensemble de l'Université. Dans cette hiérarchie, la faculté de philosophie arrivait bonne dernière, parent pauvre un peu fourre-tout, où l'on regroupait toutes les petites disciplines (considérées comme sans intérêt parce que sans application, par opposition au droit, à la médecine et à la théologie). Cette quatrième faculté n'avait en général pas vraiment voix au chapitre pour les décisions importantes. C'est l'œuvre de Boeckh que d'avoir fait reconnaître par la commission paritaire, puis par le ministère, l'égalité entre les quatre facultés, et d'avoir donné à la faculté de philosophie autant de poids qu'aux autres dans les votes décisifs<sup>121</sup>. La portée de cet effort de négociations, mais aussi le fait que Boeckh a mis tout son poids scientifique dans la balance — alors qu'il était tellement jeune qu'on le prenait dans le même temps encore pour un étudiant — a été un élément déclencheur pour décider dans quel sens aborder les archives de l'Université. August Boeckh était la personnalité qui, à l'opposé de Solger, s'emparait des fonctions, des espaces de décision, de la plasticité institutionnelle, pour impulser des changements de structures et de mentalités au sein du monde universitaire.

La conférence organisée en novembre 2011 a été une première étape importante. Elle a permis de réaliser un collectif<sup>122</sup>, qui contient pour l'essentiel des relectures en contexte d'œuvres déjà bien connues de Boeckh. Il aurait fallu un ouvrage considérablement plus volumineux pour rendre compte de la réelle étendue de cette œuvre. Mais ce premier travail a butté sur le fait que cette œuvre n'est connue qu'au prisme de comparativement peu d'ouvrages, alors qu'elle comporte non seulement une grande quantité de publications savantes (éditions, interprétations, analyses, compte rendus critiques, traduction...), mais aussi des textes à portée politique<sup>123</sup> et un legs manuscrit important.

Les documents composant l'héritage laissé par Boeckh à sa mort sont conservés pour l'essentiel à Berlin, où il a vécu la majeure partie de sa vie active. Le *Nachlass* se trouve à la *Staatsbibliothek* ; quelques lettres et sa collection de livres à la bibliothèque universitaire de l'Université Humboldt (*Grimm-Zentrum*) ; ses interventions dans les commissions, le séminaire de philologie, la faculté de philosophie, la présidence de l'Université, sont conservées aux archives de l'Université Humboldt ; les documents relatifs à ses activités en tant que membre

---

<sup>121</sup>Voir [OC62], p. 225–227

<sup>122</sup> Voir [IB16], 2013.

<sup>123</sup>Qui étaient déjà au cœur de l'article publié par Thomas Poiss dans le premier collectif de la collection ([AB7], 2011).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

de l'Académie des Sciences, ainsi que le manuscrit de son cours sur l'*Encyclopédie*, se trouvent aux archives de l'Académie des Sciences<sup>124</sup>. Un certain nombre de documents sont toujours en possession de la famille, avec qui nous avons noué un bon contact. Cela nous a permis de numériser les lettres et ouvrages intéressants pour pouvoir travailler sur les annotations de Boeckh à ses propres œuvres sans que la famille doive renoncer à garder l'original. Une fois le puzzle reconstituer, que faire de toutes ces pièces ? Telle était la question qui se posait à la deuxième étape, à un moment où deux doctorantes du groupe de recherche avaient choisi de concentrer leurs recherches sur August Boeckh.

Le premier grand tournant méthodologique a consisté à ouvrir le travail de défrichage (que nous avons de toute façon à effectuer pour délimiter notre champ d'analyse) à la recherche. Nous avons donc réalisé un panorama de l'ensemble de ces documents d'archives ; celui-ci est en ligne, ouvert à tous, et susceptible d'être enrichi et corrigé par les experts souhaitant y apporter leur expertise<sup>125</sup>. La réalisation de ce catalogue a permis aux deux doctorantes de définir plus spécifiquement le sujet de leur thèse. Sabine Seifert, profitant de la dynamique de recherche entourant les séminaires dont sont tirées les pratiques de la germanistique actuelle<sup>126</sup>, a choisi de se concentrer sur les dix premières années du séminaire de philologie. Julia Doborosky, qui a dépouillé les archives de l'Université, a décidé quant à elle de se concentrer sur la reconstruction de sa collection de livres et la façon dont on trouve trace de ces lectures dans les œuvres de Boeckh et dans ses querelles avec des savants de son époque<sup>127</sup>. Ces travaux, débutés il y a quatre ans, sont bientôt achevés et promettent de devenir des travaux de référence tant par leur méthode que par leurs résultats. Sabine Seifert comme Julia Doborosky éditent par ailleurs leurs sources primaires manuscrites<sup>128</sup>, rendant ces résultats vérifiables.

Ces deux objets de recherche (le séminaire de philologie dans le cas de Sabine Seifert et la collection de livres dans le cas de Julia Doborosky) représentent

---

<sup>124</sup>Le reste du *Nachlass* est disséminé en Europe et ailleurs dans le monde, comme souvent, mais il est à noter que la bibliothèque de Heidelberg, où il a enseigné quelques années avant de venir à Berlin, possède elle aussi une quantité non négligeable de documents intéressants.

<sup>125</sup>Voir [AB13], depuis 2013 ([www.berliner-intellektuelle.eu/boeckh](http://www.berliner-intellektuelle.eu/boeckh)).

<sup>126</sup>Voir en ce sens notamment [OC94], 2015.

<sup>127</sup>Julia Doborosky ne faisait pas formellement partie du groupe de recherche "intellectuels berlinois" puisqu'elle a obtenu une bourse de thèse de 3 ans indépendante du financement du groupe de recherche.

<sup>128</sup>Dans le contexte de l'édition *Lettres et textes* ([AB12]).

des points d'entrée sur des réseaux croisant des personnes et des œuvres. En cela, l'accompagnement de ces travaux a permis des avancées notables sur la modélisation des réseaux de manière plus générale.

Les rapports annuels de Boeckh au ministère concernant les activités du séminaire de philologie comportent le plus souvent assez peu d'informations<sup>129</sup>, mais ils mentionnent toujours les noms des étudiants ayant été acceptés au séminaire et leur statut, le nom des auteurs et des œuvres étudiés, les titres des travaux écrits réalisés par les étudiants. Dans sa thèse, Sabine Seifert montre que Boeckh faisait très rarement cours sur les mêmes sujets dans le cadre de ses cours à l'université d'une part et dans ses heures de lecture de textes avec les séminaristes d'autre part. Il est ainsi très rare qu'il lise avec les séminaristes les auteurs dont il est lui-même spécialiste, ce que Sabine Seifert interprète comme une manière de leur laisser un champ d'interprétation plus grand, puisque les séminaristes devaient, précisément, apprendre à interpréter et critiquer par eux-mêmes. Ce n'est donc pas un hasard si l'on dit que c'est dans ce séminaire qu'a vraiment été réalisée l'université idéale de Humboldt, avec un petit nombre d'étudiants triés sur le volet et formés à une étude autonome des textes, qui se construit dans le dialogue<sup>130</sup>. C'est la thèse la plus forte qui ressort du doctorat de Sabine Seifert, et dont elle fait la démonstration par un passage en revue minutieux des rapports annuels de Boeckh au ministère.

Du point de vue des réseaux intellectuels, ce travail offre des éléments solides pour travailler sur une durée plus longue. Parmi les séminaristes de Boeckh, un certain nombre était susceptible de faire une carrière universitaire. Dans "Die Entwicklung der philosophischen Fakultät"<sup>131</sup>, on peut ainsi voir comment Boeckh a poussé certains de ses anciens séminaristes vers le doctorat pour leur permettre d'intégrer le système universitaire. En choisissant de soutenir institutionnellement des étudiants choisis parmi ceux qu'il avait déjà choisis une première fois (lorsqu'il les avait acceptés dans le séminaire de philologie), donc pour ainsi dire après une double sélection par Boeckh, celui-ci était à même de sélectionner ceux qui seraient susceptibles de renforcer sa propre position dans l'institution. On peut penser ici à ses relations avec son disciple Karl Ottfried Müller, sur lesquelles Julia Doborosky revient en détail dans sa thèse de doctorat.

---

<sup>129</sup>Pour mieux connaître la documentation afférente, voir l'article de Sabine Seifert dans le volume mentionné ci-dessus ([IB15], 2013).

<sup>130</sup>Cette thèse, ainsi que d'autres éléments importants, sont déjà esquissés dans "Die Gründung des Berliner philologischen Seminars" ([IB15], 2013).

<sup>131</sup>Il s'agit de ma contribution au même volume ([AB41], 2013).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

On trouve ici un exemple des transmissions généalogiques qui avaient été exposées dans 2.1.3. Le phénomène est saisissable sur des groupes de disciples nombreux et étalés sur plusieurs décennies, ce qui offre des avantages méthodologiques considérables. On peut ainsi se demander dans quelle mesure la concentration sur certains auteurs à la fois dans les cours donnés et dans les publications réalisées est similaire chez Boeckh et ses émules et si, à la fois chez Boeckh (les deux thèses de doctorat pourront donner des éléments de réponse à cette question) et chez ses disciples, les choix d'auteurs évoluent avec le temps (et dans ce cas, selon quels critères). On peut également, à partir de ce matériau, interroger les processus de dissémination et de transmission de la vision du monde de Boeckh en dehors des milieux universitaires, en suivant la trajectoire de ceux de ses disciples qui ne suivront pas la même voie que lui.

Enfin, en croisant les listes de séminaristes avec d'une part les listes de participants aux simples cours universitaires, et de l'autre les compte rendus de séances de la faculté de philosophie, on peut espérer pouvoir répondre à la question de savoir comment s'est constituée cette fameuse élite intellectuelle prussienne, c'est-à-dire quels sont ceux de ses étudiants que Boeckh a choisis comme séminaristes et sur quels critères. Dans son article déjà mentionné, Sabine Seifert montre bien que ce ne sont pas seulement des critères de solidité philologique qui ont guidé ses choix lors de la sélection d'étudiants, mais qu'il a souvent laissé une seconde, voire une troisième chance, à des étudiants ayant combattu Napoléon, pour honorer leur ténacité à défendre leurs convictions. On tombe donc beaucoup plus vite qu'on ne pourrait le croire sur des critères de sélection politiques. Thomas Poiss a lui aussi bien montré que Boeckh, en tant que professeur d'éloquence en charge des discours officiels, saisissait toutes les occasions qui se présentaient à lui pour défendre publiquement ses positions, notamment en présence du souverain<sup>132</sup>.

Les informations dont on dispose grâce au dépouillement de ces rapports permettent donc de creuser des pistes dans différentes directions, aussi arides puissent-ils paraître au premier abord. Dans la perspective d'une dynamique diachronique et d'une stratégie de transmission dont les conséquences se font ressentir non pas à l'échelle de l'un ou l'autre individu, mais à l'échelle d'une génération formée à une certaine école (et qui diffuse ensuite à différents niveaux de la société, en partie en position décisionnelle ou éducatrice), il ne s'agit plus d'une étude de cas isolée, mais de l'esquisse d'un réseau intellectuel d'une grande valeur heuristique. Il en va de même avec le travail de dépouillage et de reconstitution

---

<sup>132</sup>Dans sa contribution au premier volume de la collection (voir [OC74], 2011).

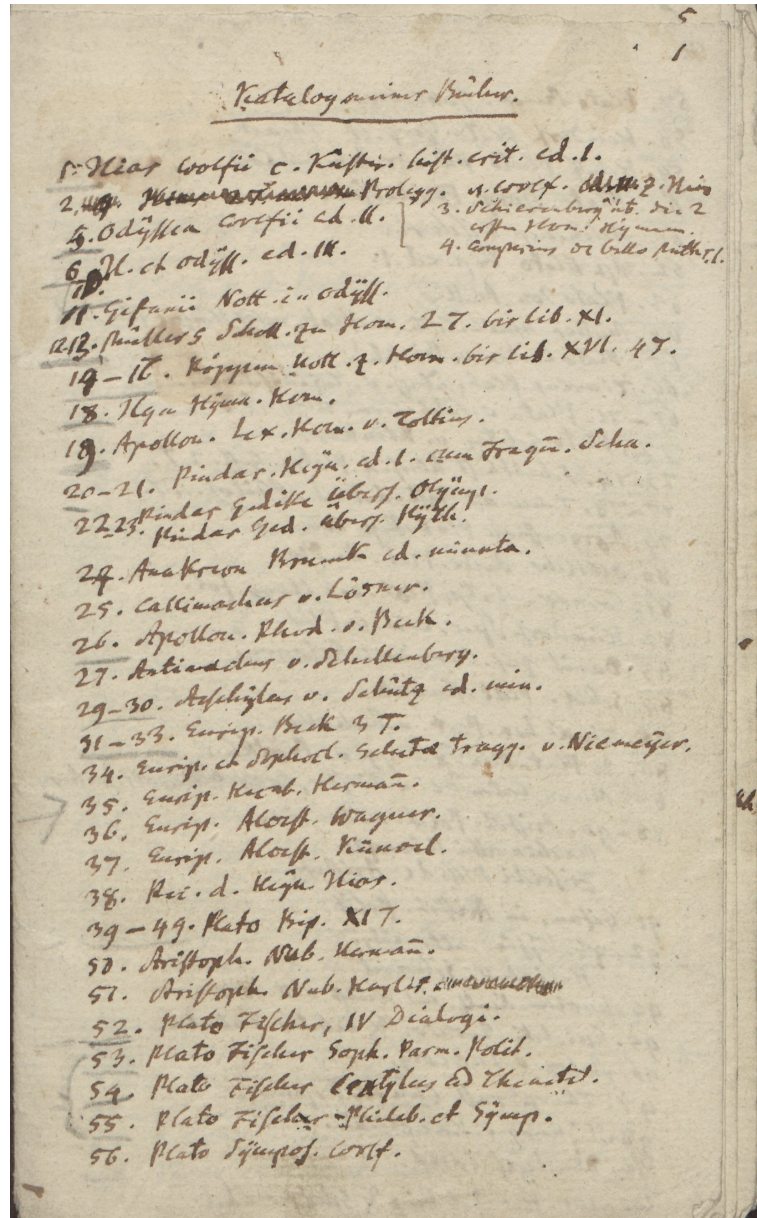


FIGURE 4 : Première page du catalogue de ses livres réalisé par August Boeckh ([www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Boeckh\\_Buchkatalog+de#1](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Boeckh_Buchkatalog+de#1))

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

réalisé par Julia Doborosky à partir du catalogue de livres rédigé par Boeckh et légué à sa mort, avec les ouvrages correspondants, à la bibliothèque universitaire<sup>133</sup>. (Voir FIGURE 4 : première page du catalogue)

Les près de 6000 titres répertoriés par Boeckh, d'une main tremblante et à peine déchiffrable sur les derniers feuillets (Voir FIGURE 5 : Dernière page du catalogue) montrent selon Julia Doborosky que Boeckh était bien plus qu'un helléniste, et que ses intérêts et sa culture étaient non seulement très vastes, mais allaient même se nicher dans des domaines inattendus. Dans la partie du travail actuellement en cours de rédaction, Julia Doborosky se penche plus particulièrement sur les ouvrages de ses anciens séminaristes apparaissant à partir des années 1820 dans son catalogue manuscrit. Un certain nombre d'entre eux sont en effet soit dédiés à Boeckh, soit ils lui sont dédiés. On peut ici espérer trouver des pistes permettant de poursuivre l'interrogation généalogique et d'en différencier la mise en mots. En retour, ce travail offre un bon complément à celui sur le séminaire de philologie en ce qu'il permet de savoir exactement avec quelles éditions de quels auteurs Boeckh travaillait, une information qui ne figure pas systématiquement dans ses rapports au ministère.

La perméabilité entre ces deux recherches était donc méthodologiquement souhaitable. Elle a été mise en œuvre en élaborant communément la manière de répertorier les personnes, les œuvres et leurs relations entre elles. De cette manière, il est possible, à partir de ce travail commun, soit de se plonger dans une œuvre, soit d'identifier un disciple et de retracer sa carrière dans le prolongement de celle du maître. On pourrait notamment, en prenant l'ensemble des informations, voir si Boeckh se place au centre d'une toile faite de disciples, d'œuvres, d'auteurs, ou si, en les mettant en relation les uns avec les autres, il s'efface pour mieux les mettre en réseaux entre eux. L'ensemble de ce qui a publié mis en ligne autour de Boeckh (catalogue de manuscrits, catalogue de livres, rapports au ministère, ainsi que quelques lettres choisies pour leur pertinence dans le cadre des deux thèses en cours) met à la disposition de la recherche les données d'un tel réseau. Chacun est ainsi libre d'interroger ce corpus à partir des catégories mises en valeur (principalement les personnes, œuvres, dates, lieux, groupes, institutions<sup>134</sup>) et de visualiser, en fonction des besoins de sa recherche, un réseau reliant entre

---

<sup>133</sup>Comme cela a déjà été mentionné, la famille a conservé quelques uns des livres les plus remarquables, notamment ceux de Boeckh lui-même comportant ses commentaires marginaux pour la préparation d'éditions ultérieures.

<sup>134</sup>Voir 2.3.1 pour plus de détail sur la manière de les présenter en ligne et de les relier.



eux des points définis (personnes, œuvres) par les relations définies dans le cadre de chaque analyse précise. Ce qui a été ainsi réalisé à partir du corpus Boeckh est certainement l'un des résultats les plus satisfaisants du groupe de recherche "intellectuels berlinois", car il a permis d'ouvrir un champ nouveau, et de l'ouvrir à une curiosité bien plus grande que celle du seul groupe de recherche.

Avant d'en venir au détail du modèle de données développé pour la mise en ligne et aux développements envisagés dans un futur proche, un mot sur les effets de miroir est ici nécessaire. C'était évidemment une très bonne chose que de mener à bien cette recherche en étant moi-même chercheuse à l'Université Humboldt. La logique hagiographique a bien voulu que ce rattachement institutionnel me soit favorable puisque cela m'a permis notamment d'obtenir le prix Caroline von Humboldt en 2010 dont la dotation a permis la réalisation du catalogue en ligne des manuscrits de Boeckh et de l'édition numérique<sup>135</sup>. Néanmoins, l'énergie à comprendre l'institution universitaire (en partant de l'exemple de l'université de rattachement du projet) avait aussi à voir avec une certaine frustration institutionnelle qui a très certainement orienté mes choix et mes centres d'intérêt dans l'immense corpus Boeckh - des choix qui ne sont pas forcément tous rationnels et qui n'ont pas tous été conscients. Tel est le sens de ce *caveat* de conclusion : n'oublier ni la part de la subjectivité, ni celle de la chance, dans ces moments d'orientation dans de grands fonds d'archives.

Mais ces échos auto-réflexifs du monde universitaire ne sont qu'un aspect de cette recherche. Le plus important reste la manière dont ces corpus ont permis de donner de la matière au modèle qui était en cours de développement. Car ces corpus d'archives (ou de bibliothèque avec la collection de livres de Boeckh), la manière dont ils ont été abordés dans le cadre du groupe de recherches "intellectuels berlinois", et les perspectives de recherche qu'ils ouvrent, ont fait émerger différentes formes de combinaisons entre acteurs et œuvres permettant de modéliser la circulation des idées sous la forme de réseaux ouverts, c'est-à-dire modulables en fonction des questions et de la dimension abordées. C'est cet aspect qu'il s'agit maintenant d'explicitier.

### 2.3 Mise en œuvre du modèle

Nous avons donc pu voir comment les questions se sont posées quelles méthodes ont été choisies pour y répondre. Cependant, ces aspects méthodologiques ont été présentés d'un point de vue très général, sans entrer dans le détail du modèle de

---

<sup>135</sup>[AB12] et [AB13].



données développé et utilisé. Ce chapitre a ainsi pour but de présenter ce modèle en montrant dans quelle mesure il permet de dévoiler une autre dimension du travail avec la notion de réseau. Moins que des détails techniques, il s’agit ici des bénéfices épistémologiques qu’il est possible d’en tirer.

La première section présente pour commencer le modèle de données développé dans le cadre du groupe de recherche “intellectuels berlinois”. Il explique plus particulièrement en quoi ce modèle opère avec la notion de réseau. Dans une deuxième section, c’est la question des angles morts, lacunes et autres biais qui se glissent dans le travail de modélisation qui est posée, et à laquelle des réponses, entre pragmatisme et principes épistémologique, sont proposées. Enfin, une brève troisième section revient sur l’importance du réseau comme mode de fonctionnement scientifique et les choix de modes de publication qui découlent de pratiques collaboratives.

### 2.3.1 Modéliser les données de réseaux

Deux modèles se sont dégagés dans les réflexions précédentes : un modèle mettant en relation essentiellement les œuvres et les auteurs pour rendre compte des circulations d’idées (“idées” étant compris ici dans un sens très large) ; d’autre part, un modèle permettant de mettre en évidence les effets de généalogies intellectuelles, qu’elles soient biologiques ou spirituelles<sup>136</sup>.

---

<sup>136</sup>C’est en particulier à cause de la plasticité des mouvements à observer (tels qu’ils viennent d’être décrits) qu’il a paru judicieux de ne pas opérer avec des catégories comme celles de “champs” (Bourdieu) ou de “lieux”. Notons cependant que la notion de “lieux de savoir” proposée par Christian Jacob reste une approche fluide dans sa combinaison, toujours en mouvement (voir notamment la définition proposée dans l’introduction à *Qu’est-ce qu’un lieu de savoir ?*, <http://books.openedition.org/oep/651>, paragraphe 16 : “Les lieux de savoir sont les lieux successifs occupés par des acteurs individuels ou collectifs sur une carte institutionnelle, disciplinaire, politique. Ils sont institués par des interactions vivantes, le temps d’un cours, d’un séminaire, d’une conférence, d’une discussion, d’une soutenance de thèse, d’une controverse, mais aussi par un cheminement de recherche. Ils sont aussi les lieux matériels, construits ou naturels, où se déploient ces activités qu’ils abritent : salles de cours, laboratoires, bibliothèques, jardins botaniques, musées, ateliers. Ils sont également les instruments, les outils, les échantillons, les machines, qui accompagnent les gestes de la main et ouvrent de nouvelles dimensions à la perception et à la pensée humaines. Ils sont enfin les artefacts qui permettent de matérialiser et d’inscrire le savoir ou qui jouent un rôle dans sa construction même : dessins, schémas, textes écrits, discours portés par la voix. Ils sont les inscriptions portées sur ces supports, les signes ou les assemblages de signes, les tracés, le texte qui matérialisent et objectivent les savoirs et les rendent transitifs, transmissibles, communicables” ; [OC45]). Cette esquisse n’intègre cependant pas l’intersection, essentielle ici, entre production scientifique et production littéraire.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Revenons donc au schéma minimal défini dans 2.2.1 et voyons comment le mettre en œuvre dans le sens d’une telle modélisation. Ce schéma comporte *a minima*, on l’a vu, deux nœuds et une arête, que l’on peut modeler (ou *modéliser*), en fonction de la recherche ou de la question. On est dans le fond assez flexible en ce qui concerne la définition autant des nœuds que de l’arête. Une arête reliant a et b peut tout aussi bien signifier “la personne a écrit à la personne b” que “le livre a renvoie au livre b”.

En général, il est plus facile de fixer les nœuds que de définir l’arête. Dans le cas de la circulation d’idées et de textes, les nœuds seront principalement, selon l’angle de questionnement, soit des personnes soit des textes. On pourrait théoriquement envisager de prendre pour nœuds des idées, ce qui correspondrait à une formalisation du principe général de la *Konstellationsforschung*, présenté lui aussi dans 2.2.1. Mais définir une idée est considérablement plus compliqué que de prendre pour référence des éléments ayant matériellement existé. Ce sont donc de tels éléments fixes, connus, ayant eu une existence, qui ont été placés au centre de la modélisation.

On appelle “entités nommées” de telles instances correspondant à quelque chose qui existe ou a existé matériellement et que l’on peut nommer sans ambiguïté de manière individuelle : personnes, lieux, œuvres notamment. Il existe plusieurs “Rousseau”, mais il existe un seul Jean-Jacques Rousseau auteur d’une série d’œuvres, ayant vécu au XVIII<sup>ème</sup> siècle. Il existe plusieurs “Antigone”, mais il n’existe qu’une seule pièce de Sophocle portant ce nom. Traiter les auteurs et les œuvres sous cet angle (c’est également vrai pour les lieux) permet en principe d’ôter toute ambiguïté aux références. Les entités nommées étant individuelles (il n’existe qu’une personne du même nom ayant la même vie), il est de ce fait possible de les standardiser, c’est-à-dire d’utiliser un identifiant unique par entité (Voir FIGURE )

On le voit avec l’exemple de l’entrée 118808850 : toutes les orthographe du nom August Boeckh sont subsumées dans une même entrée, qui renvoie également aux œuvres répertoriées sous son nom. L’exemple d’August Boeckh est extensible à tout auteur, et il est également extensible hors d’Allemagne, puisqu’il y a une harmonisation internationale. Quel que soit le chercheur travaillant sur August Boeckh, il peut utiliser la norme nationale définissant August Boeckh comme étant le numéro GND 118808850 et/ou la norme internationale le définissant comme étant le numéro VIAF 37048283<sup>137</sup>.

---

<sup>137</sup>Le fichier normé commun, ou *Gemeinsame Normdatei*, en Allemagne (<http://www.dnb>).

<b>GND</b>	
<b>Link zu diesem Datensatz</b>	<a href="http://d-nb.info/gnd/118808850">http://d-nb.info/gnd/118808850</a>
<b>Person</b>	Böckh, August
<b>Akademischer Grad</b>	Prof. Dr.
<b>Geschlecht</b>	männlich
<b>Andere Namen</b>	Böckh, Philipp August (Vollständiger Name) Boeckh, ... Boeck, August Boeckh, Augustus Boeckh, August Boeckh, ... Böckh, A. Böckh, ... Boeckh, Augustus Boeckh, Augustus Boeckh, Augustus Boeckh, August Böckh, Philipp August
<b>Quelle</b>	B 1996, PND; BAA (WBIS); BÄChr (WBIS); DBA (WBIS) NDB (Stand: 07.11.2014): <a href="http://www.deutsche-biographie.de/sfz35357.html">http://www.deutsche-biographie.de/sfz35357.html</a>
<b>Zeit</b>	Lebensdaten: 1785-1867 (anderslautendes Sterbejahr: 1865)
<b>Land</b>	Deutschland (XA-DE)
<b>Geografischer Bezug</b>	Geburtsort: Karlsruhe Sterbeort: Berlin
<b>Beruf(e)</b>	Klassischer Philologe Klassischer Philologe Althistoriker Philologe

FIGURE 6 : Début de l'entrée de catalogue de la *Gemeinsame Normdatei* : August Boeckh (<http://d-nb.info/gnd/118808850>)

À ce standard internationalement reconnu, il faut opposer les sémantiques développées dans des recherches circonscrites qui définissent par et pour elles-mêmes les éléments qui composent leur espace de recherche. On pourrait ainsi parfaitement imaginer une petite édition qui, par commodité, va utiliser “aboeckh” comme mot-clef pour désigner August Boeckh, et non le numéro GND ou le numéro VIAF. Développer une sémantique propre permet souvent d'obtenir des résultats rapides, en particulier dans le cadre de projets numériques (éditions, bases de données, ...). Mais cette démarche contredit la notion de réseau dans le contexte de la mise en ligne, puisqu'elle crée des îlots de pensée, des mondes qui ne sont pas en mesure de communiquer avec d'autres pans de la recherche pourtant présents en ligne et avec lesquels les recoupements thématiques sont avérés. L'avantage des entités nommées standardisées est donc que chacune d'entre elles ouvre sur un réseau plus large et est inclusive d'autres références et d'autres questions. S'il s'était agi de considérer non pas des entités nommées ainsi standardisées, mais des

de/EN/Standardisierung/GND/gnd\_node.html) transmet ses informations à VIAF au niveau international (l'acronyme VIAF désigne le “fichier virtuel d'autorité”, *Virtual International Authority File*, voir <https://viaf.org/>). Ces numéros renvoient les uns aux autres et sont également répertoriés dans les notices biographiques de wikipedia (voir par exemple en bas de l'article [https://de.wikipedia.org/wiki/August\\_Boeckh](https://de.wikipedia.org/wiki/August_Boeckh)).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

idées, il aurait fallu développer tout un système de notation qui n'aurait de toute façon fonctionné qu'en cercle fermé<sup>138</sup>

Avec les entités nommées, on dispose déjà de deux éléments sur les trois nécessaires pour construire un réseau (les points). Le troisième qui reste à définir est celui de la relation entre les deux points<sup>139</sup>. Or, le problème qui se pose dans l'analyse de documents historiques, c'est qu'une relation est difficilement transposable de manière comparable d'un cas à l'autre. Autrement dit, il est difficile de définir des relations qui permettent de comparer ou d'additionner des informations provenant de contextes différents. Ce qui, entre August Boeckh et Karl Ottfried Müller, est de l'ordre de l'amitié bienveillante (si l'on prend leur relation au moment où Müller est devenu lui aussi professeur), n'est pas forcément du même ordre que ce qui relie Boeckh à d'autres de ses anciens élèves, même si les contacts avec ceux-ci sont cordiaux et collégiaux. Il faut donc réduire la relation à quelque chose de très simple pour pouvoir être sûr qu'elle soit valide pour une série d'entités nommées, et non juste pour un cas de figure singulier. C'est la raison pour laquelle le choix a été fait, dans un premier temps, de se concentrer sur des relations de type factuel comme les liens de parenté réels et intellectuels (fils/fille de ; disciple de)<sup>140</sup>.

Pour le travail éditorial, qui a constitué l'une des contributions majeures du groupe de recherche "intellectuels berlinois", cela a signifié d'intégrer à la préparation du texte l'annotation des entités nommées et d'une partie de leurs relations (liens de parenté et de maître à disciple). L'ensemble de l'édition *Lettres et textes* est ainsi autant au niveau de l'annotation des éléments textuels qu'au niveau de l'annotation des éléments historiques, en mesure d'être mise en relation avec toute autre édition ou base de données utilisant les mêmes standards, à savoir les règles de la *Text Encoding Initiative* (ou tout autre format interopérable avec celui de la TEI<sup>141</sup>).

---

<sup>138</sup>C'est l'idée générale de Jochen Strobel dans [OC97], 2014. Nous discutons actuellement d'une mise en relation de nos deux éditions et d'un possible recentrement initial sur travail à partir des entités nommées dans un premier temps, pour étendre à une annotation sémantique lorsque la structure sera solide.

<sup>139</sup>Les logiciels permettant de visualiser des réseaux requièrent ainsi la plupart du temps qu'on leur fournisse un tableau à trois éléments. Le format des triplets RDF (voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/Triplet\\_RDF](https://fr.wikipedia.org/wiki/Triplet_RDF)) correspond également à cette façon ternaire de penser les réseaux, qui est celle qui permet de le représenter en deux dimensions.

<sup>140</sup>Comme cela est expliqué dans "Die Krux mit dem Netz" ([AB62], 2014) et dans "Editing for man and machine" ([AB61], 2015).

<sup>141</sup>Comme c'est le cas pour un certain nombre de formats bibliothécaires et archivistiques au niveau des métadonnées, les fichiers d'autorité internationaux et les normes ISO (cet acronyme désigne l'organisation internationale de standardisation, la *International Organization*

Chaque édition numérique n'utilise qu'une partie des éléments proposés par la TEI. La documentation de ces choix éditoriaux (éléments de la TEI utilisés, comment ils ont été utilisés) est nécessaire à la fois pour conserver la mémoire des choix d'annotation effectués (et les raisons qui ont conduit à faire ces choix plutôt que d'autres) et pour permettre la mise en relation avec d'autres ressources en ligne, en déterminant les points de recoupement dans le détail de l'annotation<sup>142</sup>. Les choix d'encodage propres à chaque édition sont uniques et répondent aux aspects qu'il importe de mettre en valeur. En ce qui concerne le groupe de recherche "intellectuels berlinois" et la relation entre ses questions et l'encodage choisi, trois publications reviennent précisément sur les choix effectués<sup>143</sup>. Elles mettent plus particulièrement en évidence la singularité et l'intérêt du type d'encodage choisi, qui ne sera pas présenté ici dans le détail, mais mérite d'être situé dans son contexte.

Tandis que la plupart des éditions numériques sont soit principalement philologiques (se concentrant sur les phénomènes de genèse textuelle) soit principalement historiques (se concentrant sur les événements, que ceux-ci soient intellectuels, politiques ou autres), cette édition s'est donné pour but de combiner les deux approches. Cela a supposé de définir un niveau de détail médian dans les deux domaines<sup>144</sup>. Cette combinaison permet de mettre en évidence les phénomènes de collaboration et d'intertextualité à l'œuvre dans les différents types de textes édités, c'est là sa principale force<sup>145</sup>.

Dans ce modèle, les acteurs (c'est-à-dire les entités nommées qui sont des personnes ayant historiquement existé) jouent un rôle central. Les manuscrits comportent des traces matérielles de la contribution de plusieurs personnes à la rédaction du texte, traces matérielles que l'on peut également relier à des références immatérielles (personnes ou textes évoqués dans le contenu notamment des lettres) ou bien à des étapes dans la rédaction du même texte par un même auteur. Ces traces matérielles sont, dans le modèle d'encodage propre à l'édition *Lettres et*

---

*for Standardization*). Voir 3.2.2 pour plus de détails sur ces questions ; [OC81] sur les standards ISO pour les ressources linguistiques. Les règles de la TEI sont consultables à l'adresse : <http://www.tei-c.org/Guidelines/P5/>.

<sup>142</sup>La documentation des choix d'encodage de l'édition *Lettres et textes* est disponible ici : <http://tcdh01.uni-trier.de:8090/berliner-intellektuelle/encoding-guidelines.pdf> ([IB13]).

<sup>143</sup>Voir [AB23], 2014 ; [AB65], 2013 ; [AB61], 2015.

<sup>144</sup>L'édition numérique du *Faust* de Goethe approfondit considérablement plus les aspects génétiques (voir <http://beta.faustedition.net/>).

<sup>145</sup>Peter Stadler montre très bien, dans son article "Normdateien in der Edition", le rôle que jouent les standards dans la mise en relation entre les différents éléments d'une édition ([OC95]).

*textes*, rapportées à des mains. Pour chaque document sont ainsi définies les mains qui y interviennent, à partir des éléments matériels disponibles (couleur de l'encre ou du crayon) et rattachées à la personne dont on suppose qu'elle provient, ou bien différenciée en fonction de la période de rédaction (les hypothèses d'attribution sont systématiquement expliquées). Le choix d'éditer des lettres et des textes, et non uniquement des lettres, procède de la même logique puisqu'il devient ainsi possible de retrouver des mains (notamment d'éditeurs ou de copistes) à la fois dans les correspondances et dans les manuscrits de textes dont il est question dans ces correspondances. Les "mains" comme point de jonction entre l'annotation de genèse textuelle et l'annotation historique sont donc essentielles dans la mise en relation des données du réseau. Elles permettent notamment d'articuler entre eux les phénomènes de censure, de circulation et d'intertextualité. C'est cette piste qu'il s'agira d'approfondir, en étoffant les corpus de l'édition *Lettres et textes*, dans un avenir proche.

Le terme de "censure" est compris ici dans un sens large, désignant toute une série de pratiques allant de la censure politique ou religieuse<sup>146</sup>, qui est ce qu'on appelle en général censure, à l'auto-censure pour raisons morales ou stylistiques en passant par des ré-écritures intermédiaires par des tiers. Certains phénomènes de censure peuvent être reconstruits à partir des textes imprimés, mais ce sont les manuscrits qui permettent le plus souvent le mieux de les mettre au jour, en particulier en comparant différents états du texte. Dans le travail d'annotation de l'édition *Lettres et textes*, les ratures et réécritures ont été repérées au niveau de chaque caractère, en précisant de surcroît si la correction se trouvait par-dessus la partie supprimée, sur la ligne supérieure, sur la ligne inférieure, ou en marge. La topographie de la censure interne à chaque manuscrit a ainsi été encodée minutieusement, permettant notamment de savoir si la correction était destinée à cacher tout à fait ce qu'elle remplaçait ou pas<sup>147</sup>.

Ces passages biffés et réécrits peuvent permettre un travail systématique sur la censure et l'auto-censure, jusqu'ici postulée ou démontrée au cas par cas par la recherche, mais jamais abordée systématiquement, et ce alors même qu'il s'agit d'un phénomène spécifique de la création littéraire et philosophique de la période.

---

<sup>146</sup>La partie de l'inédit consacrée au *Vormärz* revient en détail sur ces types de censure.

<sup>147</sup>L'affichage web n'est pas aussi précis que l'encodage, mais c'était un choix notamment de répartition de l'effort financier que de fournir une édition lisible en surface (version publique en ligne) et savante en profondeur (dans l'encodage, lui aussi disponible en ligne, mais lisible uniquement par ceux qui sont familiers du langage de programmation du code-source).

Un travail de master est en cours dont le but est de définir des groupes de types de censure à partir des ratures et ajouts que l'on trouve dans l'édition *Lettres et textes*<sup>148</sup>. Ce travail est effectué dans un premier temps au niveau sémantique, c'est-à-dire en faisant l'hypothèse que certains champs sémantiques font l'objet d'une censure parce qu'ils sont considérés comme particulièrement sensibles (relevant de la vie privée, des opinions politiques, des jugements sur la vie d'autrui ou sur la religion). Il s'agit, dans le cadre de ce travail de master, de vérifier la pertinence de ces groupes de motifs de censure ainsi que la manière dont s'opère la censure selon les situations d'écriture (correction d'une lettre, d'un mot, grand trait sur tout un paragraphe, etc.). Idéalement, il aurait fallu combiner cet aspect avec la censure motivée par des raisons stylistiques, mais cela dépasse le cadre d'un travail de master. À l'échelle des méthodes du *Machine Learning* qu'utilise l'étudiant pour développer un algorithme de clustering, le corpus mis à sa disposition pour effectuer ce travail est d'une part de petite taille (seulement quelques dizaines de milliers d'occurrences) et d'autre part pas très propre, notamment à cause des grandes variations orthographiques. Les résultats sont attendus pour l'été 2016.

Par ailleurs, ont été édités dans le cadre de l'édition *Lettres et textes* deux corpus de lettres assez comparables dans leur structure : les lettres de Chamisso à son ami de La Foye et celles de Tieck à son ami von Raumer. Les lettres de Chamisso sont en grande partie des lettres de jeunesse, celles de Tieck plutôt de l'âge mûr. À cette différence près, il s'agit dans les deux cas de lettres d'auteurs connus, qui ont été éditées dans des versions dites rédigées (donc retravaillées), par leurs proches ou des personnes directement impliquées dans le contenu des lettres. Dans les deux cas également, les manuscrits portent la trace des corrections apportées tantôt par l'auteur, tantôt par les éditeurs. Ce sont de plus, dans les deux cas aussi, des corpus que l'on peut comparer avec une édition tronquée du même texte. Lorsque l'édition de ces deux corpus sera complète, on devrait donc pouvoir étendre la méthode de *clustering* réalisée par le travail de master pour parvenir à une comparaison plus détaillée entre ces deux corpus, et autant que possible, intégrer également les éléments stylistiques. *In fine*, il s'agit pour la suite des travaux sur la période non plus de postuler une censure (censure extérieure, censure amicale, autocensure), mais de pouvoir se référer à une typologie plus différenciée des types de censure pour en démontrer l'instrumentalisation (ou inversement le manque de prise en mains active) dans le contexte de l'une ou l'autre stratégie de publication.

---

<sup>148</sup>Je co-dirige ce travail avec un collègue informaticien de l'Université Technique de Berlin spécialisé dans le *Machine Learning*.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Le deuxième aspect à aborder est celui de la circulation, pour lequel les données de réseau sont bien plus nécessaires que dans le cas de la censure. Si l'on y regarde de plus près, on voit que la circulation des idées est certes difficile à modéliser et à aborder, mais que la circulation des textes porteurs de ces idées est, elle, plus saisissable. Le but de ce pan de recherche consiste ainsi à retracer d'abord la manière dont certaines œuvres traversent les correspondances sur toute la période étudiée. La lecture des corpus a très rapidement permis de voir que Rousseau, par exemple, revient un peu partout. Dans un premier temps, il a fallu s'assurer que c'était bien à chaque fois de Jean-Jacques Rousseau, et non de Jean-Baptiste Rousseau qu'il était question, à une époque où ce dernier bénéficiait d'une renommée de dramaturge bien établie. Ensuite se posait la question de savoir quel aspect de l'œuvre et de la pensée de Rousseau servait à chaque occurrence de référence. De nombreuses lettres mentionnent "Rousseau" sans plus de précision ; certaines recèlent éventuellement quelques indices permettant de penser que c'est, par exemple, la *Nouvelle Héloïse* dont il est question, mais il est rarissime qu'une édition spécifique d'un ouvrage donné d'un auteur précis soit explicitement mentionnée.

Pour mutualiser cet ensemble d'informations tout en distinguant les niveaux de précision, il est nécessaire de concevoir un système de renvois bibliographiques arborescent pour pouvoir se référer à une œuvre quand aucune édition précise n'est citée, mais en faisant se rejoindre les références avec celles à une édition précise si une telle édition apparaît dans un autre corpus<sup>149</sup>.

L'exemple de corpus le plus élaboré pour affiner ce type de modélisation est, là encore, le corpus Boeckh. La conception du modèle de données du catalogue de livres de Boeckh a ainsi permis de mieux saisir cette notion de circulation, et notamment de différencier entre circulation réelle (non seulement livres entrant dans une collection comme celle de Boeckh, mais aussi manuscrits en cours de rédaction accompagnant les lettres) et circulation virtuelle par la citation, l'évocation, la référence. Il a été possible de voir ainsi que le cycle de création idéal qui servait d'hypothèse de départ a besoin d'être affiné ou redéfini pour permettre de rendre compte de ces différentes formes de circulation co-présentes dans l'ensemble d'un corpus comme celui relatif à Boeckh. Ce schéma partait d'un principe cyclique

---

<sup>149</sup>C'est la logique du modèle dit FRBR (*Functional Requirement for Bibliographic Records*. Pour une introduction générale, voir [https://en.wikipedia.org/wiki/Functional\\_Requirements\\_for\\_Bibliographic\\_Records](https://en.wikipedia.org/wiki/Functional_Requirements_for_Bibliographic_Records). Les détails sont présentés dans le rapport de l'IFLA 1997, amendé en 2009, et disponible en ligne : [http://www.ifla.org/files/assets/cataloguing/frbr/frbr\\_2008.pdf](http://www.ifla.org/files/assets/cataloguing/frbr/frbr_2008.pdf). On y lit notamment (p. 7) que ce modèle a été conçu au premier chef à destination des bibliothèques nationales.



selon lequel la réception de certaines œuvres était intégrable à la genèse d'autres, dans un mouvement de re-création quasiment perpétuel, mais dont la linéarité semble à présent ne pas vraiment être à même de rendre compte de la complexité des phénomènes qu'il s'agit d'analyser.

Le dernier point, l'intertextualité, va plus loin dans cette même démarche. La question qui se pose dans cette perspective est de savoir comment faire plus que simplement postuler que les textes, par définition, dialoguent entre eux. Étant admis qu'un texte n'existe pas pour lui-même, mais dans un contexte dont procèdent en particulier d'autres textes, dans quelle mesure le dépouillement minutieux de cet intertexte a-t-il vraiment quelque chose à nous dire sur le texte ? Ces questions prolongent notamment les réflexions sur la traduction et la réception de l'Antiquité. On peut en effet concrétiser ce postulat en analysant précisément la réappropriation, dans la littérature romantique, des auteurs antiques et de Shakespeare. Ces deux références sont omniprésentes dans ces textes, elles sont essentielles pour en comprendre les enjeux esthétiques, et utiles pour y repérer des démarcations.

Le prolongement envisagé de ces travaux consisterait en une combinaison de travail d'édition, de modélisation et d'interprétation. Il s'agit d'abord d'éditer deux manuscrits de textes inachevés parce que n'ayant jamais été publiés en tant qu'œuvres par leur auteur, mais ayant malgré cela eu une réception très importante pour l'évolution intellectuelle du XIX<sup>ème</sup> siècle, et qui seront édités en dialogue avec des correspondances éclairant notamment les relations entre entités nommées dans ces textes. Outre leur intense réception, les deux textes ont également en commun que la réception d'œuvres antérieures y joue un rôle central. Ils seront donc édités et modélisés dans leur fonction de transmetteurs, de passeurs de relais. Au niveau de l'interprétation, le but est triple : observer comment s'effectue le passage de relais entre références anciennes et monde moderne (relations transmission écrite/transmission orale ; conception des généalogies intellectuelles inhérente aux textes) ; mettre en relation les manuscrits avec les éditions faites par des tiers de ces mêmes textes (censure, voir supra) ; approfondir les relations entre communication privée et communication publique à partir des relations entre ces manuscrits et les correspondances convoquées.

Les textes choisis proviennent de deux auteurs déjà centraux dans l'édition *Lettres et textes* dans son état actuel : Ludwig Tieck et August Boeckh. Le manuscrit de Tieck qu'il s'agit d'ajouter à l'édition est celui de la première version du *Livre sur Shakespeare*. Tieck a remis sur l'ouvrage ce projet de publication pendant toute

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

sa vie d'auteur sans parvenir à l'achever. Le manuscrit qu'il s'agit d'éditer est la première mouture, rédigée dans sa jeunesse (c'est-à-dire en particulier avant son séjour à Londres et ses consultations des ouvrages anglais sur le sujet), à laquelle il a par la suite préparé des *addenda* sans jamais cependant le mener jusqu'à la publication.

Conservé à la *Zentral- und Landesbibliothek* de Berlin, ce manuscrit de 334 pages est composé d'une introduction générale, puis d'un commentaire des pièces de Shakespeare en les passant en revue l'une après l'autre, revenant parfois sur certains passages particuliers identifiés par acte, scène et numéro de vers. La fin du manuscrit est composé d'ajouts, là aussi pièce à pièce, sous le titre *Nachtrag*. Pour chaque pièce, on trouve d'abord une caractérisation générale de la structure dramatique, puis un commentaire de certains vers particulièrement intéressants, le plus souvent du point de vue de la structure dramatique. Le manuscrit présente donc à la fois des renvois explicites (au texte d'origine, parfois à certains commentateurs anglophones, occasionnellement cités sur plus d'une demi-page) et des renvois implicites (certains éléments de l'analyse de Tieck sont potentiellement des citations indirectes tirées de ses lectures).

Ce travail éditorial sera enrichi d'une part par la comparaison avec la version du *Livre sur Shakespeare* éditée par Henri Lüdeke en 1920 à partir de l'ensemble des notes de Tieck conservées en lien avec ce projet d'ouvrage<sup>150</sup>. D'autre part, la correspondance échangée par Tieck et Raumer éditée dans le cadre de *Lettres et textes* a déjà permis de saisir une base bibliographique solide utile pour ce travail. On peut envisager d'y adjoindre d'autres éléments de correspondance pertinents<sup>151</sup>.

Au-delà de la précision du savoir et de la pertinence de l'analyse repérables sous la plume de Tieck, ce qu'il s'agit d'analyser, c'est comment la réception de Shakespeare permet à Tieck, alors tout jeune auteur, de trouver ses repères et de se confronter avec la difficulté d'atteindre la perfection dramatique. Par ailleurs, on peut voir dans l'écho entre le manuscrit et la correspondance comment Tieck passe à côté de l'opportunité de se lancer dans le genre du drame historique, et se tourne vers celui de la nouvelle. Les apports de la mise en réseau des différentes données textuelles sont donc utiles à différents niveaux d'analyse.

À ce premier manuscrit permettant d'interroger les relations du romantisme à

---

<sup>150</sup>Voir [OC63].

<sup>151</sup>La recherche sur Tieck comme celle sur Solger souhaitent depuis plusieurs décennies une meilleure édition de la correspondance entre Tieck et Solger que celle de Matenko (voir [OC65]). Ce serait une bonne occasion de la réaliser.

Shakespeare, l'évolution des genres littéraires, et plus spécifiquement la place du drame comme espace intertextuel dans la littérature du début du XIX<sup>ème</sup> siècle, répond un second manuscrit très similaire dans sa structure de renvois, mais qui éclaire pour sa part l'évolution de l'approche universitaire du monde antique au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le second manuscrit qu'il s'agit d'éditer, de modéliser et d'interpréter est ainsi celui du cahier de cours sur lesquelles Boeckh s'appuyait pour donner son cours magistral *Encyklopädie und Methodologie der philologischen Wissenschaften*. Le manuscrit autographe de ce cahier de cours est conservé par les archives de l'Académie des Sciences de Berlin, qui l'ont restauré récemment<sup>152</sup>. L'histoire de ce manuscrit et les attentes formulables en termes de champs interprétatifs ont déjà été présentés dans "Neue Perspektiven der August-Boeckh-Forschung", "Digitale Philologie" et "Ein Werkstattbericht"<sup>153</sup>. Les correspondances entre Boeckh et ses disciples, pour certaines déjà consultées dans le cadre des deux thèses de doctorat en cours, permettront d'ajouter les compléments d'information que le catalogue de livres ne fournirait pas déjà.

Ces deux textes ont été édités après la mort de leur auteur, sous une forme largement remaniée. Boeckh et Tieck ayant eu une vie particulièrement longue (81 ans pour Boeckh, 80 pour Tieck), il sera intéressant de voir comment les disciples de la dernière heure rendent compte de ce que furent les premiers germes de la pensée du maître. La nouvelle édition envisagée a notamment pour but de gommer les effets de téléologie repérables dans les éditions antérieures, dans lesquelles les textes de jeunesse sont lus et donnés à lire à la lumière des textes de la maturité, voire de la vieillesse. Elle permettra de mettre en relief les effets de canonisation, ou du moins d'impulsions hagiographiques, présentes dans ces premières éditions.

Du point de vue de la modélisation des données, la structure élaborée pour *Lettres et textes* nécessitera d'être complétée par un outil de collation numérique efficace<sup>154</sup>. En termes de présentation en ligne, l'objectif est également de s'appuyer sur la structure fournie par l'édition *Lettres et textes*, en l'enrichissant d'une interface

---

<sup>152</sup>Le document a été numérisé juste après cette restauration. Un *Memorandum of Understanding* concernant la publication des scans du manuscrit dans le contexte de l'édition numérique *Lettres et textes* a déjà été signé. Les numérisations sont d'excellente qualité.

<sup>153</sup>Voir [AB20], 2012, [AB71], 2014 et [AB72], 2014.

<sup>154</sup>Parmi les outils de collation en ligne développés ces dernières années pour comparer entre elles plusieurs versions d'un même texte, JuXta présente l'avantage d'être Open Source, c'est-à-dire non commerciale et pouvant être réutilisée à partir du code-source disponible en ligne. Par ailleurs, juxta a été développé de manière à pouvoir traiter en particulier des documents en TEI. Voir <http://www.juxtasoftware.org/>.

moins figé, qui permette des points d'entrée dans les corpus plus intuitifs, plus nombreux et plus immédiatement accessibles. L'interprétation des textes ainsi édités portera autant sur l'histoire de la littérature comme pratique de la réception que sur l'histoire des idées comme moment de transmission. Les corpus choisis offrent des points d'entrée sur des aspects essentiels de l'évolution intellectuelle en Allemagne au XIX<sup>ème</sup> siècle, même s'ils n'interrogent pas, comme c'était le cas lors des recherches précédentes, la qualité proprement intellectuelle de cette évolution.

Cette perspective de recherche montre bien comment le réseau sert de fil rouge modélisateur à l'interface entre édition et interprétation, indépendamment de toute forme de visualisation. La notion même de réseau intellectuel, au sein duquel transitent, échangent, négocient, des acteurs, des œuvres et des stratégies de publication, permet en effet de formuler des questions spécifiques sur la censure, la circulation, l'intertextualité, et de repérer des types de textes susceptibles d'apporter des éléments d'information nouveaux. Il ne s'agit pas là forcément d'inédits ; la réédition, comme cela vient d'être suggéré, permet elle aussi de renouveler les questions et les manières d'y répondre, en intégrant notamment une dimension critique par rapport à l'historiographie, non plus seulement postulée, mais mise en œuvre dans tout le processus de recherche (édition — modélisation — interprétation).

La question des vertus visuelles du travail avec la notion de réseau reste cependant importante, notamment du point de vue de la démarche épistémologique qui accompagne ce travail. La section suivante revient sur ce point en particulier.

### 2.3.2 Le réseau permet-il de voir l'invisible ?

L'un des principaux avantages des visualisations de réseaux est de faire surgir visuellement quelque chose d'inattendu, de nouveau. En visualisant les données du réseau, on peut ainsi idéalement repérer les aspects d'un corpus qui ne sont pas visibles "à l'œil nu", celui de la lecture humaine des mêmes textes. Cette démarche permet d'orienter la recherche vers les aspects qu'il s'agit ensuite de creuser de manière dite "qualitative", par opposition au "quantitatif" utilisé pour réaliser des visualisations de données en nombre considérable. Avant d'avoir effectivement cette fonction heuristique, la visualisation suppose un certain nombre d'étapes préliminaires de travail au cours desquelles on teste d'abord les algorithmes sur

des résultats connus pour vérifier qu'ils y mènent en effet. Ce n'est qu'après ce calibrage qu'on laisse la visualisation, à son tour, proposer des hypothèses<sup>155</sup>.

Sans s'appuyer sur des visualisations de réseaux réelles, le modèle des données conçu dans le cadre du groupe de recherches “intellectuels berlinois” partait d'un cheminement du même ordre, c'est-à-dire de l'idée d'une heuristique émergeant des données de réseaux. Pour en comprendre la structure, on peut partir des connections entre l'édition *Lettres et textes* et le catalogue en ligne des manuscrits d'August Boeckh<sup>156</sup>. Celles-ci mettent en évidence la structure réticulaire de l'ensemble des informations fournies par ces deux ressources.

Commençons par une brève description de cette structure. Les entités nommées constituent les nœuds du réseau, comme autant de points d'entrée dans les textes. Les entités nommées sont regroupées en index séparés, l'un des noms de personnes (comportant des notices biographiques), un des noms de lieux, un des noms d'ouvrages, un des institutions<sup>157</sup> (Voir FIGURE 7).

Ces index sont communs à l'édition et au catalogue de manuscrits. On peut donc effectuer une recherche commune aux deux ressources. Si l'on cherche “August

---

<sup>155</sup>Parmi les logiciels actuellement le plus utilisés pour réaliser ce type de visualisations, soulignons-en trois qui peuvent donner une idée assez représentative de l'état de l'art pour les sciences humaines, et en particulier celles qui travaillent avec des données historiques. Palladio (<http://palladio.designhumanities.org/>) permet de réaliser de manière techniquement simple une visualisation elle aussi assez simple. C'est principalement un outil d'illustration. Nodegoat (<https://nodegoat.net/>) est un service développé par une petite équipe d'informaticiens au service de la recherche historique. Du point de vue de la qualité graphique, le résultat est nettement plus riche et parlant et peut facilement être présenté sur des cartographies différentes. Des données de correspondance peuvent être présentées sous forme de réseau social ou de réseau géographique par exemple, en y ajoutant si l'on veut une frise chronologique permettant d'animer les évolutions au fil du temps. Gephi (<https://gephi.org/>), pendant longtemps le seul outil considéré comme utile pour la recherche sur des corpus historiques, est resté d'une maniabilité très limitée pour des chercheurs en sciences humaines. Il est pratiquement impossible de s'en servir sans avoir des compétences en informatique. On obtient certes des visualisations multi-niveaux, éventuellement en trois dimensions, extrêmement riches, mais l'investissement en temps pour réussir à manipuler les algorithmes est disproportionné par rapport aux bénéfices que peuvent en espérer les chercheurs non spécialistes de ce type de visualisations. Renvoyons aux travaux de Martin Grandjean, par exemple sur la Société des Nations, pour un exposé détaillé des techniques et de leurs résultats (<http://www.martingrandjean.ch/>).

<sup>156</sup>Voir [AB12] et [AB13].

<sup>157</sup>Les dates n'ont pas d'index spécifique dans la mesure où elles ne sont pas commentées, mais simplement répertoriées. L'usage du format ISO permet de mutualiser les dates apparaissant dans l'édition et celles du catalogue de manuscrits de la même manière que les index pour les entités nommées.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

```
</person>
<person xml:id="p0178">
  <persName>
    <forename>August</forename>
    <surname>Boeckh</surname>
  </persName>
  <persName>
    <forename>August</forename>
    <surname>Böckh</surname>
  </persName>
  <persName>
    <forename>Augustus</forename>
    <surname>Boeckhius</surname>
  </persName>
  <birth><date when-iso="1785-11-24">24. November 1785</date></birth>
  <death><date when-iso="1867-08-03">3. August 1867</date></death>
  <sex value="1"/>
  <affiliation>Heidelberger Universität (ab 1809)</affiliation>
  <affiliation>Berliner Universität (ab 1811)</affiliation>
  <affiliation when-iso="1825-08/1826-07">Rektor der Berliner Universität</affiliation>
  <affiliation when-iso="1830-08/1831-07">Rektor der Berliner Universität</affiliation>
  <affiliation when-iso="1837-08/1838-07">Rektor der Berliner Universität</affiliation>
  <affiliation when-iso="1846-08/1847-07">Rektor der Berliner Universität</affiliation>
  <affiliation when-iso="1859-08/1860-07">Rektor der Berliner Universität</affiliation>
  <occupation>Klassischer Philologe, Altertumsforscher</occupation>
  <affiliation>1809-1810 Mitdirektor des philologischen Seminars der Universität
    Heidelberg.</affiliation>
  <affiliation>1812-1867 Gründer und Direktor des philologischen Seminars der
    Universität Berlin.</affiliation>
  <idno type="PND">118808850</idno>
</person>
```

FIGURE 7 : Entrée biographique sur August Boeckh en xml (voir [www.berliner-intellektuelle.eu/entity?p0178+de](http://www.berliner-intellektuelle.eu/entity?p0178+de))

Boeckh” dans l’interface de recherche de l’édition, on obtiendra ainsi la notice biographique, suivie des liens de parenté avec d’autres personnes figurant dans l’index, des liens d’appartenance aux groupes institutionnels définis dans l’index des groupes, puis la liste des occurrences d’August Boeckh dans l’édition et dans le catalogue de manuscrits (en tant qu’auteur, expéditeur, destinataire, ou simple mention en commentaire ; voir FIGURE 8)).

Cette logique de recherche transversale à partir des entités nommées est différente de celle du corpus, dans laquelle une lettre suit la précédente et précède la suivante selon l’ordre chronologique d’une correspondance donnée. Sans qu’un quelconque réseau soit à proprement parler visualisé, il est présent sous la forme de cette structure sous-jacente à l’ensemble, peut-être pourrait-on dire une infra-structure, qui permet de relier ensemble les deux ressources en ligne et de les interroger de manière transversale. Le codage en XML/TEI permet de combiner ainsi une structure arborescente (selon l’ordre de provenance des corpus d’une part et la structure interne à chaque document, par exemple chaque lettre d’autre part) et une structure réticulaire dans l’architecture des données, grâce à un système de renvois aux index d’entités nommées<sup>158</sup>.

---

<sup>158</sup>La TEI s’appuie sur un langage de programmation déjà existant, dont elle spécifie l’usage. Ce



FIGURE 8 : Extrait de l’entrée biographique sur August Boeckh telle qu’elle s’affiche en ligne (voir [www.berliner-intellektuelle.eu/entity?p0178+de](http://www.berliner-intellektuelle.eu/entity?p0178+de))

On peut aller encore plus loin dans la mise en réseau en incluant les fichiers d’autorité. La *Gemeinsame Normdatei* et VIAF ont déjà été évoqués. On les appelle des fichiers d’autorité car ces instances détiennent les fameux codes d’identification uniques, en particulier pour les personnalités historiques. Les entités nommées référencées dans les fichiers d’autorité, donc celles qui ont un tel code de référence, permettent d’aller plus loin dans la conception et l’utilisation du réseau sous-jacent puisqu’elles rendent possible de renvoyer à l’ensemble des ressources numériques existantes, disponibles en libre accès, utilisant elles aussi ces codes de référence. L’exemple des biographies<sup>159</sup> montre que la *Gemeinsame Normdatei* permet en effet de renvoyer en effet à un grand nombre de ressources utilisant le même référencement. Il ne s’agit que très rarement d’informations détaillées sur les acteurs concernés, mais la quantité de petites doses d’informations qu’il est possible de recouper entre elles de cette manière est, elle, considérable<sup>160</sup>. Le réseau est donc

langage, XML (acronyme désignant le *Extensibel Markup Language*) est conçu pour être lisible par les ordinateurs et par les êtres humains. Ce langage est particulièrement apprécié pour sa simplicité et sa robustesse.

<sup>159</sup>Évoqué en détail dans [AB62], 2014.

<sup>160</sup>Il existe différents procédés pour faire se “retrouver” les concordances de numéros d’autorité. Deux d’entre elles peuvent peut-être permettre de suggérer les techniques et les enjeux. Le premier est un service proposé par wikipedia : le GND BEACON (<https://de.wikipedia.org/wiki/>

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

une structure qui sous-tend l'architecture des données, apparemment invisible. Mais que le réseau donne-t-il à voir ? Cette question a traversé une série de réflexions récentes.

C'est du travail sur "Die Krux mit dem Netz"<sup>161</sup> que date ma première esquisse de différence entre analyse de réseau et visualisation de réseau. Il s'agit là en particulier de montrer comment la visualisation, dans l'usage qui en est fait actuellement, tire le réseau du côté de l'illustration<sup>162</sup>. Mais à y regarder de plus près (comme dans "Reconstruire les réseaux"<sup>163</sup>), il s'est avéré que ce n'était pas visualiser les réseaux, mais voir les réseaux qui était intéressant pour cette recherche, notamment parce que voir suppose de s'interroger sur ce qui reste invisible, sur ce que l'on ne voit pas. Il s'est alors agi avec Freud, Ricœur et Derrida, de partir de la notion de trace (trace historique, trace d'un passé qui n'est plus) pour aller vers ce que nous pouvons encore en voir, et éventuellement mettre en réseau pour reconstituer virtuellement ce qui n'est plus là, ni réellement ni en représentation : les traces que nous ne conservons du passé sont lacunaires et construites<sup>164</sup>. Dans "Das Netzwerk als Kunstwerk"<sup>165</sup>, l'argument est repris et approfondi en s'appuyant sur l'exemple de la salonnière Henriette Herz. Dans un premier temps, il s'agit de définir le monde littéraire dans son ensemble. Dans ce monde, on ne peut certes pas considérer une salonnière comme Henriette Herz comme un écrivain, mais cela n'empêche qu'elle joue un rôle clef dans les réseaux intellectuels. C'est d'abord cette thèse que veut défendre le titre : l'idée que, dans ce cas, c'est le réseau qui tient lieu de chef d'œuvre. Dans un second temps, il s'agit de tenter de s'affranchir

---

Wikipedia:BEACON) suppose que chaque participant envoie ses données. Le service proposé met uniquement en relation les références aux numéros d'autorité envoyées par différentes sources numériques, il ne procède par lui-même à aucune recherche d'information et ne conserve ou n'abrite aucune information. Un service du type de CorrespSearch (<http://correspsearch.net/>) va un peu plus loin dans la mesure où il se base non pas sur les numéros d'autorité mais sur les données de correspondance. Le service doit donc par lui-même moissonner un certain nombre d'informations pour pouvoir en référencer les occurrences, mais il renvoie ensuite le lecteur aux ressources numériques d'origine. On n'est donc pas encore là à une structure de portail, qui abriterait à proprement parler les données. Il y a donc, on le voit, plusieurs manières de mettre en réseau les données ouvertes standardisées.

<sup>161</sup>[AB62], 2014.

<sup>162</sup>C'est notamment la lecture de l'ouvrage de Moretti *Graphs, Maps, Trees* ([OC67]) au regard de celui de Jacques Bertin, *Sémiologie graphique* ([OC4]), qui a fait apparaître les enjeux de lecture graphique propres à cette dimension, loin de l'approche du texte en tant que tel.

<sup>163</sup>[AB60], 2015.

<sup>164</sup>Voir 3.1.2 pour plus de détail sur cette partie de l'analyse.

<sup>165</sup>[AB67], 2016.



du discours sur une personnalité secondaire (secondaire ici en particulier car non auteur d'une œuvre), pour repenser les structures intellectuelles de l'époque en termes de réseau dans lesquels nœuds et arêtes sont en mouvement, évoluent. Le troisième temps de l'analyse met en valeur le parallèle des structures réticulaires propres à la sociabilité et à la circulation d'information à la fin du XVIII<sup>ème</sup> et au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. La représentation numérique des données, en effet, est éminemment à même de rendre compte de structure réticulaires. Il ne s'agit pas, par ces moyens, de vouloir reproduire tout ce qui fut au sens d'une totalité. Ce que le numérique offre, contrairement aux constations négatives faites en 2005 et en 2007 où une telle démarche n'était pas encore facilement accessible<sup>166</sup>, c'est bien un instrument de recherche qui est à même de rendre compte de la structure en particulier des correspondances intellectuelles, des liens sociaux et de la circulation des œuvres et des idées<sup>167</sup>.

Il ne s'agit donc pas de visualiser des parties d'un très grand réseau, mais de penser le réseau comme modèle incluant un certain nombre d'angles morts et d'aspects qui ne se révèlent pas toujours facilement. Ce modèle est utile pour le travail d'édition, qu'il permet de concevoir de manière non-linéaire. Mais en quoi est-il utile pour l'interprétation de ces textes une fois qu'ils ont été édités, si le but n'est pas principalement d'en tirer des représentations graphiques ?

L'expérience a montré que ce modèle a été utile pour faire face à l'angoisse de l'incertitude, c'est-à-dire pour donner une place aux hypothèses. En travaillant avec la structure en réseau d'entités nommées, il a été possible de prendre conscience des phénomènes de dissymétrie entre les corpus. Certains auteurs sont précis sur ce qu'ils lisent, d'autres moins. Certains décrivent l'apport de leur femme dans certains contexte épistolaires, d'autres pas. Le type d'information recueilli dans chaque corpus est différent, et vouloir les recueillir de la même manière montre à la fois où vont se loger les différences et à quoi réduire le dénominateur

---

<sup>166</sup>Voir [AB28], 2005 et [AB31], 2007.

<sup>167</sup>L'analyse de Françoise Lartillot partant des travaux des années 1920 et 1960 sur le réseau met plus particulièrement en perspective la pertinence du réseau social ; on pourrait envisager de la faire fructifier elle aussi avec ce type de méthodes. Citons en particulier ce bref passage conclusif de "De la forme symbolique au réseau, sauter le pas du symptôme" (in [OC53]) : "La notion de réseau utile dans ce cadre, est moins celle du réseau social qui relie effectivement les individus (encore qu'elle ne soit pas indifférence au questionnement) que celle de la texture des représentations, synchronique d'abord puis diachronique. Elle est sise entre réseau d'idées, se tissant suivant les fonctionnalités des transferts culturels, et réseau/rhizome liant affects et idées, par delà la limite des œuvres."

commun. C'est ce qui a permis de faire de la préparation du modèle de données de l'édition *Lettres et textes* et du catalogue des papiers de Boeckh un modèle de rigueur scientifique<sup>168</sup>. Inversement, il est regrettable que nous n'ayons pas mieux documenté la contribution de chaque corpus aux types de décisions éditoriales. Au moment où les règles éditoriales ont été élaborées, il s'agissait de faire progresser le processus éditorial, et non de suivre à la trace la manière dont nous élaborions ces règles. Les enjeux, pour l'interprétation ultérieure, de ce travail (tri, bifurcations, priorités mises ici ou là), ne sont apparus qu'après coup. Il n'était pas non plus évident à ce moment-là que le niveau de précision de l'encodage rendrait illusoire l'achèvement du grand nombre de corpus destiné à être édité. S'il existe bien des éditions numériques dont l'encodage est plus détaillé que le nôtre, le plus grand nombre reste en revanche très en-dessous du degré de précision de *Lettres et textes*. Outre que la reconnaissance de caractères manuscrits reste encore d'assez piètre qualité<sup>169</sup>, il paraît difficile d'envisager un travail automatisé sur l'encodage étant donné le niveau de complexité et de détail de l'annotation. Même en s'étant mises d'accord sur les manières d'annoter, le même phénomène n'est pas encodé exactement de la même manière partout dans l'édition. Chaque éditrice a interprété les ratures, les réécritures, à sa manière, qui n'est peut-être pas celle qu'aurait choisi un autre membre du groupe de recherche. . . L'interprétation s'est donc glissée dans l'édition, tout en élaborant des règles éditoriales communes, et en dépit de ces règles.

Dans certains domaines des sciences de l'information, on définit pour chaque type de discours donné ce qu'on appelle des ontologies. Une ontologie comprise en ce sens est un ensemble de concepts, de règles, d'éléments et d'attributs permettant de décrire les phénomènes textuels que l'on souhaite analyser. Une ontologie bien définie peut souvent être appliquée de manière automatisée ou semi-automatisée à un corpus. Il existe des processus linguistiques de traitement de corpus permettant

---

<sup>168</sup>Voir [IB13] pour les détails du modèle.

<sup>169</sup>Il s'agit d'un domaine où la situation sera probablement différente d'ici cinq ans, notamment grâce aux efforts du projet READ (ce nouvel acronyme repose en fait sur la plateforme de transcription automatique transkribus : <https://transkribus.eu/Transkribus/>). Mais il s'agit là seulement de la première étape, à savoir la transcription. L'annotation automatique, pour sa part, existe déjà, mais elle n'est actuellement programmée que pour reconnaître des entités nommées ou des phénomènes linguistiques. La question est de savoir, dans un premier temps, dans quelle mesure la transcription et l'annotation de phénomènes de génétique textuelle est susceptible d'être automatisée. Dans une perspective plus large, on peut se demander quels types d'annotation littéraire pourrait se développer qui soit lui aussi automatisable.

d'analyser des éléments grammaticaux et leur usage d'une manière algorithmique de ce type, par exemple. Les biais méthodologiques sont, dans ce cas, évalués et corrigés après coup de manière à progresser par approximations successives jusqu'à avoir atteint un niveau de fiabilité suffisant pour l'analyse souhaitée.

Ce type de méthode n'est pas utilisable avec le corpus dont il est question ici. La première raison à cela est que la transcription, en l'état, ne peut être réalisée qu'à la main. De plus, la plupart des outils d'analyse linguistiques fonctionnent bien pour l'anglais, et beaucoup moins bien pour toutes les autres langues, *a fortiori* lorsque l'orthographe du texte analysé n'est pas stable. Il n'y a donc pas vraiment de convergence envisageable avec ce type de méthodes dans l'immédiat. Cependant, c'est vers une telle automatisation que tend le domaine de la modélisation dans lequel évoluent mes considérations sur le sujet. Il faut donc bien me confronter avec le paradoxe de cette apparente ligne de force du modèle du réseau et la distance délibérément maintenue avec un type de recherche davantage axé sur la modélisation et son traitement (semi-)automatique. Dans le cas du traitement automatique, les données de l'analyse sont fournies automatiquement par l'ordinateur, qui contribue donc à l'interprétation du corpus. Cette constatation pousse à se demander où se situe vraiment l'interprétation dans la recherche présentée ici.

S'il faut chercher où va se nicher l'interprétation, il faut d'abord remonter à la source. Il y a un premier niveau d'interprétation dans le choix des textes, un second dans la manière de les éditer. Ces deux aspects ont été amplement développés dans des publications qui permettent de retracer l'évolution dans l'intégration des trois aspects (édition, modélisation, interprétation) de la démarche<sup>170</sup>. Mais il reste un autre niveau où il est indispensable du moins de s'interroger de manière critique sur le processus herméneutique, c'est celui du choix de la modélisation. Le principe même d'un modèle, et en particulier d'un modèle comme une ontologie conçue pour rendre compte d'un réseau, est de simplifier certains aspects pour permettre d'obtenir une vision globale de la structure. Est-ce que le modèle ne prédéfinit pas, par ses catégories mêmes, les résultats qu'il sera possible d'en tirer, et ne limite donc pas le champ d'interprétation plutôt qu'il ne lui donne les moyens de se développer ? C'est-à-dire, au lieu de donner à voir l'invisible en faisant de la place au virtuel et au caractère construit du travail sur et avec des traces du passé, le réseau n'aveugle-t-il pas en fait ? Ne vient-il pas empêcher un certain type d'interprétation ?

---

<sup>170</sup>Voir [AB22], 2014 ; [AB23], 2014 ; [AB72], 2014 ; [AB46], 2015 à propos des éditions numériques en général ; également [AB26], 2016 qui expose des résultats concrets.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

Cette question s'est posée de deux manières : tout d'abord en essayant de cerner l'espace d'interprétation effectivement défini par le modèle du réseau, puis en étant confrontée à un problème récurrent des débats propres aux humanités numériques, à savoir le reproche de ne pas travailler de manière herméneutique lorsque l'on travaille avec des outils numériques. La ténacité de ce débat dont la virulence ne se dément pas montre que c'est concernant la légitimité de l'interprétation que le changement de média créé un malaise dans la communauté scientifique. À rebours de cette opposition, mon expérience de recherche personnelle tend plutôt à montrer que ce n'est pas l'activité d'interprétation qui a, changé avec l'utilisation de méthodes numériques, mais le modèle selon lequel, en amont de l'interprétation, le corpus et la manière d'envisager la problématique sont abordés.

C'est la même question, mais abordée sous un angle différent, qui est au cœur du travail effectué en collaboration avec Claudia Müller-Birn. Réalisé dans le cadre du *Einstein-Zirkel Digital Humanities*<sup>171</sup>, il avait initialement pour but de procéder à un repérage des outils numériques utilisés par les chercheurs en lettres et sciences humaines à Berlin. Nous avons développé un questionnaire en ligne sur la base de la taxonomie TaDiRAH, traduite en allemand pour l'occasion<sup>172</sup> ; il a finalement été diffusé au-delà de Berlin et du Brandebourg, à l'ensemble du monde germanophone. Dès la conception du questionnaire, la question de la manière d'articuler activités de recherche et outils numériques (logiciels) est apparue comme essentielle. La simple traduction des activités de recherche répertoriées dans TaDiRAH de l'anglais en allemand s'est avérée être particulièrement difficile dès qu'il s'agissait de spécifier la nature d'activités d'interprétation ou d'analyse. Il est donc tout à fait possible qu'une partie des débats sur l'herméneutique du numérique soit surtout un débat de vocabulaires différents selon les cultures scientifiques<sup>173</sup>. Avec ce questionnaire, on a, à grande échelle, un champ d'observation pour voir comment le choix de la

---

<sup>171</sup>Ce groupe de recherche berlinois a été actif de 2013 à 2015 sous ma direction (<http://www.digital-humanities-berlin.de/werwirsind>). La publication finale est prévue pour juin 2016. L'introduction est déjà en ligne en tant que *Working Paper* : [AB70], 2016.

<sup>172</sup>La taxonomie TaDiRAH est présentée de manière raisonnée ici : <http://tadirah.dariah.eu/vocab/index.php> et de manière critique dans un article publié par l'équipe de Darmstadt dans *Digital Humanities Quarterly* : <http://www.digitalhumanities.org/dhq/vol/10/1/000235/000235.html>. Le questionnaire est accompagné d'un blog qui en explique le principe et les progrès : <https://p4h.hypotheses.org/>. Le questionnaire lui-même est maintenant fermé, il n'est plus possible d'en faire suivre le lien.

<sup>173</sup>En ce qui concerne le résultat de cette enquête, la partie du questionnaire concernant les outils a été analysée pour les 123 participants de Berlin et du Brandebourg. Une première présentation des résultats est consultable ici : <https://dhiha.hypotheses.org/1609>. Le questionnaire a

taxonomie, dans ce cas TaDiRAH, peut éventuellement pousser les chercheurs à donner une certaine image de leur démarche de recherche. C'est donc un moyen d'observer les relations entre le modèle choisi et les résultats obtenus, entre choix de corpus et choix de modèle d'un côté, et ouverture de l'interprétation possible de l'autre.

Il y a donc différentes manières de repérer des déplacements ou de constater où vont se loger des choix méthodologiques *a priori* neutres, mais qui finalement contribuent peut-être davantage à déterminer les résultats, ou du moins les types de résultats, qu'il est possible d'obtenir. Dans le processus de prise de conscience de ces biais de l'interprétation, les méthodes numériques ne se complaisent pas dans l'illusion de maîtriser l'ensemble de la chaîne méthodologique ; elles poussent bien plutôt à identifier les biais et à les formuler, en particulier avec le moment de la modélisation, qui joue un rôle décisif.

Parmi les avantages du travail avec une modélisation par le réseau tel qu'il peut être mis en œuvre avec les outils du numérique, il faut noter un premier effet de miroir de la méthode sur elle-même. La mise en réseau d'informations permet en effet de rendre possible cette prise de distance méthodologique en introduisant une perspective par principe multiple.

### 2.3.3 En miroir : la recherche en réseau

Les effets de miroir du travail avec la notion de réseau ne concernent pas seulement les relations entre objet et modèle, ou même plus spécifiquement les relations entre objet et outil (numérique) qui ont en commun une structure réticulaire. Le travail en réseau caractérise est aussi une manière de travailler, en s'éloignant des formes traditionnelles de production de savoir principalement individuelles pour aller vers des modes de recherche collectifs. Cette structure de travail collectif a été largement favorisée par le financement d'un groupe de recherche par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* pendant cinq ans.

Le programme initial du groupe de recherche "intellectuels berlinois" comportait la réalisation de deux thèses de doctorat, trois éditions (papier) accompagnées de trois ouvrages collectifs thématiques et une synthèse finale qu'il était à ma charge de rédiger. Nous avons finalement axé le cœur de notre travail non sur une dichotomie édition/interprétation, mais sur la conception d'une édition numérique permettant de soumettre l'ensemble des corpus à une même grille de lecture et de

---

recueilli au total 520 réponses de tout l'espace germanophone, dont 70 qui ont donné leur accord de principe pour procéder à une interview pour approfondir certains aspects.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

s'appuyer sur cette grille de lecture pour définir un modèle de données. L'essentiel de l'effort fourni a donc été un effort de modélisation<sup>174</sup>. En revanche, rédiger un ouvrage sur cette modélisation ne s'est pas imposé comme une nécessité scientifique. Elle est présentée dans des articles permettant de saisir l'un ou l'autre aspect en particulier. Des conférences ont été organisées, quatre ouvrages collectifs ont paru dans la collection fondée par et pour le groupe de recherche "intellectuels berlinois" au Berliner Wissenschaftsverlag. Les thèses de doctorat sont en cours ou en fin de rédaction. L'édition numérique continue à être enrichie : le processus de travail collectif n'est pas achevé. C'est certainement l'un des plus grands défis de la recherche dite sur projet que de vouloir embrasser en un zeugme impossible les deux démarches dans le fond opposées que sont celle du projet et celle de la recherche.

Le travail à plusieurs mains fonctionne dans une dynamique de groupe qui peut être à même de dégager une certaine aura sans pour autant que tout fonctionne bien. Observer cette dynamique de groupe au sein de mon propre groupe de recherche alors même qu'il s'agissait en partie d'analyser ce même type de dynamiques dans un autre contexte était là aussi un exercice délicat. C'est en explicitant des différentes méthodes et buts poursuivis (sous-groupes, complémentarité, pousser à la publication pour avoir des résultats visibles et motiver à poursuivre, organisation de conférences pour ouvrir les contacts, etc.) qu'il m'a été possible de prendre conscience que ce qui importe le plus dans la dynamique de groupe, c'est l'intérêt pour le travail collectif compris comme un enrichissement et une potentialisation du travail individuel — un travail non autotélique, mais mis en réseau avec le travail d'autrui selon des logiques de méthode, de contenu ou de modélisation.

Ce mode de travail n'a pas uniquement concerné la manière de procéder au sein du groupe de recherche, mais la manière de communiquer au sein de la communauté scientifique de manière plus générale. Les nouveaux médias offrent aussi des moyens de renouveler les modes de communication scientifique. C'est en particulier le cas pour la tenue de carnets de recherche et pour le micro-blogging scientifique (twitter). Le fait de tenir un carnet de recherche depuis 2011<sup>175</sup> a par exemple été un outil de management de projet d'une grande efficacité, permettant entre autres de rendre compte à la fois d'aspects méthodologiques, d'études de cas, de compte rendus de conférences ou de lectures, d'annonces de publication. . . Cela a également

---

<sup>174</sup>Repérable notamment au fait que mes publications des deux dernières années sont pour moitié des études de cas et pour moitié des synthèses de modélisation.

<sup>175</sup>Voir <https://digitalintellectuals.hypotheses.org/> ([AB73]).

donné une visibilité internationale et interdisciplinaire aux travaux du groupe de recherche “intellectuels berlinois”. Le carnet de recherche portant sur wikipedia<sup>176</sup> a été ouvert en 2013, dans un contexte pédagogique cette fois. Les étudiants devaient y publier les résultats de leurs travaux sur wikipedia, le sujet du cours de master concerné<sup>177</sup>. Il s’agissait d’abord de comprendre les principes de wikipedia, puis d’y publier soi-même un article afin d’en comprendre les mécanismes de validation de l’information. L’un des articles de blog à fournir devait porter sur un aspect théorique et le second devait rendre compte de l’expérience de rédaction. Ce carnet a été réutilisé dans les mêmes conditions, mais en anglais, pour un cours donné — cette fois au niveau licence — en 2014/2015. Sans revenir en détail sur le contenu (très inégal) des articles de blog, il a été frappant de constater que d’un côté, les étudiants étaient enthousiasmés à l’idée de ne pas fournir leur travail universitaire pour le seul enseignant, mais que leur effort de collecte d’information et de réflexion “serve à quelque chose” (dans le cas des articles de wikipedia qu’ils ont amendés ou rédigés). Mais d’un autre côté, l’effort d’exposition entre les deux mediums (wikipedia d’une part et le blog de l’autre) a créé une gêne plus qu’une logique de publication. Outre la différence dans le style d’écriture (le blog étant plus personnel que l’article de wikipedia), les deux plateformes offrent également des niveaux d’exposition bien différents. Cette expérience a enrichi mes réflexions sur la notion d’identité numérique et notamment sur le rapport à l’anonymat, une grande partie des étudiants étant intervenu sur wikipedia en utilisant un pseudonyme (surtout les plus jeunes).

La question de l’identité numérique est une nouvelle façon de s’interroger sur les modes de fonctionnement de la communauté scientifique, les mécanismes de dissémination, de réputation, de communication et toutes les stratégies afférentes évoluant avec le medium numérique. De manière intéressante, et d’ailleurs assez proche de ce qui s’est produit au début du XIX<sup>ème</sup> siècle avec la diffusion de lettres intimes à des cercles plus larges, la reconnaissance des réseaux sociaux comme outil scientifique reste problématique en particulier du fait de leur caractère potentiellement très personnel.

La construction d’une identité numérique est bien en effet un choix dans le degré

---

<sup>176</sup>Voir <https://wppluslw.hypotheses.org/> ([AB75]).

<sup>177</sup>L’idée de ce cours est elle-même issue de réflexion plus générale sur la place de wikipedia dans la recherche et l’enseignement en lettres et sciences humaines. L’article co-signé avec Christof Schöch “Wer schreibt hier Biographien?” revient plus particulièrement sur les articles biographiques dans wikipedia (voir [AB47], 2016).

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

de subjectivité, de personnalisation, avec lequel le chercheur se présente, lui et ses travaux. Mais il faut bien songer en retour qu'en tant que chercheur, la façon dont on se présente en ligne augure aussi de la manière dont on sera perçu, sollicité, intégré. Les choses ne sont pas simples cependant ; les règles de ce jeu à la fois social et scientifique ne sont pas bien connues. Comme pour tout médium nouveau, la possibilité est donnée de contribuer à les définir. Le conflit persistant entre des modes d'exposition acceptés (article de presse par exemple) et d'autres (articles en ligne, par exemple dans un blog) qui n'apparaissent pas comme faisant honneur à la profession est intéressant à observer. Cependant, il me semble bien que la plateforme de micro-blogging twitter offre un potentiel littéraire particulier. Cela a motivé l'ouverture d'un troisième carnet de recherche, consacré pour sa part à Twitter comme pratique d'écriture.<sup>178</sup>

De manière générale, la publication en ligne invite à un travail collectif. Les mécanismes d'attribution et de réputation ne sont en partie pas les mêmes que dans le monde de la publication analogue<sup>179</sup>. Si c'est bien le facteur d'impact qui détermine les carrières scientifiques au plus haut niveau ou dans certaines disciplines, en étant dans une logique nominative qui n'est pas fondamentalement différente de celle des sciences humaines "analogues" (auteur et organe ayant des stratégies de prestige et/ou de qualité), d'autres facteurs moins faciles à mesurer, et notamment l'impact de l'identité numérique, jouent aussi un rôle dans l'intégration à une communauté scientifique devenue très vaste. Cette évolution des critères de rayonnement montre comment les réseaux scientifiques s'étendent de plus en plus en dehors du seul domaine disciplinaire d'origine et font se rejoindre des parties du monde scientifique qui étaient, jusque là, disjointes. C'est là l'un des grands mérites de humanités numériques, un aspect qui aurait sans doute gagné à être davantage mis en valeur dans mon introduction au volume *Berliner Beiträge zu den Digital Humanities* que ce n'est déjà le cas<sup>180</sup>.

C'est dans "Was tun mit der Weisheit der Massen?"<sup>181</sup> que la palette des modes de co-production philologique en ligne (éditions dites sociales, *crowdsourcing*, jeux philologiques) est passée au peigne fin. L'inventivité des concepteurs de ces différents formats pour tirer profit de l'immense masse de "temps de cerveau" disponible

---

<sup>178</sup>Voir <https://140.hypotheses.org/> ([AB74]).

<sup>179</sup>Voir la section "Was kennzeichnet die digitale wissenschaftliche Autorschaft?" co-écrite avec Thomas Ernst dans le cadre des recommandations du groupe de travail *Digitales Publizieren* ([AB57], 2016).

<sup>180</sup>Voir [AB70], 2016.

<sup>181</sup>[AB69], 2015.



en ligne, et notamment pour ne pas avoir à déboursier de temps et de budget de recherche pour des tâches mécaniques, y est notamment évoquée<sup>182</sup>. Mais ces plateformes, qui permettent de rassembler des transcriptions de manuscrits ou des mots-clefs associés à des tableaux, proposés par une foule anonyme<sup>183</sup>, buttent toutes à un moment ou à un autre sur la même difficulté : atteindre une qualité suffisante pour pouvoir effectivement utiliser ces contributions du grand public dans un contexte de recherche.

La contribution collective à une amélioration et un élargissement du savoir en ligne est loin de faire l'unanimité. Les réseaux ne sont pas en perpétuelle et joyeuse expansion pour le progrès de l'humanité, loin de là. Des mécanismes de contrôle, des tendances au repli, du monnayage d'informations, sont aussi observables. Bien avant que les chercheurs envisagent individuellement de développer leur identité numérique de telle ou telle manière, de grandes entreprises avaient déjà repéré le potentiel financier qui y était lié. Les questions d'attribution et d'auctorialité restent ainsi délicates notamment parce qu'elles ne sont pas réductibles au seul domaine scientifique, mais impliquent également des enjeux financiers<sup>184</sup>. Gardons ici à l'esprit que les conditions d'une recherche collective, en réseau, sont données par les nouvelles structures qui s'offrent à tous, et singulièrement aux chercheurs, et qu'il leur appartient de s'en emparer<sup>185</sup>.

Dans cette première partie, axée sur la notion de réseau, il s'agissait de montrer comment celle-ci s'est élaborée progressivement, à partir d'études de cas, pour devenir un modèle déterminant en grande partie la méthodologie du groupe de recherche "intellectuels berlinois". On a pu voir comment cette notion de réseau a permis de dégager les grandes lignes de l'évolution sociale, politique et culturelle propre à Berlin du derniers tiers du XVIII<sup>ème</sup> à la première moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le modèle d'un réseau intellectuel construit à partir d'auteurs et de publications permet ainsi de formuler de manière à la fois précise et générique les questions de la censure, de la circulation des idées et de l'intertextualité. La perspective des travaux encore à réaliser dans le prolongement de ce qui a déjà été mis en œuvre laisse espérer une vision historiquement plus claire et théoriquement plus affinée de

---

<sup>182</sup>La question des tâches dites "mécaniques" sera abordée plus en détail dans 3.3.

<sup>183</sup>Ces différents mécanismes sont décrits en détail dans [AB69], 2015.

<sup>184</sup>Je reviens dans 4.1 sur ces tensions.

<sup>185</sup>La conclusion de "Tieck und Solger" ([AB68], 2016) insiste sur le rôle d'exemple que peuvent jouer les acteurs du monde romantique dans leur créativité médiale pour s'affirmer sur le devant d'une scène pourtant largement occupée par Goethe. Cette injonction reste valide.

## 2 MODÉLISER LES RÉSEAUX

---

ces problématiques. La notion de relation et celle de hiérarchie ont été approfondies à partir d'exemples issus des différents contextes historiques et ouvrent elles aussi sur de possibles approfondissements.

Après avoir dégagé les modes opératoires de la notion de réseau, il a fallu également revenir sur les angles morts et les questions auxquelles, inversement, celui-ci ne permet pas de répondre. La question de l'apport scientifique de la visualisation du réseau par rapport au réseau comme modèle a été abordée en ce sens et a permis de délimiter plus précisément le champ opérationnel de la notion de réseau utilisée dans le cadre de cette recherche. De cette manière, il a été possible de dégager les enjeux du travail avec un modèle en générale, et ce modèle-ci en particulier, dans le domaine de l'histoire littéraire, ainsi que les difficultés de la combinaison d'un mode de travail à la fois analogue et numérique. En concluant sur le renouvellement médial des réseaux de diffusion scientifiques, il s'agissait aussi de faire état du potentiel auto-réflexif du travail avec un modèle qui permet de se penser lui-même à mesure.

---

## 3 Comprendre l'archive

Si la notion de réseau s'est dégagée progressivement, à partir d'études de cas historiques, pour guider cette sous la forme d'une modèle de données à la frontière entre édition et interprétation, les archives, en revanche, ont d'emblée été centrales comme objet. Ce n'est que récemment qu'elles en sont venues également à poser des jalons méthodologiques pour encadrer le cheminement d'ensemble. La plupart de mes travaux en ce sens sont encore non publiés, au mieux disponibles sous la forme de *working papers*. Il s'agira donc dans cette partie de reconstruire le fil de ces réflexions à partir d'un nombre plus réduit de publications que dans la partie précédente, mais en intégrant des réflexions élaborées par ailleurs.

Cette partie s'articule autour de trois pratiques de l'archive, qui sont présentées ici l'une après l'autre, mais se sont en réalité superposées en termes de chronologie. C'est l'une des principales raisons pour lesquelles ces réflexions peinent à se rejoindre et à prendre forme définitive. L'archive se joue à plusieurs niveaux.

Les trois niveaux qui ont pu être distingués ici sont les suivants : le premier chapitre est consacré aux phénomènes d'archivage propres au texte et revient en détail sur le cas du texte manuscrit, et plus précisément encore sur la lettre manuscrite comme incarnation exemplaire de l'archive. Le deuxième chapitre est consacré au travail en archives et aux modes de coopération de la recherche avec les archives comme institutions. Une partie des réflexions y est plus particulièrement consacrée à la charte de coopération entre chercheurs et archives qui est au cœur de mes missions professionnelles actuelles. Le troisième chapitre revient sur l'usage que fait l'informatique du concept d'archive et sur la manière de la faire dialoguer avec les deux conceptions présentées dans les chapitres précédents pour penser l'archive de demain.

### 3.1 Le texte s'archive

#### 3.1.1 Enjeux de l'établissement du texte

Il s'est trouvé que la correspondance de Solger était en partie inédite, ouvrant un vaste champ d'enquêtes possibles. C'est là un heureux effet de hasard. Le choix du corpus n'avait pas été effectué à cause de cela, alors même qu'il s'agissait d'un objet déjà présent dans mes réflexions antérieures. La prise de conscience de la disponibilité de ce corpus manuscrit ne s'est produite que vers le milieu de la préparation du doctorat.

Le but a alors été de présenter en annexes de la thèse une transcription de

l'intégralité des manuscrits ainsi découverts (à l'époque, par l'intermédiaire de la *Zentralkartei der Autographen*). Ce but répondait à un besoin documentaire (présenter des informations nouvelles), mais ne s'est pas accompagné d'une réflexion approfondie sur l'importance de choix éditoriaux ou philologiques qui présideraient à la manière de présenter ces transcriptions. Le volume d'annexes de la thèse ([AB2], 2002) a été critiqué par certains membres du jury, pour l'inexactitude dans la transcription et du fait du manque de principes éditoriaux clairs.

N'ayant jamais eu de formation philologique ou éditoriale à proprement parler, je n'ai vraiment commencé à étudier cette pratique et ses principes qu'après la thèse, et dans un contexte allemand. Alors que les quelques notions éditoriales que j'avais pu acquérir, notamment à l'ENS et par la fréquentation de séminaires de l'ITEM<sup>186</sup>, s'intégraient au contexte de la critique génétique, les règles éditoriales en vigueur en Allemagne se sont avérées très différentes sur bien des points. Le principal écart consistait à partir d'une pensée de l'œuvre et non du texte — autant dire un grand écart. Faire converger ces deux traditions éditoriales vers une pratique cohérente d'établissement du texte redevable à l'une comme à l'autre a été un long processus.

Dans le contexte éditorial allemand, il existe une gradation entre différents types d'édition, et en particulier une hiérarchie affirmée entre édition historico-critique et édition dite d'étude ou de lecture. Les éditions historico-critiques sont considérées comme scientifiquement très largement supérieures aux éditions d'étude. Les éditions de fac-similés, présentant une reproduction du manuscrit page à page (avec transcription ou non) relève d'une autre tradition et reste, dans la tradition des éditions allemandes imprimées sur papier, un peu à part, davantage objet de collectionneur qu'outil de recherche.

Cette différence qualitative a émergé dans un premier temps dans le cadre de l'édition bilingue des œuvres de Frédéric II<sup>187</sup>. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une édition s'appuyant sur des manuscrits, mais sur des éditions (imprimées) antérieures, le travail de préparation du texte a été l'occasion de me familiariser avec les différents degrés de précision possibles dans une édition – et leur signification en termes de réputation scientifique. Cette édition dite “de Potsdam”, bilingue, une édition de lecture, avait pour but de présenter à un public germanophone relativement large

---

<sup>186</sup>L'Institut des Textes Et Manuscrits modernes (<http://www.item.ens.fr/>) est une unité mixte de recherche CNRS/ENS (sur l'ENS, voir, <http://www.ens.fr/>).

<sup>187</sup>De ce projet éditorial initialement prévu en 15 volumes, seulement deux ont vu le jour : le volume d'*Œuvres philosophiques* (voir [AB11], 2007) et les *Œuvres du philosophe de Sans-Souci* ([OC73], 2012).

des textes d'un auteur francophone, mais prussien par excellence. La qualité de la traduction en allemand était donc l'un des principaux enjeux de cette édition. Là aussi, il s'agissait non pas de traduire ces textes pour la première fois, mais de les re-traduire pour un public contemporain. Pour ce qui est de la traduction, ma tâche ne consistait pas à réaliser, mais à la relire. Cette lecture critique de la traduction et la préparation du texte français ont mis en évidence à quel point il était difficile de saisir ce qu'avait dû être ce texte à son origine.

L'exemple d'un texte comme l'*Anti-Machiavel* peut permettre de saisir la quantité de bifurcations textuelles encadrées les unes dans les autres. Ce texte, rédigé par le dauphin de Prusse sous la forme traditionnelle d'une réfutation chapitre par chapitre, a ensuite été corrigée par Voltaire, puis publiée par lui. Frédéric II a alors considéré que la ré-écriture par Voltaire déformait trop sa pensée, et il a produit une nouvelle version du texte<sup>188</sup>. Indépendamment de l'historique des manuscrits, c'est un cas de figure où il ne s'agit pas seulement, lorsqu'on établit ce texte pour un certain lectorat (que ce soit Voltaire qui le fasse ou des éditeurs contemporains), de placer les virgules au bon endroit, mais de contribuer à formuler des thèses politiques qui vont être interprétées comme étant programmatiques de la pensée politique du roi de Prusse. Les enjeux d'autorité sont donc en même temps des enjeux de pouvoir. Mais même en faisant abstraction de ces différentes versions du texte original et en décidant, comme l'a alors fait le comité éditorial de l'édition bilingue, de se contenter de suivre l'édition posthume reconnue<sup>189</sup>, il a encore fallu constater que l'éditeur de cette édition lui-même avait modifié le texte, et en particulier sa ponctuation.

La ponctuation est symptomatique de la complexité des questions éditoriales d'établissement du texte. En modifiant la ponctuation d'un texte, on peut bien évidemment se targuer de n'avoir rien changé ni aux mots ni à leur ordre. Mais chaque auteur et chaque éditeur ont une manière toute personnelle d'utiliser la ponctuation. Il peut certes arriver que les différences entre ponctuation d'origine et ponctuation revue soient à peine sensibles. Mais une intervention au niveau de la ponctuation peut tout aussi bien modifier considérablement le texte. Or, les textes du XVIII<sup>ème</sup> siècle francophone font la plupart du temps un usage de la ponctuation qui, pour un lecteur contemporain, est souvent inattendu et désoriente le lecteur. Dès le XIX<sup>ème</sup> siècle, la tendance à normaliser la ponctuation des textes

---

<sup>188</sup>Cet historique est détaillé dans [AB11], 2007.

<sup>189</sup>L'édition en 30 volumes réalisée par Johann David Erdmann Preuss au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle (voir [OC78]).

du XVIII<sup>ème</sup> siècle a commencé à se développer. Contrairement à l'intervention au niveau de la sémantique et de la syntaxe, qui s'est faite de plus en plus rare au cours du siècle suivant, les interventions éditoriales au niveau de la ponctuation ("pas le texte") ont, elles, continué à se développer.

L'édition de Potsdam (bilingue) de Frédéric II n'a finalement pas agi autrement. Constatant que l'éditeur dont nous utilisons le texte comme base de notre édition, Johann David Erdmann Preuss, avait suivi les habitudes du XIX<sup>ème</sup> siècle et multiplié les points-virgules pour aérer et organiser le discours, nous avons décidé de procéder selon le même principe (prendre en compte les habitudes du lectorat visé), mais en adaptant la ponctuation aux habitudes de lecteurs contemporains. Je suis moi-même très fortement intervenue dans le texte français à ce niveau de l'édition, remplaçant les longues périodes par des phrases brèves et percutantes, ajoutant donc non seulement des points, mais aussi des points d'exclamation. Le but de cette "version de lecture" était bien de reconstituer dans un contexte contemporain l'effet de lecture que ce texte pouvait avoir eu de son temps, et ces mesures de ré-écriture étaient ainsi conçues en ce sens. Le travail de condensation opéré sur le texte français s'est trouvé en partie détricoté dans la version allemande, puisque l'allemand supporte assez mal les phrases courtes. En revanche, la traduction allemande s'appuie sur les points d'exclamation qui faisaient partie de mon travail de "condensation" du texte. C'est ce processus finalement extrêmement cavalier, et très mal documenté, qui s'est trouvé résumé dans l'expression "behutsam modernisiert" de l'introduction au volume<sup>190</sup>.

Cette expérience éditoriale m'a permis de prendre conscience de la marge d'intervention de l'éditeur dans le cas d'un texte où aucun travail de déchiffrement et d'établissement à partir du manuscrit n'était nécessaire, où l'ambition n'était pas historico-critique, où le choix de l'auteur qu'il s'agissait d'éditer n'avait besoin ni de justification, ni de réhabilitation. En comparaison avec l'exigence éditoriale du corpus Solger qui était au cœur de la thèse, les enjeux éditoriaux pouvaient sembler, dans le cas de Frédéric II, vraiment minimes. Pourtant, et le texte français et la traduction allemande ont demandé un lourd tribut en temps et en énergie, sans qu'il en reste autre chose que le résultat final, imprimé. La nécessité de garder une trace des processus éditoriaux, d'archiver, en d'autres termes, l'établissement du texte, a été la conclusion qui s'est imposée après coup.

Cette expérience éditoriale a également été la première occasion de confronter édition numérique et édition papier. L'équipe du centre de compétences en

---

<sup>190</sup>Cf. [AB11], 2007, p. 15.

humanités numériques de l'Université de Trèves avait en effet déjà entrepris de numériser la totalité des volumes édités par Preuss et d'en fournir une version plein texte permettant diverses requêtes<sup>191</sup>. Cette édition est très simple dans sa conception, mais très solide et efficace – la preuve en est qu'aucune édition n'est depuis venue la supplanter<sup>192</sup>. Elle suit fidèlement l'édition de Preuss et s'est établie comme le meilleur outil de travail pour tout chercheur travaillant sur Frédéric II.

L'écart conceptuel entre l'édition de Trèves et l'édition de Potsdam m'était difficile à formuler il y a dix ans. D'un côté, une édition numérique pratique, accessible à tous et interrogeable par chacun en fonction de ses questions, utilisée par la recherche, mais considérée comme une prestation ancillaire. De l'autre une édition chère, en partie conçue pour un public non-universitaire, peu appréciée par la recherche pour son appareil critique trop léger, mais nécessaire pour rendre accessibles les textes à un public germanophone qui, même dans les milieux universitaires travaillant sur le XVIII<sup>ème</sup> siècle, ne maîtrise pas le français du texte d'origine. Mais cette dichotomie était davantage présentée sous la forme "service en ligne" vs. "vraie édition", donc du point de vue de la réputation scientifique qui lui était associée, que du point de vue de son utilité pour la recherche.

L'édition à laquelle j'ai contribué juste après a été celle des lettres de Josephine von Sydow à Jean Paul et de conception bien différente. Là encore, et pour les mêmes raisons que dans le cas de l'édition de Frédéric II, c'était moins ma compétence éditoriale qui comptait que ma langue maternelle. Il s'agissait cette fois d'une édition historico-critique dans le contexte de laquelle ma contribution était circonscrite à quelques lettres seulement. Les principes à appliquer à la transcription de texte étaient établis, documentés, et assez complexes. Méthodologiquement, cela a été une première occasion de travailler avec deux niveaux de texte : d'une part une version de travail interne, appliquant des consignes de rendu éditorial très précises pour signaler des phénomènes textuels divers et nombreux, d'autre part le résultat final dans l'édition. Cette version destinée à la publication représentait différemment de la version de travail les indications de phénomènes textuels : certaines étaient intégrées dans le texte, d'autres figuraient dans un appareil situé en-dessous du texte, certaines enfin étaient répertoriées en index (personnes citées).

La comparaison entre une édition jeune (celle de Frédéric II) et une édition

---

<sup>191</sup>De nombreuses éditions sont venues enrichir celle-ci depuis; consultables à l'adresse : <http://kompetenzzentrum.uni-trier.de/>.

<sup>192</sup>Elle est consultable, avec une brève introduction sur la composition du corpus, à l'adresse suivante : <http://friedrich.uni-trier.de/fr/>.

ancienne (celle de Jean Paul, commencée par le germaniste Eduard Behrend entre les deux guerres) a mis en évidence les avantages d'un environnement éditorial dans lequel les règles d'établissement du texte avaient déjà eu l'occasion d'être appliquées à un grand nombre de textes, permettant de répertorier un grand nombre de cas de figure. Mais même dans un système historico-critique aussi complexe que celui de l'édition de la correspondance de Jean Paul, il restait des phénomènes textuels qu'il n'était pas possible de représenter *in fine*. Outre le fait que les éditions historico-critiques sont en général très compliquées d'utilisation, il a bien fallu admettre qu'elles avaient également l'inconvénient de ne pas être non plus vraiment complètes.

Sans doute faut-il nuancer les exigences de complexité et d'exhaustivité entre les éditions qui n'ont à faire qu'à un auteur et/ou un genre (littéraire) de texte et celles qui doivent adapter le cadre textuel parce qu'elles intègrent plusieurs auteurs ou types de textes. La cohérence éditoriale est plus facile à préserver lorsque c'est un seul et même auteur qui est édité, et inversement plus complexe dans le cas de lettres faisant intervenir les idiosyncrasies des correspondants. Mais à vrai dire, même les habitudes d'écriture d'un seul et même auteur peuvent évoluer au fil du temps : une abréviation courante peut cesser d'être usitée, de nouvelles abréviations apparaître, par exemple. Au XIX<sup>ème</sup> siècle, nombre d'auteurs avaient soit des problèmes articulaires (beaucoup d'entre eux souffraient de la goutte), soit des problèmes de vision – ces seuls facteurs, presque mécaniques, sont à même de modifier profondément leur manière d'écrire. Comment une édition doit-elle prendre en compte ce genre de facteurs ? Qu'est-ce qui est édité, et qu'est-ce qui ne l'est pas ?

L'idée qu'une édition n'interprète pas, mais rend compte de ce que l'éditeur voit (le *Befund*, ce qu'il trouve sur la page, son diagnostic pour reprendre l'usage du même terme en contexte médical), est essentielle dans la culture éditoriale allemande. Ce credo, toujours soutenu par la tradition éditoriale allemande (Bodo Plachta, Rüdiger Nutt-Kofoth, et plus généralement les responsables de la *Arbeitsgemeinschaft Germanistische Editionen*<sup>193</sup>), a été programmatique à l'Académie des Sciences de la RDA, en particulier sous l'influence de Siegfried Scheibe<sup>194</sup>. Les éditions monumentales dont l'achèvement doit encore durer plusieurs dizaines d'années ne sont donc pas uniquement le fait de stratégies patrimoniales héritées du

---

<sup>193</sup>Voir <http://www.ag-edition.org/index.html>.

<sup>194</sup>Voir ses très nombreuses éditions (Wieland, Forster, etc.) ainsi que [OC86], 1988.



XIX<sup>ème</sup> siècle, mais aussi la conséquence de cette ligne éditoriale qui a marqué l'après-seconde guerre mondiale.

Une parenthèse institutionnelle est ici nécessaire. Les éditeurs en charge de telles entreprises, visant à éditer en général les œuvres complètes d'un auteur, sont pour beaucoup encore actifs, alors même que le financement de ces éditions n'est plus assuré par l'État. Les tensions entre grands projets éditoriaux hérités du passé et réductions budgétaires vont croissant. Il serait donc illusoire de croire que la question des principes d'établissement d'un texte est une niche scientifique dénuée d'enjeux. En particulier en Allemagne, où il n'y a pas de standard établi et reconnu du type de la Pléiade (qui entre moins dans le détail qu'une édition historico-critique), les choix éditoriaux sont des choix autant philosophiques dans la conception du texte que financiers dans la conception de la recherche. Ainsi, en partant de l'idée que l'éditeur n'interprète pas, le domaine de l'édition est séparé du domaine de la recherche, notamment en termes de réputation scientifique. L'idée qu'une bonne édition est une édition neutre et objective reste la tendance dominante en Allemagne aujourd'hui.

Cette vision du texte m'a toujours paru contradictoire, irréalisable, et, dans le fond, pas souhaitable. C'est peu de dire qu'une certaine tension s'en est ensuivie dans le contexte de ma propre entreprise éditoriale, qui ne s'intégrait de ce fait pas bien dans son contexte institutionnel. L'un des rapporteurs du bilan de projet à mi-parcours du groupe de recherche "intellectuels berlinois" m'enjoignait même explicitement de ne pas m'éloigner inutilement du chemin de l'interprétation – en d'autres termes, on me payait pour interpréter, pas pour éditer. Cette tension a été surmonté par un important travail de lecture en 2013, pour aller vers une pensée du texte différente.

La découverte de théoriciens du texte américains, eux-mêmes grands éditeurs, a élargi la voie. Mes lectures des ouvrages de David Greetham et Peter Shillingsburg<sup>195</sup>, d'abord motivées par leurs réflexions sur les éditions numériques, ont montré qu'ils n'étaient venu au numérique qu'après un long cheminement. Or, le point de départ de ce cheminement était la prémisse selon laquelle que tout éditeur édite d'une manière qui lui est propre, et qui est propre à l'époque dans laquelle il produit son édition. Toute édition est ainsi un produit périssable dont la valeur principale consiste en sa capacité à définir quelles sont les prémisses sur lesquelles il se base, c'est-à-dire à avoir un recul critique par rapport à ses propres

---

<sup>195</sup>Voir [OC32], [OC93] et [OC92]; je reviens en détail sur ces ouvrages dans 3.1.2.

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---

principes éditoriaux, et non présumer qu'ils sont les meilleurs possibles parce que neutres<sup>196</sup>.

Les deux principes suivants ont dès lors clairement guidé mes travaux éditoriaux : 1) Aucune édition n'est complète ; 2) Aucune édition n'est neutre. Dans la manière d'aborder les manuscrits, ce n'est pas sans conséquence. Tout d'abord, cela permet de définir un niveau de précision assumé (la lettre ou le signe par exemple, sachant que le niveau du signe est bien plus exigeant que le niveau de la lettre). Ensuite, cela permet de poser côte à côte plusieurs éditions sans se demander laquelle est la meilleure, mais en tirant profit de leurs avantages respectifs. Enfin, cela permet de considérer le manuscrit tel qu'on l'a devant soi comme l'un des états de texte possibles, et l'édition que l'on est en train d'en fournir comme un autre de ces états de texte possibles. On n'est donc plus dans une logique de l'œuvre, mais dans une logique du processus textuel et, en ce sens, proche de la critique génétique.

Ce n'est pas un hasard si l'édition génétique des textes modernes s'est très tôt tournée vers les outils numériques<sup>197</sup>. Bien que les possibilités de représenter en ligne les dynamiques de processus textuels de manière visuellement éclairante soient récentes, la présentation de plusieurs versions d'un même texte a toujours été l'un des points forts des outils numériques. Il était ainsi possible de présenter de manière non hiérarchique différents états du texte et, éventuellement, d'en collationner les différences. Des éditions comme celles des carnets de Bouvard et Pécuchet<sup>198</sup> ont été pionnières dans leur manière d'appliquer les principes de l'édition génétique à un dossier particulièrement fourni. Cet exemple montre que le numérique présente également l'avantage de l'indifférence au nombre de pages : tandis que l'éditeur au format papier doit concevoir chaque volume au mieux en fonction de la reliure, au pire en fonction du financement de l'édition dont il dispose, l'éditeur au format numérique peut éditer sans limitation du nombre de pages (dans la limite de son budget de numérisation). De plus, tandis que l'éditeur au format papier voit ses erreurs imprimées de manière définitive, l'éditeur au format numérique a la possibilité de les corriger. Il a le droit à l'erreur.

C'est cette considération des états de texte et des manières de les représenter (manuscrit, livre, numérique), qui a amené la question – au-delà de la réalisation

---

<sup>196</sup>Lire le Greetham et le Shillingsburg des années 1990 et 2000 sans connaître vraiment les débats de la *New Bibliography* des années 1970 ne permet certes pas d'en comprendre complètement les enjeux, mais cela montre du moins que la conception d'une activité éditoriale liée à un travail à la fois historique et théorique sur les textes est cohérente

<sup>197</sup>Sur ce point, voir [AB45], 2015.

<sup>198</sup>Voir <http://www.dossiers-flaubert.fr/>.

d'une certaine édition d'un certain manuscrit – de savoir comment rendre compte des différentes stratégies d'archivage propres à ces différents états de texte. La différence dans la pratique d'archivage du XIX<sup>ème</sup> et celle du XX<sup>ème</sup> siècle met en évidence la variété des postures possibles dans ce domaine. Tandis que le XIX<sup>ème</sup> siècle jette, biffe à l'encre, ou réécrit<sup>199</sup>, le XX<sup>ème</sup> siècle conserve, ordonne, édite à la lettre. Une tentative avortée de monographie sur les relations entre Ernst Jünger et ses éditeurs français et allemands dans les années 1970 m'a placée devant une stratégie de conservation qui m'est apparue comme illisible parce que systématique. Dans le même sens, J. Petit constate cette spécificité des stratégies de conservation des auteurs du XX<sup>ème</sup> siècle :

Et lorsqu'un écrivain comme Mauriac, Claudel, la plupart des contemporains, a conservé presque tous ses manuscrits, on se sent pris de vertige en constatant que tout ce qu'on en dit sans avoir *tout* lu, est *un peu* faux<sup>200</sup>.

Les quelques semaines passées en archives à transcrire les lettres (souvent tapées à la machine) de Jünger, de son éditeur allemand Klett, de son traducteur Plard, et de la foule d'éditeurs français avec lesquels il négociait, étaient accompagnées du sentiment de ne pas m'y prendre correctement en appliquant des méthodes qui portent toujours leurs fruits avec des corpus du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il y avait comme une contradiction entre la totalité qui se présentait et se dérobaît en même temps à mesure que le travail sur le corpus progressait, et très certainement quelque chose comme un vertige, comme un sol qui s'effriterait dès qu'on pose le pied dessus. Il existe bien différents types d'archives, nécessitant différents types d'approche pour pouvoir être utilisés par la recherche.

De manière plus générale, la question qui s'est posée au fil de ces expériences éditoriales est celle de l'état de texte. On n'interprète et on n'édite qu'un état de texte, qu'un moment dans l'histoire d'un texte. Comment le situer, comment définir cette histoire, comment travailler avec quelque chose qui n'est qu'une sorte d'instantané tiré de la longue pellicule d'un film dont on ne sait pas vraiment où elle commence, où elle s'arrête et où se trouve cet instantané sur cette longue suite d'états de textes ? Il y a une fugacité inhérente à chaque consultation d'un manuscrit, qui ne fait que montrer un état de texte à un moment donné, tandis que le manuscrit continue d'évoluer. Dès lors, n'est-il pas nécessaire de penser

---

<sup>199</sup>Sur ce point, voir [AB68], 2016.

<sup>200</sup>“Pour une typologie des textes littéraires” in : [OC39], p. 194.

la temporalité dans l'approche du texte ? Ou bien une telle approche rend-elle insaisissable le texte, renvoyant à des états-réfractions de texte toujours plus circonscrits dans le temps et dont l'existence est toujours plus fugace ? C'est là une manière de reformuler la remise en question de la pratique éditoriale à l'allemande : que vois-je quand j'ai un manuscrit devant moi ? De quel ordre est le diagnostic que je suis à même de formuler ?

Cette question a guidé mes réflexions sur la manière dont fonctionne le développement de chaque texte, le film des différents états du texte pour reprendre la métaphore utilisée ci-dessus. Ces réflexions ont été accompagnées de lectures issues de courants de pensée très différents, ce qui donne un caractère un peu bancal à certains aspects de l'argumentation et explique peut-être qu'elles n'aient encore jamais pris forme publiable. Néanmoins, elles ont été suffisamment développées pour mériter d'être présentées dans leur structure générale, ce que fait la section suivante.

#### 3.1.2 Archiver la trace : conserver et détruire

Ces réflexions portaient initialement principalement sur le texte en lui-même. Il s'agissait de trouver une approche théorique du texte qui satisfasse à la fois aux exigences d'édition (génétique) et d'interprétation (historique) pré-définies par le programme du groupe de recherche "intellectuels berlinois". La thèse, sorte de conclusion préliminaire à ces réflexions, a d'abord été d'opérationnaliser la métaphore selon laquelle tout texte est structuré comme une archive. Il ne s'agira pas ici de défendre à tout prix cette métaphore, dont la pertinence n'est pas vraiment avérée et qu'il n'a pas été possible de transformer en une grille de lecture des textes ou en un progrès méthodologique notable.

Ce qui s'est en revanche avéré fructueux dans cette mise en forme de l'argumentation, c'est le travail de fond effectué à cette occasion sur la notion d'archive, et sur lequel il est utile de s'arrêter. Je restitue ici d'abord brièvement les considérations sur le texte en général, pour en venir ensuite à la définition de l'archive, *via* la trace, qui en a émergé. Cela permettra, dans la section suivante, de reprendre le travail sur les correspondances manuscrites à partir des catégories ainsi élaborées.

Le point de départ de ces réflexions était donc la difficulté à définir ce qui fait texte et comment aborder de manière non-hiérarchique différents moments du texte. Même la distinction de la critique génétique entre avant-texte, texte et après-texte<sup>201</sup> pouvait sembler trop floue, trop hiérarchisante et trop téléologique

---

<sup>201</sup>Voir l'ouvrage du même titre ([OC39]) et en particulier, dans l'article de Jean Bellemin-Noël

dans la mesure où l'avant-texte n'existe d'une certaine manière en tant que tel que par le fait de tendre vers un texte, et non par lui-même.

Les définitions du texte rassemblées en point de départ venaient de Ricoeur (“Appelons texte tout discours fixé par l'écriture”<sup>202</sup>) et de Derrida (“‘Qu'est-ce que l'écriture’ veut dire ‘où et quand commence l'écriture’”<sup>203</sup>). Par rapport à ces deux positions, la position de Greetham a joué un rôle place de garde-fou remettant avec sobriété, mais persévérance, les conditions socio-historiques de constitution du texte dans l'arène théorique :

[The text] is, on the one hand, a place of fixed, determinable, concrete signs, a material artefact, and yet, on the other, an ineffable location of immaterial concepts, not dependent at all on performance transmission. It is, on the one hand, a weighty authority with direct access to originary meaning and, on the other, a slowly accumulating, socially derived series of meanings, each at war with the other for prominence and acceptance. It is a place inhabited only by a sole, creative author who unwillingly releases control to social transmission, and it is also a place constructed wholly out of social negotiations over transmission and reception.<sup>204</sup>.

---

dans ce volume, la définition de l'avant-texte, qui tente de redéfinir le champ sémantique d'un terme qu'il choisit en dépit de connotations intentionnalistes : “la considération de la pesanteur sémantique du mot [brouillon], dans son emprise historique [...] m'a incité à fabriquer le terme d'*avant-texte* pour le substituer à “brouillon d'œuvre”. [...] La valeur du préfixe “avant” exige quelques mots d'éclaircissement. Il ne s'agit dans la logique de ma position ni de lui faire endosser une sorte de primitivité, au sens où l'antérieur serait une ébauche maladroite [...], ni de charger l'antécédent d'un caractère inaugural lui conférant le prestige d'une institution première, repérable à l'état natif, que la suite du travail se contenterait d'embellir.” (p. 162), ainsi que, plus convaincant dans l'argumentation, également dans le même article : “Il est indispensable de substituer les métaphores spatiales aux images tirées d'un registre temporel, sous peine de réintroduire une téléologie, alors que la rédaction n'a pu être qu'une production toujours surplombée par l'incertitude et l'aléatoire. Le paradoxe à ne jamais oublier, le voici : ce qui a été écrit *avant* et qui n'avait a priori pas d'*après*, nous ne le connaissons qu'*après*, avec la tentation d'en faire un *avant* au sens de préalable, de cause, d'origine.” (p. 163).

<sup>202</sup>Ricoeur, *Du texte à l'action* ([OC79]), p. 137.

<sup>203</sup>Derrida, *De la grammatologie* ([OC13]), p. 43.

<sup>204</sup>Greetham, *Theories of the Text* ([OC32]), p. 63. Denis Thouard part, dans l'article “texte” du dictionnaire philosophique *L'interprétation*, de la métaphore qui se dégage de l'étymologie, insiste sur son application privilégiée au domaine de l'écrit et insiste sur la possibilité d'étendre cette définition au-delà du seul domaine de l'écrit : “En tant que tracé visible d'une accumulation ordonnée, c'est le texte écrit qui produit une analogie avec le tissu dont l'étoffe est palpable, mais

Ainsi considéré comme une entité non pas fixe, mais en mouvement interne, le texte (chaque texte, tout texte) devait dès lors avoir une géographie et une histoire immanentes dont il était nécessaire de définir les contours pour pouvoir mieux le saisir. J'ai appelé "géographie" une topographie définie par la disposition des signes sur la page, l'alternance du noir des lettres et du blanc du papier. Cette manière de considérer le texte part de l'idée que ce ne sont pas les lettres tracées qui, à elles seules, font émerger du sens, mais bien plutôt l'alternance de clair et d'obscur sur l'espace de la page qui, dans son ensemble, produit une composition qui fait sens. La topographie d'un texte ainsi comprise ne varie certes pas (ou presque) si l'on compare différents exemplaires d'une même édition d'un même livre, mais elle évolue dès que l'on change de medium (du manuscrit ou tapuscrit au livre par exemple), ou si l'on change d'édition pour autant qu'il ne s'agisse pas d'une reproduction à l'identique d'une édition antérieure (encore que l'expérience des *Print on demand* d'ouvrages mal numérisés apporte bien la preuve que même la reproduction à l'identique est loin d'être identique et peut tout à fait générer une impression de lecture bien différente). La topographie d'un texte est liée à un certain nombre de contraintes déterminées par l'équipement matériel propre à l'époque où celui-ci a été écrit ou reproduit : type d'encre, type de presses, type de fontes ne varient pas aléatoirement, mais en fonction des conditions dans lesquelles le texte est produit.

On le voit bien avec les caractères dits gothiques propres à l'impression dans l'espace germanique. On associe ces caractères en général aux tentations nationalistes, comme s'ils représentaient une manière ostensible de se démarquer des caractères latins par motivation raciale. L'inédit présenté ici revient sur le fait que les enjeux du développement des fontes à la fin du XVIII<sup>ème</sup> et au début du XIX<sup>ème</sup> siècle en Allemagne avaient à la fois à voir avec des démarcations socio-culturelles et avec des facteurs économiques propres aux premiers développements capitalistes du monde de l'édition dans l'espace germanophone. Les ouvrages imprimés en caractère latins paraissaient "savants" à la majeure partie du lectorat, qui trouvait les caractères gothiques plus adaptés au plaisir de lecture. C'était une opinion très largement majoritaire au moment où le monde de l'édition a pu commencer se développer plus largement grâce à l'arrivée en masse sur le marché du livre d'acheteurs d'ouvrages destinés à la distraction plus qu'au travail savant comme c'était le cas auparavant. Les quelques tentatives de rapprocher les

---

si l'on ne regarde que le processus de sa fabrication, tout ensemble de phrases mises ensemble peut faire texte car tout s'y tient, elles sont prononcées en bloc." ([OC3]).

fontes latines et les fontes germaniques (ce qu'a tenté de faire l'éditeur Unger en coopération avec Didot) auraient nécessité un soutien politique fort pour pouvoir prévaloir sur des intérêts économiques qui, en allant au plus facile, prenaient la direction exactement opposée. Les questions de fontes, et de typographie en général, sont donc loin d'être secondaires. Au milieu du XX<sup>ème</sup> siècle, la distinction n'apparaissait plus comme opposant fontes savantes et fontes de loisir, mais était porteuse d'une charge politique qui montre bien à quel point les aspects matériels de la vie culturelle peuvent être politisés.

Il est donc intéressant de considérer le texte comme une composition typographique d'une part pour offrir la possibilité d'intégrer des facteurs socio-économiques et d'autre part pour aborder la page dans sa totalité, sans isoler les caractères.

Outre cette dimension topographique, le texte a une dimension chronologique. C'est là, à côté de la dimension "géographique" qui vient d'être évoquée, la dimension "historique" mentionnée plus haut. La définition d'une historicité immanente au texte est plus complexe, *a fortiori* lorsque sa formalisation a pour vocation de gommer les différences hiérarchiques entre différents états de texte. Par "historicité immanente", j'entends non pas spécifiquement les effets du temps sur la matérialité de l'écriture, mais plus généralement les différentes étapes par lesquelles passe l'écriture pour prendre forme diffusable, imprimée ou autre<sup>205</sup>.

Cette "histoire" commence avec l'acte d'écriture, qui n'est que chez un petit nombre d'auteurs la mise sur papier quasi achevée du résultat d'un processus intérieur de maturation. Chez la plupart des auteurs au contraire, le passage à l'écriture est émergence de sens, de cohérence, formation du texte. L'acte d'écriture, premier moment de l'histoire immanente du texte, contribue à donner forme au texte, à la fois du point de vue de son aspect (dimension topographique) et du point de vue de son contenu. Cette étape peut être interprétée de manière téléologique, en psychologisant l'ensemble des signes visibles sur un brouillon pour les faire tendre vers une certaine intention de l'auteur. Inversement, Ricœur en propose une lecture – précisément parce que l'écriture permet la lecture par des tiers – qui permet de s'affranchir de l'intention de l'auteur :

[. . .] l'écriture rend le texte autonome à l'égard de l'intention de l'auteur. Ce que le texte signifie ne coïncide plus avec ce que l'auteur a voulu dire. Signification verbale, c'est-à-dire textuelle, et signification mentale, c'est-à-dire psychologique, ont désormais des destins différents. [...]

---

<sup>205</sup>Voir Vasak, "Analyse de système et textologie", in : *Avant-texte...* ([OC39]), p. 199.

qui est vrai des conditions psychologiques l'est aussi des conditions sociologiques de la production du texte ; il est essentiel à une œuvre littéraire, à une œuvre d'art en général, qu'elle transcende ses propres conditions psychosociologiques de production et qu'elle ouvre ainsi à une suite illimitée de lectures, elles-mêmes situées dans des contextes socio-culturels différents<sup>206</sup>.

L'argument de Ricoeur porte de manière convaincante dans le contexte d'une pensée de l'œuvre et n'est pas nécessairement applicable terme à terme au texte. Gardons cependant ici l'idée d'une autonomisation du texte par rapport à l'intention de l'auteur dans le passage à l'écriture, valide dans les deux cas.

Les interprétations de ce moment du passage à l'écriture portent de manière privilégiée sur les phénomènes de rupture et de continuité qui y sont matériellement saisissables, ce qui donne naturellement prise à une lecture intentionnaliste (Le changement d'encre signale-t-il un changement d'état d'esprit de l'auteur ? S'il a fait une pause à cet endroit, c'est qu'il doit y avoir une raison – laquelle ? etc.). L'effort de séparation du texte d'une part et de l'auteur de l'autre est cependant nécessaire faute de ne plus avoir grand chose à dire sur le texte. C'est pour éviter de céder à la tentation d'une lecture trop auctoriale de ce niveau d'écriture que j'ai préféré qualifier ce moment du texte à partir de la main qui procède à l'écriture<sup>207</sup>.

Même si tous ces passages à l'écriture ne se font pas matériellement sous forme manuscrite, la main peut symboliser tout passage à l'écrit. Or l'écrit n'est pas encore texte, car il faut qu'il soit lu pour devenir texte. La main a ainsi besoin de l'œil pour réaliser le potentiel du texte. L'histoire médiale du texte se produit non pas au moment du passage à l'écriture, mais au moment suivant : celui de la transmission. Peu importe la nature de cette transmission (cercle privé ou public, manuscrit ou imprimé), le passage vers un lecteur autre est porteur de déplacements. La topographie du texte change – on peut passer par exemple d'une écriture première très hermétique car abrégée à une première transmission "mise au propre". Du point de vue des mains, bien qu'il y ait le plus souvent identité entre la main de la première écriture et celle de la première transmission, cette transformation peut aussi être confiée à d'autres mains, comme des copistes.

La *New Bibliography* distingue, à partir de ce moment du texte, entre les *accidentals* et les *substantials* pour identifier les différents types de variations textuelles possibles : les unes concernant fautes d'orthographe, erreurs typographiques et

---

<sup>206</sup> *Du texte à l'action* ([OC79]), p. 111.

<sup>207</sup> Voir les réflexions préliminaires sur la notion de "main" dans 2.2.2.



autres améliorations minimales, les autres des déplacements plus importants dans l'économie du texte. S'il existe des cas de figure où l'on peut nettement distinguer entre modifications d'*accidentals* et modifications de *substantials*, une grande partie des phénomènes de déplacement textuel évolue dans une zone floue dans laquelle distinguer un *accidental* d'un *substantial* est affaire d'interprétation. C'est notamment le cas d'un certain nombre d'aspects stylistiques, comme on le voit dans le cas de figure présenté par Greetham lorsqu'il évoque le cas de rééditions d'ouvrages de jeunesse d'auteurs étant devenus célèbres :

[...] several major Victorian authors took advantage of reprints and new editions to rewrite the accidentals, often to undo the house-styling that had been foisted on their texts when they had been young struggling artists having to capitulate to publisher's styling demands. Dooley's argument is that the balance between intention and expectation has to be adjudicated for each text (and that includes each edition), for the equilibrium shifts as the relative power of author and publisher changes during an author's career<sup>208</sup>.

Cette approche du texte au plus près du processus d'écriture mène donc, en particulier dans le contexte anglo-saxon qui tend à inclure le contexte socio-économique dans l'interprétation de tout phénomène d'écriture, aux relations entre écrivains et éditeurs. Ce sujet a ainsi été au cœur de mes préoccupations depuis 2013, avant de prendre peu à peu la forme qu'a désormais l'inédit. Du point de vue de l'histoire immanente au texte présentée ici, cette question des relations entre intention première et auctorialité peut également être abordée à partir des *Corrigenda* placés le plus souvent, lorsqu'il y en a, en début de livre, comme pour ré-affirmer l'autorité textuelle de l'auteur sur celle de l'éditeur.

Le dernier moment dans l'histoire immanente du texte est celui de l'intersection entre genèse et réception. Toute genèse étant réception d'autres textes et tout texte étant par principe un intertexte, cette intersection entre genèse et réception est finalement une révolution perpétuelle, remettant en mouvement tout le cycle de l'histoire immanente du texte. Cette révolution concerne également le travail d'édition et de publication, qui est toujours à même de se constituer de nouveau comme un nouvel intertexte. Greetham en conclut :

The business of editing, just like the business of literary criticism and the business of writing about textual and literary criticism, is relentlessly

---

<sup>208</sup>Greetham, *Theories of the Text* ([OC32]), p. 194

intertextual. For although there has always been the temptation for the editor to lay a deadening hand upon the text and fix it forever, such temptations will not withstand the forces of history or the enquiring intellect : these “fixed” texts will always have to be “done” again<sup>209</sup>.

L'essentiel est donc de considérer que le texte n'est pas quelque chose de fixé, et que même si l'on peut repérer des moments d'écriture, de transmission, ou des déplacements, même si les associer à des mains permet d'échapper à une surcharge d'auctorialité et à la projection d'intentions dans des états de textes, ceux-ci sont perpétuellement remis en question par l'émergence de nouveaux textes, de nouveaux intertextes. Si l'histoire immanente du texte peut être pensée abstraction faite des manuscrits, le manuscrit comme incarnation du travail d'écriture de la main est en revanche l'objet essentiel autour duquel faire tourner l'histoire réelle du texte, son existence au monde, qui est l'aspect essentiel qu'il s'agit de développer ici dans la mesure où il fonde la pensée de l'archive.

Le travail sur des sources historiques confronte le chercheur à l'interrogation sur la nature de ces sources. Le retour en force de la notion de document, notamment en sciences de l'information où elle est déconstruite pour être d'autant plus réinvestie<sup>210</sup>, est sans doute un compromis acceptable pour rendre compte à la fois de l'unicité, de la matérialité et de la nécessité d'une représentation de toute source donnée, qu'elle soit textuelle ou non. Le document, cependant, s'il est utile au plan bibliothécaire, ne permet pas vraiment de saisir ce dont il est question du point de vue de l'archivage. L'une des raisons à cela, comme le souligne Ricœur, est qu'un document n'est pas, initialement, un document, mais qu'il le devient *a posteriori* :

L'histoire en tant que recherche s'arrête au document comme chose donnée, même lorsqu'elle élève au rang de document des traces du passé qui n'étaient pas destinées à étayer un récit historique<sup>211</sup>.

La valeur documentaire d'un texte est donc secondaire parce que construite de toutes pièces *a posteriori*. Ce qui importe surtout et premièrement, c'est la manière dont un texte s'inscrit, comme discours, dans sa temporalité et dans la nôtre. Pour comprendre ce qu'on pourrait appeler les documents d'archive de manière générale, il faut donc saisir surtout la manière dont ils se présentent à nous comme traces de quelque chose de passé.

---

<sup>209</sup>Greetham, *Theories of the Text* ([OC32]), p. 461.

<sup>210</sup>Voir Pédaque, “Document et modernités” ([OC76]).

<sup>211</sup>*Temps et récit III* ([OC80]), p. 13. Ricœur parle ensuite de l’“invention documentaire”.

La notion de trace rappelle explicitement le fait que les manuscrits conservés en archives ne représentent pas la totalité de la production littéraire de l'époque où ils ont été conçus et réalisés, mais seulement un fragment. Mais cette notion renferme également une dimension de "trace" plus profonde, dans laquelle Ricoeur voit un paradoxe qu'il formule de la manière suivante :

C'est bien là le nœud du paradoxe. D'une part, la trace est visible ici et maintenant, comme vestige, comme marque. D'autre part, il y a trace parce que auparavant un homme, un animal est passé par là ; une chose a agi. [...] Où est alors le paradoxe ? En ceci que le passage n'est plus, mais que la trace demeure [...] <sup>212</sup>.

On peut formuler le paradoxe de manière plus explicite encore, ou du moins tâcher d'identifier les nœuds conceptuels au-delà de la notion de "passage" qui, ici, ne permet pas d'aller complètement au fond des choses.

La trace, support physique d'une recherche historique, n'est ni ce que la chose a été réellement en son temps, ni une chose réelle en notre temps. Elle est construite comme un objet du passé qui n'a jamais été un objet du passé, mais est une projection du présent sur le passé. On peut donc bien dire avec Derrida : "la trace *n'est rien*, elle n'est pas un étant" <sup>213</sup>. La trace est en quelque sorte un symbole de quelque chose de passé, au sens étymologique du *symbolon*. Mais de ce *symbolon*, fait donc de deux parties qui, seulement une fois réunies, forment le tout, la deuxième moitié est perdue à jamais car enfouie par le temps.

Par ailleurs, la trace est éminemment fragile <sup>214</sup>. À la fois du fait de sa temporalité flottante et de l'incertitude sur son originarité (d'où vient-elle ?), elle est insaisissable : nous ne savons pas ce dont elle est la trace. En d'autres termes, elle est la trace de ce qui n'est plus sans qu'il soit possible de savoir si ce dont nous pensons qu'elle est issue a jamais été, ni ce que c'était. Le chercheur qui travaille sur des textes anciens est donc devant une série de traces du passé dont il ne sait pas ce dont elles sont la trace et ce dont elles ne le sont pas. Nous savons seulement, de manière spéculative, que la trace n'est pas ce dont elle est la trace <sup>215</sup>, et sommes donc devant une absence d'origine. Le bras tendu vers le

---

<sup>212</sup>Ricoeur, *Temps et récit III* ([OC80]), p. 217–218.

<sup>213</sup>Derrida, *De la Grammatologie* ([OC13]), p. 110.

<sup>214</sup>Je reviens en détail sur cet aspect dans la première partie de "Reconstruire ce qui manque" ([AB60], 2015).

<sup>215</sup>Voir Derrida : "absence irréductible de la présence dans la trace" dans *De la Grammatologie* ([OC13]), p. 68.

passé ne sait pas vers où il se tend pour aller vers la trace, présente et absente, maintenant comme alors.

Non seulement nous ne savons pas d'où la trace vient, alors même qu'elle est la source à laquelle puiser, mais sa préservation est tout aussi embarrassante. Tout préserver est impossible, des choix et des tris s'effectuent. Une partie de cette sélection est naturelle ; comme l'écrit Ricœur :

En un sens, il n'y a là rien de mystérieux ; il faut en effet faire quelque chose pour que les choses adviennent et progressent ; il suffit de ne rien faire pour que les choses tombent en ruine, nous attribuons alors volontiers la destruction au temps lui-même<sup>216</sup>.

Ne rien faire, c'est ce décharger sur le temps du travail de destruction. Mais d'autres tris, d'autres choix sont du fait de la conservation : comme on ne peut pas garder tout, on définit ce qui est considéré comme valant le plus d'être conservé. Ces choix sont ceux de l'archivage, qui est par définition une sélection, en partie subie (dégradations), en partie volontaire (choix de conserver certaines choses plutôt que d'autres).

L'archivage est le processus par lequel une institution transforme une trace du passé en document d'archive. Il peut s'effectuer dans un cadre privé (comme dans le cas de lettres de famille conservées dans un grenier) ou dans le cadre d'une institution patrimoniale, qu'elle soit elle aussi privée (fondation) ou publique. Les critères de conservation varient selon la mission de l'institution à l'origine de l'archivage. Mais quelles que soient leurs missions ou leurs objectifs, ni les institutions patrimoniales ni les particuliers ne peuvent conserver toutes les traces du passé ; il faut inéluctablement éliminer certains objets, certains feuillets, car il n'y a pas de place pour tout, ni le temps de tout mettre en ordre<sup>217</sup>. Pour mettre de l'ordre dans les traces du passé, donc pour les archiver, il faut ainsi, dans le même temps, détruire et conserver.

C'est en ce sens qu'Arlette Farge souligne la fragilité de l'archive, "piètre pièce[...] à conviction, toute en dentelles"<sup>218</sup>, fragilité fondamentale inhérente à

---

<sup>216</sup>Ricœur, *Temps et récit III* ([OC80]), p. 34.

<sup>217</sup>Ainsi, même l'ouvrage standard de l'archiviste et théoricien des archives Theodore Schellenberg, qui constate de manière très sobre l'augmentation de la quantité d'archives de l'époque moderne, en vient dès le deuxième paragraphe à un diagnostic radical : "A reduction in the quantity of such public records is essential to both the government and the scholar.[...] Scholars cannot find their way through the huge quantities of modern public records. The records must be reduced in quantity to make them useful for scholarly research." ([OC89], p. 237).

<sup>218</sup>Farge, *Le goût de l'archive* ([OC19]), p. 73.

son statut d'instance matérielle doublement menacée par la destruction naturelle (incontrôlable, irrationnelle), et par celle (délibérée, motivée, rationalisée), du travail humain d'archivage<sup>219</sup>. Dans l'assertion de Knut Ebeling qui qualifie les archives en tant qu'institution de conservation de "cimetière de l'écriture" (*Friedhof der Schrift*)<sup>220</sup>, on est même au-delà du registre de la destruction, dans celui, métaphorique, de la putréfaction. Mais cette biologisation est une tentation qui ne permet pas mieux de comprendre l'archive et engage dans un registre métaphorique qui peut facilement faire dériver la réflexion.

Revenons donc aux mécanismes non biologiques, mais physiques et chimiques, de destruction. Ce n'est pas seulement la conservation des traces du passé comme activité de tri qui soumet celles-ci à des mécanismes de destruction, c'est également leur consultation. Aucune consultation n'est identique à la précédente, parce que la consultation elle-même transforme la trace et ajoute pour ainsi dire à son évanescence.

Il y a donc une sorte de continuité dans la manière de concevoir l'articulation de ces phénomènes de conservation et de destruction entre 1) la mission de l'institution "archives", 2) le processus d'archivage en lui-même et 3) toute trace comprise comme une archive du passé. Les trois instances sont face au dilemme de la survie : ne survit que l'incomplet, l'imparfait, ce dont l'essence n'est pas même assurée d'être, et dont la survie ne peut être assurée que dans la conscience d'être un acte de destruction<sup>221</sup>. Cette conscience, Foucault la présente comme une discursivité lorsqu'il définit l'archive :

Par ce terme, je n'entends pas la somme de tous les textes qu'une culture a gardés par-devers elle comme documents de son propre passé, ou comme témoignage de son identité maintenue ; je n'entends pas non plus les institutions qui, dans une société donnée, permettent d'enregistrer et de conserver les discours dont on veut garder la mémoire et maintenir

---

<sup>219</sup>Sur ce dernier point, voir aussi p. 114 : "Si l'archive sert effectivement d'observatoire social, ce n'est qu'à travers l'éparpillement des renseignements éclatés, le puzzle imparfaitement reconstitué d'événements obscurs." ([OC19]).

<sup>220</sup>Ebeling, *Archivologie* ([OC18]), p. 12.

<sup>221</sup>Sur cette notion de survie, voir notamment Derrida (*Papier Machine*, [OC16]), p. 112, dans le contexte de l'œuvre cette fois : "Toute œuvre survivante garde la trace de cette ambiguïté. Elle garde la mémoire du présent qui l'a instituée, mais dans ce présent, il y avait déjà sinon le projet, du moins la possibilité essentielle de cette coupure – de cette coupure en vue de laisser une trace, de cette coupure à dessein de sur-vie, de cette coupure qui assure parfois la sur-vie même s'il n'y avait pas de dessein de sur-vie."

la libre disposition. C'est plutôt, c'est au contraire ce qui fait que tant de choses dites, par tant d'hommes depuis tant de millénaires, n'ont pas surgi selon les seules lois de la pensée, ou d'après le seul jeu des circonstances, qu'elles ne sont pas simplement la signalisation, au niveau des performances verbales, de ce qui a pu se dérouler dans l'ordre de l'esprit ou dans l'ordre des choses ; mais qu'elles sont apparues grâce à tout un jeu de relations qui caractérisent en propre le niveau discursif<sup>222</sup>.

La perspective de Foucault peut difficilement être davantage tirée hors de son contexte que ce n'est le cas ici. La dimension qui a été fructueuse pour cette réflexion, et qui en ce sens mérite d'être du moins mentionnée, est celle où Foucault rejoint Derrida dans la conception de l'archive comme ordre. Par ce processus de sélection, la trace n'est pas seulement conservée, et de ce fait peut-être en partie détruite, elle gagne également une place dans un édifice de mémoire. Cette dimension ordonnante est présente dans l'étymologie du terme  $\alpha\rho\chi\eta$ , sur laquelle Derrida s'appuie plus particulièrement, et notamment sur la polysémie du terme grec  $\alpha\rho\chi\eta$ , qui signifie à la fois commencement et commandement. Cet ordre, cependant, est lui aussi un ordre qui change au fil du temps, à mesure que l'archive s'enrichit – et s'appauvrit.

Lors de l'élaboration de ces réflexions sur la manière d'appréhender l'archive, il y a un texte qui m'a infailliblement guidée depuis quinze ans : le passage du *Malaise dans la civilisation* où Freud met en scène la manière dont il découvre, à Rome, les traces de la cité antique mêlées à la Rome moderne. Cette métaphore lui sert ensuite pour décrire la psychè humaine, mais peut tout aussi bien, si l'on y regarde de plus près, servir à penser le texte. Il s'agit du passage suivant :

Wir greifen etwa die Entwicklung der ewigen Stadt als Beispiel auf. Historiker belehren uns, das älteste Rom war die Roma quadrata, eine umzäunte Ansiedlung auf dem Palatin. Dann folgte die Phase des Septimontium, eine Vereinigung der Niederlassungen auf den einzelnen Hügeln, darauf die Stadt, die durch die Servianische Mauer begrenzt wurde, und noch später, nach all den Umwandlungen der republikanischen und der frühen Kaiserzeit die Stadt, die Kaiser Aurelianus durch seine Mauern umschloß. [...] Was jetzt diese Stellen einnimmt, sind Ruinen, aber nicht ihrer selbst, sondern ihrer Erneuerungen aus

---

<sup>222</sup>Foucault, *Archéologie du savoir* ([OC20]), p. 177.

späteren Zeiten nach Bränden und Zerstörungen. Es bedarf kaum noch einer besonderen Erwähnung, daß alle diese Überreste des alten Roms als Einsprengungen in das Gewirre einer Großstadt aus den letzten Jahrhunderten seit der Renaissance erscheinen. Manches Alte ist gewiß noch im Boden der Stadt oder unter ihren modernen Bauwerken begraben. Dies ist die Art der Erhaltung des Vergangenen, die uns an historischen Städten wie Rom begegnet<sup>223</sup>.

Freud dresse le tableau des différentes périodes de l'histoire de la ville co-présentes. Il insiste cependant sur le fait que l'originarité de ce que fut la ville s'y suggère plus qu'elle ne s'y dévoile (ce sont des ruines, mais rénovées ; les vieilles choses sont encore enfouies sous terre ou du moins cette représentation guide-t-elle sa perception de la ville). On lit aussi dans ces lignes la surprise du savant, qui, fort de son savoir livresque, se trouve, devant des traces vivantes du passé, pris au dépourvu, désorienté : aucune des Rome co-présentes ne semble être à sa place, ni la moderne, ni l'antique, ni les intermédiaires repérés "depuis la Renaissance". Rome comme accumulation de traces désordonnées, dont le statut ne correspond pas à ce que l'on trouve dans les livres, où il est impossible de démêler l'antique du factice, l'ancien reconstitué de l'ancien réel (qu'il vaut bien mieux penser caché, protégé), Rome comme ville mille-feuilles où les mille feuilles se croiseraient de manière aléatoire : Cette Rome-là aussi appelle l'ordre pour s'y retrouver. Mais l'ordre que souhaite Freud, celui qui lui permettrait de retrouver ses lectures dans l'architecture de la ville, n'est pas forcément celui qu'un autre visiteur de la ville souhaiterait y trouver. Tout ordonnancement de traces du passé est lui aussi pris dans les exigences de sa propre temporalité. La tentation de laisser le hasard en décider et les herbes folles reprendre leurs droits n'est finalement pas si absurde, vu la difficulté que représente le fait de présenter pour le présent des traces du passé, *a priori*, comme dans le cas de Rome, d'un passé mythique. La meilleure chance pour qu'un type de mise en ordre des traces du passé soit lisible au-delà de sa propre temporalité consiste à énoncer les conditions de sa conception, bref, à rendre conscient et à mettre en discours l'ordre choisi. La tâche n'est pas mince ; elle est à tout le moins tout aussi exigeante que la mise en ordre à proprement parler.

La grille de lecture freudienne peut s'appliquer de manière fructueuse au texte en tant que trace du passé. Pour tout travail partant de sources historiques textuelles

---

<sup>223</sup>Voir [OC22], p. 35-37.

primaires, faire le détour par une telle réflexion permet de mettre en perspective son objet de recherche et de prendre conscience de la nécessité de définir son propre niveau de lecture. Il aura fallu ce détour très long pour retomber sur l'archive en passant par une approche textologique et une réflexion sur le concept de trace pour pouvoir trouver le fil rouge qui guidait ma réflexion, et pour revenir à ce texte de Freud dont je n'ai longtemps senti que sourdement la portée avant de pouvoir la saisir plus exactement. C'est en prenant en compte la cartographie détaillée des exigences de chaque source, et notamment ce que l'on sait de sa provenance et de sa transmission, qu'on peut aborder une archive, et choisir de l'aborder d'une manière ou d'une autre

Il importait ici de revenir en détail sur cette conception de l'archive comme ordre mouvant de traces en perpétuelle redéfinition. À ce point de la réflexion, l'opposition entre l'archive (chaque trace singulière) et les archives (institutions patrimoniales, privées ou publiques) importe peu, c'est davantage le processus d'archivage qui est au cœur de mon propos<sup>224</sup>. Pour le moment, partons donc de l'idée que ce processus d'archivage, qui inclut destruction et conservation, affecte toute trace du passé que nous serions tentés d'interpréter – notamment les textes, qui par nature s'historicisent rapidement. Ce que la citation de Freud montre également et sur quoi il faut sans doute insister séparément, c'est l'écart entre un type de discours de transmission et l'image que renvoie la réalité de la trace. Sans qu'il soit question de savoir qui a tort ou raison, entre les architectes ayant bétonné les ruines romaines et les historiens décrivant une cité dont on ne pourra jamais vérifier si elle était vraiment bien ainsi faite, du moins faut-il souligner qu'il peut être difficile de faire se rejoindre les observations directes de traces du passé telles qu'elles nous ont été transmises et le discours sur le même objet tel que la tradition (savante) l'a construit. Sur ce point, nous rejoignons ici les difficultés énoncées dans la première partie à propos du discours sur les *Minores*<sup>225</sup>

#### 3.1.3 Les lettres, archive exemplaire

Ces réflexions se sont principalement déployées de manière générique alors que l'objet de recherche était, lui, très précis. Les lettres manuscrites ont été la source essentielle à laquelle cette recherche a puisé, même si d'autres sources, variées d'ailleurs, ont également été auscultées, analysées, interprétées. Mais le matériau

---

<sup>224</sup>Il sera question plus bas, dans 3.2 du travail de la recherche avec les archives comme institutions patrimoniales.

<sup>225</sup>Voir 2.2.2.



d'archive, l'archive même, qui, dans cette démarche, méritait de faire un détour aussi long et complexe que celui qui a été fait à la section précédente, ce sont les lettres manuscrites.

Leur intérêt provient d'une part de la matérialité du manuscrit. Le manuscrit génère un lien émotionnel à son lecteur souvent plus fort que le livre, du fait de son caractère d'unicité. Les lettres manuscrites, plus spécifiquement, ont ceci de fascinant qu'il s'agit de lettres, donc de textes explicitement adressés. Les phénomènes d'adresse eux aussi, de même que la matérialité du papier évoluant avec le temps, ont une historicité propre. Cette historicité a ceci de spécifique qu'elle permet de relier le passé et le présent d'une manière unique en son genre. Pour comprendre ce phénomène, il faut revenir plus précisément sur la nature du texte de la lettre, la manière de les situer à la fois comme source historique et comme source littéraire, comme genre à part et touchant pourtant à tant de choses.

Pour partir des réflexions élaborées dans la section précédente, on peut ouvrir celle-ci en disant que les lettres sont une source lacunaire par excellence. Elles mettent en évidence les phénomènes de conservation et de destruction, volontaires ou accidentels, jusqu'à faire perdre la mémoire d'un grand nombre d'échanges. De l'échange de billets entre Dorothea Tieck et Luise von Bülow que Sophia Zeil a trouvés à la *Sächsische Landesbibliothek — Staats- und Universitätsbibliothek* de Dresde, la recherche ignorait tout ou presque. Leur amitié faisait l'objet d'une ou deux allusions connues, nichées dans des notices biographiques elles-mêmes peu avides de détails<sup>226</sup>. Il y a donc encore des lettres que l'on a pu, autrefois, vouloir oublier, et que l'on voudrait, aujourd'hui, retrouver. Même si l'on sait que l'on ne trouvera pas tout, on sait aussi que tout n'est pas perdu, et que trouver reste possible ; que l'espoir, à tout le moins, fait vivre les manuscrits, virtuellement, jusqu'à ce qu'on en trouve, peut-être, des bribes, comme cette lettre d'amour échangée par Ludwig Tieck et la comtesse Henriette von Finckenstein, retrouvée dans un livre. Cachée à un endroit inattendu, cette lettre est la seule qui ait échappé à la décision de la dernière survivante Agnes Tieck (épouse Alberti), sœur de Dorothea et fille puinée de Ludwig Tieck, de brûler systématiquement les manuscrits de famille qui déviaient de la norme sociale. L'espoir de retrouver

---

<sup>226</sup>Le mémoire de master de Sophia Zeil, qui consistait en une édition historico-critique de ces billets est suivi d'un long appendice interprétatif où elle relie explicitement stratégies de conservation et stratégies de représentation de la femme dans son autonomie, notamment auctoriale, au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'ensemble du travail va être publié aux éditions Thelem. Le mémoire porte le titre : „Was wir nicht in Worte fassen können“ – Eine historisch-kritische Edition der Briefe Dorothea Tiecks an Luise von Bülow-Dennewitz ([IB19]).

même des choses dont on a des témoignages qu'elles sont passées par le feu, est ténu, mais il est légitime.

Parfois aussi on cherche au mauvais endroit. J'étais convaincue que le cours de Solger sur la *Mythologie des Grecs* devait être un texte central pour saisir l'articulation de sa pensée philosophique et de sa pratique philologique. Mais il n'a rien publié de conséquent de son vivant sur le sujet, et la compilation posthume publiée dans ses *Nachgelassene Schriften*<sup>227</sup> est en-deça de ce qu'il me semblait pouvoir en attendre. La piste qui restait, si aucun manuscrit autographe n'était conservé (ce que suggère la composition des écrits posthumes), c'était donc les cours qu'il avait donnés sur ce sujet. Après avoir cherché pendant dix ans à Berlin un texte, de quelque nature qu'il soit, permettant de reconstituer le contenu de ce cours, c'est finalement à Chicago, alors que je cherchais tout autre chose, que j'ai trouvé le cahier rassemblant les notes prises par son disciple K.W.L. Heyse en 1818/19<sup>228</sup>. Quel coup de chance que d'avoir trouvé ce manuscrit ! Plus exactement, cette chance revient d'une part à des recoupements d'indices issus d'autres textes et, de l'autre, à un catalogue commun à la bibliothèque et aux archives de l'Université de Chicago. Ce sont donc d'un côté une stratégie discursive, et de l'autre, une stratégie de conservation et de catalogage qui ont pu se rejoindre pour permettre de trouver cette trace du passé. Mais si l'un ou l'autre vient à manquer, du discours ou de l'ordre, la probabilité de trouver la trace est faible. Il est donc très probable que des blocs entiers, des morceaux disparates, ou des détails de ces traces de notre histoire aient disparu, soit de tout discours, soit qu'il n'en reste plus de traces physiques, et dont nous ne percevons le manque qu'occasionnellement.

C'est ici que la position de l'histoire littéraire, à cheval sur deux démarches, l'une historienne, l'autre littéraire, s'avère inconfortable. Les stratégies historiennes d'archivage sont différentes des stratégies littéraires d'archivage. La pensée du texte littéraire est le plus souvent une pensée de l'œuvre. Cette pensée de l'œuvre s'applique non seulement à la conception des éditions et des interprétations des textes, mais aussi au rapport aux sources primaires. Les stratégies de conservation sont ainsi au service de l'œuvre, dans une relation ancillaire à celle-ci.

---

<sup>227</sup>Voir [OC100].

<sup>228</sup>Il s'agit du manuscrit 106 de la *Berlin Collection*, un fonds de manuscrits, de thèses et de livres acquis par le premier président de l'Université juste avant sa fondation en rachetant le stock d'une librairie qui soldait tout son stock. On peut qualifier Heyse de disciple de Solger dans la mesure où c'est lui qui, en 1829, publiera les notes prises dans le cours d'esthétique de Solger (voir [OC43]).

Comparativement, la pensée documentaire de l'historien met plus volontiers sur le même plan des sources textuelles de nature différente.

Les stratégies de conservation liées à l'histoire littéraire sont assez peu diverses, car principalement pensées en fonction de l'œuvre : on conserve ce qui jettera une lumière sur un œuvre. Les lacunes sont donc inévitables, parce que systématiques, dans certains domaines ayant été préalablement définis comme ne contribuant pas à éclairer une œuvre, sans qu'il soit toujours possible de désigner un seul responsable. Est-ce la famille de l'auteur, les personnes ayant géré son héritage, une bibliothèque, une institution d'État ? Bien sûr, une institution patrimoniale ne va pas détruire à dessein des fonds qu'elle a accepté de conserver, mais elle peut en revanche refuser d'abriter des dépôts proposés par les familles. Difficile de savoir, dans ce cas, qui il faut considérer comme responsable de la perte. . .

Le chercheur qui se penche sur des textes dits littéraires est en quelque sorte tenu en laisse quand il consulte des sources primaires. Il manque de liberté d'orientation dans l'archive, il a peu de distance par rapport aux lacunes, peu de prise sur les stratégies d'archivages. La direction de recherche est à sens unique, celui de l'œuvre.

Il en va autrement des correspondances, qui ne sont pas forcément archivées dans une logique d'éclairage d'une œuvre, mais parfois aussi simplement dans une perspective documentaire.

Les lettres sont presque toujours référentielles, renvoyant à d'autres lettres, d'autres personnes, d'autres éléments que la lettre (un livre joint, une fleur, une mèche de cheveux, l'enveloppe). À la lecture d'une lettre, on remarque qu'il en manque dans la liasse. Certains éléments apparaissant de manière surprenante, qui n'ont pas été annoncé dans les lettres précédentes. On ne sait pas à quoi les rattacher, alors on tâche de deviner. Les lettres-réponses n'ont parfois pas été conservées, on tâche d'en deviner le contenu. Comme cela a déjà été évoqué dans la première partie (voir 2.3), la conscience de la lacune est essentielle dans la compréhension d'une correspondance. Cela ne vaut pas seulement en tant que les lettres forment le soubassement d'un réseau, comme on l'a déjà vu, mais aussi pour les lettres en tant qu'archive.

La lettre est l'archive par excellence, qui nous renvoie à la façon dont nous nous inscrivons dans une histoire. Loin cependant de créer de la distance entre nous, lecteurs d'aujourd'hui, et le passé dont elles sont issues, les lettres, au contraire d'autres types de manuscrits, nous en rapprochent. Nous nous rapprochons de l'origine de la lettre, en tant que lecteurs, parce que celle-ci est adressée. Pas à nous directement, mais, indirectement, à nous. Cet effet d'adresse est à la fois fascinant

et dangereux ; il affecte le lecteur de toute correspondance, et plus fortement encore s'il a le manuscrit entre les mains.

Une lettre est, par définition, adressée, et c'est bien la qualité des bonnes lettres que de ne pas s'adresser qu'à une seule personne, mais d'être en mesure d'interpeler d'autres lecteurs que leur lecteur initial attiré, leur destinataire. Ces effets d'adresse n'ont pas seulement été repérés dans des études de référence comme celles de Robert Vellusig<sup>229</sup> ou de Barbara Hahn<sup>230</sup>, ils ont fait l'objet et de pratiques et de réflexions dès la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle, et plus encore au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Les théories de Gellert sur l'authenticité dans l'écriture de correspondance<sup>231</sup>, puis les théories de Friedrich Schlegel et de Friedrich Schleiermacher sur la sociabilité et le dialogue<sup>232</sup> ont bénéficié d'une intense réception au moment de leur publication. La mise en pratique littéraire de ces théories, ou d'autres évoluant dans le même registre, ont accompagné la diffusion des idéaux d'échange, de fraternité, de mise en miroir de ses propres idées par l'échange privilégié avec un destinataire non pas nécessairement singulier, mais particulier. Ces champs d'exploration théorique des bénéfices de l'être-ensemble et du penser-ensemble sont intégrés aux multiples formes de quête de soi qui traversent la littérature romantique, portées pour leur part par des expériences d'amitiés de jeunesse extrêmement intenses. Ce que le cercle de Iéna incarne de manière exemplaire dans la mémoire collective n'est pas une exception, mais la mise en scène exacerbée d'une pratique répandue notamment dans les milieux étudiants – des amitiés fortes, l'attachement à un *alter ego* – et dont la correspondance prend le relais, parfois pendant des décennies, après la période des études, qui est celle où, le plus souvent, ces amitiés s'enracinent. Ce phénomène affecte particulièrement la génération née en 1780<sup>233</sup>, celle qui lit *Don Carlos* encore adolescente, vit la Révolution Française au moment du passage à l'âge adulte, et lit ensuite les *Briefe eines jungen Gelehrten* de Johannes Müller – trois éléments-clefs qui scellent un effet générationnel proche de celui que Friedrich Schlegel attribuait, dans un fragment de l'*Athenäum* devenu célèbre, outre la même Révolution Française, à Fichte et Goethe.

Schiller et Müller n'ont peut-être pas force de révolution comme Fichte et Goethe,

---

<sup>229</sup>Voir *Schriftliche Gespräche* ([OC102]).

<sup>230</sup>Voir notamment sa thèse, intitulée à juste titre "*Antworten Sie mir!*" ([OC35]).

<sup>231</sup>Voir [OC28].

<sup>232</sup>En particulier le texte de Schleiermacher de 1799, *Versuch einer Theorie des geselligen Betragens* (voir [OC90]).

<sup>233</sup>C'est aussi de cette génération que part Henri Brunschwig dans *La crise de l'État prussien* ([OC9]).

mais ils offrent des incarnations de cette relation privilégiée à l'ami intime (à l'opposé, en un sens, d'un Fichte ou d'un Goethe centrés sur eux-mêmes) qui permettent à l'*intelligentsia* naissante de se penser, notamment socialement.

Ce n'est pas un hasard si le lecteur moderne ressent un certain nombre de textes, et plus particulièrement les lettres, de cette période, comme lui étant adressées. La conception même de ces lettres y tend. En effet, c'est bien l'un des mécanismes les plus caractéristiques de ces formes d'écriture que de s'adresser à l'ami proche (réel ou imaginaire), de mépriser le public large du temps présent et de s'adresser au-delà de celui-ci à des générations futures rêvées meilleures que le public large du temps présent. On trouve ce genre de phénomènes dès Rousseau<sup>234</sup> et par la suite dans une certaine veine d'écriture (d'inspiration rousseauiste, mais pas seulement), et en particulier romantique. Cette adresse à l'au-delà du temps présent jette un pont naturel vers des lectures faites plus tard, dans un contexte qui peut se percevoir comme étant cet au-delà — comme les lectures que nous pouvons faire aujourd'hui de textes maintenant vieux de 200 ans, sur lesquels sont passés les nationalismes les plus exacerbés, et qui ne semblent que demander à être relus par ce qui fait le cœur de la relation textuelle : la communion de l'auteur et du lecteur dans un texte.

Deux aspects méritent ici d'être soulignés ici, le second dépendant du premier. Le premier élément essentiel est que cette adresse repose fondamentalement sur un malentendu ; le second, sa signification pour notre manière d'aborder l'archive aujourd'hui.

Ce sont les pérégrinations, toujours reprises, avec Tieck et Solger qui ont fait surgir l'illusoire de cette relation d'adresse parfaite à l'*alter ego*. Esquissée dans la thèse, l'expression de ce malentendu a été formulée pour la première fois dans "Tieck et Solger", puis repris dans "Tieck und Solger"<sup>235</sup>. La similitude des titres témoigne ici non pas d'une insistance volontaire, mais de l'entêtement avec lequel l'objet de cette relation a nécessité d'être repris encore et encore. Dans ces analyses, je ne peux que constater l'écart entre un discours de la compréhension et la réalité de

---

<sup>234</sup>Voir mon article "Communication" sur ce point : [AB42], 2013. De manière plus générale, ce sont de ces mécanismes que joue Derrida dans *La Carte Postale* ([OC14]), en mettant en abîme la mise en abîme même par la fiction d'authenticité et d'intimité. La dernière phrase revient explicitement sur la valeur de la destruction par le feu comme virtualisation de la destruction : "Demain je t'écrirai encore, dans notre langue étrangère. Je n'en retiendrai pas un mot et en septembre, sans que je l'aie même revue, tu brûleras, tu la brûleras, toi, faut que ce soit toi." (p. 273).

<sup>235</sup>Voir [AB33], 2011 et [AB68], 2016.

l'incompréhension d'une part (Tieck a beau prétendre le contraire, il ne comprend pas grande chose, philosophiquement parlant, à la philosophie de Solger), et la nécessité de cet écart d'autre part, car aucun discours de compréhension ne serait possible s'il y avait réellement compréhension. Le discours de compréhension se double d'un discours de compétence ambigu : même si, techniquement, Tieck ne comprend pas la philosophie de Solger, même si, profondément, Solger ne sait pas écrire avec une belle économie littéraire, malgré tout, l'un comme l'autre s'identifient à ce domaine de l'autre qui est extérieur à leur être profond.

La dimension de complémentarité est essentielle à cette relation d'amitié. Elle prend la forme d'une illusion d'identité, générée par la relation et, pour ce faire, par la lettre. Le complémentaire est présenté comme un autre moi, un reflet au miroir de la relation épistolaire, dont on sait qu'il n'est pas l'original, mais dont la présence est nécessaire pour se sentir, face à ce reflet, être l'original. Le malentendu est donc nécessaire à cette identification, pour ainsi dire floue, à l'*alter ego* ; il est nécessaire à l'acceptation de la complémentarité, et donc plus généralement pour que l'intensité de la relation fonctionne et soit intellectuellement fructueuse. Cette adresse à l'*alter ego* est donc une adresse manquée, une mal-adresse (*Miß-adressierung*), qui ne peut par principe fonctionner qu'en préservant de l'espace d'incompréhension, d'étrangeté (*Fremdheit*) au sein de la relation, tout en prétendant le contraire.

Ce que la relation entre Tieck et Solger permet ainsi de repérer, c'est un mécanisme fondamental de la relation épistolaire, qui se déploie plus généralement dans la lecture de lettres. Comme traces de ces relations passées, les lettres nous donnent à lire tout cela : l'adresse voulue, manquée, déportée sur un avenir projeté, celui des générations à venir (nous) ; la trace qui s'efface aussi, les lettres manquantes, l'encre qui ronge le papier, les ratures des premiers éditeurs qui ont voulu gommer ce que nous tenons pour l'authenticité du texte et que, devant le manuscrit, nous croyons pouvoir retrouver – et que, le relisant, nous prétendons pouvoir restituer pour des générations à venir. Nous aussi entrons inéluctablement dans la même spirale de compréhension illusoire, d'identification, d'échos puissants, de reflets du moi et de sa communicabilité.

C'est ce qui fait l'attrait particulier de ce type de manuscrits ; ils s'adressent à nous en effet, nous attachent à eux, et rendent presque impossible de s'en détacher. Ce ne sont pas des documents historiques comme le seraient des livres de compte ou des compte rendus de police, même si ces deux types de sources, précisément, sont aussi à même de traverser les siècles pour avoir quelque chose à nous dire. La femme de Boeckh luttant pour maintenir l'équilibre financier entre l'achat de

### 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

chaussures pour les enfants et les dépenses en livres de son mari, par exemple, raconte une histoire, cachée dans des lignes du cahier de comptes familial, qui nous touche aussi, à sa façon. Mais les lettres manuscrites font plus que cela, et elles sont en cela uniques en leur genre. Avec le genre du journal intime (le type d'égo-documents qui en est le plus proche), celui de la lettre partage l'exposition du moi et la confiance, mais son autre caractéristique, à savoir l'adresse, ouvre ce moi à un lectorat non seulement toléré dans l'intimité, comme ce serait le cas pour le journal, mais invité à la rejoindre depuis un futur inconnu dans un espace rendu public par la transmission.

Il y a donc une sorte de logique organique entre la lettre manuscrite et le principe de l'archive. L'une et l'autre appellent la reconstitution de traces lacunaires, qui filent comme du sable entre les doigts et dont on cherche à saisir les grains essentiels ; l'acceptation du temps qui passe et qui est saisi à la fois dans l'instant et dans sa durée ; la perception intime en même temps que la responsabilité de transmission.

L'archive est, en ce sens, davantage qu'un document conservé à dessein ou par hasard. L'archive est une façon de penser le texte dans sa dimension processuelle. Pensée ainsi, l'œuvre n'est plus un état fixé de texte considéré comme ultime, ou, du moins, achevé, mais la somme de l'histoire de chaque texte, et en perpétuel mouvement. Nous-mêmes ne sommes dès lors plus en position de parachever une œuvre, mais d'en transmettre ce qui nous frappe, ce que nous sommes en mesure de faire passer à la génération suivante. La seule œuvre à proprement parler est celle de la transmission.

C'est pour cette raison qu'il est essentiel de ne pas considérer les stratégies d'archivage des institutions patrimoniales comme une question séparée de celles qui animent le travail de la recherche avec ces mêmes archives. Ces deux domaines, qui jusqu'ici ont historiquement été la plupart du temps séparés, ont, outre des cadres conceptuels et institutionnels ouverts pour aller vers une telle démarche, les moyens techniques de faire se rejoindre leur contribution à cette transmission, une jonction des forces dont la validité vient d'être démontrée. Le chapitre suivant est consacré à un exposé des modalités d'un tel déplacement de la pratique de recherche comme pratique de l'archive qui rejoindrait les pratiques des archives.

### 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

Tandis que l'allemand est contraint de distinguer l'institution patrimoniale du document archivistique en appelant le premier *das Archiv* et le second *die Archivalie* ou *das Archivstück*, le français utilise le singulier, *l'archive*, pour désigner la

singularité de chaque pièce, et le pluriel, *les archives*, pour désigner l'institution patrimoniale (ou toute autre institution regroupant une certaine quantité de pièces à conviction). Dans les deux cas, il semble y avoir une sorte d'impossibilité à désolidariser l'une de l'autre, à nommer différemment le lieu et son contenu. Le chapitre précédent a voulu montrer que cette proximité de vocabulaire correspond à un mécanisme interne similaire entre chaque "pièce" (ou : "morceau") d'archive et la totalité de ce que contient une institution "archives". Ce sont en effet les mêmes effets de conservation et de destruction qui président, dans les deux cas, à la mise en œuvre de la transmission. En revanche, il existe bien différents types d'"archives" en tant qu'institution.

Entre les archives familiales ou de collectionneur d'une part et les institutions patrimoniales (privées ou publiques) d'autre part, la différence n'est pas seulement à chercher du côté de la quantité de contenu. Les institutions patrimoniales se sont professionnalisées depuis leur création au XIX<sup>ème</sup> siècle, une tendance qui s'est renforcée au cours du XX<sup>ème</sup> siècle. Elles sont devenues des infrastructures ayant une politique propre qui s'insère elle-même dans une politique (nationale, locale) plus générale. D'un temple en l'honneur des héros de la littérature comme a pu l'être le *Goethe- und Schiller-Archiv* (premières archives littéraires fondées en Allemagne en 1885), lors de sa fondation, les archives, même dédiées à des fonds littéraires, sont devenues porteuses de missions complexes, ont été financées et équipées pour remplir ces missions, et se sont dotées d'instances définissant, réalisant et accompagnant ces missions. En quoi cela joue-t-il un rôle dans la manière de les aborder en tant que chercheur ? C'est ce dont il est question ici.

Les archives le plus souvent citées — notamment par Derrida — comme modèle initial d'archivage du monde occidental, c'est le *μετρωον* athénien, qui en fonde pour ainsi dire la tradition. Y était conservé un exemplaire de chaque loi, de



## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

chaque acte politique<sup>236</sup>. Derrida insiste dans *Mal d'archive* sur cette fonction de consignation. Il la définit de la manière suivante :

La consignation tend à coordonner un seul corpus, en un système ou une synchronie dans laquelle tous les éléments articulent l'unité d'une configuration idéale. [...] Le principe archontique de l'archive est aussi un principe de consignation<sup>237</sup>.

Les réflexions qui suivent partent de cette dimension de consignation, pour venir ensuite aux modalités permettant de mettre en œuvre la perméabilité entre le travail du chercheur et celui des archives.

### 3.2.1 Consigner, répertorier

La consignation comporte deux aspects. D'une part, elle a pour fonction de garantir les conditions matérielles nécessaires à la conservation physique du matériau primaire (contrôle de la température, de l'humidité, protection de la lumière). D'autre part, elle donne la possibilité de s'orienter dans la grande masse de papiers que représente ce matériau primaire. Cette dernière dimension est celle du catalogage, qui est dans son principe similaire à celui auquel procèdent les bibliothèques qui conservent et cataloguent, elles, des livres, et non des manuscrits. Les manuscrits, par opposition aux livres, ont ceci de spécifique qu'ils sont considérés dans leur unicité ; les modes de catalogage ne sont de ce fait pas identiques entre bibliothèques et archives.

Pour chacune des institutions souhaitant mettre en ordre un matériau primaire, il s'agit de trouver des règles d'ordonnement qui permettent ensuite, lorsqu'on

---

<sup>236</sup>Dans le collectif édité par Marie Brosius ([OC8], *Ancient Archives and Archival Traditions*), cette focalisation sur le modèle athénien du V<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ est relativisée, notamment par la présentation de multiples autres modèles, orientaux pour la plupart,. Le seul article consacré au contexte grec, signé par John K- Davies, semble suggérer que l'archivage athénien s'est notamment distingué par la masse de documentation ainsi réunie : "Argument has focused mainly on late fifth-century Athens. On the one hand her headlong development, and her management of an Aegean empire, generated far more public documents than were ever cut in stone. [...] Nor was the practice purely Athenian. [...] Though no precise 'solution' to the problem is available, the general direction in Athens is clear. By the end of the fourth century BC at latest there was a reasonably well-organized public archive, located in the precinct of the Mother of the Gods, the Metroön, wherein documents were lodged and could be found." (p. 328–329). La question de l'accès au public des documents ainsi conservés est complexe ; elle est au cœur de l'article de Davies.

<sup>237</sup>Voir [OC15], p. 14.

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---

les cherche, de trouver les pièces d'archives. Ce processus de catalogage structure l'archive d'une manière qui n'est pas innocente, comme le souligne Derrida dans *Mal d'archive* :

Autre façon de dire que l'archive, comme impression, écriture, prothèse ou technique hypomnésique en général, ce n'est pas seulement le lieu de stockage et de conservation d'un contenu archivable *passé* qui existerait de toute façon, tel que, sans elle, on croit encore qu'il fut ou qu'il aura été. Non, la structure technique de l'archive *archivante* détermine aussi la structure du contenu *archivable* dans son surgissement même et dans son rapport à l'avenir. L'archivage produit autant qu'elle enregistre l'événement<sup>238</sup>.

Derrida aborde ici de manière ramassée toute une série d'aspects : l'archive comme aide-mémoire (prothèse mnésique) et comme génératrice de l'événement qu'elle archive en ce qu'elle l'archive, d'abord. Il évoque aussi entre les lignes la dimension technique et (infra)structurelle comme définissant les modes d'existence des deux premiers aspects. Ce qui mérite ici qu'on s'y arrête, c'est surtout le "autant que" de la dernière phrase citée, qui semble distinguer entre deux mouvements distincts d'enregistrement et de production. Inversement, je postulerais que l'archivage produit en enregistrant et enregistre en produisant, dans une identité des deux mouvements. Aussi faut-il revenir ici plus en détail sur cette manière d'enregistrer, que l'on peut appeler *recording*, catalogage, ou encore manière de répertorier.

L'une des différences systémiques majeures entre un catalogue de bibliothèque et un catalogue d'archives est le fait que les archives sont ordonnées selon un principe de provenance. Ce qui importe pour ordonner un corpus manuscrit, c'est d'abord d'où l'archive est originaire au moment où elle est mise en dépôt dans une institution patrimoniale donnée. En général, c'est la provenance immédiatement précédente qui est prise en considération. L'histoire antérieure de la provenance d'une archive est fournie le plus souvent sous la forme d'un descriptif séparé, mais en ce qui concerne la manière d'ordonner une archive, c'est l'origine immédiatement précédente qui compte. Ainsi, des documents qui relevaient à l'origine d'une même unité ont pu être séparés au fil du temps, notamment à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup> siècle, lorsque s'est développé le marché privé de la vente de manuscrits. Ont alors été extraits d'un fonds manuscrit les "bonnes feuilles", pour les vendre séparément au prix fort ou augmenter la valeur d'une collection existante.

---

<sup>238</sup>[OC15], p. 34.

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

Les conséquences s'en font sentir structurellement aujourd'hui. Par exemple, à la *Staatsbibliothek zu Berlin*, certains manuscrits d'un même auteur (notamment ceux du début du XIX<sup>ème</sup> siècle) sont répartis entre différentes unités, dans différentes parties de l'ensemble. Certains manuscrits seront conservés en tant que parties d'un *Nachlass* et certains autres en tant que *Autographen*. La politique d'acquisition de la section des manuscrits a depuis plusieurs décennies pour but de compléter des fonds déjà substantiels, ce qui permet d'offrir dans des domaines donnés la documentation la plus complète possible. Il importe de souligner ici l'importance du rôle joué par la collection Darmstaedter dans cette structure archivale. L'industriel Ludwig Darmstaedter, fasciné par l'histoire des sciences, a légué son fonds à la bibliothèque (à l'époque encore bibliothèque royale), qui a par la suite poursuivi une politique d'acquisition destinée à compléter cette collection unique au monde. Pour y parvenir, des fonds ont été démantelés à leur arrivée à la bibliothèque pour être réordonnés en fonction de la structure déterminée par Darmstaedter<sup>239</sup>. La directrice de la section des archives, Jutta Weber, souligne dans le catalogue d'une exposition récente consacrée à cette collection les bénéfices de la conception de la structure des archives en fonction de cette collection :

Natürlich wurden hier die Zusammenhänge von Nachlässen zerstört, aber was wurde gewonnen? Ein wissenschaftlicher Kosmos, der heute seinesgleichen sucht. Die Beziehungen von Wissenschaftlern zueinander wurden durch die gemeinsame Verwaltung ihrer Korrespondenz in einer Sammlung von Augen geführt<sup>240</sup>.

Dans cette tentative de justifier *a posteriori* une stratégie de structure d'archives, Jutta Weber met en avant la fonction de mise en réseau, et plus particulièrement la fonction des correspondances dans ce processus. Mais le malaise est perceptible,

---

<sup>239</sup>«Es wurde eine schon im 19. Jahrhundert in Bibliotheken übliche Praxis angewandt, die dem Berufsstand der Bibliothekare bis heute die Missgunst der Kolleginnen und Kollegen aus Archiven einbringt : Wurden Nachlässe für die Sammlung Darmstaedter eingeworben, teilte man sie auf. Man nahm die Korrespondenz und gliederte sie, nach den Rubriken der Sammlung sortiert, in den Kosmos der Sammlung Darmstaedter ein. Dies betraf alle 150 Nachlässe, die im Laufe der Jahre akquiriert wurden.», écrit Jutta Weber dans le catalogue d'exposition ([OC106], p. 49). Soulignons deux aspects particulièrement importants pour notre réflexion : d'une part le fait que la logique de bibliothèque et la logique d'archives, ici, sont présentées comme contradictoires, et de l'autre le fait que l'objet que l'on délocalise et déplace de manière privilégiée ici, ce sont les correspondances.

<sup>240</sup>[OC106], p. 49.

précisément dans l'opposition d'une "destruction" d'un côté (*Zerstörung*) et d'un univers (*Kosmos*) de l'autre, comme un combat virtuel de deux ordres incompatibles. Le premier, celui qui est détruit, serait d'ordre archival, tandis que la dimension scientifique du second est souligné à deux reprises. Or, la tâche de l'archiviste d'aujourd'hui, c'est de prendre en compte ces structures héritées du passé pour ne plus les désintégrer comme ce qui est décrit ici, mais les intégrer à la logique dominante, qui est celle de la provenance.

Aujourd'hui les nouveaux achats (ou dons) sont répertoriés en vertu du principe de provenance et du type de fonds dont il s'agit (manuscrits autographes sous la forme de feuilles volantes ou ensemble des papiers légués en tant qu'ensemble). Ces acquisitions complémentaires, par exemple dans le cas d'un feuillet qui aura été séparé d'un fonds déjà là et qui va être acheté lors d'une mise en vente dans le but de compléter le fonds, restent des entités archivistiques différentes. On ne remettra pas la page là où elle était à l'origine. Ici, la conservation ne remet ensemble que virtuellement, et non physiquement, une entité archivale.

Si la logique de la provenance s'est établie, c'est parce qu'elle permet en particulier de ne pas paralyser les archives dans leurs stratégies d'acquisition, notamment d'un point de vue politique. Les fonds berlinois ont subi, en particulier pendant la seconde guerre mondiale, un sort qui fait d'une reconstitution du fonds, ne serait-ce que tel qu'il se présentait avant guerre, un *casus belli* politique. Qu'il s'agisse des fonds mis en dépôt à Merseburg pour être protégés des bombardements et qui n'ont plus jamais été retrouvés, ou des fonds qui ont été envoyés à Cracovie et y sont encore — une pomme de discorde entre l'Allemagne et la Pologne —, les proportions politiques prises par les questions de conservation, on le voit, peuvent avoir des conséquences durables. Qui est le légitime dépositaire de la collection Varnhagen, mine d'or incontestable pour la recherche sur le romantisme : la *Staatsbibliothek*, qui en a été la dépositaire légale *via* Ludmilla Assing, la nièce de Varnhagen et dépositaire de la collection, ou la bibliothèque jagellone à Cracovie, où la collection a été mise en dépôt pour être protégée à un moment donné de son histoire<sup>241</sup> ? C'est en particulier l'immédiat après-guerre qui a été touché par ces questions, même si nous en subissons aujourd'hui encore les conséquences. Ainsi, la collection Darmstaedter a été délocalisée en Franconie durant la guerre et préservée avec succès, mais à son retour, l'armoire contenant les fiches descriptives s'est trouvée à

---

<sup>241</sup>Nikolaus Gatter revient en détail sur les querelles de provenance, notamment dans [OC26] et [OC25].

### 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

l'est et la collection à l'ouest de Berlin, symbolisant à elle seule toutes les difficultés de la séparation géographique et politique<sup>242</sup>.

La question de la consignation, comme le dit Derrida, appelle avec la question de l'ordre et de la structure la question de l'existence en tant qu'archive, de l'originalité et de l'inclusion dans un contexte archival donné. Il n'est plus possible ici de rester dans l'abstraction du discours spéculatif sur l'archive ; c'est une pensée de l'archive qui ne peut pas ne pas être historique. L'archive matérielle est inscrite dans un contexte historique, qui est également un contexte politique, comme le montre le cas des fonds de Cracovie.

Si l'on découple les enjeux, la "consignation" de la collection Varnhagen présente au moins quatre niveaux : 1) l'intégration à un fonds d'archives existant aujourd'hui, à des fins de conservation (possession physique) ; 2) le catalogage ; 3) le rattachement à un fonds du temps passé (origine de la provenance) ; 4) des relations de pouvoir politique entre deux pays (pays de dépôt et pays d'origine, le pays d'origine ayant été pays de dépôt auparavant). L'ensemble de ces enjeux se cristallise dans l'objet manuscrit qui est donc à la fois un objet physique désirable, qui ne peut cependant déployer son potentiel que s'il est intégré à une institution et classé, ce qui permet à l'institution d'affirmer également sa possession au plan politique.

Or, nous avons aujourd'hui les moyens de traiter séparément certains de ces aspects, de manière par exemple à ce que la tension entre possession physique et pouvoir politique ne soit pas un obstacle de premier plan pour la recherche. Les outils numériques nous donnent la possibilité de reconstituer une archive virtuelle indépendante des objets physiques, indépendante du lieu où ils se trouvent, des hasards de la provenance qui leur fait intégrer telle ou telle partie de l'institution dépositaire, et dans une certaine mesure indépendante des enjeux politiques. Il est parfaitement possible de cataloguer un fonds d'archive de manière à reconstituer une unité qui peut être définie selon des critères différents de ceux de la provenance : en allant chercher, là ou elles se trouvent, les informations sur un corpus dispersé, pour en restituer virtuellement l'unité. Le catalogage en ligne permet ainsi de créer des archives nouvelles, définies par des questions de recherche plus que par le respect de la provenance au sens usuel de la provenance immédiatement antérieure.

Contrairement aux catégories archivales qui se sont établies au cours des deux derniers siècles, l'archive virtuelle n'a pas encore de tradition. Elle fait ses premiers pas, commet des erreurs, a des angles morts. Il y a là un espace de pensée dont peut s'emparer la recherche et qu'elle ne fait encore que trop peu. Ce sont

---

<sup>242</sup>Voir l'article de Gabriele Spitzer dans le catalogue d'exposition à ce sujet, ici [OC106], p. 28.

surtout les bibliothèques virtuelles qui attirent l'attention des chercheurs<sup>243</sup>, tandis que la reconstitution d'archive virtuelle est encore la plupart du temps portée principalement par les institutions patrimoniales. Sans approfondir ici les raisons de ce délaissement, revenons plutôt sur les aspects techniques structurants déjà évoqués en filigrane par Derrida, et sur leur signification dans ce contexte.

Pour reconstituer une archive virtuelle, il faut principalement deux éléments : des métadonnées et des numérisations. Selon la manière dont les métadonnées et les numérisations sont conçues et ordonnées, une archive virtuelle ouvre la voie à différents types de recherches. Il s'agit ici de plaider pour une conception de l'archive virtuelle dans laquelle la recherche accepte de se confronter à une certaine forme de technique, car c'est celle-ci qui structure la façon de procéder de l'archive, que la recherche s'y intéresse ou non.

Commençons pas les métadonnées. Les métadonnées sont des informations portant sur le texte, mais qui ne sont pas le texte. Il n'est pas exclu d'y inclure des parties du texte, mais pour l'essentiel, elles informent de manière générique, à un niveau "méta", comme leur nom l'indique, sur le texte, son contenu, son origine, son apparence. Ce sont elles qui sont utilisées pour tout catalogage de manière à décrire, par exemple, un livre dans un catalogue de bibliothèque, ou un document d'archive

Or, il n'y a pas une unique façon de décrire une archive. Parmi les éléments qu'on est à peu près sûr de trouver dans des métadonnées d'archives, la provenance va y figurer d'une manière ou d'une autre, le plus souvent également l'auteur et la date, mais mis à part ces informations sommaires, on peut entrer dans un niveau de détail très variable. Certains catalogues vont préciser les dates de vie et de mort de l'auteur pour ne pas le confondre avec un homonyme, préciser la qualité et le format du papier, d'éventuels détails relatifs à la conservation, résumer le contenu, mentionner les personnes évoquées, préciser le nombre de pages total et parmi, celui-ci, le nombre de pages présentant du texte, des mains qui ne seraient pas celles de l'auteur et qui seraient également reconnaissables sur le papier, associer des mots-clefs... les métadonnées sont un concept extensible, adaptable aux besoins de la personne qui cherche des informations. De plus, selon les corpus, les informations pertinentes seront différentes. Quel que soit le point de vue adopté, la personne

---

<sup>243</sup>C'est ce que font par exemple en Allemagne les *Autorenbibliotheken* du *Forschungsverbund Weimar Marbach Wolfenbüttel* (<http://www.mww-forschung.de/forschungsprojekte/autorenbibliotheken/>) et en France les bibliothèques virtuelles humanistes (<http://www.bvh.univ-tours.fr/>).

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

qui saisit les métadonnées, c'est-à-dire celle qui conçoit et réalise le catalogue, est celle qui définit ce que le chercheur va trouver.

Il y a bien évidemment des types d'ordre, des manières de présenter, qui sont enseignées dans les formations d'archivistes. Certains choix de métadonnées sont moins compliqués qu'il peut y paraître et sont essentiellement de bon sens : il est bien évident que, dans le cas d'une correspondance, on va cataloguer non seulement l'auteur (l'expéditeur), mais aussi le destinataire et la date indiquée sur la lettre. Ces éléments sont en effet ceux qui permettent au mieux de ne pas confondre une lettre avec une autre. Cela suppose parfois de passer en revue l'ensemble de la lettre, pour le cas où elle aurait été rédigée sur plusieurs jours, ou bien pour le cas où la date ou le destinataire ne seraient pas mentionnés dans le traditionnel en-tête. Le lieu d'envoi fait également partie, pour les lettres, des éléments essentiels dans les métadonnées, notamment parce qu'il n'est pas rare que la date fasse défaut, et que le lieu peut dès lors servir d'indice pour reconstituer la chronologie ou lever des ambiguïtés sur de possibles doublons. C'est de ces éléments que sont composées les métadonnées de correspondance en XML/TEI, le "Correspondence Interchange Format" (CIM), qui ont été développées ces dernières années, en particulier par Sabine Seifert, et dont l'utilité sera précisée dans 3.2.2<sup>244</sup> (Voir un exemple de CIM FIGURE 9).

Un catalogue de métadonnées permet de "remettre ensemble" par exemple des parties de correspondances éparses — les réponses à des lettres sont la plupart du temps conservées ailleurs que là où sont les lettres elles-mêmes, correspondance passive et correspondance active ont rarement été conservées au même endroit. Un catalogue de métadonnées permet aussi de replacer virtuellement les pages arrachées par Darmstädter au dossier des élections de doyens de la faculté de philosophie, en recréant virtuellement ce dossier<sup>245</sup>. Enfin, un catalogue de métadonnées permet de rassembler les pièces composant un "dossier" au sens génétique, avec ses différents brouillons, copies, notes, etc. Ce sont les cas de figure qui nous intéressent plus particulièrement ici ; on pourrait bien entendu mentionner d'autres types de catalogues pertinents pour d'autres pans de la recherche. De manière plus générale, on voit bien que les métadonnées archivales peuvent être considérées en propre comme des données de la recherche puisqu'elles peuvent être adossées aux questions

---

<sup>244</sup>Voir [IB17] sur les aspects proprement TEI de <correspDesc>, ainsi que sur les difficultés préliminaires à définir la lettre entre objet matériel et message.

<sup>245</sup>Sur la période qui nous concerne ici, Darmstaedter a notamment déplacé les feuillets rendant compte des élections de Hegel en tant que doyen de la faculté de philosophie (voir [AB19], 2011).

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---

```
<sourceDesc>
  <bibl type="online">
    Carl-Maria-von-Weber-Gesamtausgabe. Digitale Edition, <ref target="http://www.weber-gesamtausgabe.de">ht
  </bibl>
</sourceDesc>
</fileDesc>
<profileDesc>
  <correspDesc ref="http://www.weber-gesamtausgabe.de/A044980">
    <correspAction type="sent">
      <persName ref="http://d-nb.info/gnd/118814044">Gänsbacher, Johann</persName>
      <date notBefore="1810-07-11" notAfter="1810-07-18" cert="medium"/>
    </correspAction>
    <correspAction type="received">
      <persName ref="http://d-nb.info/gnd/118629662">Weber, Carl Maria von</persName>
      <placeName ref="http://www.geonames.org/2873891">Mannheim</placeName>
      <date when="1810-07-18"/>
    </correspAction>
  </correspDesc>
</profileDesc>
```

FIGURE 9 : Exemple d’encodage des métadonnées de correspondance selon le format “Correspondence Interchange Metadata” de la TEI ([https://github.com/TEI-Correspondence-SIG/correspDesc/blob/master/examples/example13\\_cmi.xml](https://github.com/TEI-Correspondence-SIG/correspDesc/blob/master/examples/example13_cmi.xml))

qu’il s’agit d’aborder. Les métadonnées offrent ainsi une interprétation superficielle d’une archive manuscrite. Il y a interprétation à la fois du fait du choix des métadonnées retenues et parce que la lecture des noms, des dates, ne va pas forcément de soi.

Le deuxième pilier sur lequel repose l’archive virtuelle, outre les métadonnées, ce sont les numérisations. Une numérisation n’est toujours qu’un scan donné d’un document donné à un moment donné. Une numérisation est donc un produit éminemment daté, ancré dans un moment précis de l’histoire de la technique de numérisation autant que de la conservation de chaque manuscrit. Si la notion de texte “fixé” est pertinent pour un cas de figure, c’est bien celui-là : en tant que numérisation, le texte est fixé, on pourrait presque même dire cryogénisé, figé dans un bloc de glace difficile à briser. Quelque chose a été arrêté à un moment du temps dont on ne sait pas toujours bien quel moment ou quelle chose. Les conditions de réalisation de chaque numérisation sont rarement documentées précisément. Par exemple, lorsqu’on cite l’URL d’un scan de manuscrit, on cite la date de consultation, mais pas la date de réalisation du scan, qui donne pourtant *a priori* au moins autant d’informations.

La numérisation est par ailleurs en règle générale la propriété de l’institution qui a réalisé la numérisation ou de celle qui possède le document numérisé et qui a donc acheté non seulement la prestation de numérisation, mais aussi les droits



## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

afférents au produit de la numérisation, selon un contrat explicite. Contrairement aux métadonnées, qui sont libres de droit, le recours à l'image du texte convoque un cadre légal complexe. Cependant, ces images sont nécessaires pour vérifier la pertinence des métadonnées : un lecteur aguerri pourra y repérer une erreur de lecture dans la date, reconnaître un destinataire jusque là non identifié... avec les numérisations, on entre dans une autre dimension de l'interprétation du texte, une dimension qui permet de confronter des lectures divergentes. La numérisation a donc ce statut paradoxal d'être à la fois un produit extrêmement périssable, un produit citable de manière le plus souvent insatisfaisante, mais qui joue un rôle de référence dans la plupart des contextes de recherche.

La plupart des chercheurs se représentent une archive virtuelle comme une vaste collection de numérisations dans laquelle ils évolueraient comme dans une bibliothèque. C'est oublier qu'une bibliothèque se présente d'abord sous la forme de tranches d'ouvrages comportant des informations, c'est-à-dire que les métadonnées sont premières par rapport à l'image : l'image n'existe pas sans les métadonnées, ce sont elles qui font ressortir sa valeur, qui la rendent trouvable et permettent d'y effectuer des requêtes. On ne trouverait pas un livre dans une bibliothèque si l'on n'avait ni de titre à lire sur la tranche et de système (thématique, alphabétique...) pour s'y orienter, ni de cote à repérer dans un système de recherche, qu'il se présente sous la forme de tiroirs à fiche ou de base de données. S'il faut ne choisir que l'un des deux, des métadonnées ou des scans, c'est bien les métadonnées que le chercheur devrait favoriser, car elles s'intègrent aisément à un contexte de recherche, alors que des numérisations sont, pour elles-mêmes, des objets sans consistance.

Les métadonnées peuvent être associées à une image pour la rendre recherchable (on peut penser ici aux métadonnées permettant d'accéder aux documents iconographiques dans Europeana)<sup>246</sup> ; elles peuvent aussi être associées à un texte, comme c'est le cas dans un document TEI. Un document TEI est structuré en deux parties, l'une décrivant le document (métadonnées, dans la première partie du document, que l'on appelle "header") et l'autre comportant le texte à proprement parler (transcription et annotation, partie du document qui s'appelle "body")<sup>247</sup> (Voir FIGURE 10 pour le schéma générique d'un document TEI)

Un document TEI comporte donc à la fois la dimension de catalogage et celle

---

<sup>246</sup>Voir <http://www.europeana.eu/portal/>.

<sup>247</sup>Voir l'introduction à la TEI par Lou Burnard pour plus de détails sur les principes généraux : "La TEI Lite : encoder pour échanger : une introduction à la TEI" ([http://www.tei-c.org/release/doc/tei-p5-exemplars/html/tei\\_lite\\_fr.doc.html](http://www.tei-c.org/release/doc/tei-p5-exemplars/html/tei_lite_fr.doc.html))

```
<TEI xmlns="http://www.tei-c.org/ns/1.0">
  <teiHeader>
    <!-- [ en-tête ] -->
  </teiHeader>
  <text>
    <front>
      <!-- [ partie préliminaire ... ] -->
    </front>
    <body>
      <!-- [ corps du texte ... ] -->
    </body>
    <back>
      <!-- [ partie annexe ... ] -->
    </back>
  </text>
</TEI>
```

FIGURE 10 : Structure d'un document TEI ([http://www.tei-c.org/release/doc/tei-p5-exemplars/html/tei\\_lite\\_fr.doc.html](http://www.tei-c.org/release/doc/tei-p5-exemplars/html/tei_lite_fr.doc.html))

d'édition. Il auto-documente son processus d'archivage dans la mesure où l'une des catégories — obligatoires — du header est celle où l'on doit enregistrer les modifications apportées au document, la date et la personne ayant fait ces modifications. La FIGURE 11 est un très bref extrait de la documentation des changements effectués dans l'index des personnes dont un extrait du "body" (entrée "August Boeckh") avait été présenté dans la FIGURE 7.

La question de la gestion des versions est un aspect crucial de l'archive virtuelle<sup>248</sup>. Le principe en est de dater les différents états de tout texte archivé en ligne. De cette manière, il est toujours possible de revenir à une version antérieure et d'identifier les modifications. Dirk van Hulle revient, dans la conclusion de *Modern Manuscripts*<sup>249</sup>, sur le cas d'un poète qui avait tenté d'enregistrer systématiquement, dans une présentation powerpoint, les changements qu'il introduisait au fil de la genèse d'un poème. Le simple fait de devoir enregistrer ces changements, en conclut le poète, l'a rendu si hyper-conscient des déplacements que cela a fini par paralyser le processus de création artistique. Il paraît effectivement assez difficile d'exiger des auteurs de textes littéraires qu'ils créent et documentent le processus de création dans le même temps. En revanche, pour le processus éditorial d'établissement du texte, une telle démarche peut permettre d'échapper au spectre du texte "fixé", "définitif", tout en offrant toujours un point de référence citable, c'est-à-dire en attribuant

---

<sup>248</sup>C'est un aspect essentiel de la définition informatique de l'archive dont il sera question dans l'introduction de 3.3.

<sup>249</sup>Voir [OC101], p. 239.

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

```
<change when-iso="2014-04-11" who="#sophia.zeil">Added entries p2425 to p2431.</change>
<change when-iso="2014-04-10" who="#sophia.zeil">Added entries p2417 to p2424.</change>
<change when-iso="2014-04-09" who="#sophia.zeil">Added entries p2413 to p2416.</change>
<change when-iso="2014-04-08" who="#sophia.zeil">Added entries p2410 to p2412.</change>
<change when-iso="2014-03-30" who="#sabine.seifert">Added some information.</change>
<change when-iso="2014-03-29" who="#johanna.preusse">Added entries p2345 to p2409.</change>
<change when-iso="2014-03-24" who="#sophia.zeil">Added entries p2341 to p2344.</change>
<change when-iso="2014-03-24" who="#johanna.preusse">Added entries p2328 to p2340.</change>
<change when-iso="2014-03-23" who="#sophia.zeil">Added entries p2323 to p2327.</change>
<change when-iso="2014-03-21" who="#sophia.zeil">Added entries p2318 to p2322.</change>
<change when-iso="2014-03-20" who="#johanna.preusse">Added entries p2315 to p2317.</change>
<change when-iso="2014-03-20" who="#johanna.preusse">Added entries p2308 to p2314.</change>
<change when-iso="2014-03-20" who="#sabine.seifert">Some corrections.</change>
<change when-iso="2014-03-20" who="#sophia.zeil">Added entries p2298 to p2307.</change>
<change when-iso="2014-03-19" who="#sophia.zeil">Added entries p2293 to p2297, updated
  entries p0233 and p0709.</change>
<change when-iso="2014-03-18" who="#sophia.zeil">Added entries p2288 to p2292.</change>
<change when-iso="2014-03-15" who="#sabine.seifert">Updated entries p0558, p0665 and some
  others. Added entry p2287.</change>
<change when-iso="2014-03-12" who="#sabine.seifert">Added entry p1927, updated entry
  p0484.</change>
<change when-iso="2014-03-11" who="#sabine.seifert">Added entry p2286.</change>
<change when-iso="2014-03-11" who="#sabine.seifert">Added entries p2284 and p2285.</change>
<change when-iso="2014-02-24" who="#julia.doborosky">Added entry p2283.</change>
<change when-iso="2014-02-20" who="#sabine.seifert">Added entry p2282.</change>
```

FIGURE 11 : Extrait de l'élément "RevisionDesc" de l'index des personnes de l'édition *Lettres et textes*.

des caractéristiques (date, voire heure, auteur) précises aux différentes versions, permettant de se référer à l'une ou à l'autre.

Le domaine de l'archive virtuelle a besoin, pour continuer à se constituer comme lieu de recherche, à la fois de davantage de pratique et de davantage de théorie. Nous sommes actuellement encore au tout début du chemin, à même de donner des impulsions qui vont façonner ce genre de l'archive virtuelle à l'intersection du catalogage et de la mise en question. La dimension théorique vient d'être évoquée, revenons pour conclure cette section sur un exemple plus pragmatique.

La réalisation du catalogue des manuscrits d'August Boeckh déjà évoquée dans 2.2.3 et dans 2.3. Ce catalogue ([AB13]) est une forme de mise en œuvre de ces réflexions. Sa réalisation a permis de repérer un certain nombre de points où la mise en pratique s'est avérée instructive. C'est sur ces points que je voudrais revenir pour conclure cette section.

Le catalogue de manuscrits de Boeckh<sup>250</sup> a pour but de rassembler l'ensemble des informations disponibles sur l'ensemble des manuscrits conservés dans lesquels August Boeckh est auteur ou destinataire. Outre les cas de figure évidents comme

---

<sup>250</sup>Actuellement consultable à l'URL : [www.berliner-intellektuelle.eu/boeckh/](http://www.berliner-intellektuelle.eu/boeckh/). Un renvoi depuis l'URL originale <http://tei.ibi.hu-berlin.de/boeckh/> est en cours de réalisation.

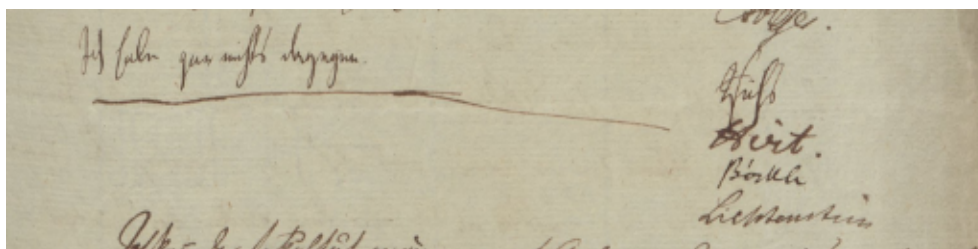


FIGURE 12 : Exemple de document signé par Boeckh et ses collègues ([www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Brief002wilkenanfakultaet+de#](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Brief002wilkenanfakultaet+de#) 1).

les lettres de et à Boeckh, ce catalogue contient l'ensemble des documents qui ont pu être trouvés aux archives de l'Université de Berlin qui portaient sa signature (parfois simple paraphe parmi de nombreux autres, voir FIGURE 12). Il a pour vocation d'abriter également, à terme, la liste des cahiers de notes de cours prises par ses nombreux étudiants lors de sa longue carrière.

La page d'accueil internet est conçue pour répondre aux exigences du principe de provenance. On y trouve explicitement les trois principales provenances du corpus catalogué dans son état actuel : les métadonnées issues de la base de données kalliope, les métadonnées saisies à partir du corpus des archives de l'Université Humboldt et les métadonnées saisies sur la base du corpus de lettres conservés à la *Staatsbibliothek*. Kalliope<sup>251</sup> est la version moderne de l'ancienne *Zentralkartei der Autographen*, système de fiches utilisé jusqu'à la fin des années 1990 et qui est maintenant disponible au format numérique<sup>252</sup>. Il s'agit d'un catalogue de manuscrits ayant une dimension proprement littéraire (par opposition par exemple au portail Archiv-D qui, lui, répertorie tous types de documents manuscrits)<sup>253</sup>. Le principe en est que l'ensemble des archives rattachées au réseau *Kalliope* peuvent intégrer leurs métadonnées au portail, qui sert donc de méta-portail pour toute une série d'institutions patrimoniales dont les fonds sont plus ou moins conséquents. Le *Literaturarchiv* de Marbach, par exemple, a son propre portail doté de son propre système, *Kallias*, mais contribue aussi à *Kalliope*. Ce catalogue

---

<sup>251</sup>Voir <http://kalliope-verbund.info/de/index.html>.

<sup>252</sup>L'historique est présenté ici : <http://kalliope-verbund.info/de/ueber-kalliope/historie.html> en allemand et ici : <http://kalliope-verbund.info/en/about/history.html> en anglais.

<sup>253</sup>Voir le descriptif en allemand : <https://www.archivportal-d.de/info/about/> et en anglais : <https://www.archivportal-d.de/info/about/?lang=en>.

### 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

est donc en double<sup>254</sup>. La condition *sine qua non* d'une participation à *Kalliope* est d'utiliser un logiciel précis, ce qu'un certain nombre de petites archives ne peuvent pas se permettre pour des raisons financières, tandis que d'autres préfèrent par principe s'intégrer au portail Archiv-D. Dans tous les cas, la situation est bien plus centralisée en Allemagne qu'en France en ce qui concerne les informations d'archives (un retournement amusant de la situation fréquente d'opposition du fédéralisme allemand au centralisme français). Pour le chercheur en histoire littéraire cependant, la conclusion qui s'impose est que toutes les métadonnées d'archives qu'il peut considérer comme pertinentes ne sont pas disponibles dans *Kalliope*, et qu'il n'existe pas, ni en France ni en Allemagne, de catalogue répertoriant systématiquement les fonds d'archives de textes "littéraires", ou du moins de textes pertinents pour la recherche sur l'histoire de la pensée et de la culture.

Le catalogue présenté par le portail *Kalliope* reste cependant le meilleur point de départ, du moins le plus systématique. La première étape de la réalisation du répertoire des manuscrits de et à Boeckh a donc consisté à signer un partenariat avec *Kalliope* pour réutiliser les métadonnées de tous les fonds mentionnant Boeckh déjà saisies<sup>255</sup>. Ces métadonnées, bien qu'informées selon une grille de lecture similaire pour tous les fonds (celle du logiciel utilisée par *Kalliope*), se trouvaient cependant avoir un degré de granularité différent. Les descriptifs pouvaient se rapporter soit à, par exemple, une lettre d'une page, soit à un ensemble de lettres regroupé dans une chemise, auquel cas elles n'étaient pas décrites une à une, mais sous la forme : "[nombre correspondant] lettres de Boeckh à [un destinataire], entre [année de début] et [année de fin], [nombre de feuillets]". Ce type de répertoire ne permet pas au chercheur de s'orienter, et c'était le but du répertoire en ligne que nous voulions réaliser que de ne pas en rester à ce genre de description. Il fallait donc entrer au maximum dans le détail de chaque document à l'unité, et non au niveau du dossier, de la chemise ou de la boîte de conservation.

La contradiction est déjà apparue en filigrane : les informations de catalogage utiles à un chercheur ne sont pas forcément identiques avec celles que l'archiviste

---

<sup>254</sup>Voir la page du *Literaturarchiv Marbach* : <https://www.dla-marbach.de/katalog/>. Une telle duplication est absurde à plusieurs égards : en termes de temps de travail, en termes de citabilité, en termes de coordination. . . mais elle montre bien, une fois de plus, que l'affirmation de l'autorité par rapport aux objets matériels possédés par les différentes maisons reste déterminantes pour comprendre les stratégies des archives, même pour des choses en apparence aussi anodines que le catalogage.

<sup>255</sup>On reviendra en détail dans 3.2.2 sur les modalités d'échanges de métadonnées, un point laissé de côté ici.

considère comme fournissant une orientation. Le travail conceptuel dans la définition des métadonnées à saisir — définir les métadonnées utiles dans le cadre de la recherche du groupe “intellectuels berlinois” — s’est étendu sur plusieurs années et a été assez expérimental, notamment du fait de cette tension avec les principes bien établis par les règles archiviales, qu’il s’agissait de comprendre et, autant que possible, de résoudre (les idées de résolution sont l’objet de la section suivante, 3.2.2). Il s’agit ici d’en esquisser les principales étapes méthodologiques pour en comprendre l’importance. Revenons pour cela à notre corpus Boeckh.

Les deux fonds les plus prometteurs étaient d’une part les archives de l’Université Humboldt et de l’autre les lettres conservées à la *Staatsbibliothek*. Dans le cas des archives de l’Université, il s’est agi de passer l’ensemble des dossiers concernés en revue et de repérer les pages où Boeckh apparaissait. Contrairement à la pratique de la plupart des archives, les archives de l’Université Humboldt se présentent sous la forme de dossiers de manuscrits reliés, qui ont certes l’avantage d’avoir été conservés systématiquement, mais l’inconvénient que la reliure obstrue une partie conséquente du texte, en marge, comme le montre l’exemple de la FIGURE 13<sup>256</sup>.

Pour le fonds des archives de l’Université Humboldt, le répertoire a été conçu de la manière suivante. Dans un premier temps, le document est situé dans l’ensemble qui l’entourent (les dossiers étant ordonnés en fonction des institutions concernées, dans l’ordre chronologique, et non selon une logique de contenu ou de personne), les personnes autres que Boeckh figurant dans le document sont répertoriées (en leur associant le numéro tiré du fichier d’autorité *GND* dans la mesure du possible), et un résumé du contenu du document est formulé. Ces résumés se sont rétrospectivement avérés peu pratiques et pas forcément utiles à la recherche ; il aurait sans doute été plus adéquat de concevoir un système de mots-clefs combinables. Cet ajout est prévu pour la prochaine étape de travail. L’avantage est sans doute qu’il sera plus facile à concevoir en partant des résumés qu’il n’aurait pu l’être s’il avait fallu le concevoir avant de dépouiller le fonds. En ce sens, l’effort de résumé n’était sans doute pas vain. Ces résumés ont par ailleurs été critiqués du fait que la formulation était assez libre et ne se conformait pas aux règles du *Regest* tel qu’il est pratiqué et codifié dans les éditions historico-critiques allemandes.

Les correspondances conservées à la *Staatsbibliothek* ont été répertoriées quelques

---

<sup>256</sup>Ce problème a conduit à suppléer au texte de manière récurrente dans l’édition de la thèse d’Immanuel Hermann Fichte ; voir [www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?IHFichte\\_Die\\_Aufgabe\\_der\\_Philosophie+de#1](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?IHFichte_Die_Aufgabe_der_Philosophie+de#1).



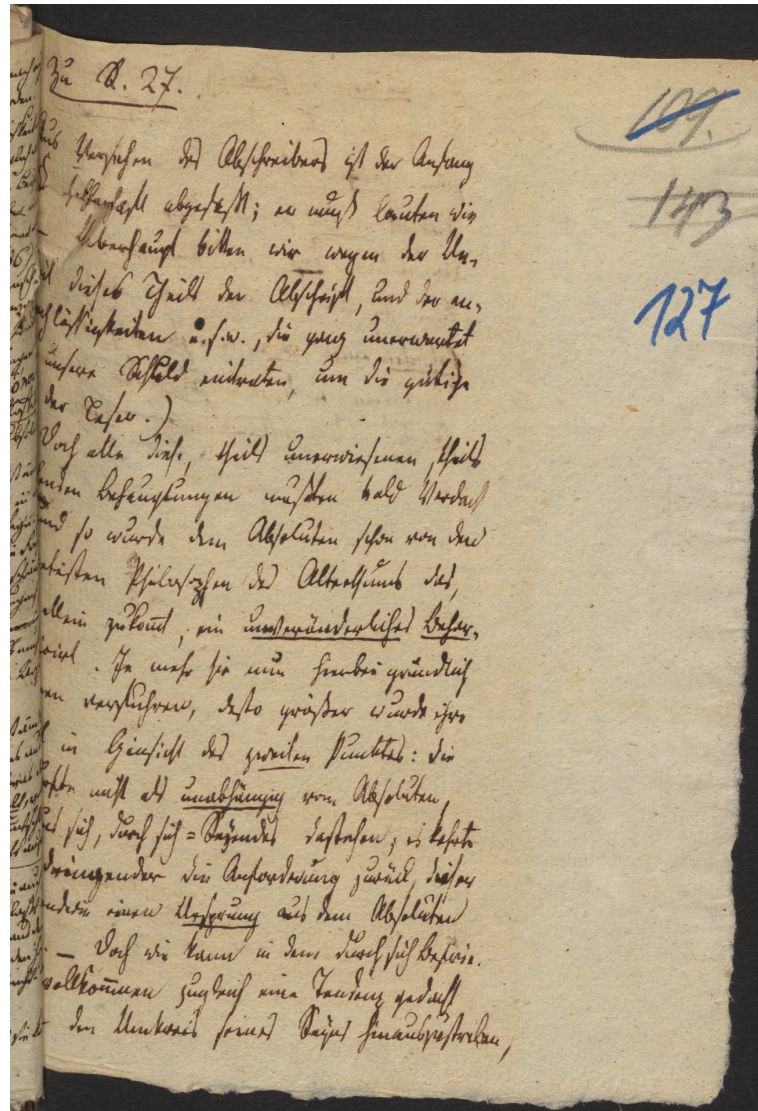


FIGURE 13 : Extrait de la thèse de doctorat d'Immanuel Hermann Fichte : texte occulté par la reliure du dossier d'archives dans la marge gauche ([www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?IHFichte\\_Die\\_Aufgabe\\_der\\_Philosophie+de#27](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?IHFichte_Die_Aufgabe_der_Philosophie+de#27)).

années plus tard par quelqu'un d'autre<sup>257</sup>. Dans ce cas, nous disposions d'une saisie numérique très générique des corpus par blocs de correspondance (tant de lettres à untel, entre telle année et telle année). Le but de l'affinage de la saisie était de pouvoir identifier un à un les documents ; de répertorier les personnes évoquées dans les lettres ; de repérer les instances du séminaire de philologie pour aider Sabine Seifert dans sa recherche de doctorat. Ce dernier point s'est avéré assez décevant : bien que nous nous soyons concentrés sur les correspondances le plus susceptibles de comporter des évocations du séminaire de philologie, et bien que la personne ayant réalisé le répertoire ait lu l'ensemble du texte et ait donc été susceptible de repérer plus que le groupe de mots "Philologisches Seminar" partout où il aurait pu apparaître, mais aussi par exemple d'éventuelles périphrases y faisant allusion ou noms de personnes connues pour y avoir été partie prenante à un niveau ou à un autre, le résultat de cette fouille pour le répertoire n'a permis de repérer que quelques maigres occurrences. Ce qui était ainsi censé être une première tentative d'association de mots-clefs à un corpus (avec une tâche extrêmement précise, à savoir un seul mot-clef, le séminaire de philologie) s'est donc finalement avéré assez peu probant.

Pourtant, cette démarche est essentielle, puisque c'est elle qui peut permettre de faire émerger le réseau dans l'archive, d'intégrer les données du réseau au niveau de la consignation de l'archive comme étant l'un des états de texte possibles. Le travail déjà réalisé a permis de mettre en évidence la pertinence de la concentration sur les entités nommées comme première étape, et aidé à cerner les enjeux de l'attribution de mots-clefs et l'introduction d'une sémantique non-standardisée, prochaine étape de ce travail.

Que nous apprend cet exemple mis au regard des considérations générales qui précédaient ? Il nous montre d'abord que les obstacles à la constitution d'une archive virtuelle sont tout autant techniques que conceptuels, et que l'intersection entre archives et recherche est encore pour beaucoup à inventer, mais que cette créativité, cette innovation ne pourront se déployer que portées par une volonté politique au sens d'une politique scientifique volontariste d'ouverture.

L'archive virtuelle comme moment de consignation, et plus spécifiquement comme moment de catalogage, de mise en répertoire, a vocation à être plus qu'un décalque des fiches cartonnées consultables dans les casiers de tiroirs des institutions patrimoniales. Cela suppose à la fois que les chercheurs pensent leurs corpus en tant

---

<sup>257</sup>C'est Julia Doborosky qui avait été en charge des fonds des archives universitaires, et Hannes Fischer qui a travaillé sur les correspondances de la *Staatsbibliothek*.



qu’archive et que les archivistes (qui n’ont pas les capacités techniques et financières nécessaires pour transformer leurs tiroirs de fiches en bases de données numériques à une vitesse correspondant à celle de l’évolution des logiciels d’archivage) laissent les chercheurs contribuer au catalogage. L’échange entre la recherche et les archives est donc essentiel dans la constitution de telles archives virtuelles, de manière à faire converger les besoins et les intérêts des uns et des autres. La section suivante se penche en détail sur les implications infrastructurelles et épistémologiques de ces échanges : quelle forme peuvent-ils prendre, avec quels bénéfices et pour quoi faire ?

### 3.2.2 Échanger

Dans le cas du répertoire des manuscrits Boeckh, nous avons donc en tant que groupe de recherche (et non moi-même en tant que personne) reçu des responsables de *Kalliope* une série de fichiers, tous ceux disponibles dans *Kalliope* renvoyant au numéro de fichier d’autorité correspondant à “August Boeckh”. Les détails du format (dans ce cas, METS/MODS) importent peu ici. Ce qui mérite en revanche d’être souligné, c’est que ce format, de plus en plus utilisé par les bibliothèques et les archives, peut facilement être transformé en TEI. C’est ce à quoi a procédé le technicien du groupe de recherche, transposant ces informations dans des “header” de document TEI.

Pour chaque document, nous disposons donc de l’en-tête (voir FIGURE 10) qui permet d’y adjoindre, quand le temps sera venu, une transcription annotée. Autrement dit, tout est prêt pour réaliser une édition. La structure du document singulier et de l’ensemble des documents entre eux (systèmes de renvois, etc.) permet, à partir du moment où le répertoire aura vocation à se transformer en édition, de simplement compléter le document TEI, sans avoir à concevoir une architecture de données différentes. Le répertoire est la carte de visite de l’édition. Dans ce cas, par le travail sur les métadonnées, et notamment les entités nommées, déjà effectué, le réseau est déjà fourni en toile de fond, et le texte peut être “déposé” par-dessus.

Mais nous ne nous sommes pas contentés d’absorber les informations fournies par *Kalliope*, nous les avons aussi enrichies, comme l’a montré 3.2.1, en y ajoutant des informations nouvelles, qui ne figuraient pas dans le lot de métadonnées reçues de *Kalliope* au départ. D’autres éditions ont d’ailleurs procédé à un import similaire depuis *Kalliope*, comme par exemple l’édition des lettres d’August Wilhelm

Schlegel ou celle des journaux intimes de Theodor Fontane<sup>258</sup>. Elles aussi se trouvent aujourd'hui dans la même situation, à vouloir faire bénéficier *Kalliope* des enrichissements aux métadonnées effectués dans le cadre des projets éditoriaux : amélioration de la granularité des informations, rectification d'erreurs, mise en relations d'éléments jusque là disjoints, . . . Ce genre de contributions prenait jusqu'ici traditionnellement la forme d'une petite note laissée par le chercheur sur le dessus de la chemise de documents après consultation, et se limitait la plupart du temps à des rectifications factuelles. Il y avait donc un contact très singulier : un chercheur signalant une erreur dans un document à un archiviste. Pour les échanges dont il est question dans le cadre de ce travail éditorial et archival, l'échelle de grandeur n'est pas comparable puisqu'il s'agit d'offrir une série d'enrichissements sur une série de corpus, et d'automatiser le processus.

Les résistances à mettre en œuvre un tel enrichissement sont multiples. Évidemment, certains aspects techniques sont un peu complexes (les catégories pertinentes pour les chercheurs, ne l'étant, comme on l'a vu plus haut, pas toujours pour les archivistes) et évidemment, il y a un risque d'introduire des erreurs. Au-delà de ces aspects que l'on peut, dans une certaine mesure, considérer comme secondaires parce que techniques (il y aura toujours des erreurs, la question est de savoir comment les repérer et les corriger au mieux), la question est dans le fond une question d'auctorialité. Si les informations réunies par les chercheurs sont ajoutées aux catalogues d'archives, qu'est-ce qui est du ressort de l'institution patrimoniale, qu'est-ce qui est du ressort du chercheur ?

Cette question n'a pas tant à voir avec des détails techniques qu'on pourrait le croire. Elle a surtout à voir avec les garde-fous nécessaires pour faire fonctionner ce type d'échanges, c'est-à-dire les mécanismes qui permettront de garantir la traçabilité des versions et des auteurs. Si l'on échange des données dans un sens et dans l'autre, il faut pouvoir dire qui a fait quelle modification, pour retracer et corriger des erreurs par exemple. Mais aussi pour pouvoir évaluer la part de travail investie par chaque partenaire, pour comprendre les différences de conception et les faire converger, pour mettre en place une façon commune de travailler. Les chercheurs ont vocation à participer à ce débat pour ne pas se trouver, dans un avenir plus proche qu'ils ne se l'imaginent, contraints de se soumettre à des catégories d'ordonnancement qui sont, aussi, des catégories de pensée, et qu'ils n'auront pas contribué à définir et qui vont tendre à dominer l'accès en ligne aux

---

<sup>258</sup>Voir pour A.W. Schlegel : <http://august-wilhelm-schlegel.de/briefedigital/> et pour Fontane : <https://fontane-nb.dariah.eu/index.html>.

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

fonds d'archives. Aujourd'hui, nous pouvons discuter avec *Kalliope*, nous asseoir à une table et dire "voilà ce dont nous avons besoin", pour entendre les archives dire, elles aussi, ce dont elles ont besoin, et envisager une vision commune de l'accès à l'archive. Cette chance risque de ne pas s'offrir très longtemps, mais bien plutôt de passer dans l'escarcelle des infrastructures et de s'éloigner des besoins des chercheurs. La façon dont nous pourrions demain accéder aux fonds d'archives dépend de la façon dont, aujourd'hui, nous nous emparons des questions de formats et d'échanges de manière collaborative avec les institutions patrimoniales

Il serait illusoire de croire qu'une telle élaboration commune de processus d'échanges n'est pas, elle aussi, un processus de recherche. C'est à tout le moins un processus qui nécessite d'interroger ses propres pratiques de recherche, et en ce sens une contribution à l'accompagnement épistémologique de la recherche de chacun. Autant pour les archives que pour les chercheurs, nous avons atteint un point où il n'est plus possible, humainement, d'avoir en tête tout ce avec quoi l'on travaille. Les archives sont prises en étau entre le catalogage numérique des fonds anciens et l'intégration de fonds nouvellement acquis, qui font augmenter la masse conservée au point qu'il y a forcément des boîtes non ouvertes, des chemises déposées au mauvais endroit et que l'on ne retrouve plus... Il est impossible d'embrasser la totalité d'une archive, non pas seulement abstraitement, philosophiquement, du fait de la nature essentielle de toute trace, mais aussi matériellement, physiquement, du fait de l'augmentation de matérialité qui nous entoure au moins autant que l'augmentation de la virtualité. Plus la masse est grande, plus il s'en échappe des éléments, et plus il est difficile d'accepter le fait même des manques et des lacunes. L'illusion d'immensité du *Big Data* fait oublier qu'il est bien plus utile à la recherche d'avoir moins d'informations, mais mieux structurées, que de grandes quantités d'informations "en vrac"<sup>259</sup>.

Ce sont donc deux questions qui sont ici à résoudre : 1) quels sont les garde-fous envisageables, de quel type d'effort technique parlons-nous ici ? et 2) comment mettre en place l'échange ; quels sont les partenaires à faire intervenir et sous quelle forme ? Ces questions sont abordées de manière liminaire dans [AB58] (2016), du point de vue de l'infrastructure de recherche DARIAH<sup>260</sup>. Cet article

---

<sup>259</sup>Concernant la différence entre *big data* et *smart data*, voir l'article de Christof Schöch "Big ? Smart ? Clean ? Messy ? Data in the Humanities" ([OC87]).

<sup>260</sup>Sur les activités de DARIAH-EU, voir : <http://www.dariah.eu/>. Les pays partenaires ont tous une branche nationale, financée sur fonds publics nationaux, ainsi DARIAH-FR et DARIAH-DE (<https://de.dariah.eu/>).

programmatische, co-rédigé avec deux des directeurs de DARIAH-EU, esquisse la feuille de route et les grands chantiers tels qu'ils se dessinent au printemps 2016. La question des licences y occupe une place importante, sur laquelle on ne reviendra pas ici. Les autres aspects, en revanche, s'inscrivent dans la continuité de mes réflexions antérieures, et il répondent à la première question énoncée ci-dessus.

Les garde-fous dont nous avons besoin pour pouvoir réaliser l'échange entre la recherche et les institutions patrimoniales autour de l'objet que nous avons en commun, à savoir l'archive, sont les suivants (certains ont déjà été évoqués au fil de la réflexion) : des formats, des standards, la traçabilité des versions et de l'attribution.

Avec les formats, on retrouve les aspects techniques déjà soulevés dans 2.3.1. Les logiciels et langages de programmation utilisés par les institutions patrimoniales ne sont pas les mêmes que ceux qu'utilisent les chercheurs. Il est nécessaire que les unes comme les autres s'accordent non pour utiliser les mêmes outils, mais des outils capables d'interagir entre eux. De tels outils sont ce qu'on appelle des formats interopérables. Chaque changement de format génère un risque d'erreur et de déperdition d'information, aussi est-il particulièrement important de se poser la question du format avec toutes ses implications ultérieures non pas en cours de route, quand les besoins commencent à se faire ressentir, mais dès le début, en se laissant ensuite une marge de manœuvre de rectification en cours de route si le besoin s'en fait sentir. C'est donc d'emblée que le chercheur doit être en mesure de se familiariser avec les formats possibles et leurs implications. C'est à cela que les chercheurs doivent être formés (et non à développer des formats nouveaux), lorsque l'on dit qu'ils doivent "savoir programmer". Il faut, simplement, savoir être en mesure d'évaluer l'impact d'un format sur le résultat de la recherche.

Les standards ont également déjà été évoqués dans 2.3.1, en particulier les fichiers d'autorité. Les standards permettent d'avoir des points d'ancrage communs même lorsque les formats diffèrent. Le format, ou plus exactement les normes ISO (définies par l'*International Organization for Standardization*), par exemple, est le fruit d'une vaste collaboration internationale, dont les travaux continuent de se poursuivre<sup>261</sup>. Les fichiers d'autorité, pour leur part, permettent de définir en particulier les entités nommées qu'il est ensuite possible de moissonner par exemple

---

<sup>261</sup>Je renvoie pour exemple aux nombreux travaux de Laurent Romary dans le cadre du comité ISO, et en particulier à son bilan dans "Standards for language resources in ISO – Looking back at 13 fruitful years" ([OC81]).

### 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales


	
<b>Link zu diesem Datensatz</b>	<a href="http://d-nb.info/gnd/160321468">http://d-nb.info/gnd/160321468</a>
<b>Name</b>	Böckh, August
<b>Publikationen von Autoren mit diesem Namen</b>	1 Publikation 1. <i>Die Staatshaushaltung der Athener</i> Böckh, August. - Berlin/Boston : De Gruyter, 1967, 3. Aufl. Reprint 2010

FIGURE 14 : Entrée 160321468 du catalogue de la *Gemeinsame Normdatei* : August Böckh (<http://d-nb.info/gnd/160321468>)

dans un *beacon*<sup>262</sup>. Là aussi, les difficultés techniques sont aussi des questions d'autorité au niveau institutionnel. La *Gemeinsame Normdatei* souffre d'un mal qui limite son impact : l'ambiguïté.

Qu'est-ce que l'ambiguïté ? Pour comprendre ce dont il retourne, revenons à l'exemple de l'entrée biographique "August Boeckh" dans la *Gemeinsame Normdatei*. L'entrée 118808850 avait été présentée dans la FIGURE 6 ; on y voyait notamment répertoriées toutes les orthographes possibles du nom. Mais il faut ajouter que cette entrée n'est que l'une des 19 proposées par l'espace de recherche de la bibliothèque nationale allemande lorsqu'on effectue une requête "Boeckh, August" parmi les noms de personnes. 17 d'entre elles sont dédiées à des personnes ayant un lien (de famille, de travail) avec August Boeckh. Mais il y en a aussi une deuxième au nom d'August Boeckh (voir FIGURE 14), qui renvoie manifestement à la même personne. Autrement dit, il existe deux identifiants uniques pour une seule et même personne.

L'ambiguïté, ainsi que la duplication évoquée plus haut, fait inéluctablement perdre de leur valeur aux ressources de catalogage et d'identification. Ce qui est ambigu n'est plus unique et ne peut donc plus servir à référencer clairement. Comment cela peut-il se produire, comment se fait-il qu'il y ait des doublons ? Pour comprendre les mécanismes à l'œuvre ici, ainsi que leur portée, il faut passer dans les coulisses de la *GND* et se demander : comment fabrique-t-on un standard d'archive ou de bibliothèque ? L'enjeu n'est, là encore, pas simplement technique. Il

<sup>262</sup>Un *beacon* désigne initialement un phare ou toute construction destinée à attirer et en un endroit différents éléments. Par extension, on désigne ainsi une construction informatique qui rassemble virtuellement des éléments autour d'un lieu de transit. Dans "Visualisation des réseaux : apports, défis et enjeux du travail sur des données historiques" (voir [AB59], 2015), je reviens en détail sur les principales difficultés techniques liées à l'utilisation d'un standard comme les fichiers d'autorité.

concerne, comme on l'a vu, la structure de l'archive virtuelle et, par là, l'ensemble du processus de recherche sur des sources primaires historiques.

En France, c'est la Bibliothèque Nationale de France qui est habilitée à créer de nouvelles entrées dans les fichiers d'autorité ; en Allemagne, ce sont plusieurs grandes bibliothèques et archives. Le fichier de la *GND* a d'abord été conçu en partant de données bibliothécaires ; les entités nommées saisies ont d'abord été celles identifiables dans les fonds de bibliothèques. Parmi les personnes, ce sont donc prioritairement les auteurs de livres qui ont été répertoriés — au détriment de toutes les autres catégories de population. De manière étonnante, les éditeurs, pourtant eux aussi élément fondamental des métadonnées caractérisant un livre, n'ont pas été répertoriés de manière aussi systématique. En particulier pour le XVIII<sup>ème</sup> et le début du XIX<sup>ème</sup> siècle, où les maisons d'édition étaient le plus souvent des entreprises familiales<sup>263</sup>, le manque de catalogage et d'identification systématique de ces acteurs clefs du monde du livre est très dommageable à la recherche.

De manière plus générale, il y a, dans la base de données de la *GND*, un biais considérable du fait que ce sont les auteurs d'ouvrages qui y figurent de manière proéminente. Par ailleurs, même au sein de cette unique catégorie, les pseudonymes, publications anonymes, variations orthographiques du nom, font qu'une même personne peut en réalité apparaître de multiples fois, mais sous des noms différents. Il peut ainsi arriver que plusieurs identifiants se réfèrent en réalité à la même personne (parfois même plus que deux). Ce type d'erreurs se glisse encore plus souvent dans la base de données depuis que le nombre de contributeurs (bibliothèques, archives) a augmenté. Lorsque le chercheur bien intentionné veut donc associer un identifiant aux personnes qu'il rencontre dans les lettres qu'il répertorie ou édite, il peut donc fort bien lui arriver de trouver soit aucun identifiant, soit plusieurs pour la même personne. Le chercheur peut bien sûr envoyer un mail pour demander à compléter ou rectifier l'entrée concernée dans le fichier d'autorité, mais ce travail prend rapidement des proportions inquiétantes, *a fortiori* dans la mesure où il lui faut pouvoir justifier de ses corrections s'il est en train de déchiffrer un manuscrit encore non édité.

Cet exemple mérite d'y insister parce qu'il montre de manière paradigmatique comment une interaction, minime en apparence, entre catalogage et recherche peut générer davantage de travail pour tout le monde sans que le bénéfice immédiat pour les uns et les autres n'apparaisse, alors même qu'il s'agit d'un modèle qui devrait

---

<sup>263</sup>Je renvoie à l'inédit sur ce point ; plusieurs exemples y figurent ([AB76], 2016).

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

simplifier les choses pour tout le monde et fluidifier les interactions. Mais de qui est-ce la tâche de faire ce qu'il faut pour sortir de cette situation ? De qui est-ce la mission en propre ? L'identification de blocages de ce genre revient aujourd'hui aux infrastructures de recherche. Celles-ci n'ont pas seulement, et peut-être pas prioritairement, pour tâche d'inventer des solutions nouvelles, mais aussi (d'abord ?) d'améliorer celles qui sont grippées mais qui sont acceptées, comme celle-ci, et par la communauté des archives et bibliothèques et par celle des chercheurs. Pour y parvenir, il est indispensable d'identifier les besoins et, à partir de ceux-ci, de continuer à contribuer au développement de standards qui, *in fine*, permettront de relier l'ensemble des informations.

Venons-en au point suivant : la traçabilité. La traçabilité des versions consiste à être capable de retrouver les différentes étapes du travail, dans notre cas de figure ici, travail sur les métadonnées, de manière notamment à pouvoir identifier les phases d'enrichissement du catalogue. Elle fonctionne de pair avec la traçabilité de l'attribution, qui permet de savoir qui a procédé à quel enrichissement. De cette manière, si la validité d'une information trouvée dans un catalogue est mise en doute, il est possible de remonter jusqu'à son auteur et de proposer une alternative<sup>264</sup>.

Cette manière d'échanger les informations part de la prémisse que l'archivage tel qu'il est conçu par les archivistes et l'archivage mis en œuvre par les chercheurs se situent sur le même plan, que les informations des uns valent celles des autres, une fois que ceux-ci se sont accordés sur un certain nombre de points (formats, standards, traçabilité, qualité de l'information). On n'est plus alors dans la logique consumériste du chercheur pour qui l'institution patrimoniale est un prestataire de services. On est dans une logique collaborative qui, si elle ne s'accorde guère avec la structure hiérarchique des milieux universitaires traditionnels, s'inscrit en revanche dans l'esprit des communautés de l'internet qui se sont d'emblée constituées comme des espaces d'échange ouverts. Ce sont deux logiques qu'il serait utile, aujourd'hui, de faire converger vers la production d'archives virtuelles de haute qualité, avec évaluation critique par les pairs, et dont le plus grand nombre pourrait tirer parti selon ses besoins.

Pour illustrer cette proposition, revenons à l'exemple du *beacon* déjà mentionné, notamment dans 2.3.2. Le *beacon* GND est porté par Wikipedia, ce qui montre bien comment des structures non universitaires animées par la diffusion de la connaissance ont pu s'emparer de ces outils bien plus rapidement que leurs

---

<sup>264</sup>Voir la FIGURE 11 plus haut, qui montre comment procéder à l'intégration de telles informations dans un document TEI.

homologues académiques. Le principe du *beacon* est donc que chaque participant envoie la liste des identifiants uniques qu'il utilise et que le *beacon* les croise avec celle des autres participants, de manière à mettre en relation (par un hyperlien) les uns avec les autres. Le *beacon* ne sert finalement que de table de ping-pong, renvoyant la balle tantôt vers l'une, tantôt vers l'autre des ressources qui déposent leurs références à la GND.

Une plateforme du type de CorrespSearch<sup>265</sup> va plus loin, puisqu'elle moissonne les informations pertinentes d'une part à partir de ces identifiants uniques, d'autre part à partir des métadonnées de correspondance (expéditeur, destinataire, date d'envoi, date de réception si elle est connue, lieu d'envoi et lieu de réception s'il est connu)<sup>266</sup>. Les différentes ressources (répertoires, éditions, bases de données) envoient ces données à la plateforme CorrespSearch, qui permet ensuite de faire des recherches dans l'ensemble de ces informations. La plateforme ne sert pas uniquement de table de ping-pong, elle cartographie les éléments qui lui sont envoyés pour pouvoir les afficher elle-même. La technique nécessaire en amont est minimale, mais elle ne fonctionne que pour des données libres de droit ou libres de réutilisation, et bien structurées, c'est-à-dire à même de fournir les informations nécessaires à la plate-forme. La plate-forme elle-même est donc sélective et se repose sur le fait qu'elle recevra les informations correctement formatées et utilisant les standards dans le domaine.

Ce type de plate-forme est à la fois facile à développer et à même de rendre de grands services aux chercheurs. À la cartographie textuelle permettant de faire des recherches du type "Goethe", "1789", "Berlin", "lettres de Schleiermacher", "lettres de Schleiermacher à Boeckh en 1813 à Berlin", etc. il est possible, grâce aux formats ouverts des données, de retracer la cartographie des réseaux que l'on peut extraire ainsi à partir de tout ou partie des informations se trouvant dans la plateforme. Ainsi, un autre service en ligne du nom de *nodegoat*<sup>267</sup> a pu en quelques clics produire une carte des réseaux (géographiques, sociaux, historiques) qu'il est possible d'extraire de ces métadonnées pour les corpus issus de l'édition *Lettres et textes* (voir FIGURE 15). C'est un excellent exemple de la manière dont le travail avec des métadonnées bien structurées donne une profondeur différente au travail d'archive et ouvre sur des perspectives de recherche nouvelles.

---

<sup>265</sup>Voir <http://correspsearch.bbaw.de/index.xql>.

<sup>266</sup>CorrespSearch utilise le format des *Correspondence Interchange Metadata* présenté dans la FIGURE 9.

<sup>267</sup>Voir <https://nodegoat.net/>.



## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

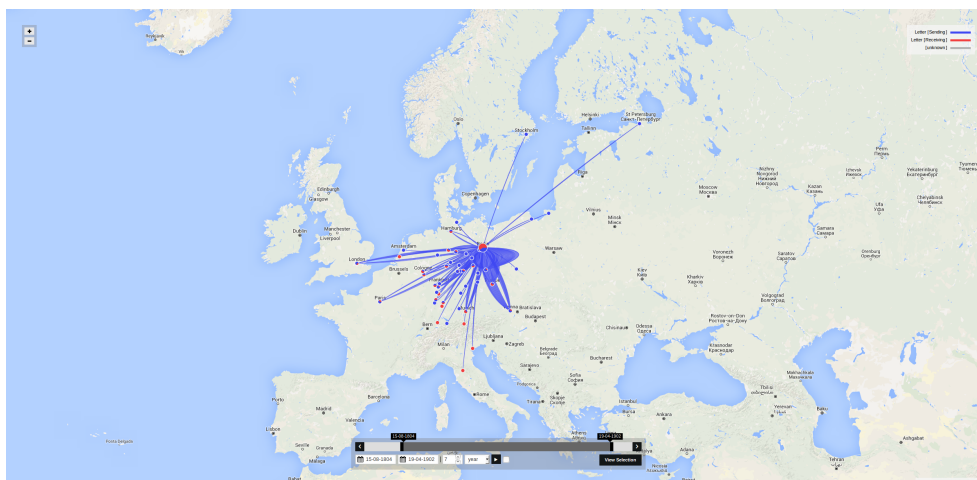


FIGURE 15 : Visualisation des données de réseaux de correspondance l'édition *Lettres et textes* avec nodegoat, à partir du moissonnage réalisé dans CorrespSearch (il est possible de déplacer le curseur chronologique dans la version en ligne : <http://correspsearch-test.nodegoat.net/viewer.p/4/136/scenario/1/geo>).

Dans le cadre du groupe de recherche “intellectuels berlinois”, il a été possible de mettre en place des échanges fructueux avec de nombreuses archives. Cette richesse de la coopération a notamment été rendue possible par la réalisation et la signature de conventions (*Memoranda of Understanding*, MoU) qui fixaient précisément les termes de la coopération entre le groupe de recherche et l'institution patrimoniale détentrice des manuscrits sur lesquels le groupe de recherche souhaitait travailler, en particulier sous la forme d'éditions. Ces contrats détaillent quels types de données sont mises à disposition des chercheurs et pour quel type de réutilisation, quels frais sont pris en charge par le groupe de recherche (numérisation, dans certains cas également enrichissements de *Kalliope*), ainsi que le fait que l'un et l'autre partenaire s'engagent à se nommer réciproquement dans le cadre de publications ou présentations ayant trait à ce corpus commun.

Ce type de convention engage un cercle vertueux permettant les échanges, mais reste limité à un projet de recherche précis dans un cadre institutionnel précis. De plus, ce genre de procédé reste une exception dans un mode de fonctionnement où, la plupart du temps, les archives sont non pas partenaires de plein droit mais service ancillaire de la recherche. La réflexion menée par DARIAH sur ces relations entre recherche et institutions patrimoniales a abouti à l'idée que les infrastructures de recherche avaient un rôle essentiel à jouer dans les relations entre institutions patrimoniales et recherche en ce qu'elles sont en mesure de les

“fluidifier” en institutionnalisant de telles conventions. Il serait ainsi possible de leur donner une valeur et une visibilité qui permettraient à l’ensemble des acteurs d’évoluer plus librement dans l’ensemble de l’écosystème notamment d’archives et de recherche. Nous travaillons actuellement à la réalisation d’une telle convention, ou plus exactement d’une charte, qui a vocation à être largement diffusée pour permettre les échanges entre institutions patrimoniales et recherche.

La formulation de la “charte pour la réutilisation des données” (*Data Re-Use Charter*) et la prise de contact avec de potentiels signataires se situent en droite ligne de mes travaux antérieurs, autant au plan théorique que dans la pratique. L’objectif de cette charte est de faire contribuer les institutions patrimoniales, les chercheurs et les hébergeurs de données à favoriser la réutilisation de données issues des institutions patrimoniales. L’objet explicite dont l’usage est négocié dans cette charte, ce sont les représentations numériques d’objets physiques conservés par les institutions patrimoniales. Il ne saurait s’agir seulement d’images brutes ; l’accord passé concerne également les métadonnées et, éventuellement, des textes issus de travaux sur ces représentations numériques pouvant venir les compléter. Pour le présenter de la manière la plus générique possible, ce sont donc les conditions de l’utilisation et de l’enrichissement réciproque de métadonnées, ainsi que les conditions de la contribution commune à la valorisation de l’archive concernée qui sont au cœur de ce projet.

Lorsqu’on entrera dans les détails de la formulation de la charte, on devra pouvoir voir comme chaque partenaire s’engage sur un certain nombre de points : respect des licences fixées dans le cadre de chaque accord en fonction des besoins de chacun, mises à jour coordonnées avec les partenaires (enrichissement de métadonnées ou réalisation de nouveaux scans), contrôle de qualité (peer review) — autant d’éléments qui supposent que chaque partenaire, en amont, utilise des formats interopérables, des licences rendant possible la réutilisation, des interfaces permettant la traçabilité des versions et de leur attribution. La concertation n’est donc pas seulement de principe, elle suppose de s’entendre sur un des outils précis de saisie, de stockage et de dissémination des données.

Le bénéfice d’une telle institutionnalisation de la coopération sur les données numériques patrimoniales, est, pour les institutions patrimoniales, à la fois de faire gagner leurs collections en visibilité et de ne pas avoir à renégocier au cas par cas les conditions de coopération avec la recherche. Le bénéfice pour les hébergeurs de données (celles-ci étant parfois identiques avec les institutions patrimoniales)

## 3.2 Le travail avec les institutions patrimoniales

---

est d'avoir une feuille de route et des interlocuteurs clairs, avec lesquels le cadre technique est fixé d'emblée et non renégocié au fil du temps.

Avant d'en venir aux bénéfices pour les chercheurs, un point mérite d'être précisé. La formulation d'une telle charte, même si elle est conçue de manière générique et non directive, et même si elle est affinée avec des partenaires en première ligne des besoins qu'elle couvre, n'est pas gravée dans le marbre — de nouveaux besoins sont susceptibles d'émerger aux fils du temps, certains principes peuvent conduire à des pratiques abusives qu'il n'aurait pas été possible d'anticiper, etc. En dépit de ce besoin de reprise, d'adaptation, d'amélioration, tout texte de référence a vocation à avoir une certaine stabilité, à ne pas changer. Le texte de la charte lui-même est ainsi pris en étau entre les différentes exigences institutionnelles auxquelles il essaye de répondre, par un effet de miroir un peu inattendu. L'un des défis consiste donc à formuler un cœur de texte qui pourra avoir une validité durable, et de l'entourer de suggestions de mise en œuvre qui permettront au texte de rester modulable et adaptable à l'évolution des besoins des partenaires. C'est à l'aune de cette plasticité que se jouera l'efficacité de la charte dans la mesure où les partenaires ont des temps de développement et de formulation de nouveaux besoins très différents.

Quels sont les bénéfices pour les chercheurs ? La charte est conçue pour pouvoir être signée aussi bien par le chercheur individuel que par une structure plus importante (groupe de recherche, institut, université). Le but est à la fois d'inciter les établissements de recherche à proposer des bonnes pratiques à ses chercheurs et de permettre aux chercheurs de s'inscrire dans une logique de coopération avec les institutions patrimoniales indépendamment du cadre institutionnel dans lequel ils évoluent. Un chercheur qui change d'institution ne change pas en effet pour autant d'objet de recherche.

En signant la charte, le chercheur se positionne au sein d'un réseau qui lui fournit des interlocuteurs précis pour répondre aux questions qui se posent inéluctablement lorsque l'on mène à bien une recherche à partir de ressources patrimoniales numérisées (comment obtenir des scans ? qu'ai-je le droit de faire avec ? où héberger mon édition ? etc.). Le second bénéfice (outre l'autonomie par rapport à son rattachement institutionnel) est donc celui du conseil : le chercheur est pris en charge par toute une infrastructure compétente dont c'est l'intérêt que de l'accompagner au mieux. Le troisième bénéfice est celui de la dissémination, puisque la contribution des partenaires à la valorisation de l'ensemble du travail entourant chaque objet bénéficie à l'ensemble des partenaires.

Ce point permet de spécifier pourquoi il est nécessaire d'inclure les hébergeurs

de données dans cette relation de travail autour d'un objet commun. Revenons pour cela à l'exemple de l'échange de données avec *Kalliope*. Après la refonte de l'interface de *Kalliope* en 2014, il a été possible d'inclure dans les métadonnées de chaque document des liens vers d'autres ressources numériques susceptibles d'enrichir ces métadonnées. Nous en avons profité pour que notre édition des lettres dont les manuscrits sont conservés à la *Staatsbibliothek* et répertoriés dans *Kalliope* soit mentionnée par un hyperlien pour chaque lettre. Techniquement, la réalisation a été simple, mais elle suppose de pouvoir fournir des URL pérennes pour nourrir les liens depuis *Kalliope*, et donc d'avoir avec une stratégie de stockage des données à long terme. La charte inscrit ce besoin de stabilité dans la transaction elle-même<sup>268</sup>.

Il y a de plus un bénéfice épistémologique pour les chercheurs, sur lequel il faut revenir plus en détail. Dans la transaction de l'archive proposée par la charte, le chercheur est contraint d'admettre que sa vision de l'archive n'est qu'une vision de l'archive et non l'archive elle-même. Il n'est plus possible de s'imaginer qu'il existe quelque chose qui serait un objet conservé dans une boîte sur des étagères au sous-sol d'une institution patrimoniale et qui serait à soi seul l'archive. L'archive n'existe pas sans sa consignation ; la charte proposée ici met précisément en avant la valeur de la consignation en tant que construction collective mettant en œuvre différentes instances. La co-construction de l'objet archive, avec ses différentes cartes de visite ou modes de représentations (métadonnées, scans, transcriptions, annotations n'étant que des regards différents portés sur un même objet lui-même en évolution) est ce qui permet de se défaire de l'illusion d'un état fixé et de travailler avec des modes de représentations en évolution. Reposons donc ici et dans ces termes la même qu'au début de cette partie, à savoir : que pouvons-nous dire vraiment de la trace ? Avec la charte, nous pouvons en dire que nous la construisons pour générer du savoir — que ce savoir porte sur un objet ou sur une représentation est alors secondaire, puisque l'un est nécessaire pour que l'autre puisse exister.

Ce chapitre a éclairé le travail avec l'archive comme œuvre commune des archives (institution patrimoniale) et de la recherche. Il a montré les déplacements que le travail avec des représentations numériques génère dans la pensée de l'archive, ainsi que la marge d'action qui se trouve de ce fait ouverte aujourd'hui, à l'intersection entre recherche et institution patrimoniale. Enfin, ce chapitre a permis d'esquisser le rôle que pouvaient jouer les infrastructures de recherche comme garantes des processus d'échange entre les deux domaines.

---

<sup>268</sup>Voir 3.3.2 sur les questions d'archivage à long terme.

Le chapitre qui suit poursuit l'exploration du champ d'action et de pensée nouveau qui a pu être ainsi ouvert. Il revient d'abord à l'analyse du champ lexical de l'archive et se penche plus précisément sur la notion d'archive utilisée en informatique et sur la pratique du code comme une manière d'archiver non pas le seul texte, mais aussi les processus paratextuels. La seconde section revient pour finir sur la manière d'aborder la virtualité pour en tirer des bénéfices épitémologiques.

### 3.3 L'archive numérique

La notion d'archive est utilisée fréquemment en informatique, où elle a un sens technique précis. Une archive, au sens informatique, est un ensemble de documents retraçant l'historique de l'évolution d'un fichier informatique, donc l'ensemble des versions disponibles d'un document. Une archive peut contenir plusieurs documents, auquel cas les hiérarchies entre ces documents sont également précisées. Une archive au sens informatique, enfin, contient par définition données et métadonnées (notamment celles qui permettent de retracer les modifications, c'est-à-dire l'historique de l'évolution de cet ensemble de documents).

Avec un tel mode de fonctionnement, l'archivage informatique est inflationnaire au même titre que l'archive physique abritant des documents historiques. La capacité de calcul requise pour conserver la trace de l'ensemble des processus à archiver est rapidement très élevée. Les bonnes pratiques veulent certes que l'on conserve trace de tout processus informatique, mais on retombe en règle générale sur des obstacles qui ont déjà été évoqués. Tout d'abord, il n'y a pas, là non plus, de place pour tout, même si l'on parle ici de place virtuelle sur un serveur. De plus, certains documents à archiver deviennent illisibles si on ne les actualise pas. Déposer une archive sur un serveur revient finalement au même que ce que constatait Ricoeur à propos des documents physiques : livrés à eux-mêmes, ils se dégradent, voire s'auto-détruisent. Revenons plus précisément sur les différents mécanismes qu'il faut prendre en compte dans ce contexte.

Les solutions dites de "cloud", ou la multiplication des sauvegardes sur des supports physiques différents limitent les risques de disparition physique définitive d'une archive. En théorie, il suffit de disposer de suffisamment d'espace-disque pour archiver l'ensemble des processus informatiques dont on souhaite garder la trace. Mais les formats informatiques évoluent si vite que les archives, pour rester lisibles, doivent être mises à jour régulièrement. N'importe quel chercheur rédigeant ses textes avec Microsoft Word aura fait l'expérience de la volatilité du format .doc (maintenant .docx), qui a besoin d'être ré-actualisé à intervalles réguliers,

faute de quoi il n'est plus possible d'accéder au texte dans des caractères lisibles et reconnaissables. L'un des mérites majeurs d'un langage de programmation comme XML est précisément sa stabilité à travers le temps : contrairement à un document word, le même document XML était lisible il y a dix ans et le sera encore dans dix ans.

L'archive au sens informatique, donc, renferme par principe l'historique des processus et documente leurs positions respectives dans l'ensemble de l'architecture des informations. Mais ce mécanisme qui permet de préserver une totalité à la condition de l'actualiser (un auteur, un chercheur, organisant ses sauvegardes), conduit à un vaste dysfonctionnement une fois appliqué à l'internet dans son ensemble. Chaque ressource numérique aurait ainsi besoin d'être actualisée individuellement pour continuer à exister — une exigence irréaliste, notamment du fait que ces actualisations sont liées aux évolutions des *browsers*, qui évoluent avec une rapidité sans commune mesure avec le temps qu'il faut à un manuscrit pour se dégrader. C'est ainsi que disparaissent tous les jours des pans entiers de la mémoire numérique dans la mesure où quantités des pages web tombent "naturellement" (au sens évoqué plus haut par Ricœur) en décrépitude : si l'on n'agit pas, la destruction vient d'elle-même. Depuis quelques années, des systèmes de méta-archivage sont mis en place, comme la wayback machine d'*Internet Archive*, qui permet de "revoir" l'état d'une page web à un moment donné du passé<sup>269</sup>. Ce que restitue la *Wayback Machine*, cependant, c'est seulement la surface, ce que l'on en voit, mais pas le contenu réel, perdu, lui, à jamais, sauf en cas d'archivage à long terme, versionné, sur un serveur dédié.

Bien que le mot "archive" ne désigne pas, techniquement parlant, la même chose pour l'informatique que dans d'autres domaines comme celui de la préservation de documents historiques, une archive au sens informatique a donc un certain nombre de points communs avec une archive physique. Elle est du moins soumise aux mêmes contraintes de consignation et d'actualisation pour rester lisible. En revanche, la consultation n'use ni ne modifie profondément l'archive informatique ; tout au plus lui ajoute-t-elle l'information d'une consultation supplémentaire. Mais son intégrité demeure intacte quel que soit le nombre de consultations.

La question qui se pose est de savoir comment faire se rejoindre ces deux pensées de l'archive, comment concevoir une archive opérationnelle, c'est-à-dire avec laquelle il est possible de travailler sans être pris dans des contraintes temporelles et matérielles qui poussent sa fragilité à l'extrême. Les propositions qu'il s'agit de faire ici en

---

<sup>269</sup>Voir <https://archive.org/web/>.

ce sens reposent sur une approche qui part d'une réflexion sur la structure du code, présentée dans la première section, et sur une pensée de l'archive comme représentation et projection du long terme, qui sera élucidée dans la deuxième section.

#### 3.3.1 Le principe du code

Le code peut se déployer à différents niveaux dans son rapport au texte. Certains types de code l'analysent selon un algorithme, d'autres le mettent en forme, d'autres encore contribuent à enrichir sa sémantique. Il n'y a pas une unique façon de "programmer" le texte, mais plusieurs, chacune ayant une fonction différente.

Même dans le seul domaine de l'affichage de texte, donc sans parler de la programmation d'algorithmes et de leur application, par exemple, à des grands corpus, on peut utiliser différents langages de programmation. Ce volume est réalisé en  $\LaTeX$ , un langage qui permet de produire des textes de très bonne qualité typographique, mais à partir de schémas pré-déterminés et que l'on ne peut donc pas complètement définir soi-même (il faut pour cela utiliser `plainTeX`)<sup>270</sup>. Par rapport à Microsoft Word ou, de manière plus générale, aux traitements de texte,  $\LaTeX$  offre une plus grande maîtrise des éléments de mise en page, précisément parce qu'on rédige en code et non dans un cadre pré-encodée et affiché comme c'est le cas dans le cadre d'un traitement de texte, qui fonctionne par définition sur le principe du "WYSIWYG" ("what you see is what you get"). La FIGURE 16 montre le code source de ce document ; la différence avec la version affichée (transformation en pdf) est frappante.

L'inédit en revanche<sup>271</sup>, est rédigé en XML selon les règles de la TEI<sup>272</sup> et converti en  $\LaTeX$  dans un second temps. Cela tient à la spécificité d'un langage de programmation du type de XML, qui n'est pas un langage d'affichage, mais seulement d'encodage, qu'il faut ensuite, d'une manière ou d'une autre, retravailler pour en rendre possible l'affichage. Ce n'est pas le fichier XML lui-même qui est affiché (que ce soit en pdf ou en ligne), mais une transformation de ce fichier définissant le type d'affichage souhaité. L'un des avantages notables d'avoir un texte de référence dans un langage de programmation comme XML est qu'il est possible

---

<sup>270</sup>Une bonne introduction à  $\LaTeX$  se trouve ici : <http://www.docs.is.ed.ac.uk/skills/documents/3722/3722-2014.pdf>. La communauté  $\LaTeX$  est très active ; on trouve en ligne des documentations précises permettant de savoir comment coder toutes sortes de spécificités typographiques.

<sup>271</sup>[AB76], 2016.

<sup>272</sup>Ou "XML/TEI" ; voir plus bas sur la philosophie des règles de la TEI.

```

870
871 \subsubsection{Le principe du code}\label{code}
872 Le code peut se déployer à différents niveaux dans son rapport au texte. Certains types de code l'analysent selon un
873 algorithme, d'autres le mettent en forme, d'autres encore contribuent à enrichir sa sémantique. Il n'y a pas une unique
874 façon de "programmer" le texte, mais plusieurs, chacune ayant une fonction différente.\par
875 Même dans le seul domaine de l'affichage de texte, donc sans parler de la programmation d'algorithmes et de leur
876 application, par exemple, à des grands corpus, on peut utiliser différents langages de programmation. Ce volume est
877 réalisé en \LaTeX, un langage qui permet de produire des textes de très bonne qualité typographique, mais à partir de
878 schémas pré-déterminés et que l'on ne peut donc pas complètement définir soi-même (il faut pour cela utiliser plain\TeX)
879 \footnote{Une bonne introduction à \LaTeX se trouve ici: \url{http://www.doc.ic.ac.uk/~skills/documents/3722/3722-2014.pdf}. La communauté \LaTeX est très active; on trouve en ligne des documentations précises permettant
880 de savoir comment coder toutes sortes de spécificités typographiques.}. Par rapport à Microsoft Word ou, de manière plus
881 générale, aux traitements de texte, \LaTeX offre une plus grande maîtrise des éléments de mise en page, précisément
882 parce qu'on rédige en code et non dans un cadre pré-encodé et affiché comme c'est le cas dans le cadre d'un traitement
883 de texte, qui fonctionne par définition sur le principe du "WYSIWYG" ("what you see is what you get"). La \textsc{figure}
884 \ref{latex}} montre le code source de ce document; la différence avec la version affichée (transformation en pdf) est
885 frappante.\par
886 \begin{figure}
887 \centerline{\includegraphics[width=13cm]{latex.png}}
888 \caption{\label{latex}} Extrait du fichier source de la note de synthèse.}
889 \end{figure}
890
891 L'inédit en revanche\footnote{\cite{pub72}, 2016.}, est rédigé en XML selon les règles de la TEI\footnote{Ou "XML/TEI";
892 voir plus bas sur la philosophie des règles de la TEI.} et converti en \LaTeX dans un second temps. Cela tient à la
893 spécificité d'un langage de programmation du type de XML, qui n'est pas un langage d'affichage, mais seulement
894 d'encodage, qu'il faut ensuite, d'une manière ou d'une autre, retravailler pour en rendre possible l'affichage. Ce n'est pas
895 le fichier XML lui-même qui est affiché (que ce soit en pdf ou en ligne), mais une transformation de ce fichier définissant le
896 type d'affichage souhaité. L'un des avantages notables d'avoir un texte de référence dans un langage de programmation
897 comme XML est qu'il est possible ensuite de l'afficher dans différents formats (ePub, pdf, html...)\footnote{L'inédit est

```

FIGURE 16 : Extrait du fichier source ( $\text{\LaTeX}$ ) de la note de synthèse.

ensuite de l'afficher dans différents formats (ePub, pdf, html...<sup>273</sup>). En revanche, on est contraint de faire intervenir un deuxième langage de programmation (XSLT) qui transforme le XML dans le format d'affichage souhaité ( $\text{\LaTeX}$ , pdf, html, ePub, ...).

À quoi sert de passer par ces langages de programmation plutôt que de s'en remettre au traitement de texte de type Microsoft Word? Précisément parce que l'établissement du texte s'effectue de cette manière bien plus près du texte qu'en utilisant un outil de traitement de texte. Le principal intérêt méthodologique de l'utilisation de langages de programmation — de code — est de prendre conscience des automatismes que l'on met en œuvre dans l'établissement du texte. Il devient ainsi possible de se ressaisir de tout ce que les traitements de texte pré-définissent. On peut dès lors remettre à plat les différents éléments de l'espace de la page, s'en libérer pour repenser sa propre vision de la page, de la répartition des signes sur la pages, de la relation entre les pages. Pour le processus éditorial, cela veut dire aussi voir le processus d'enrichissement du texte, au cours du processus d'établissement du texte, prendre sa part de l'espace de la page ou du moins, de l'écran d'ordinateur. Un certain nombre d'outils permettant d'éditer du code affichent ainsi les lignes de commande en couleur, permettant de distinguer visuellement les différents niveaux de texte. La FIGURE 16 en donne un exemple pour  $\text{\LaTeX}$ ; la FIGURE 17 donne un exemple de l'affichage de XML dans l'éditeur Oxygen.

<sup>273</sup>L'inédit est destiné à être publié dans un format hybride, c'est-à-dire en même temps imprimé et au format ePub.



```

<note place="foot">
  <hi rend="italic">Gelehrsamkeit ein Handwerk?</hi>, 14-15.
  Auszug aus: Georg Joachim Göschel, <hi rend="italic">Meine
    Gedanken über den Buchhandel und über dessen Mängel,
    meine wenigen Erfahrungen und meine unmaßgeblichen
    Vorschläge, dieselben zu verbessern</hi>
    (1802).</note>
</cit>
<p>Dieses Zitat legt auf die innere Spaltung offen, die das Buch als Ware
  einerseits und als geistiges Gut andererseits in sich trägt.<note
  place="foot">Ähnlich lassen sich Aussagen des Verlegers Reich deuten,
  teilweise widersprüchliche Positionen vertreten: "Was den Wert eines
  Buches ausmacht, ist der Geist des Verfassers." <hi rend="italic"
  >Gelehrsamkeit ein Handwerk?</hi>, 42); "Beim Buchhändler liegt
  nicht der Vorteil auf dem einen Exemplare, das er verkauft, sondern auf
  der Menge derselbigen, die alle eins und dasselbe sind." (<hi
  rend="italic">Gelehrsamkeit ein Handwerk?</hi>, 43).</note> Deutlich
  wird aber auch, dass es Göschel hier um eine sehr besondere Art von Büchern
  geht, nämlich um diejenigen unter den Büchern, die über das
  merkantilistische Interesse hinaus ästhetische und moralische Ziele
  verfolgen. Die Tatsache, dass diese zwei Dimension (Geld verdienen und eine
  wie auch immer geartete Wirkung erzielen) teilweise mit einander im
  Widerspruch stehen, macht im Wesentlichen die Komplexität der Beziehungen
  zwischen Schriftsteller/innen und Verleger/innen aus, denn jeder der beiden
  Akteure balanciert diese zwei Aspekte womöglich unterschiedlich aus. Göschel
  als Verleger ist sich dieses Balanceakts sehr wohl bewusst, zeugt ja das
  obige Zitat von einer Pendelbewegung zwischen beiden Polen. </p>
<p>Ungefähr zeitgleich beleuchtet Kant in den <hi rend="italic">Metaphysischen
  Anfangsgründen der Rechtslehre</hi> die gleiche Frage von einem als
  neutral dargestellten Standpunkt aus:</p>
<cit>
  <quote><p>„<hi rend="italic">Was ist ein Buch</hi>?</p>
  <p>Ein Buch ist eine Schrift (ob mit der Feder oder durch Typen, auf
  wenig oder viel Blättern verzeichnet, ist hier gleichgültig), welche

```

FIGURE 17 : Extrait du fichier source (XML) de l'inédit.

Lorsqu'on passe du travail avec un logiciel de traitement de texte WYSIWYG au travail avec des langages de programmation qui différencient code-source et affichage, il faut opérer un saut conceptuel et accepter que le traitement de texte ne fait pas autre chose que de cacher un code-source qui est bien là, mais opère en arrière-plan, sans laisser la main à l'éditeur. Un traitement de texte nous cache forcément quelque chose, mais d'un point de vue méthodologique, nous nous y sommes tellement habitués que c'est détricoter cette couverture de paratexte qui est devenu contre-intuitif. L'Académie des Sciences de Berlin a ainsi investi une énergie considérable à mettre au point un environnement éditorial du nom d'*Ediarum*<sup>274</sup>, qui est en réalité du XML/TEI, mais présenté sous la forme des icônes et de la présentation à l'écran de MS Word. Cet outil a été conçu et mis en place pour permettre aux éditeurs de grands corpus travaillant à l'Académie des Sciences de ne pas avoir à "apprendre" à travailler en XML, c'est-à-dire de ne pas modifier leur représentation mentale du texte comme identité de la source et de sa représentation. Cela nivelle par le bas la performance éditoriale dans la mesure où l'encodage est défini en fonction de l'affichage et non en fonction des exigences de la source : il existe souvent plusieurs solutions d'encodage possibles

<sup>274</sup>Voir <http://www.bbaw.de/en/telota/software/ediarum>.

pour chaque phénomène textuel, qui ne peuvent être privilégiées, l'une ou l'autre, qu'au vu de la cohérence d'ensemble du corpus. Les réduire à une icône signifie départager par principe et éliminer des options éventuellement plus pertinentes à la faveur d'un choix générique. Étant donné l'ampleur de toute entreprise éditoriale, on peut se demander quel est l'intérêt de démultiplier encore l'effort. Pourquoi ne pas simplement avoir la version qui sera la représentation éditoriale, l'affichage, du texte ? À quoi bon avoir, à côté, une autre version, en code ? La réponse est pourtant en faveur d'un travail sur deux niveaux : il est bon de procéder ainsi parce que cette version, le code, c'est l'archive du texte ; c'est là que le texte, dans sa processualité, dans sa constitution, se joue.

Lorsque l'on départage ces deux domaines de la source d'un côté et de l'affichage de l'autre, la structure d'un texte édité devient apparente, et les lieux du texte où se nichent les décisions éditoriales également. Prenons d'abord le cas inverse, celui de l'établissement du texte au moyen d'un traitement de texte de type Microsoft Word. Lorsqu'on utilise un traitement de texte, la mise en page est réalisée en n'étant explicitée que de manière marginale, littéralement parlant : dans la tête de page et dans son cadre, qui indiquent les indentations, le type de fonte, la taille de caractère, etc. Dans le code, on formule "nouveau paragraphe", "couper le mot au bon endroit par un tiret simple" aussi bien que "ceci est un nom de personne", "ce passage a été rayé à l'encre rouge et remplacé par le passage suivant", etc. Certaines de ces informations concernent la forme du texte (centré, indenté, gras, etc.), d'autres son contenu (identification de personnes, d'œuvres par exemple). Ces informations sont introduites, dans tous les langages de programmation, par des lignes de commande (une barre arrière, *backslash*, introduit ces lignes de commande qui décrivent le type d'intervention appliquée, comme dans les FIGURES 16 et 17 par exemple).

La grande variété (et quantité) des informations qu'il est ainsi possible d'introduire dans le texte, et singulièrement dans le texte en cours d'établissement, rend nécessaire d'utiliser un vocabulaire efficace. En XML/TEI, les lignes de commande s'appellent des *balises* (*tags* en anglais) et ont pour fonction de définir les types d'information ajoutés au texte, ce qu'on appelle plus largement l'annotation. Les directives éditoriales formulées par la *Text Encoding Initiative*<sup>275</sup> consistent précisément à définir les balises de manière suffisamment générique pour qu'elles

---

<sup>275</sup>Les directives actuelles portent le nom de série "P5". Elles sont en vigueur depuis 2007, mais des compléments et actualisations sont publiés tous les ans ; voir : <http://www.tei-c.org/Guidelines/P5/>.

puissent couvrir l'ensemble des phénomènes textuels ; suffisamment flexible pour qu'elles puissent être adaptées à chaque texte singulier ; suffisamment stable pour qu'elles puissent servir de plateforme de pensée textuelle commune. Lancée il y a 20 ans, cette initiative continue de se développer dans les deux sens : à la fois en augmentant son arsenal éditorial générique et en mettant en place des schémas éditoriaux simplifiés qui permettent d'amorcer rapidement un processus d'éditorialisation. Les utilisateurs (et concepteurs) sont souvent des chercheurs, mais de plus en plus de maisons d'édition utilisent également ce format. Les maisons d'édition elles aussi voient un intérêt à pouvoir, à partir d'un texte en XML/TEI, effectuer des transformations pour donner au texte telle ou telle forme sans tomber dans des problèmes de compatibilité et de déperdition d'information.

La *Text Encoding Initiative* est une communauté scientifique internationale et s'est dotée d'instances qui prennent les décisions concernant les propositions d'ajouts de balises faits par les membres (le *technical council*) ainsi que d'un directoire réduit qui accompagne les évolutions de la communauté. Les membres de l'une et l'autre instances sont élus par la communauté ; une partie est soumise au vote chaque année. Par ailleurs, il existe une revue, le *Journal of the Text Encoding Initiative*, dont la marque de qualité est établie et reconnue. Même si le changement générationnel peine à s'opérer au sein de cette communauté (les membres fondateurs d'il y a vingt ans restent d'excellents observateurs et contributeurs dont le recul et l'expérience sont encore inégalés par les plus jeunes), il s'agit pourtant bien d'une communauté, qui vit de l'engagement de ses membres. Lorsque j'ai choisi d'accepter de prendre les fonctions — extrêmement exigeantes en termes de temps de travail — de *Managing Editor* du *Journal of the TEI*, c'était précisément pour contribuer à cette communauté. Ce travail permet aussi de se familiariser avec des domaines de la TEI qu'on connaît moins bien. Il m'est ainsi possible d'apprécier à la fois la largeur de champ de l'ensemble des articles proposés, et de voir que le domaine de l'édition de manuscrits à partir de documents d'archive fait partie des domaines de la TEI où il se passe actuellement le plus de choses, en particulier au niveau de l'affinage de l'encodage de type génétique.

Arrivée à ce point de la réflexion, il peut être utile de donner un exemple d'encodage de lettre et un exemple d'encodage de texte tels que nous les pratiquons dans l'édition *Lettres et textes*. La FIGURE 18 présente le code pour l'équivalent d'une ligne de manuscrit d'une lettre de Chamisso à son ami Louis de La Foye ; la FIGURE 19 présente un extrait du code présentant une ligne du manuscrit original du *Sandmann*.

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---

```
<subst>
  <del rend="overwritten">m</del>
  <add place="across">M</add>
</subst>onathe, Lieber guter, hast du schon deines Urlaubs genossen?
<lb />vergiß nicht daß du noch um ein Abschied anzuhalten hast.
<lb />Dieses ruft mir in Gedanken daß um uns her, friedlichen Scheinsoldaten
<lb />der Fackel des wütenden Krieges wieder
<add place="above">zu</add> er
<subst>

  <del rend="overwritten">b</del>
  <add place="across">g</add>
</subst>lühen
<subst>

  <del rend="strikethrough">wird</del>
  <add place="above">droht</add>
</subst>,
<del rend="none">(</del>
<del rend="strikethrough">
  so scheint
  <lb />es wenigstens
</del>
<del rend="none">)</del> und unsre
```

FIGURE 18 : Extrait du fichier source (XML) de la lettre de Chamisso à de La Foye du 20 septembre 1804 ([www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Brief007ChamissoandeLaFoye+de#1](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Brief007ChamissoandeLaFoye+de#1)).

```
<del rend="strikethrough" seq="2">
  <choice>
    <abbr>vrknüpft</abbr>
    <expan>verknüpft</expan>
  </choice>
</del>
</add>
<del rend="strikethrough">Nun</del>
<add place="inline">ver</add>knüpfte sich
<add place="above">nun</add> in deinem
<lb /> kindischen Gemüth der
<subst>

  <del rend="overwritten">S</del>
  <add place="across">s</add>
</subst>chreckliche Sandmann aus dem Aämenmärchen mit
<lb /> dem Coppelius, der dir, glaubtest du auch nicht mehr an den Sandmann, ein
<lb /> gespenstischer, vorzüglich Kindern gefährlicher Unhold blieb. Das unheimliche
<lb /> Treiben mit deinem Vater zur Nachtzeit war wohl nichts anders, als daß
<lb /> beide insgeheim
<add place="above">
  s
  <gap extent="5c" reason="stain" />
</add> Alchymistische Versuche machten.
<del rend="strikethrough">Weder dein Schwesterchen noch</del>
<lb />
<del rend="strikethrough">den Vater hat</del> womit
<choice>
  <abbr>dein</abbr>
  <expan>deine</expan>
</choice> Mutter nicht zufrieden seyn könnte, da gewiß viel
```

FIGURE 19 : Extrait du fichier source (XML) de la page 13 du manuscrit du *Sandmann* ([www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Sandmann+de#13](http://www.berliner-intellektuelle.eu/manuscript?Sandmann+de#13)).

À partir de ces exemples, on peut mieux spécifier le bénéfice méthodologique de la mise en code. La mise en code — ou encodage — de texte permet non seulement de penser le texte et ce qui l'entoure dans un entrelacement qui permet cependant de les séparer l'un de l'autre, mais aussi de se projeter dans l'avenir du texte. La solidité d'un encodage textuel, en effet, ne se définit pas tant par sa capacité à afficher un certain nombre de phénomènes textuels, mais par la possibilité qu'elle offre de répertorier ceux-ci de manière satisfaisante, d'en garder la trace. Il n'est actuellement pas techniquement possible d'afficher en ligne l'ensemble des phénomènes textuels ; or l'encodage est une mise en texte radicale de l'ensemble des informations puisque rien n'y est consignable autrement que par du texte (même si celui-ci contient occasionnellement des chiffres, des abréviations ou des caractères spéciaux).

En l'état actuel de ce que sont capables d'afficher les *browsers*, il est nécessaire d'intégrer des images au texte pour "rendre" certains signes pour lesquels il n'existe pas de signe textuel affichage en UTF-8<sup>276</sup>. Mais insérer une image dans un texte est un obstacle à l'archivage du texte, puisque l'image, comme cela a été expliqué dans 3.2, est un point aveugle dans le texte. Que l'éditeur peut ou doit-il faire lorsqu'il rencontre des caractères ou des signes qui ne sont pas textualisables ?

Dans le cas de l'édition *Lettres et textes*, nous avons pris le parti de décrire certains phénomènes textuels plutôt que d'y substituer une image qui aurait pu les représenter. Ce choix concerne non l'affichage, mais l'archivage. Au niveau de l'affichage, la description est un pis-aller auquel, en tant qu'éditeur, il vaut mieux en général tenter d'échapper autant que faire ce peut, car elle brise la logique textuelle. Mais du point de vue d'un texte à deux niveaux (source et affichage), la description dans la source permet d'une part de ne pas gêner la lecture et d'autre part d'archiver le phénomène textuel, qui a bien été observé, mais où la possibilité d'un affichage n'était pas donnée. Les pratiques éditoriales non numériques, elles aussi, archivent les décisions en renonçant à afficher certains aspects qui se laissent mal représenter. La différence méthodologique lorsqu'on procède à cette opération sur un mode numérique, c'est que l'archive est contenue dans un seul document (on est donc bien là en plein dans le sens *informatique* de l'archive), qui répertorie les choix éditoriaux en même temps qu'elle y procède.

Le travail avec les manuscrits confronte inéluctablement à ce genre de phénomènes non textualisables. Cela concerne par exemple quelque chose d'aussi simple que la

---

<sup>276</sup>UTF-8 désigne les types de caractères utilisés par l'affichage web ; voir : <https://fr.wikipedia.org/wiki/UTF-8>.

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---



FIGURE 20 : Onglets dans l'édition des *Dossiers de Bouvard et Pécuchet* (exemple : [http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226\\_1\\_f\\_001\\_\\_r\\_\\_\\_\\_\\_](http://www.dossiers-flaubert.fr/cote-g226_1_f_001__r_____)).

direction des insertions marginales, qui sont, dans les manuscrits, *a fortiori* dans les manuscrits de lettres, très souvent orientées à 90 degrés du texte principal. Or, s'il est en théorie possible d'imprimer les pages d'un livre dans plusieurs sens (éventuellement orthogonaux l'un à l'autre), puisqu'on peut tourner le livre de 90 ou 180 degrés pour le lire, en revanche, on peut difficilement partir du principe que quelqu'un qui consulte une édition numérique le fera sur un appareil portable susceptible d'être orienté dans l'un ou l'autre sens. Tant que les ordinateurs fixes auront un moniteur fixe et seront le principal outil du chercheur, il sera impossible de proposer des éditions comportant des blocs de textes présentés dans différentes directions de lecture. Or, il s'agit là d'une limitation qui est susceptible de changer dans un futur relativement proche, et l'encodage XML/TEI est capable de se projeter dans ce futur en faisant l'hypothèse que tel ou tel aspect pourra, à terme, être affiché. Dans l'édition *Lettres et textes*, avons donc sciemment encodé des phénomènes textuels ou de mise en page que nous ne sommes pas en mesure d'afficher aujourd'hui, mais en songeant au futur de notre édition, sous sa forme actuelle ou une fois intégrée à un portail plus vaste.

Mais notre édition est une petite édition, disposant de peu de moyens. Les choix éditoriaux ont pour beaucoup à voir avec la projection dans l'avenir et avec un idéal éditorial ; il s'agissait surtout d'avoir une base solide, et non d'établir un texte d'autorité. La comparaison avec une édition plus importante en termes de budget, de soutien institutionnel et d'ambition éditoriale mérite d'être approfondie. Revenons pour cela une dernière fois vers les *Dossiers de Bouvard et Pécuchet* déjà évoqués et comparons l'affichage de l'édition *Lettres et textes* avec celle de *Bouvard et Pécuchet*. La FIGURE 20 présente les onglets des *Dossiers de Bouvard et Pécuchet*, c'est-à-dire les types d'affichage possible du même texte ; la FIGURE 21 présente les onglets de l'édition *Lettres et textes*.

Dans notre édition, nous avons opté pour un affichage en deux colonnes de plusieurs versions du texte : le scan, le code-source, la version diplomatique,

Scan Version dipl. Version de lecture Métadonnées Entités XML

FIGURE 21 : Onglets dans l'édition *Lettres et textes*, version française ([www.berliner-intellektuelle.eu](http://www.berliner-intellektuelle.eu)).

une version de lecture, les métadonnées et les entités mentionnées dans chaque document (il est par ailleurs possible de générer un pdf document par document ou de l'ensemble de chaque corpus). Chacune de ces versions peut être affichée au choix dans chacune des deux colonnes disponibles, ou réduite à une seule zone d'affichage centrale<sup>277</sup> ; chacune d'entre elles donne à lire des informations différentes à propos du texte et permet une lecture différente du texte. On peut ici faire un détour par d'autres éditions remarquables qui ont mis au goût du jour le fait d'offrir ainsi plusieurs lectures possibles du texte. Nous nous sommes ainsi inspirés notamment des *Œuvres complètes* de Carl Maria von Weber et des *Lettres* de Van Gogh<sup>278</sup>. Ces deux éditions mettent en lumière la capacité des éditions numériques à s'adresser à des publics variés. L'édition des lettres de Van Gogh est un excellent exemple de la manière dont approche scientifique et vulgarisation peuvent être combinées<sup>279</sup>.

Une interface éditoriale permettant de comparer différents états de texte est en place dans les *Dossiers de Bouvard et Pécuchet* et, de manière, particulièrement léchée visuellement, dans les *Lettres* de Van Gogh. Il y a bien une proximité visuelle des deux colonnes mettant en regard le fac-similé et sa transcription avec la tradition allemande des *Faksimileausgaben*. Pour autant, il ne s'agit là que de l'affichage et, pour ainsi dire, de l'apparence des choses<sup>280</sup>. En effet, les éditions dite de fac-similé

<sup>277</sup>L'affichage par défaut est composé du scan à gauche et de la transcription diplomatique à droite, mais cette configuration peut être variée selon les besoins de l'utilisateur, par un simple clic sur le mode d'affichage souhaité.

<sup>278</sup>Voir <http://www.weber-gesamtausgabe.de/en/Index> et <http://vangoghletters.org/vg/>.

<sup>279</sup>Il existe encore trop peu d'études sur le comportement de lecture/d'utilisation des ressources en lignes, et notamment des éditions numériques. Il en existe une pour les lettres de Van Gogh (voir <http://www.ariadne.ac.uk/issue66/boot/>, [OC6]) ; une thèse de doctorat issue du réseau DiXit (voir <http://dixit.uni-koeln.de/>) se penche sur cette question en s'appuyant notamment sur les comportements d'utilisateurs décrits par les *logfiles* de l'édition *Lettres et textes*.

<sup>280</sup>La proximité est d'autant plus frappante que la majeure partie des éditions numériques allemandes continue à cantonner le scan en position subalterne, voir par exemple celle des *Registres de l'Académie* : <http://akademieregistres.bbaw.de/>.

(lorsqu'elles comportent également une transcription), sont des éditions simplement visuelles : elles reproduisent l'image du texte. Or, dans un code-source, on ne peut pas ne pas formuler d'hypothèse concernant l'emplacement d'un ajout en marge, même s'il n'est explicitement rapporté à aucun passage spécifique du texte central. À l'inverse, il suffit dans une édition fac-similé papier de placer la zone de texte à l'endroit, géométriquement exact, où elle se trouve sur l'espace de la page d'origine. Dans un cas (édition fac-similé papier), il suffit d'être visuellement exact ; dans l'autre (encodage), il faut faire une hypothèse de placement dans le texte, quitte à indiquer le degré de fiabilité de l'hypothèse lorsqu'on n'est pas complètement sûr de sa validité. Le travail éditorial entre code-source et affichage donne donc une profondeur à l'établissement du texte qu'il n'a pas forcément lorsque l'édition reproduit un modèle visuel.

Contrairement à l'édition des *Lettres* de Van Gogh, qui s'adresse explicitement à un public assez large, celle des *Dossiers de Bouvard et Pécuchet* est une édition savante qui n'est pas spécialement conçue pour être d'usage intuitif par un utilisateur non informé. L'austérité de l'édition des *Dossiers* (ou du moins de son interface) a très certainement à voir avec le fait qu'elle a été commencée il y a relativement longtemps. Mais elle tient aussi à la matière même de l'édition savante qui y est présentée. Ainsi, les lectures offertes (voir FIGURE 20<sup>281</sup>) comportent une transcription ultra-diplomatique, une transcription diplomatique, une transcription normalisée, une transcription enrichie, et les métadonnées, mises en regard du scan de la page concerné. La transcription ultra-diplomatique — c'est là le point intéressant ici — est elle-même non pas un texte, mais une image. C'est cette image qui peut rendre compte d'une série de phénomènes (traits, formes de rature, répartition du texte sur la page) qui disparaissent une fois que l'affichage a changé de medium et est basé sur du texte.

Le passage par l'étape de l'encodage permet donc d'inclure l'archivage dans l'établissement du texte, notamment pour le manuscrit — image — qui change de medium pour devenir texte, imprimé ou numérique. Ce sont différents états de textes qu'il s'agit de mettre en relation les uns avec les autres, en reconstruisant et leur géographie et leur histoire immanente (telles que définies dans 3.1.2). Parmi ces états du texte, les uns sont visuels et les autres sont — faut-il dire textuels ? Ou bien le terme “textuels” est-il ambigu ? À tout le moins peut-on distinguer entre des états de texte qui ne sont lisibles que par l'œil humain et ceux que peut

---

<sup>281</sup>Par défaut, le scan reste affiché sur la colonne de gauche et que c'est la colonne de droite que l'on peut faire varier.



reconnaître la machine. Un ordinateur n'est pas capable, actuellement, de transcrire un manuscrit et de l'annoter, mais d'aucuns rêvent précisément de cela : une vie où l'ordinateur sera en mesure de prendre en charge les tâches ancillaires et répétitives, une fois instruit des gestes à répéter<sup>282</sup>.

Sans doute faudrait-il plutôt parler d'un cauchemar que d'un rêve. Tout d'abord, parce que les garde-fous épistémologiques nécessaires pour encadrer la reconnaissance automatique de phénomènes littéraires n'existent tout simplement pas : la linguistique et l'histoire y travaillent, certes, en ce qui concerne la reconnaissance des entités nommées, mais le texte littéraire aurait besoin d'un système de règles d'annotation reconnu qui aille au-delà des entités nommées et qui prenne également en compte d'autres phénomènes textuels.

La première objection est donc d'ordre catégoriel : nous ne disposons pas de l'outillage numérique nécessaire pour automatiser la lecture du texte littéraire en tant que tel<sup>283</sup>. Cela mènerait trop loin ici d'entrer dans le détail d'une spéculation sur les développements de l'annotation textuelle (littéraire, par opposition à linguistique ou historique) ; cela fait partie des champs dans lesquels j'espère pouvoir contribuer de manière décisive dans les dix années à venir sans être encore en mesure d'identifier les étapes de travail à court terme. Restons-en ici à l'argumentaire concernant la simple possibilité, ou plutôt l'impossibilité, de mettre en œuvre un encodage automatique de textes littéraires, car il y a une seconde objection à apporter au projet de procéder à une annotation automatique, probablement plus radicale que la première encore.

Car la seconde objection à apporter est que, de manière beaucoup plus générale, on ne peut automatiser un travail d'établissement du texte que dans une certaine mesure ; qu'il n'y a que peu de tâches philologiques qui soient réellement purement ancillaires et n'impliquent strictement aucun regard critique sur les phénomènes à annoter. Au-delà du diagnostic (*Befund*), le jugement (*Ermessen*) de l'éditeur

---

<sup>282</sup>C'est le principe général du *Machine Learning*, dont les principales avancées théoriques, cependant, ne s'appuient pas sur des données textuelles du type de celles dont il est question ici, mais plutôt sur des quantités considérables de données chiffrées.

<sup>283</sup>La seule initiative allant dans ce sens est celle du projet heurecléa, dont l'objectif est de systématiser et automatiser l'annotation des phénomènes temporels (<http://heureclea.de/> ; ce projet a fait l'objet d'un compte rendu critique dans la revue *DH Commons* que je co-édite, voir mon compte rendu et les deux autres ici : <http://dhcommons.org/journal/issue-1/collaborative-text-annotation-meets-machine-learning-heureclé-digital-heuristic>).

a toujours un rôle à jouer, pour discerner, catégoriser, et, sans doute faut-il aller jusque là, interpréter le texte qu'il établit<sup>284</sup>.

Le code-source comme étape d'archivage permet à l'éditeur qui établit un texte de réinvestir son double rôle de transcripteur et d'annotateur. Ces fonctions, ou plutôt les activités qui y sont associées, ne sont, au regard de l'érudition traditionnelle, pas neuves. La transcription et l'annotation font partie des activités clés de l'érudition pré-moderne. Dans le cadre d'une pensée de l'archive qui prendrait en compte la médialité numérique, ces activités vont être amenées à reprendre une place préminente dans le processus scientifique. La pratique érudite moderne les a certes progressivement reléguées vers le bas de l'échelle de valeur des pratiques scientifiques, puisque la réputation scientifique se joue aujourd'hui davantage sur la capacité à produire une analyse du texte indépendante de celui-ci, une littérature "secondaire" pour reprendre l'expression allemande qui désigne le travail de recherche par opposition aux textes établis, littérature dite "primaire". Mais sans doute faudra-t-il songer à inventer une littérature "intermédiaire", ni "primaire", ni "secondaire", pour situer la contribution scientifique du processus d'archivage numérique qui accompagne l'établissement du texte sous forme de code, qui associe transcription et annotation dans un mouvement d'auto-réflexion méthodologique aiguë. Et sans doute est-ce aussi à cause de cela que ce que l'on appelle les Humanités Numériques sont inéluctablement destinées à être une méta-discipline : comme pensée de l'archive s'archivant elle-même, elles ne peuvent à aucun moment faire l'économie d'une interrogation épistémologique existentielle.

Le texte numérique, qui est conçu pour être archivé parce qu'il s'archive lui-même perpétuellement<sup>285</sup>, offre donc une perspective sur le texte qui n'est pas seulement médialement différente, mais aussi épistémologiquement, en ce qu'elle contraint à penser les processus en même temps que leur produit. L'archive numérique a une transparence qui, finalement, permet de saisir la fragilité de principe de l'archive.

#### 3.3.2 Le sens du virtuel

L'archivage virtualisé soulève cependant des difficultés pour lesquelles nous ne disposons pas encore d'un outillage méthodologique et épistémologique solide suffisant. Dans cette dernière section, il s'agit de revenir sur quatre aspects qui illustrent l'impasse théorique dans laquelle nous nous trouvons encore, et qui font

---

<sup>284</sup>Voir sur ce sujet [AB69], où je montre que les éditions dites sociales, donc incluant la "foule" des utilisateurs d'internet, ne peuvent se passer de l'étape de rédaction par un comité éditorial critique, capable de séparer ce qui est éditorialement pertinent de ce qui ne l'est pas.

<sup>285</sup>La FIGURE 22 montre ainsi, à petite échelle, l'archivage de étapes de travail sur l'inédit.

```

<change><date>2016-03-27</date>Reprise chapter 1 part 2 (debut 1ere partie) jusque
1683 (sauf notes).</change>
<change><date>2016-03-28</date>Reprise chapter 1 part 2 (début 1ere partie) a partir
de 1683, jusqu'a 2258 (sauf notes).</change>
<change><date>2016-03-30</date>Reprise de 2258 jusqu'a 2381(sauf notes).</change>
<change><date>2016-03-31</date>Reprise de 2382 jusqu'a 2475 (sauf notes).</change>
<change><date>2016-04-01</date>Reprise de 2475 jusqu'a 2835 (pas toutes les
notes).</change>
<change><date>2016-04-03</date>Reprise de 2835 jusqu'a 2989 (pas toutes les
notes).</change>
<change><date>2016-04-04</date>Reprise de 2990 jusqu'a 3330 (pas toutes les
notes).</change>
<change><date>2016-04-05</date>Reprise de 3330 jusqu'a 4018.</change>
<change><date>2016-04-06</date>Reprise de 4018 jusqu'a 5106. Ajout passage Jean Paul
apres Tieck et Goethe.</change>
<change><date>2016-04-07</date>Reprise de 5106 jusqu'a 5656.</change>
<change><date>2016-04-08</date>Reprise de 5656 jusqu'a 6656. Added n="none" bei
Einführung, Fazit, Ausblick und Kapitelfaziten als "chapter".</change>
<change><date>2016-04-10</date>Ajout des passages de Kuhbandner dans intro, 3eme
partie, 4eme partie et debut de reprise de l'intro de la 5eme partie avec ajouts
Kuhbandner.</change>
<change><date>2016-04-11</date>Reprise 5eme partie jusqu'a 7555.</change>
<change><date>2016-04-12</date>Reprise fin de la 5eme partie (Rilke) et conclusion.
Supprimé n="none", supprimé les n là où none. Reprise des notes (début)</change>
<change><date>2016-04-22</date>Suite de la reprise des notes.</change>
<change><date>2016-04-25</date>Update note 174 et 174a.</change>
<change><date>2016-05-03</date>Update notes Lehmstedt.</change>
<change><date>2016-05-05</date>Supprimé les xmlids dans les notes jusqu'a ftn270,
reprendre la recherche là.</change>
<change><date>2016-05-06</date>Supprimé les xmlids dans les notes à partie de
ftn270.</change>
<change><date>2016-05-14</date>Ajouté biblio (début)</change>
<change><date>2016-05-15</date>Fini biblio, structuré en deux sous-listes, commencé
à compléter.</change>
<change><date>2016-05-16</date>ajouté élément cit avant les quote.</change>

```

FIGURE 22 : “RevisionDesc” de l’inédit, extrait.

écho aux réflexions présentées dans 3.1.2 à propos de l’archive non virtualisée. À partir de ces quatre aspects, il s’agira, à la fin de cette section, d’esquisser ce qui pourrait servir de point de départ pour penser l’archive à partir des données médiales qui sont celles d’aujourd’hui.

Les quatre aspects qu’il s’agit d’analyser plus en profondeur sont les suivants : 1) la notion d’archivage à long terme ; 2) l’archivage pour la lecture par la machine ; 3) l’archivage de données originellement numériques ; 4) leur inachèvement de principe (rien, dans le monde numérique, n’est à proprement parler jamais “fini”).

L’archivage à long terme est un terme technique qui désigne, d’une certaine manière, le contraire de ce qu’il semble vouloir dire. “Archivage à long terme” désigne la préservation de données, dans leur format d’origine, et pour une durée d’environ dix ans. La durée de dix ans contredit *a priori* la notion de “long terme”, même si cette interprétation du “long terme” est simplement l’effet d’un réalisme institutionnel. Nous ne savons pas, en effet, quels seront dans dix ans les standards et les infrastructures dont nous disposerons. Il est donc difficile de s’engager sur un archivage de plus de dix ans, sachant que les cartes seront sans doute rebattues d’ici là. Mais c’est surtout l’autre aspect, à savoir la préservation à l’identique, sans modification de format, qui est contradictoire avec l’archivage. Comme on l’a déjà vu, une donnée non actualisée est impossible à transformer en document lisible sur internet au bout de quelques années tout au plus. L’absence d’actualisation de

formats commerciaux peut même, comme cela a été suggéré dans 3.3.1, mener à la perte complète des données. Il faut donc distinguer entre archivage à long terme et mise à disponibilité à long terme. Ce second terme n'est pas différent en ce qui concerne sa durée, mais suppose en revanche que les fichiers soient régulièrement actualisés de manière à rester lisibles et transformables en un format qui permette un affichage à l'écran.

On aurait tort de se plaindre de ce que les questions d'archivage à long terme soient devenu de plus en plus importantes ces dernières années en termes de politique de la recherche. L'Allemagne et la France ont réagi différemment à cette prise de conscience, montrant bien la dimension politique qui se joue avec la construction d'une super-mémoire capable d'abriter et d'actualiser des données de tout type<sup>286</sup>. La France s'est dotée d'une Très Grande Infrastructure de Recherche (Humanum)<sup>287</sup> au sein de laquelle les chercheurs fonctionnaires d'État ont la possibilité de déposer leurs données et de les archiver. Aucun service de réactualisation des données ou d'affichage des données n'est fourni, simplement de l'espace de sauvegarde, ce qui est certes déjà beaucoup, mais suppose que d'autres institutions prennent le relais au moins pour ces deux aspects de manière à ce que ces données de la recherche puissent être utilisables et accessibles. À cet espace pour les données primaires de la recherche (sources et bases de données), il faut ajouter l'archive ouverte HAL qui permet d'archiver, également à long terme, les données secondaires, à savoir toutes les publications faites par les chercheurs sur leurs corpus<sup>288</sup>.

Aucune infrastructure nationale de ce type n'existe en Allemagne ; les solutions d'archivage sont toutes locales. Le plus ancien centre, l'un des plus chevronnés et qui s'est largement établi comme un partenaire privilégié du monde de la recherche est celui de l'Université de Trèves<sup>289</sup>. Mais de nombreuses bibliothèques universitaires ont, au cours des dernières années, mis en place des solutions *ad hoc* locales, qui ont peu de visibilité et très peu d'interconnexion entre elles<sup>290</sup>. Par ailleurs, l'avènement de politiques locales du numérique pousse depuis deux ans

---

<sup>286</sup>Voir sur ce point aussi le troisième aspect ci-dessous ; de manière générale, il s'agit ici principalement des données pertinentes pour les lettres et sciences humaines.

<sup>287</sup>Voir <http://www.huma-num.fr/>.

<sup>288</sup>Il n'est pas nécessaire d'être fonctionnaire d'État français pour pouvoir déposer ses articles et autres publications sur HAL (voir <https://halshs.archives-ouvertes.fr/>).

<sup>289</sup>Voir <http://kompetenzzentrum.uni-trier.de/en/> pour la version anglaise de la page web.

<sup>290</sup>Parmi celles qui ont une réputation internationale qui contredit par l'exception la règle énoncée ci-dessus, il faut mentionner la *SUB* de Göttingen (<https://www.sub.uni-goettingen.de/sub-aktuell/>) et la *SLUB* de Dresde (<https://www.slub-dresden.de/startseite/>).

vers une certaine concurrence dans l'établissement de centres de données<sup>291</sup>. Bien que les enjeux financiers soient de taille (sans revenir sur les enjeux symboliques et économiques, qui ajoutent une certaine complexité au problème), il ne s'agit cependant jamais de mettre à disposition à long terme, mais bien d'archiver, donc de mettre à disposition une super-structure (un très gros ordinateur, si l'on veut) pour y héberger une grande quantité de données (images, métadonnées, textes, documents audio...), à charge pour chaque responsable de trouver le financement qui permettra de rendre ces données effectivement accessibles sur la durée. On aurait donc tort de se fier au miroir aux alouettes de la technicité, qui ne prend en compte qu'une partie des besoins de l'archivage, et non forcément la totalité des exigences de la mise à disposition, l'équivalent, dans le monde analogue, de la possibilité de consulter une archive physique restée lisible.

Cette notion d'archivage — venons-en au deuxième point — se définit à partir de la prémisses de la lisibilité par l'ordinateur. C'est la machine qui sera capable, dans la grande quantité de données déposées dans ces gigantesques serveurs, de trouver ce que recherche le chercheur. L'informaticien qui aura mis en place l'architecture des données remplacera l'archiviste qui a rangé les cartons. Dans un cas comme dans l'autre, la tâche de l'archiviste et son succès à la réaliser dépendent de la qualité des métadonnées. Ce qui était la logique de l'emplacement des boîtes, les informations fournies par les étiquettes lisibles depuis les rayonnages, ce seront les arborescences de fichiers et la richesse des métadonnées associées. Dans "Editing for Man and Machine"<sup>292</sup>, il s'agit précisément de plaider pour la préservation d'une double lecture de cette structure archivale : sa lisibilité par l'être humain autant que par la machine.

Nous avons en effet besoin d'une langue qui soit à l'interface de la lecture raisonnée (humaine) et de la lecture algorithmique (par la machine), pour nous préserver la possibilité de définir les garde-fous nécessaires à un basculement de certains aspects dans le tout-machine. Cet argument, qui apparaît souvent dans le débat qui oppose le *distant reading* au *close reading*, donc une approche quantitative et une approche qualitative de l'interprétation<sup>293</sup>, mérite à mon sens d'être également

---

<sup>291</sup>Je reviens sur le cas de figure berlinois dans [AB70], 2016, d'autant plus emblématique qu'il intègre les dimensions symboliques propres à la capitale.

<sup>292</sup>[AB61], 2015.

<sup>293</sup>L'ouvrage de Franco Moretti *Distant reading* ([OC68], 2013) est devenu une référence incontournable et figure en bonne place de la quasi totalité des soumissions d'articles ou d'exposés du domaine des études littéraires lors de conférences en humanités numériques. Au-delà de la thèse du changement d'échelle, convoquée souvent à titre quasi magique pour justifier de n'importe

abordé dans le contexte de l'archivage, faute de ne plus disposer *in fine*, du recul nécessaire pour repérer d'éventuelles erreurs ou lacunes. La question qui se pose est donc de définir les services que peut rendre la machine, sans avoir l'arrogance — ou la bêtise — de croire qu'il suffit de lui confier tout une fois pour toutes, pour ne plus avoir à s'en soucier. Le souci de l'archive reste bien affaire humaine.

Mais alors, *quid* de ces données qui n'existent que dans la virtualité ? De nouvelles formes artistiques sont en effet apparues en ligne, des performances numériques, happenings parfois éphémères dont l'attrait provient souvent précisément de leur caractère évanescent. Sans aller jusqu'à des formats exotiques de ce type, il suffit de regarder du côté des stratégies d'auteurs comme la prix Nobel de littérature Elfriede Jelinek, qui exercent leur toute-puissance sur leur page web, en y affichant des centaines de pages de textes qu'elle supprime le lendemain, sans espoir de retour. Quel type d'auctorialité faut-il penser pour l'archive dite *digital born*, originairement numérique ?

Le cas de Jelinek mérite que l'on s'y arrête, notamment parce qu'il fait écho aux questions soulevées dans l'inédit, mais en prenant en compte le nouveau cadre médial de ce début de XXI<sup>ème</sup> siècle. La dotation financière du prix Nobel a rendu l'écrivain relativement autonome par rapport à son éditeur, Rowohlt, et elle a ainsi fait le choix, et énoncé clairement ce choix, de publier un certain nombre de textes sur sa page web personnelle. Certains textes y apparaissent, puis en disparaissent. Certains finissent par être publiés au format papier, d'autres pas. La mise en page de la page web est tellement sommaire, elle rend l'expérience de lecture tellement désagréable, que c'est comme si Jelinek, en donnant à lire ses textes dans le nouveau medium, voulait rappeler et faire regretter le confort de l'ancien. Il y a donc à la fois un mouvement de ressaisissement de l'autorité en tant qu'auteur par rapport à l'éditeur, et une sorte de condescendance par rapport au lecteur, qui sape cette autorité. Ce paradoxe est également présent dans la stratégie d'archivage, puisqu'il existe bien une *Forschungsstelle* dédiée à son œuvre, qui est autorisée à enregistrer tous les états de la page web, et donc à archiver les stratégies de mise en ligne et de retrait de l'auteur, mais qui n'est pas autorisée à les diffuser auprès du public<sup>294</sup>.

---

quelle méthode quantitative, il importe de souligner que Moretti est pour sa part très précis dans la formulation de ses hypothèses de travail et qu'il présente ses résultats le plus souvent de manière beaucoup moins tranchée que sa réputation ne pourrait le laisser croire, faisant bien la part des incertitudes, des biais, des distorsions liés à la qualité des données. Il faut également souligner la qualité des travaux publiés ensuite par lui et son équipe, le *Stanford Literary Lab*, au format d'essais thématiques intitulés *Pamphlets* ; voir [OC75].

<sup>294</sup>Je renvoie aux excellents travaux de Delphine Klein sur ce sujet, présentés en particulier

L'archivage est fait, mais tenu secret. Pour combien de temps? Combien coûte l'entretien de ce fonds qui doit rester caché? Comment les chercheurs peuvent-ils travailler avec? Jelinek impose de cette manière son autorité d'auteur.

La question de l'archivage de données orginairement numériques se pose pour les institutions patrimoniales non seulement dans ce genre de cas extrêmes de stratégies de publication définies par l'usage d'internet, mais même ne serait-ce que dans le cas d'auteurs déposant leurs textes au format numérique. Ainsi, les archives se voient remettre désormais des disques durs. Les disques durs prennent, certes, moins de place que les dizaines de caisses de manuscrits et de tapuscrits légués par les auteurs du XX<sup>ème</sup> siècle. Mais ils sont plus complexes d'entretien, sans compter qu'il devient possible de démultiplier les états de textes retraçables en une quantité étourdissante d'états de texte intermédiaires. De plus, l'archivage numérique rend difficile de retracer ou de déjouer les stratégies de censure mises en œuvre par l'auteur dans la réalisation de ces états de textes : l'auteur sait par définition que l'outil technique est susceptible de rendre ses censures transparentes à l'extrême, et travaille donc très probablement autrement que s'il avait le texte sur du papier devant lui.

L'archive numérique court donc le risque d'être une hyper-archive au sens où la hiérarchie supérieure (arborescence au niveau des métadonnées) est extrêmement générique, mais aussi au sens où la hiérarchie inférieure (états des textes) est extrêmement foisonnante. Tandis que ces deux extrêmes se développent dans le monde numérique, la question se pose de savoir ce qui se passe avec le niveau intermédiaire, qui est celui où évolue principalement l'archive non-numérique, l'archive papier, ni noyée sous les métadonnées, ni composée d'une foule de duplication d'états de textes.

Cette tendance est renforcée par le quatrième et dernier aspect à aborder, à savoir l'inachèvement de principe de toute archive numérique. La première raison à cela, c'est le fait (déjà invoqué à de multiples reprises) que la donnée numérique se dégrade plus vite que du papier, au point de devenir rapidement illisible. La seconde concerne plus spécifiquement le mode opératoire propre à internet. Contrairement à un livre, qui représente un état achevé du texte (selon

---

en français sur son carnet de recherche <https://jelinek.hypotheses.org/> qui a eu la gentillesse de m'inviter à contribuer un post de blog invité sur son carnet de recherche (<https://jelinek.hypotheses.org/1582>). Les travaux de Lena Lange (thèse en cours de rédaction) sont actuellement les plus complets sur le sujet; voir notamment son article dans *Textpraxis* ([OC51]).

des critères d'“achèvement” qu'il s'agit bien sûr de définir et dont les critères peuvent varier), rien n'oblige à considérer jamais un état final d'une ressource numérique, puisqu'il sera toujours possible, voire nécessaire, d'y changer quelque chose. Cela signifie, pour le chercheur, qu'une œuvre numérique, quelle qu'elle soit — édition, base de données, répertoire, . . . — ne sera jamais achevée. Du point de vue de la démarche de recherche, la conséquence est qu'on ne peut plus vraiment se détacher de son objet. S'il fallait reprendre la métaphore du livre comme “enfant” de l'esprit, peut-être faut-il considérer que l'enfant numérique continue à habiter chez ses parents, qu'il atteigne ou non l'âge adulte. Il y a donc un attachement à la ressource numérique, parce qu'elle est une archive toujours vivante, un morceau de soi dont on ne peut plus vraiment se détacher, sauf à le faire vivre chez d'autres ou le laisser mourir. La ressource numérique documente aussi, pour le chercheur, un parcours qui cristallise la personne et l'œuvre de recherche, et qui exige une attention constante.

Sans prendre en compte cette nouvelle dimension de l'archive devenue œuvre savante dans sa structure numérique, le financement de la recherche publique, au contraire, projette ces approches dans l'immédiateté, l'instantané de la production faite davantage de résultats consommables que de processus archivables. Il y a de ce fait une inévitable tension épistémologique pour tout chercheur se tournant vers une telle démarche, qui est, à un moment donné, contraint de laisser partir le bébé lorsque le financement s'arrête. Et c'est la raison pour laquelle l'une des rares issues possibles me semble être l'institutionnalisation des infrastructures de recherche comme instruments d'accompagnement épistémologique autant que de mise à disposition des données. Sans cela, il n'y aura pas de révolution numérique au sens d'une manière de repenser notre pratique scientifique en fonction du nouveau medium qui s'est imposé et dont il est impensable qu'il faille, à plus ou moins court terme, s'en passer. Il faut donc choisir entre une révolution subie et une révolution accompagnée.

Bien sûr, on peut argumenter qu'il n'y a pas révolution, que le numérique nécessite tout au plus de repenser quelques facteurs matériels. Mais si l'on y regarde de plus près du point de vue de la pensée de l'archive, la virtualisation de l'archive conduit à une série de contradictions encastrées les unes dans les autres (changements d'échelle, démultiplication du matériau et déperdition insaisissable, émergence de catégories et de pratiques archivales dans la recherche, mise en perspective du texte comme représentation, dédoublement en code-source et en affichage) qui rendent nécessaire une nouvelle pensée des structures épistémologiques qui l'accompagnent.



Revenons une dernière fois vers Derrida, qui s'interroge de manière diffuse dans *Mal d'Archive* :

Qu'en sera-t-il quand il faudra bien soustraire le concept de virtualité au couple qui l'oppose à l'actualité, à l'effectivité ou à la réalité? Devra-t-on continuer à penser qu'il n'y a pas d'archive pensable pour le virtuel? Pour ce qui arrive dans l'espace et le temps virtuels? C'est peu probable, cette mutation est en cours, mais il faudra, pour tenir un compte rigoureux de cette autre virtualité, abandonner ou restructurer de fond en comble notre concept hérité de l'archive. Le moment sera venu d'accepter un grand remuement dans notre archive conceptuelle, et d'y croiser une "logique de l'inconscient" avec une pensée du virtuel qui ne soit plus limitée par l'opposition philosophique traditionnelle de l'acte et de la puissance.<sup>295</sup>

Il n'est pas possible ici de répondre à toutes ces questions, posées il y a vingt ans et dont un certain nombre sont à lire plus spécifiquement dans le dialogue du propos de Derrida avec la pensée de Freud, et surtout dans le contexte d'un ouvrage qui se penche principalement sur la mémoire de l'holocauste. Mais sur quelques points, des réponses, ou des débuts de réponse, ont pu être fournis.

Ainsi, la virtualité, au sens où elle a été déployée ici, n'est pas à opposer à la réalité (ou à l'effectivité). Rien ne contraint non plus à abandonner notre concept de l'archive; au contraire, celui-ci aide à accompagner la mutation observée par Derrida dès les années 1990. L'archive est bien pensable pour le virtuel. Elle suppose de prendre en compte ce qui est originairement virtuel et ce qui est virtualisé, ensemble — rien à abandonner, donc, mais à restructurer, oui, sans doute. L'alternative proposée par Derrida dans la lignée de la pensée classique (virtuel/actuel, puissance/acte) me semble cependant, comme il le pressent lui-même dans ce passage, inadéquate pour saisir la mutation dont il est question. Notre archive conceptuelle n'a pas prioritairement besoin de s'inscrire dans une pensée de l'acte contre la puissance. L'archive virtuelle est tout ce qu'il y a de plus actualisée.

De quoi l'archive est-elle faite? De texte au sens le plus large. Chaque archive est construite par nous à partir d'une textualité; c'est même, et plus que pour toute autre encore, le cas pour l'archive numérique, qui est prise dans un mouvement de balancier entre expansion et rétraction, conservation, consignation et disparition,

---

<sup>295</sup>[OC15], p. 107

### 3 COMPRENDRE L'ARCHIVE

---

destruction. L'archive est faite d'états de texte dont la meilleure chose qui puisse nous arriver, à nous chercheurs, est de savoir où elles se situent dans l'espace et le temps propres à chacun d'entre eux. De là, nous pouvons nous situer par rapport à ce texte. D'où parlons-nous, quand nous parlons de cette archive, où sommes-nous dans son histoire, dans sa géographie, pour pouvoir en dire quoi que ce soit ? C'est ainsi qu'il devient possible de la penser. La question de la virtualisation de l'archive est ainsi, dans cette logique, celle de son humanisation, des modes de son existence à l'interface de l'homme et de la machine.

---

## 4 Épilogue

Les deux parties présentées ici ont montré comment deux concepts ont émergé au fil de ma recherche de ces quatorze dernières années.

Le premier, celui de réseau, était d'abord présent de manière latente et floue en arrière-plan de questions, et surtout de méthodes, en cours de définition. Il n'a pu être mieux cerné qu'après le détour par des usages historiographiques plus spécifiques. Ce sont plus particulièrement histoire sociale d'une part et la visualisations de graphes relationnels d'autre part qui ont été convoquées. Ces deux méthodes, cependant, se sont avérées impropres à guider cette recherche. Mais le travail de définition opéré au cours de ces tentatives finalement inadaptées a permis d'explicitier le niveau épistémologique pour lequel cette notion pouvait être guider les réflexions. La première partie a ainsi montré, *in fine*, la pertinence du réseau comme modèle, et singulièrement comme modèle de données dans le cadre d'une méthodologie numérique, à l'intersection entre travail d'édition et travail d'interprétation.

Le concept d'archive présenté dans la deuxième partie s'est nourri pour sa part de la pratique du travail sur les manuscrits avant d'être étayé par des lectures. Le but explicite était là d'accompagner l'approche pragmatique du contact avec les institutions patrimoniales et, de manière plus générale, d'appréhender la démarche historique dans son ensemble. Autant la pragmatique, étendue au fil de cette recherche à sa dimension numérique, que la réflexion étayée par les lectures, se sont d'abord diversifiées, convoquant des traditions éditoriales et herméneutiques différentes. Leur point de jonction reste, de ce fait, fragile, mais du moins a-t-il permis de faire ressortir une certaine porosité entre ces traditions dans leur pensée du texte. Cette partie s'est conclue sur un espoir de voir l'ensemble des activités de recherche reprendre leur place en complément les unes des autres, à un moment où le monde universitaire a pris l'habitude de n'en considérer qu'une petite partie dans ses mécanismes de promotion, de valorisation et de réputation. Cette analyse se voulait, plus particulièrement, une invitation à interroger l'ancillarité présumée de moments de la recherche comme l'archivage, le catalogage, la modélisation, ou même l'édition.

Par là, il s'agit aussi de redonner leur place à l'ensemble des moments de la recherche pour pouvoir penser en commun des objets séparés non seulement par les mécanismes de réputation, mais par des frontières entre les disciplines que l'on peut peut-être aujourd'hui remettre en doute. En prenant appui sur les potentialités offertes par le nouveau média numérique, il devient possible de

reprendre l’articulation entre les disciplines et les méthodes. Si les humanités numériques, en ce sens, n’ont pas forcément vocation à être une discipline à part entière, du moins sont-elles à même de contribuer à modeler une épistémologie propre, que chaque discipline humaniste devrait pouvoir faire fructifier à sa manière et en dialogue avec les autres<sup>296</sup>.

Pour conclure ces réflexions, je voudrais, en guise d’épilogue, revenir sur deux gestes de recherche, gestes savants si l’on veut, qui peuvent être eux aussi sujets à ré-ordonnement dans ce nouvel ordre médial : lire et corriger.

### 4.1 À livre ouvert

Le support numérique nous émancipe de la page. Il nous rend indépendants de considérations telles que le prix du papier, les frais de ports, l’épaisseur des reliures, le nombre de volumes, les délais de livraison. Mais accueillir cette liberté pose aujourd’hui plus de problèmes qu’elle ne semble en résoudre. D’une part, il est d’une extrême difficulté de penser hors du schéma mental de la page, qui marque la pensée occidentale du texte écrit depuis des siècles<sup>297</sup>. D’autre part, les acteurs qui se sont les premiers emparés de ces bénéfices sont des acteurs commerciaux, pour qui la valeur épistémologique d’un geste de recherche importe peu par rapport au bénéfice pécunier d’un usage consommateur du médium<sup>298</sup>. Pris en étau entre ces deux contraintes, le chercheur est désorienté dans l’une de ses activités premières : la lecture.

Ce n’est qu’avec l’apparition des appareils de lecture mobiles (tablettes, liseuses, dans une moindre mesure smartphones) que la pensée de la page comme cadre de lecture a commencé à vaciller. Auparavant, les éditions, même numériques, conçues pour des ordinateurs dont les moniteurs restaient fixes, ne se sont pas vraiment émancipées de la notion de page propre au manuscrit moderne et au livre. On a reproduit (“émulé”), sur des interfaces en ligne présentant des numérisations de livres, le geste de tourner les pages. On en est resté à une page ou deux par écran, en deux dimensions, tel un manuscrit ou un livre physique ouverts devant

---

<sup>296</sup>Les grands domaines couverts par les humanités numériques sont présentés dans l’ouvrage de référence *A Companion to the Digital Humanities* ([OC91]).

<sup>297</sup>Sur ce point, voir le cycle de conférences d’Anthony Grafton publié sous le titre *La page de l’Antiquité à l’ère du numérique* ([OC29]).

<sup>298</sup>Je renvoie ici à l’article d’Ellen Euler sur les difficultés des bibliothèques et autres institutions patrimoniales à prendre leur place face à google : <https://www.deutsche-digitale-bibliothek.de/content/ueber-uns/aktuelles/kultur-wissen-online-google-darf-und-die-kulturerbeeinrichtungen>.

nous. Cette forme de virtualisation ne s'était de fait pas abstraite de la matérialité d'origine. Le support numérique ne faisait que reproduire un original physique. On citait comme avant (une URL référant une page), tout au plus pouvait-on se plaindre de la "disparition" de certains objets numériques qui n'étaient plus entretenus et dont l'existence virtuelle pouvait parvenir à expiration sans autre forme de procès. Et puis il y avait la masse, cette gigantesque bibliothèque qu'est l'internet, qu'il fallait apprendre à dompter. Mais google nous avait appris, là aussi, à chercher le plus simplement du monde, en tapant dans la fenêtre *ad hoc* la question telle qu'elle nous venait. À un peu de pensée magique près, rien n'avait vraiment changé.

Les utilisateurs d'appareils de lecture mobiles d'aujourd'hui sont face à des difficultés de lecture bien plus importantes que ce n'était le cas dans ces pratiques de l'écran fixe. On ne sait plus comment citer ; les pages d'une e-publication changent de taille selon le format, celui-ci étant à la fois pré-déterminé par l'appareil et adaptable par chaque utilisateur en fonction de ses besoins. Les bibliothèques n'ont en général qu'un seul "exemplaire" empruntable d'un e-book, ce qui empêche plusieurs personnes de les lire en même temps : une absurdité étant donné les possibilités infinies de duplication virtuelle. Les protections restreignant l'accès aux e-pubs mises en place par les entreprises distribuant ces e-books bénéficient d'une législation qui est seulement en train de se constituer, cédant actuellement pour beaucoup aux pressions commerciales. On apprend à gribouiller ses notes non plus dans son bon vieux livre, mais dans l'exemplaire numérique du e-book, pour voir son travail d'annotation disparaître soudainement lorsque le distributeur ôte l'accès à l'ouvrage. La plupart des e-books commerciaux sont des biens jetables, que l'on ne peut acquérir que pour une durée donnée. La gigantesque bibliothèque se révèle être un miroir aux alouettes. Jamais il n'y a eu tout ce qu'on croyait qu'il y avait, et l'apparente liberté de choix et de navigation qu'est l'internet n'est pas réelle. C'est bien plutôt une illusion dans laquelle le lecteur, devenu malgré lui consommateur en ligne, est soigneusement entretenu. Regagner cette liberté que l'on croyait naturellement acquise ne va pas sans mal. Pour y parvenir, il faut comprendre les pressions commerciales, les algorithmes de sélection de mots-clefs, et ne pas oublier que la manière dont nous consommons l'internet est observée et optimisée pour nous rendre le moins critiques possibles. C'est bien notre mode de lecture — notre liberté de lecture — qui est en jeu derrière tout cela.

C'est parce que cette liberté de lecture est essentielle, parce que sans elle il n'y a pas de recherche possible, que la question des modes d'accès à la lecture en ligne

## 4 ÉPILOGUE

---

n'est pas un détail. L'histoire du livre, de la littérature et des sciences, est celle d'une prise de conscience de l'impact de deux mediums, le manuscrit et l'imprimé, et de la manière dont les intellectuels (écrivains, savants, éditeurs, journalistes) se sont saisis de cet espace médial pour penser, communiquer et critiquer<sup>299</sup>. Ceux des acteurs de cette histoire dont nous nous souvenons le mieux aujourd'hui sont ceux qui se sont emparés de ces mediums pour se les approprier d'une manière ou d'une autre, d'une manière, en tout cas, qui rende leur lecture vivante, vibrante, et lisible par-delà le temps de leur vie. Pour maintenir de cette même manière, vivante, l'histoire des idées, il est aujourd'hui tout autant nécessaire que ceux qui veulent être lus et ceux qui veulent lire fassent ce qu'il faut — comme l'ont fait en leur temps les fondateurs de la Société des Gens de Lettres — pour ne pas être dépossédés de cette essentielle liberté de lecture.

Nous pouvons déjà sentir la dépossession qui va avec la perte d'une telle liberté. Le réseau dont des pans disparaissent, l'archive qui s'auto-détruit, nous rappellent précisément au souci, toujours premier, du texte lisible. Mais encore faut-il prendre le temps d'en comprendre la profondeur. C'est surtout par inconscience que nous risquons de perdre des trésors cachés sous une masse dont on nous fait miroiter le brillant et qui n'ont pas la profondeur textuelle dont nous avons besoin, celle qui fonde la lecture critique. Mais c'est une blessure irréversible qui nous menace, et il ne suffira pas de quelques infusions d'arnica pour panser cette amputation du texte qui nous glisse entre les doigts et nous échappe.

Nous pouvons lutter contre cette illisibilité, comme j'ai voulu le montrer dans ce travail, en œuvrant à modéliser le texte et à lui donner une structure solide, dont l'érudition va se nicher dans des lieux encore souvent inconnus, pour ainsi dire subcutanés, du texte. Mais il ne sera pas possible de panser les plaies de cette manière si les blessures sont trop profondes. Aussi me semble-t-il nécessaire d'agir, pour se préserver cette liberté, à un tout autre niveau. Aaron Swartz, l'une des figures de proue du libre accès, parle de guérilla et de désobéissance civile<sup>300</sup> —

---

<sup>299</sup>Sur ce point, voir l'article "Lecture" du dictionnaire philosophique *L'interprétation*, p. 256 ([OC3]). Voir aussi l'ouvrage de François Moureau, *La plume et le plomb*, qui revient notamment dans son avant-propos sur les recherches existantes sur les relations entre manuscrit et imprimé ([OC71]). Voir enfin les nombreux et abondants travaux de Roger Chartier (citons ici son *Histoire de l'édition française* publiée en collaboration avec Henri-Jean Martin, [OC11]).

<sup>300</sup>Voir <http://framablog.org/2013/01/14/manifeste-guerilla-libre-acces-aaron-swartz/>. Aaron Swartz s'est suicidé en 2013 pour échapper à des poursuites par la justice américaine pour avoir téléchargé illégalement des articles scientifiques.

sans aller jusqu'à payer de sa vie comme il l'a fait, sans doute serait-il utile que nous, chercheurs, poursuivions en ce sens, dans l'intérêt de l'accès à la lecture.

Comme le montrent notamment les travaux de Peter Suber<sup>301</sup>, l'*Open Access* bénéficie aujourd'hui d'une visibilité qui rend applicables, à un niveau institutionnel, des stratégies d'accès et de préservation qui sont devenues politiquement audibles (c'est particulièrement le cas en France). Rien n'empêche de s'en emparer.

Nous sommes donc dans cette situation étonnante où, pour retrouver demain le calme de la lecture sereine et critique, il faudrait aujourd'hui monter sur les barricades pour quelque chose que nous ne connaissons même pas. Nous ne savons pas encore à quoi ressemblera cette lecture, en termes de pragmatique. Comment la page se transformera-t-elle ? Comment jonglerons-nous entre les mediums ? Où ira se loger l'or de la confiance, choisi à dessein en titre de l'inédit pour désigner ce trésor ambigu qui lie les acteurs du monde de la publication pour le meilleur et pour le pire ? Nous ne savons pas comment, demain, liront nos enfants. Mais à tout le moins pourrions-nous souhaiter qu'ils puissent lire au sens invoqué par Denis Thouard en conclusion de l'article "lecture" du dictionnaire philosophique *L'interprétation* :

Dans son universalité, la lecture est un mode d'orientation fondamental de l'être humain. Rapportée au monde de signes, elle est toujours plus sollicitée comme discernement davantage que comme déchiffrement. Confrontée aux textes, elle peut être le parcours extensif du regard chasseur d'information, du lecteur happé par le récit, mais se fait proprement réflexion dans l'arrêt critique d'une lecture insistante — ce legs d'une pratique millénaire qui ne cesse de se renouveler, comme capacité critique à explorer les ressources du sens<sup>302</sup>.

## 4.2 Remettre sur l'ouvrage

Il reste une activité essentielle dans ma pratique de chercheuse de ces dernières années dont il n'a jusqu'ici pas été question : le fait de corriger. Corriger, remettre sur l'ouvrage, fait également partie des gestes qui construisent l'unicité d'un cheminement, les tours et les détours qu'il prend.

Un travail de recherche a son histoire, que souvent l'on oublie au profit du résultat. Soudain, le livre est là, fini et définitif, en autorité. Cette illusion du définitif nous aide sans doute à progresser, à saisir des étapes importantes. Nous pouvons les citer,

---

<sup>301</sup>Voir [OC98].

<sup>302</sup>Voir [OC3], p. 259.

les vérifier, les faire bifurquer et fructifier dans un sens ou un autre. Mais même avec la satisfaction d’avoir atteint une étape, on reste rarement dans le confort du livre écrit et de l’autorité acquise. L’équilibre du savoir est précaire. Toujours, la matière à penser est prête à échapper, à re-dévaler la pente en sens inverse, et il ne reste plus qu’à redescendre chercher son rocher pour le hisser en haut une nouvelle fois, à flanc de coteau, à bout de bras. L’édition dans laquelle il traîne une erreur de transcription, l’argumentaire où la logique chancelle insensiblement, peuvent être repris à l’infini sans jamais être achevés. Il y aura toujours besoin de corriger.

Savoir qu’aucune perfection n’est possible permet à chacun, pour chaque recherche, et au-delà de son cadre institutionnel, de se fixer son propre horizon, son propre “good enough”, un critère qui aide à s’interroger sur le but de chaque production scientifique, et du même coup de repenser l’autorité du livre. Une recherche consiste-t-elle à présenter des idées, des hypothèses, un cheminement, ou bien des thèses, des argumentations étanches ? La question est évidemment rhétorique ; c’est tout cela ensemble qui fait la recherche. Mais contrairement à des résultats posés comme finaux, une heuristique est difficile à évaluer. Pourtant, c’est une partie centrale de la recherche qui s’y joue, cet inlassable ressassement qui fait reprendre une question de multiples fois, la reformuler à partir de nouveaux points de vue, chercher la meilleure manière de l’articuler, dans l’argumentaire et dans la présentation. . .

Ici aussi, les méthodes numériques peuvent changer notre appréhension du geste de recherche. Elles offrent en effet un espace à l’approche processuelle de la recherche. On peut, en ligne, présenter les hypothèses une première fois, les retravailler, et, de version en version, parvenir à un argumentaire solide. Chacune de ces versions pourra être citée. Le travail de reprise, de correction, est transparent, et il n’est pas décalé dans le temps. Cette immédiateté est ce qui permet de rendre compte du processus en n’en différant pas, ou peu, la communication. Lorsqu’il faut attendre que tout le cycle de recherche soit bouclé, le temps entre les premières réflexions et la publication de leurs résultats peut s’étendre sur des années. Car la remise sur l’ouvrage, par définition, dure, à la fois en elle-même et parce que viennent s’ajouter à cette durée propre à la recherche les latences liées aux processus d’éditorialisation. Entre la première soumission d’un manuscrit et sa publication, il s’écoule, là encore, la plupart du temps, des années.

Pour l’humaniste numérique, ce temps de la recherche en cours n’est plus un temps solitaire. Postant ses idées dans son carnet de recherche, étayant dans des *working papers*, présentant les articles avant leur publication différée dans les organes reconnus, il devient visible et audible précisément dans la temporalité



processuelle de son cheminement de recherche. Ce chercheur-là se présente toujours en chemin — on peut aimer ou non cette manière péripatéticienne de cheminer dans sa recherche. Mais le fait est qu'elle a pour conséquence que chaque Socrate en herbe peut ne pas faire la route seul.

Cette manière de penser au fur et à mesure et de penser ensemble, nous ne la connaissons pas bien. Elle a ses travers, dont nous ne pouvons pas encore réaliser ni l'amplitude ni où ils iront se nicher. Mettre à plat le processus de recherche ne risque-t-il pas d'en briser la dynamique ? Comment allons-nous nous orienter dans toute cette masse documentaire qui sera mise à notre disposition et qui nous permettra de nous immerger complètement dans une recherche ? Comment apprendre à naviguer dans des recherches qui se présenteront dans toute leur profondeur ? Et non seulement l'apprendre pour nous-mêmes, mais aussi apprendre à l'enseigner à nos étudiants. Un type d'orientation sera nécessaire qui s'émancipera du geste de prendre un livre à la main et l'ouvrir. Remettre sur l'ouvrage de manière transparente, c'est-à-dire en offrant à lire toute la profondeur du processus de recherche, amènera aussi certainement une nouvelle manière de lire les résultats de la recherche, de les mettre relation les uns avec les autres et de les évaluer.

Cette façon de laisser les autres participer à notre pensée en train de se constituer, d'être désorienté en voyant une foule de lecteurs, d'auteurs, d'acteurs du monde intellectuel surgir d'on ne sait où et participer, elle a déjà été vécue et pensée. C'était autour de 1800, quand les salons et les correspondances ont redessiné les contours de l'intime et du public, et ont donné à lire ce qui, jusque là, restait caché.

## 4 ÉPILOGUE

---

---

## 5 Bibliographie

### 5.1 Anne Baillot – liste de publications [AB]

#### 5.1.1 Ouvrages

- [AB1] *Genèse et réception de la pensée esthétique de K.W.F. Solger entre 1800 et 1830*, vol. 1., Université Paris-VIII—Vincennes-Saint-Denis, 2002, 463 pages [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00783069>].
- [AB2] *Genèse et réception de la pensée esthétique de K.W.F. Solger entre 1800 et 1830*, vol. 2., Université Paris-VIII—Vincennes-Saint-Denis, 2002, 488 pages [<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00783069>].
- [AB3] *L'esthétique de K. W. F. Solger. Symbole, tragique et ironie*, Éditions Du Lérot, Tusson, 2002, 239 pages.
- [AB4] (éd.) *L'art et la tragédie du Beau*, Éditions Rue d'Ulm, Paris, 2004, 205 pages.
- [AB5] (éd.) *Langue, Littérature, Culture à l'épreuve de l'autre*, 1er numéro de la revue *Raisons, Comparaisons, Éductions. La Revue Française d'Éducation Comparée* L'Harmattan, Paris, 2007, 245 pages.
- [AB6] (dir., av. Charlotte Coulombeau) *Die Formen der Philosophie in Deutschland und Frankreich/Les formes de la philosophie en Allemagne et en France 1750-1830*, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzén, 2007, 253 pages.
- [AB7] (dir.) *Netzwerke des Wissens. Das intellektuelle Berlin um 1800*, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2011, 410 pages.
- [AB8] (dir., av. Ayse Yuva) *France-Allemagne. Figures de l'intellectuel entre révolution et réaction 1780-1848*, Presses du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 2014, 218 pages [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01120459>].
- [AB9] (dir., av. Mildred Galland-Szymkowiak) *Grundzüge der Philosophie Solgers*, LIT, Münster, 2014, 288 pages.
- [AB10] (dir., av. Enrica Fantino et Josefine Kitzbichler) *Voß' Übersetzungssprache - Voraussetzungen, Kontexte, Folgen*, de Gruyter, Berlin, 2015, 300 pages.
- [AB11] (éd., av. Brunhilde Wehinger) *Friedrich der Grosse – Œuvres philosophiques/Philosophische Schriften*, Akademie-Verlag, Berlin, 2007, 524 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [AB12] (éd.) *Briefe und Texte aus dem intellektuellen Berlin um 1800*, Berlin, depuis 2011, env. 1400 pages [<http://tcdh01.uni-trier.de:8090/berliner-intellektuelle/>]
- [AB13] (éd.) *Digitales Nachlassverzeichnis : August Boeckh-Nachlassprojekt*, Berlin, depuis 2011, [<http://tcdh01.uni-trier.de:8090/boeckh/>].
- [AB14] (dir., av. Claudia Müller-Birn) *Grenzen überschreiten — digitale Geisteswissenschaften heute und morgen*, Berlin, 2014, [<http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:kobv:11-100215728>].

### 5.1.2 Articles dans des revues à comité de lecture

- [AB15] “Aktualität des Sophokles. Zur Übersetzung und Inszenierung der *Antigone*. Ein unveröffentlichter Brief von Rudolf Abeken an Karl Solger (Weimar, 1809)”, in : *Zeitschrift für deutsche Philologie*, 120, 2001/2, p. 161–182.
- [AB16] “Friedrich Theodor Vischers Auseinandersetzung mit der Solgerschen Philosophie”, in : *Jahrbuch der deutschen Schiller-Gesellschaft* 46, 2002, p. 2–21.
- [AB17] (av. Sabine Seifert) “The project ‘Berlin intellectuals 1800-1830’ between research and teaching”, in : *Journal of the Text Encoding Initiative*, Issue 4, 2013 [<http://jtei.revues.org/707> ; DOI : 10.4000/jtei.707].

### 5.1.3 Articles dans d'autres revues

- [AB18] (av. Brunhilde Wehinger) “Frédéric II, Roi-philosophe et législateur”, in : *L'Arbitrage. Archives de Philosophie du Droit* 52, 2009, p. 317–332.
- [AB19] “Dekanat, Rektorat, Promotionen. Die Gründerjahre der Philosophischen Fakultät am Beispiel von Karl Wilhelm Ferdinand Solger (1780-1819)”, in : *Publikationen zur Zeitschrift für Germanistik, Bd. 23, 200 Jahre Berliner Universität, 200 Jahre Berliner Germanistik Bd. III*, Peter Lang, Bern, 2011, p. 43–63.
- [AB20] (av. Christiane Hackel & Sabine Seifert) “Neue Perspektiven der August Boeckh-Forschung”, in : *Geschichte der Germanistik*, 41/42, 2012, p. 139–140.

- [AB21] “Zwischen Doktorenfabrik und Austauschplattform. Promotionsgutachten am Beispiel der Philosophischen Fakultät in den Anfängen der Berliner Universität”, in : *Zeitschrift für Germanistik*, NF XXIII, 2/2013, p. 276–292.
- [AB22] “Les corpus français sont-ils allemands ? Éditer des textes de la Prusse fédéricienne en Allemagne”, in : *Philologie im Netz*, Beiheft 7 (dir. par Christof Schöch & Lars Schneider), 2014, p. 49–63 [<http://web.fu-berlin.de/phin/beiheft7/b7t03.pdf>].
- [AB23] (av. Anna Busch) “‘Berliner Intellektuelle um 1800’ als Programm. Über Potential und Grenzen digitalen Edierens”, in : *literaturkritik.de* numéro thématique de septembre 2014 *Romantik digital* [[http://www.literaturkritik.de/public/rezension.php?rez\\_id=19678&ausgabe=201409](http://www.literaturkritik.de/public/rezension.php?rez_id=19678&ausgabe=201409)].
- [AB24] (av. Franziska Heimburger) “Geschichte schreiben : Französisch als Wissenschaftssprache”, in : *Revue de l’institut français d’histoire en Allemagne*, numéro thématique *Geschichte machen in Frankreich. Ein Wegweiser für Studium, Forschung und Karriere*, dir. par Falk Bretschneider, Mareike König & Pierre Monnet, Octobre 2014 [<http://ifha.revues.org/7931>].
- [AB25] (av. Mareike König) “Wissenschaftliches Publizieren in Frankreich : erste Schritte für Nachwuchshistorikerinnen und -historiker”, in : *Revue de l’institut français d’histoire en Allemagne*, numéro thématique *Geschichte machen in Frankreich. Ein Wegweiser für Studium, Forschung und Karriere*, dir. par Falk Bretschneider, Mareike König & Pierre Monnet, Octobre 2014 [<http://ifha.revues.org/7959>].
- [AB26] “Berliner Intellektuelle um 1800. Eine kontroverse Kategorie und ihre Anwendbarkeit im digitalen Zeitalter”, in : *Virtuosen der Öffentlichkeit? Friedrich von Gentz (1764-1832) im globalen intellektuellen Kontext seiner Zeit*, dir. par Gudrun Gersmann, Friedrich Jaeger & Michael Rohrschneider, avril 2016 [<http://www.historicum-estudies.net/epublished/virtuosen-der-oeffentlichkeit/digital-intellectuals/berliner-intellektuelle-um-1800-eine-kontroverse-kategorie-und-ihre-anwendbarkeit-im-digitalen-zeitalter/>].

### 5.1.4 Articles dans des volumes collectifs

- [AB27] “Das Bild Brandenburgs und Preußens in den historischen Romanen George Sands”, in : *Europäische Ansichten. Brandenburg-Preußen um 1800 in*

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

*der Wahrnehmung europäischer Reisender und Zuwanderer*, dir. par Iwan d'Aprile, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2004, p. 379–391.

- [AB28] „Ein Versuch, die ‚Berliner Klassik‘ zu zähmen – zur Erforschung von Schriftstellerbriefwechseln“, in : *Tableau de Berlin. Beiträge zur „Berliner Klassik“* (Hommages à C. Wiedemann), dir. par Iwan d'Aprile, Martin Disselkamp & Claudia Sedlarz, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzén, 2005, p. 379–391.
- [AB29] „'Wenn der Geist der Sophokles so in einer blauen Flamme emporsteigt'. Deutsche Übersetzungen der alten Tragiker am Beispiel von Solgers Sophokles“, in : *Das Tragische im Jahrhundert der Aufklärung*, dir. par Vanessa de Senarclens, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzén, 2007, p. 127–154.
- [AB30] „Heinrich Voß' ‚Quadrupelrezension der Sofoklesse“ aus dem Jahre 1804“, in : *Akten des XI. Internationalen Germanistenkongresses Paris 2005 „Germanistik im Konflikt der Kulturen“*, dir. par Jean-Marie Valentin, Peter Lang, Bern etc., 2007/3, p. 213–222.
- [AB31] „Wie rehabilitiert man einen Schriftsteller und wozu? Das Beispiel unerschlossener Briefwechsel aus dem Umfeld des Dichters Ludwig Tieck, des Philosophen Karl Solger und des Historikers Friedrich von Raumer“, in : *Dokument/Monument. Textvarianz in den verschiedenen Disziplinen der europäischen Germanistik. Akten des 38. Kongresses des französischen Hochschulgermanistikverbandes A.G.E.S.*, dir. par Françoise Lartillot & Axel Gellhaus, Peter Lang, Bern etc., 2007, p. 103–126.
- [AB32] „'Ein Freund hier würde diese Arbeit unter meiner Beihilfe übernehmen'. Die Arbeit Dorothea Tiecks an den Übersetzungen ihres Vaters“, in : *Übersetzungskultur im 18. Jahrhundert. Übersetzerinnen in Deutschland, Frankreich und der Schweiz*, dir. par Hilary Brown & Brunhilde Wehinger, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzén, 2008, p. 187–206.
- [AB33] „Tieck et Solger, un dialogue philosophico-littéraire“, in : *Philosophy and literature and the crisis of metaphysics*, dir. par Sebastian Hüsch, Königshausen & Neumann, Würzburg, 2011, p. 273–280.

- [AB34] „Intellektuelle Öffentlichkeit. Friedrich von Raumers Weg zwischen Politik und Wissenschaft“, in : *Berlins 19. Jahrhundert. Ein Metropolen-Kompendium*, dir. par Roland Berbig, Iwan D’Aprile, Helmut Peitsch & Erhard Schütz, Akademie-Verlag, Berlin, 2011, p. 135–146.
- [AB35] „Antigone est-elle weimarienne?“, in : *Le Théâtre antique entre France et Allemagne (XIXe-XXe siècles). De la traduction à la mise en scène*, dir. par Sylvie Humbert-Mougin & Claire Lechevalier, Presses Universitaires François Rabelais, Tours, 2012, p. 25–43.
- [AB36] „Die Entdeckung der Ironie. Das Bild Shakespeares bei Tieck und Solger“, in : *Shakespeare und kein Ende? Beiträge zur Shakespeare-Rezeption in Deutschland und in Frankreich vom 18. bis 20. Jahrhundert*, dir. par Béatrice Dumiche, Romanistischer Verlag, Bonn, 2012, p. 81–95.
- [AB37] „Platon- und Aristoteles-Rezeption bei Friedrich II.“, in : *Friedrich der Große als Leser*, dir. par Brunhilde Wehinger & Günther Lottes, Akademie-Verlag, Berlin, 2012, p. 143–157.
- [AB38] „Pyrrhonismus und Politik an der Akademie der Wissenschaften um 1750“, in : *Französisch-deutsche Kulturräume. Bildungsnetzwerke – Vermittlerpersönlichkeiten – Wissenstransfer*, dir. par Anna Busch, Nana Hengelhaupt & Alix Winter, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2012, p. 25–42.
- [AB39] „Louis de Beausobre, entre cour et Académie. La correspondance d’un intellectuel francophone en Prusse au XVIII<sup>ème</sup> siècle“, in : *Entrer en communication de l’âge classique aux Lumières*, dir. par Pierre-Yves Beaurepaire & Héloïse Hermant, Classiques Garnier, Paris, 2012, p. 123–142.
- [AB40] „L’émancipation selon Joséphine von Sydow : exil, littérature et autonomie“, in : *Le pouvoir au féminin/ Spielräume weiblicher Macht. Identités, représentations et stéréotypes dans l’espace germanique*, dir. par Aline Le Berre, Angelika Schreiber & Florence Gabaude, PULIM, Limoges, 2013, p. 191–199.
- [AB41] „Die Entwicklung der philosophischen Fakultät der Berliner Universität in den Jahren 1813-1817 - oder wie Boeckh seinen Studenten zur Promotion verhalf“, in : *August Boeckh. Philologie, Hermeneutik und Wissenschaftsgeschichte*, dir. par Christiane Hackel & Sabine Seifert, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2013, p. 177–191.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [AB42] „Kommunikation“, in : *Rousseau und die Moderne. Eine kleine Enzyklopädie*, dir. par Iwan d’Aprile & Stefanie Stockhorst, Wallstein, Göttingen, 2013, p. 149–156.
- [AB43] „Qu’est-ce qui fait l’intellectuel ? Les professeurs de l’université de Berlin et leur patriotisme (1810–1820)“, in : *France-Allemagne. Figures de l’intellectuel entre révolution et réaction (1780–1848)*, dir. par Anne Baillet & Ayse Yuva, Presses du Septentrion, Villeneuve d’Ascq, 2014, p. 163–178.
- [AB44] „Shakespeare und die alten Tragiker im Briefwechsel Heinrich Voß‘ mit Karl Solger und Rudolf Abeken“, in : *Voß‘ Übersetzungssprache. Voraussetzungen, Kontexte, Folgen*, dir. par Anne Baillet, Enrica Fantino & Josefine Kitzbichler, de Gruyter, Berlin, 2015, p. 93–112.
- [AB45] (av. Markus Schnöpf) „Von wissenschaftlichen Editionen als interoperable Projekte, oder : Was können eigentlich digitale Editionen ?“, in : *Digital Humanities. Praktiken der Digitalisierung, der Dissemination und der Selbstreflexivität*, dir. par Wolfgang Schmale, Cahier 91 de la HMRG, Frank Steiner, Stuttgart, 2015, p. 139–156.
- [AB46] „Die Hand des Vaters. Fichte, Voß, Tieck und ihr Nachwuchs im Spiegel ihrer Handschriften“, in : *Briefe um 1800. Zur Medialität von Generation*, dir. par Selma Jahnke & Sylvie Le Moël, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2015, p. 251–273.
- [AB47] (av. Christof Schöch) „Wer schreibt hier Biographien ? Autorität und Reputation beim Verfassen biographischer Wikipedia-Artikel“, in : *Legitimationsmechanismen des Biographischen. Kontexte – Akteure – Techniken – Grenzen*, dir. par Christian Klein & Falko Schnicke, Peter Lang, Bern etc., 2016, p. 299–318.
- [AB48] „Wissen, Lieben – und Schreiben : Phantastik und Skepsis im Briefwechsel Chamissos mit seiner Frau aus dem Sommer 1823“, in : *Phantastik und Skepsis. Adelbert von Chamissos Leben- und Schreibwelten*, dir. par Roland Berbig, Walter Erhart, Monika Sproll & Jutta Weber, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 2016, p. 351–367.
- [AB49] „Le chant des bardes. La poésie populaire chez Herder, entre théorie et pratique“, in : *Un siècle sans poésie ? Le lyrisme des Lumières entre*



*sociabilité, galanterie et savoir*, dir. par Carolin Fischer & Brunhilde Wehinger, Honoré Champion, Paris, 2016, p. 109–124.

### 5.1.5 Compte rendus critiques

[AB50] Compte rendu critique de : J. Kitzbichler/K. Lubitz/N. Mindt, *Theorie der Übersetzung antiker Literatur in Deutschland seit 1800*, de Gruyter, Berlin, 2009, in : *Arbitrium*, 29/3, p. 329–330.

[AB51] Compte rendu critique de : U. Motschmann, *Schule des Geistes, des Geschmacks und der Geselligkeit. Die Gesellschaft der Freunde der Humanität (1797-1861)*, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzten, 2010, in : *Zeitschrift für Germanistik*, NF, XXI, 3/2011, p. 634–636.

[AB52] Compte rendu critique de : V. Elm/G. Lottes/V. de Senarclens (dir.), *Die Antike der Moderne. Vom Umgang mit der Antike im Europa des 18. Jahrhunderts*, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzten, 2009, in : *Arbitrium*, 29/1, p. 69–70.

[AB53] Compte rendu critique de : W. Virmond, *Die Vorlesungen der Berliner Universität 1810–1834 nach dem deutschen und lateinischen Lektionskatalog sowie den Ministerialakten*, Akademie-Verlag, Berlin, 2011, in : *Zeitschrift für Germanistik*, NF, XXII, 1/2012, p.XXXX.

### 5.1.6 Articles d'encyclopédies

[AB54] „Freitag-Gesellschaft“, in : *Handbuch der Berliner Vereine und Gesellschaften 1786–1815*, dir. par Uta Motschmann, Berlin, 2015, p. 435–439.

[AB55] “Berliner Intellektuelle 1800–1830”, in : *Handbuch Digital Humanities*, DARIAH-DE, Print on Demand, 2015, p. 15–17 [<http://handbuch.io/w/DH-Handbuch>].

[AB56] „Dorothea Tieck“, in : *Neue Deutsche Biographie*, Munich, à paraître en 2016.

### 5.1.7 Working papers

[AB57] (av. Thomas Ernst) “Was kennzeichnet die digitale wissenschaftliche Autorschaft?”, in : *Workingpaper “Digitales Publizieren”*, éd. par Arbeitsgruppe “Digitales Publizieren” des DHd-Vereins, 2016 [<http://diglib.hab.de/ejournals/ed000008/startx.htm>].

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [AB58] (av. Laurent Romary & Mike Mertens), *Data fluidity in DARIAH – pushing the agenda forward.*, 2016 [<https://hal.inria.fr/hal-01285917v2>].
- [AB59] *Visualisation des réseaux : apports, défis et enjeux du travail sur les données historiques*, 2015 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01130425>].
- [AB60] *Reconstruire ce qui manque – ou le déconstruire ? Approches numériques des sources historiques*, 2015 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01133507>].
- [AB61] (av. Anna Busch) *Editing for man and machine : The digital edition Letters and texts. Intellectual Berlin around 1800 as an example*, 2015 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01233380>].
- [AB62] *Die KruX mit dem Netz. Verknüpfung und Visualisierung bei digitalen Briefeditionen*, 2014 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01278211>].
- [AB63] *Fast Forward or the metamorphoses of literary studies turning digital*, 2014 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01141235>].
- [AB64] *Formeys Pygmalions ? Unterstützen und Unterstütztwerden im literarischen Preußen*, 2013 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01133645>].
- [AB65] *La modélisation des données de l'édition numérique "Lettres et textes. Le Berlin intellectuel des années 1800" et son approche de la variance dans les lettres*, 2013 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01132693>].
- [AB66] *The University Library and the Humanities : Historical and Contemporary Perspectives*, 2011 [<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00676073>].
- [AB67] *Das Netzwerk als Kunstwerk*, 2016 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01280972>].
- [AB68] (av. Sophia Zeil), *Tieck und Solger. Zwei Namen und ihre intellektuellen Genealogien*, 2016 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01277669v2>].

- [AB69] *Was tun mit der Weisheit der Massen? Moderne Philologie im digitalen Zeitalter*, 2016 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01232091>].
- [AB70] Introduction au volume *Berliner Beiträge zu den Digital Humanities*, 2016 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01251071>].
- [AB71] “Digitale Philologie” — Versuch einer Einordnung, mithilfe August Boeckhs, 2014 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01132263>].
- [AB72] „Berliner Intellektuelle 1800-1830“ – Ein Werkstattbericht nach vier Jahren., 2014 [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01140932>].

### 5.1.8 Carnets de recherche

- [AB73] *Digital Intellectuals*, ISSN : 2197-750X [<http://digitalintellectuals.hypotheses.org/>].
- [AB74] *140. Twitter comme pratique d'écriture*, ISSN : 2365-0060 [<http://140.hypotheses.org/>].
- [AB75] *Wikipedia and the Humanities*, ISSN en cours d'attribution [<http://wppluslw.hypotheses.org/>].

### 5.1.9 Inédit

- [AB76] *Das Gold des Vertrauens. Schriftsteller/innen und ihre Verleger/innen von der Aufklärung bis zum Aufblühen der Kulturverlage*, Inédit présenté dans le cadre de l'Habilitation à Diriger des Recherches, 2016, 200 pages.

### 5.2 Publications du groupe de recherche

#### “Intellectuels Berlinois” [IB]

- [IB1] Busch, Anna (av. Nana Hengelhaupt & Alix Winter), *Französisch-deutsche Kulturräume. Bildungsnetzwerke – Vermittlerpersönlichkeiten – Wissenstransfer*, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2012, 312 pages.
- [IB2] Busch, Anna, “‘Verwahre meine Briefe, Briefe sind Archive.’ Julius Eduard Hitzigs Leben und Briefe von Adelbert von Chamisso : Entstehungsgeschichte, Quellenlage, Programm, Rezeption”, in : *Korrespondenzen und Transformationen. Neue Perspektiven auf Adelbert von Chamisso*, dir. par Marie-Theres Federhofer & Jutta Weber, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 2013, p. 195–216.
- [IB3] Busch, Anna, “Verlegerbriefe. Heinrich von Kleist und die Bedingungen der Gattung”, in : *Gesprächspiele und Ideenmagazin : Heinrich von Kleist und die Briefkultur um 1800*, dir. par Ingo Breuer, Katarzyna Jastal & Pawel Zarychta, Vienne/Cologne, 2013, p. 143–156.
- [IB4] Busch, Anna, “Die digitale Edition der Schlemiel-Handschrift der Stiftung Stadtmuseum Berlin zum Schlemihl-Jahr”, in : *Peter Schlemiel’s Schicksale mitgeteilt von Adelbert von Chamisso. Faksimile-Ausgabe der Handschrift mit einer diplomatischen Transkription von Katrin Dennerlein*, éd. par la Chamisso-Gesellschaft, Bliedorf, 2013, p. 91–95.
- [IB5] Busch, Anna (av. Johannes Görbert), “‘Schlemiel kommt wieder.’ Unveröffentlichte Briefe Adelbert von Chamissos vom Ende seiner Weltreise”, in : *Zeitschrift für Germanistik*, NF XXIII, vol. 1/2013, p. 134–142.
- [IB6] Busch, Anna, *Hitzig und Berlin. Zur Organisation von Literatur (1800–1840)*, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzten, 2014, 406 pages.
- [IB7] Busch, Anna (av. Janine Katins & Dietmar Pravida), „Nordsternbund“, in : *Handbuch der Berliner Vereine und Gesellschaften 1786–1815*, dir. par Uta Motschmann, Berlin, 2015, p. 439–450.
- [IB8] Busch, Anna, „Briefbiographie um 1800. Legitimationsmechanismen einer Textsorte“, in : *Legitimationsmechanismen des Biographischen. Kontexte – Akteure – Techniken – Grenzen*, dir. par Christian Klein & Falko Schnicke, Bern etc., 2016, p. 205–221.

## 5.2 Publications du groupe de recherche “Intellectuels Berlinois” [IB]

---

- [IB9] Jahnke, Selma, „‘Liederlich’ oder ‘liederreich’? – Die Begegnung Adelbert von Chamisso mit Helmina von Chézy 1810 als Inszenierung von Liedern in Briefen“, in : *Korrespondenzen und Transformationen. Neue Perspektiven auf Adelbert von Chamisso*, dir. par Marie-Theres Federhofer & Jutta Weber, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 2013, p.153–170.
- [IB10] Jahnke, Selma, “‘Es ist!’ – Evidenz als paradoxe Leitkategorie in Karl Philipp Moritz’ theoretischen Texten zu Kunst und Mythos”, in : *Zwischen Präsenz und Repräsentation. Mythos in theoretischen und literarischen Diskursen*, dir. par Bent Gebert & Uwe Mayer, Berlin, 2014, p. 145–171.
- [IB11] Jahnke, Selma (dir., av. Sylvie Le Moël), *Briefe um 1800. Zur Medialität von Generation*, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2015, 464 pages.
- [IB12] Jahnke, Selma, „‘Wie können Sie nur so grausam sein, selbst sprechend schweigsam zu bleiben?’ Sprechen und Schweigen in der Korrespondenz von Henriette Herz und Immanuel Bekker’, in : *Kommunikations-, Wissens- und Handlungsräume der Henriette Herz*, dir. par Hannah Lotte Lund, Ulrike Schneider & Ulrike Wels [à paraître].
- [IB13] Meyer, Alexander (et al.), *Edition-specific TEI Encoding Guidelines*, <http://tcdh01.uni-trier.de:8090/berliner-intellektuelle/encoding-guidelines.pdf>, version du 12 février 2016.
- [IB14] Seifert, Sabine, compte rendu critique de : Romy Werther, *Alexander von Humboldt. August Böckh. Briefwechsel*, Akademie-Verlag, Berlin, 2011, paru dans : *Zeitschrift für Germanistik*, NF XXII, 1/2012, p. 209–211.
- [IB15] Seifert, Sabine, „August Boeckh und die Gründung des Berliner philologischen Seminars. Wissenschaftlerausbildung und Beziehungen zum Ministerium“, in : *August Boeckh. Philologie, Hermeneutik und Wissenschaftspolitik*, dir. par Sabine Seifert & Christiane Hackel, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2013, p. 159–172.
- [IB16] Seifert, Sabine (dir., av. Christiane Hackel), *August Boeckh. Philologie, Hermeneutik und Wissenschaftspolitik*, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2013, 294 pages.
- [IB17] Seifert, Sabine (av. Peter Stadler & Marcel Iletschko), “Towards a model for encoding correspondence in the TEI. Developing and implementing

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- <correspDesc>”, in : *Journal of the Text Encoding Initiative*, Issue 9, à paraître en 2016.
- [IB18] Zeil, Sophia, “‘Unter uns gesagt’ – Die Briefe Dorothea Tiecks an den Görlitzer Schriftsteller Friedrich von Uechtritz als erstmals vollständige Edition” in : *Görlitzer Magazin* 21/2014, p. 70–79.
- [IB19] Zeil, Sophia, “*Was wir nicht in Worte fassen können*” — *Eine historisch-kritische Edition der Briefe Dorothea Tiecks an Luise von Bülow-Dennewitz*, Thelem, Dresde, à paraître.

## 5.3 Ouvrages cités [OC]

- [OC1] Abeken, Bernhard Rudolf, *Goethe in den Jahren 1771 bis 1775*, Rümpler, Hanover, 1861, 434 pages.
- [OC2] Baudach, Frank, “Von der Freiheit eines Unmündigen. Ein ungedruckter Brief von Heinrich Voß”, in : *Vossische Nachrichten* 2, Eutin, 1995, p. 5–18.
- [OC3] Berner, Christian (dir., av. Denis Thouard), *L'interprétation. Un dictionnaire philosophique*, Vrin, Paris, 2015, 561 pages.
- [OC4] Bertin, Jacques, *Sémiologie graphique. Les diagrammes — Les réseaux — Les cartes*, Éditions EHESS, Paris, 4ème édition revue et augmentée, 2005, 454 pages.
- [OC5] Boehm, Manuela, *Sprachenwechsel : Akkulturation und Mehrsprachigkeit der Brandenburger Hugenotten vom 17. bis 19. Jahrhundert*, De Gruyter, Berlin, 2010, 580 pages.
- [OC6] Boot, Peter, “Reading Van Gogh online”, in : *ARIADNE* Issue 66, 2011 [<http://www.ariadne.ac.uk/issue66/boot/>].
- [OC7] Boucher, Maurice, *K.W.F. Solger. Esthétique et philosophie de la présence*, Stock, Paris, 1934, 297 pages.
- [OC8] Brosius, Maria (dir.), *Ancient Archives and Archival Traditions. Concepts of record-keeping in the Ancient World*, Oxford University Press, Oxford, 2003, 362 pages.
- [OC9] Brunschwig, Henri, *Société et romantisme en Prusse au XVIII<sup>ème</sup> siècle. La crise de l'État prussien à la fin du XVIII<sup>ème</sup> siècle et la genèse de la mentalité romantique*, Flammarion, Paris, 1973, 380 pages.
- [OC10] De Bruyn, Günter, *Die Zeit der schweren Not. Schicksale aus dem Kulturleben Berlins 1807 bis 1815*, S. Fischer, Francfort-sur-le-Main, 2010, 431 pages.
- [OC11] Chartier, Roger (dir., av. Henri-Jean Martin), *Histoire de l'édition française*, Promodis, Paris : vol. 1, 1982, 629 pages ; vol. 2 ,1984, 683 pages ; vol. 3, 1985, 539 pages ; vol. 4, 1986, 609 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [OC12] ,Decher, Friedhelm, *Die Ästhetik K.W.F. Solgers*, Winter, Heidelberg, 1994, 404 pages.
- [OC13] Derrida, Jacques, *De la grammatologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1967, 445 pages.
- [OC14] Derrida, Jacques, *La carte postale. De Socrate à Freud et au-delà*, Flammarion, Paris, 1980, 550 pages.
- [OC15] Derrida, Jacques, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Galilée, Paris, 1995, 154 pages.
- [OC16] Derrida, Jacques, *Papier Machine. Le ruban de machine à écrire et autres réponses*, Galilée, Paris, 2001, 400 pages.
- [OC17] Düring, Marten (dir., av. Ulrich Eumann, Martin Stark & Linda von Keyserlingk), *Handbuch historische Netzwerkforschung. Grundlagen und Anwendungen*, LIT, Münster etc., 2016, 211 pages.
- [OC18] Ebeling, Knut (dir., av. Stephan Günzel), *Archivologie. Theorien des Archivs in Philosophie, Medien und Künsten*, Kadmos, Berlin, 2009, 272 pages.
- [OC19] Farge, Arlette, *Le goût de l'archive*, Seuil, Paris, 1989, 152 pages.
- [OC20] Foucault, Michel, *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, Paris, 1984, 275 pages.
- [OC21] Fontius, Martin (éd.), *Correspondance passive de Formey : lettres adressés à Jean-Henri-Samuel Formey (1739 - 1770) / Antoine-Claude Briasson et Nicolas-Charles-Joseph Trublet*, Champion, Paris, 1996, 439 pages.
- [OC22] Freud, Sigmund, *Das Unbehagen in der Kultur und andere theoretische Schriften*, Fischer Taschenbuch, Francfort-sur-le-Main, 1994, 188 pages.
- [OC23] François, Étienne, “The French Connection. Montesquieu, Voltaire und Maupertuis”, in : *Berlins wilde Energien. Porträts aus der Geschichte der Leibnizschen Wissenschaftsakademie*, dir. par Stephan Liebfried, Christoph Marksches, Ernst Osterkamp et Günter Stock, De Gruyter, Berlin, 2015, 517 pages.



- [OC24] Galland-Szymkowiak, Mildred (éd., trad.), *K.W.F. Solger. Écrits philosophiques*, Vrin, Paris, 2015, 341 pages.
- [OC25] Gatter, Nikolaus, “*Lebensbilder, die Zukunft zu bevölkern*” : von Rahel Levins Salon zur “*Sammlung Varnhagen*”, Varnhagen Gesellschaft, Cologne, 2006, 64 pages.
- [OC26] Gatter, Nikolaus, “*Gift, geradezu Gift für das unwissende Publicum*” : der diaristische Nachlaß von Karl August Varnhagen von Ense und die Polemik gegen Ludmilla Assings Editionen, Aisthesis, Bielefeld, 1993, 502 pages.
- [OC27] Gießmann, Sebastian, *Die Verbundenheit der Dinge. Eine Kulturgeschichte der Netze und Netzwerke*, Kadmos, Berlin, 2014, 500 pages.
- [OC28] Gellert, Christian Fürchtegott, *Briefe nebst einer praktischen Abhandlung von dem guten Geschmacke in Briefen* (reproduction à partir de la première édition de 1751), Euphorion, Berlin, 1921, 210 pages.
- [OC29] Grafton, Anthony, *La page de l’Antiquité à l’ère du numérique*, Hazan, Paris, 2015, 173 pages.
- [OC30] Granovetter, Mark S., “The strength of weak ties”, in : *American Journal of Sociology*, Volume 78, Issue 6, 1973, 1360-1380. [[https://sociology.stanford.edu/sites/default/files/publications/the\\_strength\\_of\\_weak\\_ties\\_and\\_exch\\_w-gans.pdf](https://sociology.stanford.edu/sites/default/files/publications/the_strength_of_weak_ties_and_exch_w-gans.pdf)]
- [OC31] Greetham, David C. (dir), *Scholarly Editing. A Guide to Research*, Modern Language Association, New York, 1995, 740 pages.
- [OC32] Greetham, David C., *Theories of the Text*, Oxford University Press, Oxford, 1999, 580 pages.
- [OC33] Grosos, Philippe, *L’ironie du réel à la lumière du romantisme allemand*, L’âge d’Homme, Lausanne, 2009, 236 pages.
- [OC34] Haeseler, Jens (dir.), *La correspondance de Jean Henri Samuel Formey. Inventaire alphabétique*, Champion, Paris, 2003, 473 pages.
- [OC35] Hahn, Barbara, “*Antworten Sie mir!*” — *Rahel Levin Varnhagens Briefwechsel*, Stroemfeld/Roter Stern, Basel, 1990, 235 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [OC36] Hahn, Barbara, *Rahel*, 6 vols., Wallstein, Göttingen, 2011 (vol.1 : 567 pages; vol. 2 : 535 pages; vol. 3 : 542 pages; vol. 4 : 535 pages; vol. 6 : 605 pages).
- [OC37] Harnack, Adolf, *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Vol. 1, 1 : Von der Gründung bis zum Tode Friedrichs des Großen*, Reichsdruckerei, Berlin, 1900, 492 pages.
- [OC38] Harnack, Adolf, *Geschichte der Königlich Preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin. Vol. 1, 2 : Vom Tode Friedrichs des Großen bis zur Gegenwart*, Reichsdruckerei, Berlin, 1900, 493 pages.
- [OC39] Hay, Louis (dir., av. Péter Nagy), *Avant-texte, texte, après-texte*, Éditions du CNRS, Paris, 1982, 217 pages.
- [OC40] Heller, Josef, *Solgers Philosophie der ironischen Dialektik : ein Beitrag zur Geschichte der romantischen und spekulativ-idealistischen Philosophie*, Reuther & Reichhardt, Berlin, 1928, 212 pages.
- [OC41] Henckmann, Wolfhart (éd.), *Erwin. Vier Gespräche über das Schöne und die Kunst; zusammen mit Solgers Rezension von A. W. Schlegels "Vorlesungen über dramatische Kunst und Literatur"*, Fink, Munich, 1971, 611 pages (reproduction à l'identique de l'édition de 1907, enrichie de commentaires).
- [OC42] Henrich, Dieter, *Konstellationen. Probleme und Debatten am Ursprung der idealistischen Philosophie (1789-1795)*, Klett-Cotta, Stuttgart, 1991, 295 pages.
- [OC43] Heyse, Karl Wilhelm Ludwig (éd.), *K.W.F. Solgers Vorlesungen über Ästhetik*, Leipzig, Brockhaus, 1829, 475 pages.
- [OC44] Jacob, Christian (dir.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Albin Michel, Paris, 2011, 986 pages.
- [OC45] Jacob, Christian, *Qu'est-ce qu'un lieu de savoir ?*, OpenEdition Press, Marseille, 2014 [<http://books.openedition.org/oep/423>]; DOI : 10.4000/books.oep.423.

- [OC46] Jean Paul, *Sämtliche Werke*, section 4 : *Briefe an Jean Paul*, Akademie-Verlag, Berlin, volume 3.1 : 1797–1799 (2009) ; volume 3.2 : 1799–1800 (2009) ; volume 4 : 1800—1804 (2015).
- [OC47] Koselleck, Reinhard, *Zeitschichten. Studien zur Historik*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 2000, 399 pages.
- [OC48] Kosenina, Alexander, *Der gelehrte Narr. Gelehrtensatire seit der Aufklärung*, Göttingen, Wallstein, 2015, 488 pages.
- [OC49] Lacoue-Labarthe, Philippe (av. Jean-Luc Nancy), *L’asbolu littéraire. Théorie de la littérature du romantisme allemand*, Seuil, aris, 1978, 445 pages.
- [OC50] Lagny, Anne (av. Denis Thouard), “Schlegel, lecteur de Lessing. Réflexions sur la construction d’un classique”, in : *Études Germaniques*, vol. 53, 1997, N° 4, p. 609–629.
- [OC51] Lange, Lena, “Elfriede privat ?! Elfriede Jelineks digitale Selbstinszenierung”, in : *Textpraxis* 12 (1), 2016 [URN<http://nbn-resolving.de/urn:nbn:de:hbz:6-06229494290>]
- [OC52] Lartillot, Françoise, “Romantisme(s), révolution(s), restauration(s) : Quelques notes sur la conjugaison de mutations culturelles et textuelles dans les textes dits du “romantisme politique” en guise de synthèse”, in : *Révolution française et monde germanique*, dir. par Françoise Lartillot et Reiner Marcowitz, L’Harmattan, Paris, 2008, p. 193—213.
- [OC53] Lartillot, Françoise, “De la forme symbolique au réseau, sauter le pas du symptôme À propos d’une histoire de la philosophie de la culture”, in : *Années vingt — années soixante. Réseau du sens — réseaux des sens. Quels paradigmes pour une analyse de l’histoire culturelle dans les pays de langue allemande ?*, dir. par Françoise Lartillot et Axel Gellhaus, Peter Lang, Bern etc., 2009, p. 29—53.
- [OC54] Latifi, Kalterina (éd.), *Der Sandmann. Historisch-kritische Edition*, Stroemfeld, Francfort-sur-le-Main, 2011, 193 pages.
- [OC55] Latour, Bruno, *La science en action. Introduction à la sociologie des sciences*, La Découverte, Paris, 2005, 663 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [OC56] Lauer, Gerhard, *Die Rückseite der Haskala. Geschichte einer kleinen Aufklärung*, Wallstein, Göttingen, 2008, 436 pages.
- [OC57] Lauer, Gerhard, “Einleitung” zu *Literaturwissenschaftliche Beiträge zur Generationsforschung*, dir. par G. Lauer, Wallstein, Göttingen, 2010, p. 7-21.
- [OC58] Lenz, Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Erster Band : Gründung und Ausbau*, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, Halle, 1910, 644 pages.
- [OC59] Lenz, Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Zweiter Band, erste Hälfte : Ministerium Altenstein*, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, Halle, 1910, 514 pages.
- [OC60] Lenz, Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Zweiter Band, Zweite Hälfte : Auf dem Wege zur deutschen Einheit im neuen Reich*, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, Halle, 1918, 512 pages.
- [OC61] Lenz, Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Dritter Band : Wissenschaftliche Anstalten, Spruchkollegium, Statistik*, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, Halle, 1910, 536 pages.
- [OC62] Lenz, Max, *Geschichte der Königlichen Friedrich-Wilhelms-Universität zu Berlin. Vierter Band : Urkunden, Akten und Briefe*, Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses, Halle, 1910, 602 pages.
- [OC63] Lüdeke, Henry (éd.), *Das Buch über Shakespeare : handschriftliche Aufzeichnungen von Ludwig Tieck*, Niemeyer, Halle/Saale, 1920, 524 pages.
- [OC64] Lund, Hannah Lotte, *Der Berliner “jüdische Salon” um 1800 : Emanzipation in der Debatte*, De Gruyter, Berlin, 2012, 593 pages.
- [OC65] Matenko, Percy (éd.), *Tieck and Solger. The Complete Correspondence*, Westermann, New York/Berlin, 1933, 593 pages.
- [OC66] Meirelles, Isabel, *Design for Information. An Introduction to the Histories, Theories, and Best Practices Behind Effective Information Visualizations*, Rockport Publishers, 2013, 224 pages.

- [OC67] Moretti, Franco, *Graphs, Maps, Trees. Abstract Models for a Literary History*, Verso, Londres/New York, 2005, 119 pages.
- [OC68] Moretti, Franco, *Distant Reading*, Verso, Londres/New York, 2013, 244 pages.
- [OC69] Motschmann, Uta, *Schule des Geistes, des Geschmacks und der Geselligkeit. Die Gesellschaft der Freunde der Humanität (1797-1861)*, Wehrhahn Verlag, Hanovre-Laatzten, 2009, 461 pages & 1 CD-Rom.
- [OC70] Motschmann, Uta (dir.), *Handbuch der Berliner Vereine und Gesellschaften 1786–1815*, De Gruyter, Berlin, 2015, 1010 pages.
- [OC71] Moureau, François, *La plume et le plomb. Espaces de l'imprimé et du manuscrit au siècle des Lumières*, PUPS, Paris, 2006, 728 pages.
- [OC72] Mulsow, Martin (dir., av. Marcelo Stamm), *Konstellationsforschung*, Suhrkamp, Francfort-sur-le-Main, 2008, 370 pages.
- [OC73] Overhoff, Jürgen (éd., av. Vanessa de Senarclens), *Werke des Philosophen von Sanssouci : Oden, Episteln, Die Kriegskunst / Œuvres du Philosophe de Sans-Souci*, vol. 7 de la *Friedrich der Große — Potsdamer Ausgabe*, Akademie-Verlag, Berlin, 2012, 648 pages.
- [OC74] Poiss, Thomas, “August Boeckh als Universitätspolitiker”, in : *Netzwerke des Wissens. Das intellektuelle Berlin um 1800*, dir. par A. Baillot, Berliner Wissenschaftsverlag, Berlin, 2011.
- [OC75] Publications du “Stanford Literary Lab” : <http://litlab.stanford.edu/pamphlets/>
- [OC76] Pédaque, Roger T., *Document et modernités*, 2006 [[http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic\\_00001741](http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001741)]
- [OC77] Pille, René-Marc, *Adelbert von Chamisso vu de France : 1805–1840 ; genèse et réception d'une image*, CNRS éditions, Paris, 1993, 128 pages.
- [OC78] Preuss, Johann David Erdmann (éd.), *Œuvres de Frédéric le Grand*, Decker, Berlin, 1846–1857, 30 volumes.
- [OC79] Ricœur, Paul, *Du texte à l'action*, Éditions du Seuil, Paris, 1986, 409 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [OC80] Ricœur, Paul, *Temps et Récit III. Le temps raconté*, Seuil, Paris, 1985, 533 pages.
- [OC81] Romary, Laurent, “Standards for language resources in ISO – Looking back at 13 fruitful years”, in : *edition — die Terminologiefachzeitschrift*, 2015 [<https://hal.inria.fr/hal-01220925>]
- [OC82] Safranski, Rüdiger, *Romantik. Eine deutsche Affäre*, Hanser, Munich, 2007, 415 pages.
- [OC83] Sahle, Patrick, *Digitale Editionsformen, Zum Umgang mit der Überlieferung unter den Bedingungen des Medienwandels*, Norderstedt : Books on Demand, 3 vol., 2013.
- [OC84] Schaeffer, Jean-Marie, *La naissance de la littérature. La théorie esthétique du romantisme allemand*, Presses de l'ENS, Paris, 1983, 100 pages.
- [OC85] , Schaeffer, Jean-Marie, *Petite écologie des études littéraires. Pourquoi et comment étudier la littérature ?*, Thierry Marchaisse, Vincennes, 2011, 124 pages.
- [OC86] Scheibe, Siegfried, *Vom Umgang mit Editionen : eine Einführung in Verfahrensweisen und Methoden der Textologie*, Akademie-Verlag, Berlin, 1988, 296 pages.
- [OC87] Schöch, Christof, “Big? Smart? Clean? Messy? Data in the Humanities“, in : *Journal of the Digital Humanities*, vol. 2, N°3, 2013, [<http://journalofdigitalhumanities.org/2-3/big-smart-clean-messy-data-in-the-humanities/>].
- [OC88] Schlegel, August Wilhelm *Ueber dramatische Kunst und Litteratur : Vorlesungen*, Mohr und Zimmer, Heidelberg, 1809 (vol. 1, 378 pages), 1811 (vol. 2, 429 pages).
- [OC89] Schellenberg, Theodore R., *The Appraisal of Modern Public Records*, Bulletin of the National Archives 8/1956, 46 pages.
- [OC90] Schleiermacher, Friedrich Daniel Ernst, *Kritische Gesamtausgabe vol. 2, Schriften aus der Berliner Zeit 1796-1799*, éd. par Günther Meckenstock, De Gruyter, Berlin, 1984.

- [OC91] Schreibman, Susan (dir., av. Ray Siemens & John Unsworth), *A Companion to the Digital Humanities*, Blackwell Publishing, Malden etc., 2004, 611 pages.
- [OC92] Shillingsburg, Peter L., *Scholarly Editing in the Computer Age. Theory and Practice*, 3ème éd., University of Michigan Press, Ann Arbor, 2004, 187 pages.
- [OC93] Shillingsburg, Peter L., *From Gutenberg to Google. Electronic Representations of Literary Texts*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006, 216 pages.
- [OC94] Spoerhase, Carlos, “Das ‘Laboratorium’ der Philologie? Das philologische Seminar als Raum der Vermittlung von Praxiswissen (circa 1850-1900)”, in : *Theorien, Methoden und Praktiken des Interpretierens*, dir. par Andrea Albrecht, Lutz Danneberg, Olav Krämer, Carlos Spoerhase, De Gruyter, Berlin, 2015, p. 53–80.
- [OC95] Stadler, Peter, “Normdateien in der Edition”, in : *Editio*, 26 (2012), p. 174–183.
- [OC96] Stegbauer, Christian (dir., av. Roger Häußling), *Handbuch Netzwerkforschung*, VS Verlag, Wiesbaden, 2010, 966 pages.
- [OC97] Strobel, Jochen, “Digitale Briefedition und semantische Erschließung. Von den Briefen der Jenaer Romantikergeneration zur Edition der Korrespondenz August Wilhelm Schlegels”, in : *editio*, 28 (2014), p. 151-174.
- [OC98] Suber, Peter, *Open Access*, MIT Press, Cambridge/Londres, 2012, 242 pages [<https://mitpress.mit.edu/books/open-access>]
- [OC99] Tenorth, Heinz-Elmar (dir., av. Charles E. McClelland), *Geschichte der Universität Unter den Linden vol. 1 : Gründung und Blütezeit der Universität zu Berlin 1810 - 1918*, Akademie-Verlag, Berlin, 2012, 674 pages.
- [OC100] Tieck, Ludwig (éd., av. Friedrich von Raumer), *Solger’s nachgelassene Schriften und Briefwechsel*, Leipzig, Brockhaus, 1826, 2 volumes, 780 et 784 pages.
- [OC101] Van Hulle, Dirk, *Modern Manuscripts. The extended Mind and creative Undoing from Darwin to Beckett and beyond*, Bloomsbury, Londres etc., 2014, 271 pages.

## 5 BIBLIOGRAPHIE

---

- [OC102] Vellusig, Robert, *Schriftliche Gespräche. Briefkultur im 18. Jahrhundert*, Böhlau, Vienne, 2000, 179 pages.
- [OC103] Virmond, Wolfgang (éd.), *Die Vorlesungen der Berliner Universität 1810–1834 nach dem deutschen und lateinischen Lektionskatalog sowie den Ministerialakten*, Akademie-Verlag, Berlin, 2011, 848 pages.
- [OC104] Voß, Johann Heinrich (trad.), *Homers Odüssee*, Hambourg, auto-édition, 1781, 469 pages.
- [OC105] Voß, Johann Heinrich (trad.), *Homers Werke. Erster Band : Homers Ilias*, Altona, Hammerich, 1793, 318 pages.
- [OC106] Weber, Jutta (dir.), *Sternstunden eines Mäzens : Briefe von Galilei bis Einstein aus der Sammlung Ludwig Darmstaedter*, catalogue de l'exposition à la Staatsbibliothek zu Berlin du 22 février au 12 avril 2008, Berlin, 2008, 175 pages.
- [OC107] Wilhelmy-Dollinger, Petra, *Der Berliner Salon im 19. Jahrhundert (1780–1914)*, De Gruyter, Berlin, 1989, 1030 pages.
- [OC108] Ziolkowski, Theodore, *German Romanticism and Its Institutions*, Princeton University Press, Princeton, 1990, 440 pages.



---

## 6 Curriculum Vitae & liste des cours donnés

### 6.1 Curriculum Vitae

#### 6.1.1 Formation

<b>Novembre 2002</b>	Thèse de doctorat “Genèse et réception de la pensée esthétique de K.W.F. Solger entre 1800 et 1830”, dirigée par Michel Espagne (Université Paris-VIII Saint-Denis) ; mention très honorable avec les félicitations du jury
<b>1995–1999</b>	Scolarité à l’École Normale Supérieure de la rue d’Ulm, Paris
1998–1999	Début de la thèse de doctorat
1997–1998	Agrégation d’allemand (rang : 17 <sup>ème</sup> ) et Diplôme d’Études Approfondies en études germaniques à l’Université Paris-VIII Saint-Denis, sur l’ironie chez Solger (sous la direction de M. Espagne ; mention Très Bien)
1996–1997	Maîtrise d’études germaniques à l’Université de Paris-X Nanterre sur Solger et le premier romantisme (sous la direction de René-Marc Pille ; mention Très Bien)
1995–1996	Double licence en études germaniques et en philosophie à l’Université de Paris-X Nanterre
Juillet 1995	Admise à l’École Normale Supérieure de Paris (rang : 65 <sup>ème</sup> )
<b>1993–1995</b>	Classes Préparatoires aux Grandes Écoles (Lycée Pothier, Orléans)
<b>Juillet 1993</b>	Baccalauréat A1 Mention Très Bien (Lycée Pothier, Orléans)

### 6.1.2 Expérience professionnelle

- Depuis février 2016** Experte en méthodes numériques pour les lettres et sciences humaines (Centre Marc Bloch & Inria)
- Juin 2010—  
Janvier 2016** Chef de groupe de recherche junior (*Nachwuchsgruppenleiterin*, programme Emmy Noether-Programm de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*)
- Octobre 2014—  
Mars 2015** Professeur d'Humanités numériques par interim au Stuttgart Research Center for Text Studies (Université de Stuttgart)
- Juillet 2007–2010** Boursière de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (programme Emmy Noether) et chargée de cours à l'institut de littérature allemande de l'Université Humboldt de Berlin
- Janvier—Juin 2007** Visiting Scholar à l'Université de Chicago (département d'études germaniques)
- 2005–2006** Boursière de la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (programme Emmy Noether) au Centre de recherches sur les Lumières en Europe (*Forschungszentrum Europäische Aufklärung*, F.E.A.) de Potsdam ; chargée de cours à l'université de Potsdam
- Mars—  
Septembre 2005** Vacances dans le cadre de l'édition historico-critique des œuvres et lettres de Jean Paul
- Février 2005** Remplacement de B. Wehinger, directrice adjointe du Centre de Recherches (F.E.A. Potsdam).
- 2003–2005** Chercheuse invitée au F.E.A. de Potsdam (boursière du D.A.A.D. et du F.E.A.)  
Chargée de cours à l'Université Technique de Berlin (*Frankreich-Zentrum*) et à l'Université de Potsdam
- 2002–2003** Boursière du Parlement de Berlin  
Chargée de Cours à l'Université Technique de Berlin (*Frankreich-Zentrum*)
- 1999–2002** Allocataire Moniteur Normalienne à l'Université de Paris-VIII—Saint-Denis (département d'études germaniques)

### 6.1.3 Administration de la recherche & gestion de financements

- 2012–2016** Membre élu du conseil de faculté (Philosophische Fakultät II) et du conseil d’institut (Institut für deutsche Literatur) à l’Université Humboldt de Berlin
- 2014–2016** Membre nommé de la commission des thèses de la Philosophische Fakultät II
- 2010–2015** Financement du groupe de recherche “Intellectuels berlinois 1800-1830” par la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* (dotation : 736 000 EUR)
- 2014** Financement pour préparer une demande de ERC Consolidator Grant (dotation : 25 000 EUR du fonds pour la recherche de l’Université Humboldt)
- 2013–2015** Direction du Einstein-Zirkel Digital Humanities Berlin (dotation : 25 000 EUR de la fondation Einstein)
- 2012** Financement interne à la Philosophische Fakultät II mis au concours parmi les projets internes décerné au projet “Boeckh digital” (dotation : 5 000 EUR, Philosophische Fakultät II)
- 2010** Prix Caroline von Humboldt de l’Université Humboldt décerné au projet “intellectuels berlinois” (dotation : 15 000 EUR, Humboldt-Universität)
- 2009–2011** Direction du programme de formation-recherche „La présence française dans la vie intellectuelle prussienne de l’*Aufklärung* au *Vormärz*” (dotation : 4 200 EUR du Centre Interdisciplinaire d’Études et de Recherches sur l’Allemagne, Paris; coopération Université Humboldt/ENS/Université Paris-I Panthéon-Sorbonne)

### 6.1.4 Comités scientifiques et éditoriaux

- 2016—2018** **Managing Editor** du *Journal of the Text Encoding Initiative*
- 2015—2018** **Membre co-opté du bureau** de l'association "Digital Humanities im deutschsprachigen Raum"  
**Membre élu du bureau** de l'ESTS (*European Society for Textual Scholarship*)
- Depuis 2015** **Membre du conseil scientifique** des plateformes de blogging scientifique hypotheses.fr et hypotheses.en  
**Membre du comité éditorial** du Journal *DHCommons*  
**Membre associé à la COST Action** "Re-assembling the Republic of Letters"
- 2014—2016** **Membre du conseil** de la bibliothèque de recherche en histoire de la formation (*Bibliothek für Bildungsgeschichtliche Forschung*, Berlin)
- Depuis 2015** **Expertises** pour le Fonds National Suisse dans le domaine des éditions numériques de correspondances savantes  
Membre du comité éditorial de la revue francophone des Humanités Numériques (association Humanistica)
- Depuis 2014** **Expertises** pour la fondation Robert Bosch (programme Fast-Track), pour ADHO (Association Mondiale des Humanités Numériques), pour DHd (Association germanophone des Humanités Numériques), pour DHN (Association Nordique des Humanités Numériques)
- Depuis 2013** **Expertises** pour le *Journal of the Text Encoding Initiative*
- Depuis 2012** **Expertises** pour la *Deutsche Forschungsgemeinschaft* dans le domaine des éditions numériques de correspondances
- Depuis 2014** **Comités scientifiques de conférences** : conférence TEI de 2015 ; congrès DHd de 2014, 2015 et 2016.

## 6.2 Liste des cours donnés depuis 1997

- Semestre d'été 2015 Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 Cours magistral (*Vorlesung*) „Schriftsteller\_innen und ihre Verleger\_innen (18.-21. Jhdt)“
- Semestre d'hiver 2014–2015 Universität de Stuttgart**  
 TD (*Projektseminar*) „Digital edieren in der neueren deutschen Literatur“ (Neuere Deutsche Literatur, niveau licence)  
 TD (*Projektseminar*) „Digital Humanities in Frankreich und Deutschland – un tour d’horizon“ (Romanistik, niveau licence)  
 TD (*Hauptseminar*) „Historische Netzwerke in Theorie und digitaler Praxis“ (Historisches Institut, niveau maîtrise)  
 TD (*Hauptseminar*) „Constructing Knowledge in the Digital Age : Wikipedia’s Contribution to the Humanities“ (département d’anglais)
- Semestre d'hiver 2013–2014 Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 TD (*Seminar*) „Einführung in digitale Methoden der Literaturwissenschaft“ (niveau licence)
- Semestre d'été 2013 Humboldt-Universität zu Berlin**  
 TD (*Praxisseminar*) „Wikipedia als literaturwissenschaftliches Instrument“ (master *Europäische Literaturen* de la Philosophische Fakultät II)
- Semestre d'été 2012 Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 TD (*Seminar*) „Medea nunc sum – Mythos und Mythenrezeption am Beispiel des Medeamythos“ (avec Selma Jahnke, niveau licence)  
 TD (*Praxisseminar*) „Von der Handschrift zur digitalen Veröffentlichung : Edition deutscher und französischer Briefe Adelbert von Chamisso“ , avec Anna Busch et Sabine Seifert (niveau master)

- Semestre d'hiver 2011–2012** **Humboldt-Universität zu Berlin**  
 TD (*Praxisseminar*) „Producte der weiblichen Muse – Schriftstellerinnen und Literaturgattungen zwischen Aufklärung und Romantik“, avec Selma Jahnke (niveau licence)
- Semestre d'été 2011** **Humboldt-Universität zu Berlin**  
 TD (*Seminar*) „Theorie und Praxis der Übersetzung zwischen Aufklärung und Romantik“ (master *Europäische Literaturen* de la Philosophische Fakultät II)  
 TD (*Seminar*)(europäische Literaturen) „Einführung in die Digital Humanities“ (avec Laurent Romary, master *Europäische Literaturen* de la Philosophische Fakultät II)
- Semestre d'hiver 2010–2011** **Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 TD (*Seminar*) „Die Rezeption altdeutschen Erzählstoffs in Ludwig Tiecks Phantásus“ (niveau master)
- Octobre 2010—Juin 2011** **École Normale Supérieure de Paris**  
 Séminaire mensuel „L'image de la France dans les échanges savants en Prusse de l'Aufklärung au Vormärz“ dans le cadre du Programme de Formation-Recherche „La présence française dans la vie intellectuelle prussienne de l'*Aufklärung* au *Vormärz*“  
 Échange Erasmus avec l'**Université d'Amiens**, département d'études germaniques : un TD de licence sur l'*Opéra d'quat'sous* de Brecht, deux T.D. de master sur l'histoire politique et culturelle de Berlin.
- Semestre d'été 2010** **Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 TD (*Seminar*) „Unedierte Briefe Ludwig Tiecks“ (niveau licence)  
 CM (*Ringvorlesung*) „Berliner Intellektuellennetzwerke 1800-1830“ (niveaux licence et master)
- Semestre d'hiver 2009–2010** **Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
 TD (*Seminar*) „Tieck und Solger, eine literarisch-philosophische Freundschaft“ (niveau licence)

## 6.2 Liste des cours donnés depuis 1997

---

- Semestre d'été 2009 Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
TD (*Praxisseminar*) „Gründerjahre der Philosophischen Fakultät — Erschließung von handschriftlichem Material aus dem Universitätsarchiv“ (niveau licence)
- Semestre d'hiver 2008–2009 Humboldt-Universität zu Berlin, Institut für deutsche Literatur**  
TD (*Proseminar*) „Schriftstellerbriefwechsel um 1800“ (niveau licence)
- Semestre d'hiver 2007–2008 Universität Potsdam, Historisches Institut**  
Séminaire de recherche „Der kollektiv-biographische Ansatz in der Sozial- und Kulturgeschichte“ (avec Günther Lottes, niveau maîtrise et doctorat)
- Semestre d'hiver 2005–2006 Universität Potsdam, Institut für Germanistik**  
TD (*Proseminar*) „Schriftstellerbriefwechsel im Zeitalter der Romantik“ (niveau licence)
- Semestre d'hiver 2004–2005 Universität Potsdam, Institut für Germanistik**  
TD (*Grundkurs*) „Übersetzungstheorie und –praxis in der Aufklärung und der Romantik“ (avec Hilary Brown, 1<sup>ère</sup> et 2<sup>ème</sup> années)
- Semestre d'été 2004 Technische Universität Berlin, Frankreich-Zentrum**  
TD (*Proseminar*) „Politische Theorien der Französischen Aufklärung“ (avec Iwan d'Aprile, niveau licence)
- Semestre d'été 2003 Technische Universität Berlin, Frankreich-Zentrum**  
TD (*Proseminar*) „Ästhetische Theorien der Europäischen Aufklärung“ (avec Iwan d'Aprile, niveau licence)
- 2001–2002 Université Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis, Département d'études germaniques**  
Allemand Langue Étrangère  
Allemand Commercial (niveau maîtrise)

## 6 CURRICULUM VITAE & LISTE DES COURS DONNÉS

---

<b>2000–2001</b>	<b>Université Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis, Département d'études germaniques</b> Allemand pour grands débutants Version pour L.E.A. niveau licence
<b>1999–2000</b>	<b>Université Paris-VIII Vincennes-Saint-Denis, Département d'études germaniques</b> Allemand langue étrangère pour étudiants en urbanisme (niveau licence) Cours d'histoire allemande (filière HEDAM)
<b>Deuxième semestre 1999</b>	<b>I.U.T. de Cergy</b> Allemand Langue étrangère pour la filière Gestion, Logistique et Transports